BnF Gallica

Le mensonge et le caractère / par René Le Senne

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le Senne, René (1882-1954). Auteur du texte. Le mensonge et le caractère / par René Le Senne. 1930.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LE MENSONGE ET LE CARACTÈRE

PAR

RENÉ LE SENNE

16441

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

PARIS

LE MENSONGE
ET LE CARACTÈRE

Mf
S050773

- 3 AVRIL 1931
DEPOT LEGAL
B.N. VOLUMES
Editeurs
A03288

8° R
38184

LE MENSONGE ET LE CARACTÈRE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
RF
IMPRIMÉS

PAR

René LE SENNE
Ancien élève de l'École Normale Supérieure,
Ancien pensionnaire de la Fondation Thiers,
Professeur de philosophie au lycée Louis le Grand.
Docteur ès lettres

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—

1930

Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

CHAPITRE PREMIER

L'INTENTION DE MENTIR (1)

§ I. — La définition du mensonge

La définition scientifique d'aucun objet de recherche ne peut être évidemment obtenue qu'à une étape déjà avancée de cette recherche. Étudier le mensonge, c'est entreprendre de chercher sa nature. La caractérologie à ses débuts ne peut donc, comme a fait toute science, que partir des mots du langage courant et des idées que le sens commun met en rapport avec eux. Tout le monde entend par *mensonge*, *l'altération intentionnelle de la vérité.*

Que peut signifier cette expression en psychologie ?

1° En ce qui concerne d'abord *vérité,* il est impossible au psychologue, et sans doute à qui que ce soit, de prendre ce mot en un sens ontologique. Pour que nous puissions altérer la vérité, il faut encore que nous connaissions ce que nous appelons vrai, et l'objet de cette connaissance ne serait-il qu'un phénomène nous masquant l'être en soi, l'acte, par lequel nous l'altérerons à son tour, n'en sera pas moins un mensonge. Pour un sujet, la vérité ne peut être qu'un rapport ; le faux, l'opposé de ce qu'il croit vrai. Pour qu'il puisse y avoir mensonge, il faut donc que les lois, qui déterminent la formation de la croyance, avec l'assentiment, aient préalablement produit,

(1) A défaut des remerciements personnels, que la mort récente de M. Heymans, professeur de philosophie à l'Université de Groningue, m'empêche de lui exprimer, je dois indiquer ici qu'il a bien voulu me communiquer des documents inédits de son enquête, que j'ai utilisés en plusieurs endroits et donné son agrément aux conclusions de la page 38. — Je remercie M. Jean Marsat, ancien élève de l'École Polytechnique, à qui j'ai dû des observations et des critiques utiles.

dans la conscience de celui qui ment, un jugement définissant le vrai pour lui (1). Ainsi, je dois m'être aperçu qu'une pièce de monnaie est fausse pour mentir en la proposant comme vraie ; et même si cette pièce que je tiens pour fausse ne l'était pas, je n'en serais pas moins un menteur si je la croyais fausse en la disant vraie. Quand donc nous prétendons ou présumons qu'un sujet ment, nous supposons que la vérité, trahie par son langage ou son action, s'est définie et persiste de quelque façon dans sa conscience (2), juxtaposée au désir de l'exprimer inexactement.

Dans la définition de la vérité pour et, dans une inégale mesure, par le menteur, il faut souligner la présence de ce *décret de fixation* par lequel l'esprit choisit et arrête le terme auquel un autre devra être rapporté. Dans toutes les démarches de notre pensée, il y a des éléments que nous écartons du débat puisqu'il ne peut y avoir de débat que par eux, et d'autres que nous livrons à la discussion. Quand deux représentations sont présentes à notre conscience et qu'elles se contredisent, aucune raison absolue ne contraint d'attribuer la réalité à celle-ci plutôt qu'à celle-là, à supposer que nous ne considérions qu'elles (3). Serait-ce à cause du caractère qualitatif et sensible de l'une ? Mais il y a des rêves et des illusions. A tout moment

---

() Que cette vérité, à laquelle nous rapportons, comme à un étalon, nos affirmations, soit susceptible, si l'on fait abstraction des conditions les plus profondes de toute pensée possible, de métamorphoses extraordinaires, c'est ce qui apparaît le mieux quand la réflexion se porte vers les conditions éventuelles de notre connaissance empirique. Cf. les pages de W. James, in *Études et réflexions d'un psychiste*, trad. franç. Paris, Payot, 1924, sur la difficulté de définir la « pure blague » et « la simulation »; par exemple pp. 326-327. Il en résulte que les recherches de psychologie n'ont de sens qu'en rapport avec le sens commun : c'est à quoi ne pensent pas assez souvent les psychiâtres.

(2) Comment s'est proposée cette vérité à laquelle le menteur va être infidèle, c'est le problème de psychologie de la croyance que nous n'avons pas à aborder dans cette étude, puisqu'elle ne porte que sur les altérations subies par cette vérité préalablement définie. Le livre de Halbwachs sur les *Cadres sociaux de la mémoire*. Paris, Alcan, 1925, aborde sociologiquement le problème par un cas particulier, puisque le souvenir est un mode de connaissance susceptible d'être vrai ou faux. La vérité varie comme la moralité objective. La guerre entraîne une crise de la vérité comme des mœurs. Cela complète, cela ne supprime pas l'étude des conditions éthologiques qui doivent être plus profondes, en tant qu'elles enveloppent des conditions organiques, que les conditions sociales.

(3) Ceci est marqué aussi nettement que possible par W. James encore dans une lettre à Renouvier, *Revue de Métaphysique et de Morale*, avril-juin 1929, p. 214.

la science sacrifie le perçu au pensé. Serait-ce au contraire à cause de l'intellectualité de l'autre ? Mais il y a des hypothèses fausses et de toute hypothèse l'esprit se demande quelle est sa relation avec le réel. Pour qu'un mensonge soit possible, il faut donc qu'un décret, ancien ou récent, justifié ou arbitraire, et sans doute les deux à la fois, ait consolidé comme réel l'un des termes d'une confrontation, de même que, dans le *Henri IV* de Pirandello, le personnage principal finit par décréter que la cour de fiction où il vit est le réel. Si nous ne supposons pas dans la conscience du menteur ce décret et tous ceux qui lui donnent un contenu, nous n'avons aucune raison de le tenir pour un menteur.

Qu'est-ce qui autorise cette supposition ? Il faut bien se poser cette question et avec quelque insistance. Car ce n'est pas l'une des moindres difficultés de la caractérologie que la dépendance des conclusions de celui qui la fait, envers son caractère propre. A mesure qu'elle se constituera, elle fondera une nouvelle critique, intermédiaire entre la critique transcendantale et la critique historique. Il peut se faire, et il arrive trop souvent que l'attribution de la mendacité à un sujet n'est vraie que de celui qui la lui attribue. On peut se révéler menteur à ce qu'on accuse un autre de l'être ; et au cours même de cette étude, nous aurons à chercher si des conditions collectives ou individuelles n'ont pas pesé sur les documents, que nous aurons à utiliser, ou leur interprétation. Il n'en suit pas que l'objectivité ne soit pas possible en éthologie, comme partout ailleurs, et que la *convergence des raisons théoriques et inductives* n'y puisse aussi autoriser des conclusions scientifiques et par conséquent vraies. Au moins en résulte-t-il qu'il est indispensable de préciser à quels signes nous reconnaissons qu'un sujet oppose, en lui-même, à ce qu'il dit ou manifeste, autre chose que ses paroles ou ses actes démentent. Cette précision ne sauvera pas nécessairement l'éthologiste de l'erreur. Il n'y a pas de critère absolument décisif de la vérité, même si l'on veut compliquer ce critère en le remplaçant par un système d'indices. Mais la science physique ne se serait jamais constituée s'il fallait à la science, pour qu'elle se formât, un critère indubitable. Il arrive et peut toujours arriver en physique qu'un concours étonnant de circonstances ou une

mystification rassemble, par une juxtaposition contingente, des données, qui ne vérifient la physique qu'où la nécessité les conjoint. Certaines expériences ne sont que des décors. Qu'il en soit de même en caractérologie, celle-ci n'en reçoit aucun discrédit. Il faudra que l'éthologiste flaire et écarte les faits qui lui paraîtront gâtés. La connaissance des indices de vérité lui facilitera cette critique.

L'expérience oblige ici de distinguer deux cas :

a) Il arrive que si la croyance, qui constitue l'étalon de vérité pour le menteur, n'est pas et ne doit pas être directement reconnaissable en lui, puisqu'il la dissimule, elle le soit *indirectement par un effet.* C'est ainsi qu'un magistrat amène un inculpé à « se couper ». On en trouvera un exemple dans l'observation I :

Observation I. — Le sujet Paul P... est un garçon d'environ 7 ans, émotif, moyennement actif, très primaire. Son père rentre et lui demande : « Personne n'est venu ? » Légère hésitation de Paul. Il répond : « Non. » Puis apparence de sourire. Le père insiste. Paul avoue que M. X. est au bureau. Le sujet Paul est très porté à mystifier et à taquiner ; ce qui s'unit chez lui à la serviabilité des colériques.

Si, en effet, la représentation vraie coexiste dans la conscience du sujet avec la représentation fausse, elle doit, en vertu des associations idéomotrices et intellectuelles, provoquer des effets moteurs et verbaux. Par exemple, dans cette observation, l'enfant s'amuse du contraste inhérent à sa mystification, il tend à en sourire, la présence d'autrui exerce sur lui une *pression d'entraînement* qui l'y amène. Ce sourire est l'effet révélateur de la présence de la représentation vraie dans la conscience du menteur ; de même qu'un document historique D, faux en ce qu'il diffère de l'événement E qu'il rapporte, révèle authentiquement cet événement à quiconque connaît la loi E→D, et sait qu'elle devait s'appliquer en l'occurrence considérée. Le fondement de la vérité n'est pas l'identité, mais la nécessité.

Comme l'utilisation d'un témoignage historique, cette découverte indirecte suppose que la loi reliant la représentation vraie à l'effet révélateur convient au cas où on l'applique. Il y a donc là une possibilité d'erreur. On prend très souvent le trouble

d'un accusé pour effet révélateur, comme par exemple, dans la méthode d'enquête de Iung par chaînes associatives, le ralentissement associatif (1) ; mais si la cause de son trouble peut être la perception de l'incompatibilité entre ce qu'il croit et ce qu'il dit, c'est-à-dire l'idée qu'il ment, ce peut être aussi bien la perception de l'incompatibilité entre ce qu'il est et ce qu'il voit les autres croire de lui, c'est-à-dire l'idée qu'il est accusé de mensonge. On ne peut même pas prendre l'aveu pour l'effet révélant indiscutablement le mensonge puisque beaucoup de faits judiciaires, et une fois de plus l'observation II, vérifient que l'aveu peut être, non l'effet révélant un mensonge, mais un autre mensonge :

Observation II. — Une jeune fille m'a rapporté qu'à 5 ans environ, elle avait avoué à ses parents un vol de bonbons, qu'elle n'avait pas commis, pour se délivrer de leur insistance. Ce n'est que plusieurs années après qu'elle leur avoua, cette fois véridiquement, les avoir trompés par ce faux aveu.

C'est la première raison qui doit nous faire aborder l'étude du mensonge, non par la franchise mensongère, mais tout au contraire par le mensonge le plus franc.

b) Le plus souvent, cet effet révélateur nous manque ; rien n'éveille notre méfiance. La perception d'une contradiction, partout indispensable à la naissance de la réflexion, n'est pas produite par les paroles et les actes d'autrui. Si donc ultérieurement nous déduisons qu'une parole ou généralement une expression a été un mensonge, c'est *en partant de la croyance universelle que le sujet n'a pas pu, à cause des lois de la perception ou de la pensée abstraite, dont nous constatons l'exercice ordinaire dans notre propre expérience*, ne pas former, dans telles conditions, telle croyance que l'expression dément. Nous ne sympathisons

---

(1) Cf. in Gorphe, *La Critique du témoignage*, Paris, Dalloz, 1924, pp. 88-93, les appareils de psychodiagnostic ; pp. 95-96, le retard aux mots critiques (Tatbestandsdiagnostic) de Iung. Gorphe observe justement que le procédé employé par Iung et d'autres ne fait que rendre expérimental un procédé spontané des juges d'instruction qui pressentent un mensonge quand le temps de réaction employé par un accusé pour répondre s'allonge. Mais il est facile de voir que ce pressentiment est faillible.

plus avec une contradiction subjective dans le menteur, nous éprouvons une contradiction objective entre une situation de fait et une expression du menteur. La découverte de cette contradiction éveille généralement en nous le besoin de connaître l'intérêt qui a déterminé le mensonge. On le vérifie dans l'observation III (1) :

OBSERVATION III. — Un chasseur anglais, après avoir tiré sur une antilope, demanda à son serviteur noir s'il l'avait touchée. La réponse fut : « Oui, la balle lui est entrée dans le cœur. » Mais comme l'événement ne s'accordait pas avec cette réponse, il pria un ami, qui connaissait la langue indigène, d'expliquer au noir qu'il préférait en toute occasion la vérité. L'indigène répliqua : « Il est mon père et j'ai pensé qu'il serait fâché si je lui disais qu'il a manqué l'antilope. »

Le mensonge est ici solidement établi. Sa preuve résulte du concours de trois raisons : le désaccord entre la situation de fait (la disparition de l'antilope) et ce qu'elle aurait dû être d'après le contenu du mensonge, l'aveu du menteur, la révélation dans l'aveu de l'intérêt qui a dicté le mensonge. Cette convergence fonde la possibilité de l'éthologie scientifique en lui assurant une matière de faits *aussi solides que des faits physiques* et pour les mêmes raisons. Pourtant, si ce fait reste isolé dans la connaissance que nous avons d'un homme, l'observateur moyen, qui n'est pas trop impulsif, hésitera encore. Le mensonge, non seulement apparent, mais déduit par systématisation, se renouvelle-t-il ? Le même observateur, qui n'est pas trop méfiant, serait-ce dans l'appréciation des raisons de l'être, n'hésite plus. Il faut cesser d'hésiter avec lui si l'on croit la science possible. L'esprit critique doit être opportun, rien de plus. Il doit en être en caractérologie comme partout ailleurs en science. De même qu'il est plus facile d'avérer une loi que le lieu singulier où elle s'applique, il est plus facile de reconnaître vraiment qu'un homme est un menteur que d'avérer un de ses

(1) Livingstone, *Expedition to the Zambesi*, p. 309, cité in E. Westermarck, *Origin and development of moral ideas* (London, Macmillan, 1908), t. II, p. 111, n. 3.

mensonges. La complexité de chaque fait psychologique est si grande que la détermination de toutes ses conditions est impossible ; mais de toute une série de faits peut se dégager, d'autant plus caractéristique que les faits sont par ailleurs plus variés, un rapport constant. Comme un tel rapport est l'objet central de toute science, la méthode statistique est au centre de l'éthologie.

2° Au principe de toute altération *intentionnelle* de la vérité, il y a donc une application des lois de la croyance qui en déterminent une. Comme on dit que les lois de la pesanteur se vérifient en chute libre, que la loi de l'offre et de la demande définit le marché libre, on pourrait dire que la vérité est psychologiquement ce qui se produit dans l'état de connaissance libre. On discute parfois si c'est la vérité ou le mensonge qui nous est naturel. Pour le psychologue qui, en tant que savant, ne peut pas ne pas faire abstraction de la volonté du sujet individuel et ne peut entendre par naturel que nécessaire, ils doivent l'être tous les deux. Mais de même qu'il y a, dans la nature extensive, des objets qui, par leur solidité, leur isolement et leur permanence s'approchent autant qu'il est possible des caractères d'un objet idéal, il y a, dans la nature psychologique, une cohérence, une pureté et une stabilité du vrai par rapport auxquelles le mensonge est second ; et comme la science de la matière a procédé de ce qu'il est le plus facile d'appréhender à ce qui est le plus labile, c'est à l'opération mentale qui pose la vérité que convient l'hypothèse de libre ; par rapport à elle, le mensonge devra être dit compliqué, pourra être dit artificiel. La vérité paraît se faire en nous, le mensonge est fait par nous.

Cherchons donc quelles influences viennent s'ajouter aux conditions de l'affirmation de la vérité pour déterminer son altération, comme le physicien cherche quels facteurs s'ajoutent aux conditions de la chute libre pour en varier l'application. Elles nous permettront de définir sommairement « intention »; c'en sera une définition simplifiée, durcie, grossièrement inadéquate à la complexité psychologique ; mais toute science commence par la brutalité conceptuelle.

De ce que la représentation intellectuelle et claire d'une fin peut être plus ou moins distinguée de l'aspiration vers un but, enveloppée dans un désir, il n'en suit pas qu'il faille restreindre l'intentionnalité à l'une de ces deux instances ; et particulièrement n'admettre pour intentions que celles où la réflexion est intervenue pour les formuler. Au contraire, *il y a intention chaque fois qu'une représentation subit une modification par l'action d'une tendance adventice.* Un homme aurait traversé une rue suivant telle direction ; mais il s'est aperçu de l'approche d'une voiture, le désir de l'éviter, qu'il l'ait ou non exprimé, à lui-même ou à autrui, a déterminé une inflexion de sa marche. Ce détour a été intentionnel. Certains d'entre nous, lesquels ? ce sera à l'éthologie à le chercher, se pensent moins, les autres se réfléchissent davantage, et chacun de nous, suivant les événements. Chez les premiers, les intentions sont plus affectives ; chez les seconds, plus intellectuelles ; chez tous, elles sont l'un et l'autre, quoique à des degrés divers.

Sur ce fond commun, il faut distinguer des cas où l'altération intentionnelle de la vérité amène immédiatement et par elle-même la satisfaction de la tendance qui l'inspire, de ceux où elle apparaît comme le moyen d'un autre effet, duquel la tendance attend satisfaction. Dans le premier cas, la représentation crue vraie A devient par l'altération intentionnelle A' satisfaction de la tendance T ; dans le second, A' n'est produit que comme moyen de B qui satisfait T. Dans les deux, l'intelligence intervient plus ou moins clairement pour reconnaître que, soit A' soit le système A'→B, convient à T ; mais dans les deux, T est indispensable à l'opération. L'intention ne consiste pas seulement dans T, mais dans l'adaptation par laquelle A est altéré pour convenir à T. *Est essentielle au mensonge cette contradiction ressentie par le moi entre la représentation A et celle que requiert T.* C'est précisément à cause de cette contradiction que le mensonge doit être dit volontaire. Dans l'objet systématique, toute contradiction est exclue. Où elle est, le sujet doit être pour se la faire et en souffrir.

S'il en souffre, il va chercher à s'en délivrer. Bien des manières d'y réussir s'offrent à lui, et on le vérifiera sur tous les exemples, si l'on prend soin de ne pas mettre en équations la situation

concrète où le moi se débat, de ne pas substituer à la multiplicité des données, plus ou moins proches, qui s'offrent à tous nos *départs d'action*, un schéma comparable à ceux par lesquels nous nous théorisons à nous-mêmes les conjonctures concrètes de nos décisions singulières. De toutes ces manières, nous pouvons distinguer trois espèces : le sujet peut respecter l'intégrité de A et renoncer à satisfaire T ; ou altérer A pour satisfaire T ; ou retarder l'action jusqu'à une invention opportune, qui lui permettra à la fois de sauvegarder A et de satisfaire T ; comme devant un problème, si l'on ne veut en truquer les données, il faut renoncer à le résoudre ou en inventer la solution.

Ainsi, pour commencer par un exemple où l'altération A' doit satisfaire directement T, un optimiste, ému par une représentation déplaisante, comme la mauvaise mine d'une personne chère, pourra se mettre à travailler sur cette représentation; il l'atténuera, la corrigera, lui trouvera des raisons superficielles et sans gravité, jusqu'à ce qu'il s'en débarrasse pour donner satisfaction à son optimisme. Ce sera mentir. Il eût été bon de se l'avouer, d'en discerner les causes profondes, d'y remédier ; mais s'il avait été indifférent à la santé de cette personne, cette indifférence l'eût préservé du mensonge aussi bien que l'activité intelligente qui résout la contradiction. Le vendeur, qui loue mensongèrement sa marchandise, le fraudeur, qui donne à ce qu'il met en étalage un nom usurpé, se représentent plus ou moins nettement que la représentation des qualités, qu'ils leur attribuent faussement, déterminera le client à l'achat. C'est cet achat, qui est la fin de tout le procès essentiel au mensonge, non la représentation altérée. Mais ici encore le mensonge se place entre un plus et un moins, l'efficacité d'une publicité véridique et l'abstention de toute publicité.

C'est ce qui rend à la fois relativement vraie et relativement fausse l'affirmation usuelle que le mensonge est une impuissance. Il semblerait, d'après cette expression, qu'il pose un non-être; comme, pour une théorie objectiviste de l'erreur, celle-ci n'est qu'une absence d'objectivité. Mais ces deux réductions ne correspondent pas à la réalité psychologique, qui ne

peut jamais être telle que par quelque positivité, deux fois positive en ce qu'un être est posé et que le sujet fait l'acte de le poser. *Le mensonge est une puissance dégradée* (1). Le menteur affirme, mais il affirme moins qu'il ne devrait affirmer dans les conditions où il affirme, moins, si l'on veut, que l'homme moyen n'affirmerait à sa place. Comme dans l'erreur ; mais tandis que dans l'erreur, le sujet, qui dégrade le vrai, est *excusé* par la considération des conditions objectives, qui s'imposent à lui, dans le mensonge, il est condamné. Dans l'erreur, il est écarté de la vérité et celle-ci est pour lui future, par rapport à son affirmation ; dans le mensonge, il en est précipité et la vérité est par rapport à l'affirmation, un effectué. Mais dans les deux cas, puisque l'erreur et le mensonge ne se confondent pas dans l'ignorance, il y a quelque intention du sujet à leur principe, et avec elle responsabilité. Le sujet qui s'est trompé est blâmable puisqu'il n'y aurait pas lieu de l'en excuser, si le fait ne dépendait pas du tout de lui ; mais il est moins blâmable que celui qui trompe. Il est blâmé de s'être *laissé* tromper, le menteur de *chercher* à tromper. L'erreur a pour principe une intention faible, le mensonge une intention forte. Le menteur est dit à juste titre impuissant, faible ou lâche parce qu'il a les moyens de ne pas l'être et notamment la vérité ; mais sa volonté est engagée à

---

(1) Si l'on présentait cette idée en disant que le menteur, incapable et se sentant incapable de dire la parole vraie ou de faire l'acte vrai, compense, par une volonté de puissance se proposant un but fictif, son impuissance réelle, on se rapprocherait extrêmement des idées d'Alfred Adler sur les névroses. On sait que sa théorie met à leur principe une Minderwertigkeit, une infériorité des organes, qui explique l'apparition dans la conscience d'un sentiment comparable au sentiment d'incomplétude de P. Janet. En opposition avec Freud (Cf. la confrontation des deux doctrines par Rud. Allers, *Charakter als Ausdruck. Ein Versuch über psychoanalytische und individualpsychologische Charakterologie* in *Iahrbuch der Charakterologie*, 1924, 1re année, 1er vol., pp. 1-40), il marque l'indépendance du sentiment de personnalité, par lequel le moi cherche à satisfaire « une revendication de virilité », une exigence d'expansion. De là cette idée très féconde que beaucoup de nos aptitudes s'expliquent, moins par une sorte de donnée congénitale que par l'effort toujours marqué de finalité pour compenser les insuffisances et les lacunes de notre nature. Comme les petits hommes se redressent. L'exposé des idées d'Adler est fait dans la première partie de *Ueber den nervösen Charakter. Grundzüge einer vergleichenden Individualpsychologie und Psychotherapie*. Wiesbaden. Bergmann, 1912,195 p. (trad. en français par le docteur Roussel, sous le titre : *Le tempérament nerveux. Eléments d'une psychologie individuelle et applications à la psychothérapie*, Paris, Payot, 1926, 363 p.). Cf. un résumé de la doctrine in A. Adler *Les idées fondamentales de la psychologie individuelle* in *Revue de Psychologie concrète*, Paris, Les Revues, 1929, 1re année, n° 1, pp. 89-101.

un degré qui ne vaut pas pour l'homme qui se trompe (1).

Ces analyses, qui doivent rester très sommaires pour ne pas nous éloigner du sens commun, restreignent la liste des faits qui rentrent dans l'extension d' « altération intentionnelle de la vérité ». Mais elle reste encore très longue et très hétérogène. Toute fonction de la conscience, pour autant qu'en se définissant elle s'isole de la conscience entière, crée des abstraits, des extraits, que leur séparation rend fictifs et qui peuvent devenir la matière d'un mensonge, s'il se trouve quelqu'un qui, en connaissance de cause, propose l'un d'eux comme équivalent au contenu de conscience actuel ou actualisable auquel il est rapporté. Que l'artiste soit plus souvent qu'un autre accusé de mentir, cela provient d'abord de ce que la plupart des hommes sont plus attachés au sensible qu'à l'intellectuel, ensuite de ce que l'artiste cherche expressément à accentuer ce qui est donné dans la perception. Mais on pourrait alléguer pour l'art, que l'image fournie par l'art de la réalité est la plus riche qui puisse nous en être donnée, et qu'en tout cas, les déceptions, qu'il peut produire par l'inanité des êtres qu'il crée, ne sont pas plus redoutables qu'aucune de celles où peuvent aboutir d'autres fonctions séparées. La science est un art, en tant que le savant collabore avec les conditions du fait pour le produire. En marquant le caractère artificiel du fait scientifique, on indique que des intérêts de simplification, de stabilité, de maniabilité au moins interviennent dans son établissement ; et s'il n'est pas suffisant qu'une affirmation soit intéressée pour être fausse, car elles le seraient toutes, il est du moins toujours possible qu'elle le devienne, quand l'intérêt sera inopportun.

(1) G. L. Duprat, in *Le Mensonge* (Paris, Alcan, 1903), définit, p. 30, le mensonge « un fait psychologique de suggestion, orale ou non, par lequel on tend plus ou moins intentionnellement à introduire dans l'esprit d'autrui une croyance positive ou négative, qui ne soit pas en harmonie avec ce que l'auteur suppose être la vérité ». Cette définition coïncide avec la nôtre par deux éléments : existence d'une croyance tenue pour vraie par le menteur, intention d'altération. Le troisième, si fréquent soit-il, nous paraît accidentel. On peut se mentir à soi-même, on peut mentir seul. Celui qui déforme le souvenir d'un événement par violence affective, le déforme pour lui, en lui, aussi bien et en même temps que pour les autres. — De même, G. Prezzolini, dans l'*Arte di persuadere* présente bien le bugiardo comme l'uomo eminentemente sociale (p. 8) ; mais il reconnaît aussi qu'il y a un arte di persuadere se stesso (p. 7) ; cf. page 30, les méthodes de l' « autopersuasione ».

Plus le sujet qui y cédera sera conscient d'y céder, plus l'erreur se fera mensonge. La correction d'un chiffre empirique est l'altération intentionnelle du constaté : elle peut servir à retrouver la vérité, elle peut aussi servir à s'en éloigner. De même il arrive qu'un savant utilise une hypothèse, qu'il sait, fausse pour en déduire des conséquences, dont il espère qu'elles ne le seront pas. Il ne fait pas autrement que le questionneur qui plaide le faux pour savoir le vrai. Tout mensonge n'est pas égoïste, du moins de destination ; quelle que soit l'intention d'un mensonge, c'est un mensonge ; car il suffit qu'une intention s'oppose aux raisons, qui définissent la vérité à un moment et dans des limites données, pour que celle-ci soit ou compromise ou au moins menacée. En métaphysique même, l'effort pour présenter et maintenir une table de catégories ou tout système d'abstractions, comme l'expression adéquate du réel qui les déborde infiniment par sa complexité, en sacrifiant le concret à l'abstrait, envelopperait une intention de mensonge.

Dans l'action, le mensonge est partout où le vouloir ne sait pas concilier le devoir de se décider, qui sort de toutes les situations urgentes, avec le devoir de ne pas détruire les îlots théoriques ou les systèmes sensibles, que l'amour de la vérité a déjà construits. Il définit l'état de guerre, puisqu'il y a guerre partout où deux contradictoires recevant chacun son actualité d'une volonté, cherchent à se supprimer l'un l'autre, au lieu d'être l'origine d'un effort de réflexion et de construction. L'amour de la vérité, ou plus simplement la curiosité, qui nous portent vers la vérité inconnue, la véracité, qui nous conserve les vérités connues composent la moralité intellectuelle ; mais celle-ci est déjà toute la moralité, puisque le vrai doit se confondre en définitive avec l'être. Le mensonge est donc l'immoralité même, sous chacune de ses trois formes, comme mensonge verbal quand il donne comme vraie une affirmation fausse, comme mensonge « pragmatique » quand il présente comme telle chose, ce qui n'en a que l'apparence, comme défaut de sincérité, quand il présente le moi autre qu'il est. Il ne se limite pas aux relations entre hommes. C'est mentir que de prendre un animal au piège, car c'est lui présenter une fausse apparence pour le décevoir.

§ II. — Le mensonge improvisé

Comme on pourrait allonger cette liste indéfiniment, il en résulte que les événements compris dans l'extension du mensonge, comme il a été défini, sont beaucoup trop divers pour être d'abord confondus. Dans l'incertitude où elle se maintient en passant de crise en crise, la psychologie n'a pas besoin de thèses générales et ambiguës, mais de résultats précis et assurés. C'est pourquoi cette recherche commencera par l'étude du *mensonge improvisé* chez *les sujets qui ne sont pas retenus par les psychiâtres comme malades.*

Trois caractères signalent le mensonge improvisé :

1° Celui qui lui donne son nom est *l'extemporanéité.* Un mensonge prémédité est inséré dans le présent où il s'actualise par une action du moi, qui est transcendante aux conditions objectives définissant ce présent. Il y est apporté. Son exécution est séparée de sa conception par un temps qui peut être très long. Dans le mensonge improvisé, au contraire, il y a surprise. Le sujet se trouve pris dans un concours inattendu de conditions, où la satisfaction d'une tendance forte sera menacée, s'il ne se décide pas à mentir. Le mensonge en naît. La conception se mue, avec l'aveu du moi, en exécution. Il faudrait que celui-ci consentît à une honte, à un échec, à une déception ; il renvoie par un mensonge ce mal loin de lui. Le mensonge improvisé est un geste. Le menteur opte pour la ligne de moindre résistance.

2° Il doit en suivre que le mensonge improvisé est une systématisation *moins complexe* que le mensonge élaboré, dont l'application se poursuit par une progression d'actes concertés. Dans le mensonge élaboré et prémédité, l'intention de mentir engendre, non seulement le mensonge, mais l'occasion du mensonge ; la systématisation déborde considérablement l'acte même du mensonge. La mystification est le premier moment de cette imitation de la vérité par le mensonge, le second est l'hypocrisie. Le troisième se confondrait avec la vérité même, puisque la systématisation, qui atteint à ce degré d'amplitude où nul homme ne peut plus y reconnaître de contradiction, est la vérité comme nous la connaissons. Le mensonge improvisé s'oppose

au mensonge systématique comme une opération tactique à une opération stratégique.

3° De cette observation il résulte que le mensonge improvisé s'*isole* facilement dans la vie de l'individu. Certes celui-ci peut mentir souvent ; mais chacun de ces mensonges sera une création nouvelle. Il ne sera pas continûment, mais fréquemment menteur. Sa mendacité sera toujours la même, son mensonge toujours autre. On confond souvent deux persévérances, celle d'une idée, comme un projet, imposant sa direction à une personne, et celle d'une nature conditionnant identiquement à travers le temps une action par ailleurs incohérente. Chez un sujet éthologiquement déterminé, c'est-à-dire prédisposé au mensonge improvisé, la mendacité sera une persévérance de nature, non d'idée.

Voici quelques échantillons de mensonge improvisé :

Observation IV. — « Dans les premiers temps du théâtre Sanders à Harvard, on m'avait un jour confié la garde d'un cœur, sur la physiologie duquel le Prof. Newell Martin donnait une conférence populaire. Ce cœur, qui appartenait à une tortue, portait un index en paille dont l'ombre, considérablement amplifiée, se déplaçait sur l'écran tant que le cœur battait. Quand on excite certains nerfs, disait le conférencier, le cœur présente certains mouvements ; et il les décrivait. Mais le pauvre cœur était bien trop malade et lorsqu'il s'arrêta, comme il fallait, à l'excitation du nerf d'arrêt, ce fut bel et bien la fin de sa carrière. Présidant à la démonstration, j'étais terrifié du fiasco, quand tout à coup je me vis en train d'agir comme un de ces génies militaires qui, sur le champ de bataille, changent un désastre en victoire. Il n'y avait pas de temps pour la délibération : aussi, glissant mon doigt sous la partie de la paille qui ne portait pas d'ombre, je me mis à imiter, par un mouvement impulsif et automatique, les mouvements rythmiques que mon collègue avait prédits... » (1).

Observation V. — Paul P... (cf. obs. I), doit arriver régulièrement au lycée à 2 heures. Il est 1 h. 45. Paul, craignant d'arriver en retard car il est ponctuel (la ponctualité des colériques, 68,5, n'est dépassée que par celle des AS (2)), est impatient de partir (l'impulsivité des colériques, 73,2, est presque aussi forte que celle des nerveux,

(1) W. James, *Études et réflexions d'un psychiste* (trad. Durandeaud), Paris, Payot, 1924, p. 320.

(2) Sur ces valeurs et ces symboles, cf. ci-dessous, chap. II.

78,2), mais il sait que la bonne doit l'accompagner ; il l'appelle ; elle répond en lui demandant l'heure, il réplique qu'il est 2 heures moins dix, ce qui est l'heure où elle brusque le départ, quand elle a attendu. L'enfant que j'observais, un peu à l'écart, était devant la pendule même, l'avait regardée et avait nécessairement vu qu'elle ne marquait que deux heures moins le quart. L'altération intentionnelle et improvisée était donc patente. Ponctualité plus forte contre véracité moins forte, le moi s'abstenant de chercher leur conciliation, la véracité cède.

Observation VI. — Un enfant de Châlons-sur-Marne, Georges P..., dérobe un jour une pèlerine à l'un de ses camarades. Il commence par nier le larcin; puis il semble se décider à être sincère ; il dit avoir vu la pèlerine à terre sous le préau de l'école, prétend l'avoir ramassée et remise en place et ensuite l'avoir emportée chez lui, mais parce qu'elle s'était salie en tombant et qu'il désirait la faire laver par sa mère (1).

Observation VII. — Lasègue cite le cas d'une petite paresseuse qui, ayant fait l'école buissonnière, accuse un négociant du quartier d'avoir commis sur elle un attentat à la pudeur (2).

Si, dans l'étude du mensonge improvisé, nous devons nous limiter aux faits de la conscience normale, ce n'est pas qu'elle soit sans parenté avec la conscience pathologique. Il est sans doute aussi important de maintenir l'idée de leur ressemblance que celle de leur différence. La correspondance entre les résultats de l'éthologie et ceux de la psychopathologie a déjà été marquée entre autres cas par Wiersma pour la classification des caractères de l'école de Groningue (3), et par F. Achille-Delmas,

(1) G.-L. Duprat, *Le Mensonge*, Paris, Alcan, 1903, p. 69. On peut être tenté de contester l'extemporanéité de ce mensonge; et, en effet, l'enfant peut utiliser, quand il est accusé, des raisons imaginées antérieurement. Mais d'abord, l'utilisation d'idées antérieures dans une conjoncture pressante ne va jamais sans remaniements ; en outre inversement, aucune réaction improvisée ne peut se faire sans utiliser des associations montées. Nous ne prétendons établir, entre le mensonge préparé et le mensonge improvisé, qu'une différence de degré.

(2) Cité dans Gorphe, *La critique du témoignage*, Paris, Dalloz, 1924, p. 120. Ce mensonge est extrêmement riche. Il satisfait plusieurs intentions directes : le besoin d' « embellissement » pervers, sans doute un besoin de mystifier ; et plusieurs intentions indirectes : le besoin d'atténuer la pression des parents, le besoin de se disculper de l'école buissonnière, peut-être un besoin de vengeance.

(3) Sur la connexion entre la classification des caractères de l'école de Groningue et les troubles mentaux, les travaux de Wiersma comparant quantitativement la fonction secondaire des mélancoliques et des paranoïaques avec celle des maniaques. Cf. Heymans, *Résultats et avenir de la psychologie spéciale* in *Archives néerlandaises des sciences exactes et naturelles*, série III B, t. II, p. 479-495 ; 1915, p. 5-6 de l'extrait.

pour la classification Boll-Delmas (1). En tant que des troubles mentaux sont endogènes, ils révèlent des constitutions névropathiques qui sont comparables aux constitutions éthologiques. Nous ne recourrons pourtant qu'exceptionnellement à cette comparaison (2). Dans un domaine où les résultats acquis sont si peu nombreux, mieux vaut que les diverses méthodes s'appliquent d'une manière autonome et indépendante. Quand elles convergeront sur des résultats identiques, on ne sera pas tenté de croire qu'une complaisance arbitraire les ait infléchies pour les ajuster l'une à l'autre, et leur accord sera probant.

Il est important de souligner que le mensonge improvisé doit être ce que le sens commun appelle le plus souvent mensonge. D'abord, le langage contient un autre vocabulaire pour les cas où la complication du mensonge atteint à la systématicité d'une théorie ou d'une technique. On dit éventuellement dissimulation, ruse, fourberie, escroquerie, diplomatie, machiavélisme, perfidie. En outre, pour qu'un enfant ou un homme reçoive dans un milieu social l'épithète de menteur, il faut que ses mensonges soient assez simples pour apparaître à tous, et que ces mensonges soient fréquents. Un plan s'étendant sur une période de temps assez longue, impliquant une construction multiple, n'apparaîtra qu'à ceux qui seront en situation de le saisir dans son ensemble ; et les autres le traverseront, sans le connaître, comme une fourmi ignore, en tant que tout, la

(1) Cf. in F. Achille-Delmas et Marcel Boll, *La personnalité humaine*, Paris, Flammarion, 1925, p. 48 sqq. sur les cinq constitutions névropathiques (paranoïaque, perverse, mythomaniaque, cyclothymique et hyperémotive) ; p. 54, les auteurs leur font correspondre cinq dispositions affectives qui sont dans le même ordre, l'avidité, la bonté, la sociabilité, l'activité, l'émotivité. Les constitutions psychopathiques naîtraient par hypertrophie ou atrophie (par ex. pour la bonté) de ces dispositions. — Il est remarquable que les quatre premières correspondent à quatre des caractères de la classification de Groningue : la paranoïaque aux EAS, la perverse aux nEnAP, la mythomaniaque aux EAP, la cyclothymique aux EnAP. Si l'on y ajoute les mélancoliques, voisins des EnAS, il n'y a que les actifs froids pour rompre la correspondance. Mais justement, l'enquête statistique que nous allons utiliser (question 90), indique que les troubles mentaux atteignent environ 25 pour 100 des émotifs (ce qui vérifie la constitution hyperémotive) et seulement 4 pour 100 des non-émotifs.

(2) Il ne nous semble pas qu'il faille négliger, malgré toutes les correspondances, la différence entre la conscience pathologique qui semble être telle parce que les aptitudes s'exercent anarchiquement, indépendamment les unes des autres, et la conscience normale où veille un contrôle. Or, l'intérêt de l'éthologie, c'est justement de saisir l'interdépendance des aptitudes où la personnalité trouve l'instrument de son unité. C'est donc le normal qui doit d'abord l'intéresser et elle n'utilisera le pathologique que de façon subordonnée.

maison où elle circule. Si, de plus, le mensonge improvisé est, chez celui qui l'a émis, exceptionnel, l'observateur exprimera son expérience en disant qu'il « a menti », et peut-être en s'en étonnant ; mais non en jugeant : « Il est menteur. » Il est donc probable que les statistiques de la mendacité porteront surtout sur les sujets chez qui le mensonge improvisé est usuel, chez, qui mentir paraît une réaction si ordinaire, si facile, si tentante qu'il n'y a pas besoin de la délibérer, ni surtout de la préparer. Dans toutes circonstances, sans y avoir préalablement réfléchi, le menteur résoudra spontanément son problème de minimum, comme une goutte d'huile dans l'eau prend la forme sphérique ou comme une pierre tombe suivant la verticale du lieu.

§ III. — Documentation

C'est à dessein que la masse principale des documents, utilisés dans cette étude, a été empruntée à l'enquête sur l'hérédité psychologique faite par G. Heymans et E. Wiersma, et systématisée par eux d'après les principes de leur classification des caractères (1). En dehors d'eux, beaucoup d'observations et d'analyses ont été publiées en contribution à l'éthologie et à la psychologie individuelle ; mais la science a moins besoin d'originalité que de continuité, de descriptions que de quantité. Non qu'il s'agisse de nier la complexité et la fugacité de tout ce qui est psychologique : nulle part elles n'apparaissent mieux que dans les jeux de l'esprit aux prises avec le vrai et le faux ; non qu'il s'agisse encore de réduire la conscience à la

(1) Les résultats de cette enquête ont été publiés par G. Heymans et E. Wiersma; *Beitrage zur speziellen Psychologie auf Grund einer Massenuntersuchung* in *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, 6e art., § 7-8, vol. 51, 1909, p. 1-72. Le § 7 contient les corrélations de l'activité, de l'émotivité et de la fonction secondaire ; le § 8 l'esquisse des caractères. — Il faut rapprocher ces résultats de ceux de l'enquête biographique : *Ueber einige psychische Korrelationen* in *Zeitschrift für angewandte Psychologie*, vol. 1, 1908, p. 313-81. En langue française, cf. G. Heymans, *La Classification des Caractères* in *Revue du Mois*, 10 mars 1911 ; et la préface de la traduction française de G. Heymans, *La Psychologie des Femmes*, Paris, Alcan, 1925. On trouvera, à la fin de ce dernier livre, le questionnaire auquel ont dû répondre les médecins qui ont participé à l'enquête statistique.

quantité : l'entreprise a échoué. Mais la science, qu'il ne faut pas confondre avec la métaphysique, a sa vocation. Elle doit procéder par systématisation de mesures. Par les matériaux quantitatifs qu'elle a rassemblés, l'enquête d'Heymans et de Wiersma fournit des éléments que la recherche doit tenter de relier entre eux et avec les faits de l'expérience concrète.

a) Sur la valeur de l'enquête elle-même, des critiques ont été présentées. Schuster et Elderton ont mis en évidence l'irrégularité des résultats obtenus par elle (1). Mais d'abord sur la question à laquelle elle devait collaborer, qui est celle de l'hérédité psychologique, il est remarquable, comme l'observe Poyer, « que les chiffres de Heymans, traduits selon la méthode biométrique, sont assez voisins, en moyenne, du chiffre théorique » (2). De plus, la valeur d'une partie au moins des nombres de l'enquête se vérifie par la cohérence des conclusions auxquelles ils conduisent. Si tout était noyé dans l'irrégularité, il serait inexplicable que ses auteurs aient pu en tirer des résultats réguliers, dont quelques-uns, rapprochés de données fournies par des documents biographiques ou de faits de l'expérience quotidienne, sont frappants. Enfin et surtout, de cette enquête, nous ne retiendrons essentiellement que les chiffres relatifs à la véracité ; et les relations, auxquelles ces chiffres pourront conduire, ne mériteront de crédibilité qu'à raison de l'intelligi-

---

(1) Schuster et Elderton, *The inheritance of mental charakters. Biometrika*, 1906-1907. Il est certain que les chiffres contenus dans l'enquête statistique sont d'inégale valeur. Trois causes notamment doivent être intervenues pour corrompre certains d'entre eux :

1° *La confusion entre caractères voisins.* Par exemple, nous aurons l'occasion de supposer que des amorphes ont été pris pour des apathiques ;

2° *L'ambiguïté de certaines propriétés.* Par exemple, la ponctualité qui assure la coïncidence entre une action nouvelle et un instant du temps ne me paraît pas à confondre avec la ponctualité complète des hommes qui ne vivent que pour appliquer un emploi du temps. Cf. aussi p. 301 ;

3° *Des préjugés* de certains groupes d'observateurs attribuant aux sujets observés telle ou telle propriété, non parce que ceux-ci les présenteraient à l'observation, mais parce que les observateurs auraient admis *a priori* la connexion entre elles et d'autres propriétés observées.

Il en résulte que nous n'admettrons les chiffres de l'enquête qu'à raison, soit de leur systématicité (c'est le cas des chiffres de la question 63), soit de leur accord avec des données qualitatives ou quantitatives extérieures à l'enquête. En d'autres termes, les données de l'enquête ne sont ni à prendre comme un tout, c'est-à-dire sans critique, ni à rejeter en totalité, parce qu'il faudrait alors expliquer qu'elle conduise si souvent à des résultats si cohérents ou si saisissants de vérité.

(2) G. Poyer. *Les problèmes généraux de l'hérédité psychologique*, Paris, Alcan, 1921, p. 234.

bilité, qu'elles recevront d'une matière extrinsèque de faits concrets ou qu'elles y apporteront.

Sans doute sera-t-on tenté d'expliquer, soit certaines régularités de la classification des caractères, par exemple la fréquence du « vagabondage » chez les nerveux, le goût de l'analyse de soi chez les sentimentaux, la prépondérance du sens pratique chez les sanguins, soit les résultats auxquels nous serons conduit, en supposant que les données empiriques reçues des répondants de l'enquête ne font qu'exprimer l'influence systématique de préjugés communs. Nous aurons à examiner cette objection sous une forme plus déterminée. Ici, observons seulement que des préjugés systématiques sont encore des conditions constantes. Pour un physicien, qui recherche des conditions matérielles, ce sont des influences à écarter ; pour un psychologue, qui cherche des conditions psychologiques, un préjugé systématique en est une. Des hommes, accusés d'être menteurs sans l'être, devraient posséder un caractère commun qui provoque l'accusation. Il y aurait là un fait général à faire rentrer dans la théorie générale.

Ajoutons que l'éthologie dispose de bien peu de documents quantitatifs. Quels que soient ceux dont une science à ses débuts peut faire usage, ce sont des documents sujets à caution, car il n'y a pas d'autre signe de la valeur scientifique d'un fait que *la possibilité de l'intégrer dans un système théorique.* C'est la recherche seule qui peut vérifier si des données sont utilisables ou non pour la science. Il est certain que les rapports qui les systématiseront devront progressivement être retouchés à mesure que d'autres données s'y ajouteront ; mais, et ceci nous paraît l'essentiel, les données intéressantes ne seront ultérieurement recueillies que si les hypothèses suggérées par l'examen des premiers faits conduisent à leur constatation. Le savoir ne part pas de la vérité, il y va ; et quand l'histoire des sciences maintenant développées nous ramène vers les raisons fallacieuses et les mesures grossières qui ont conditionné leurs premiers progrès, celles-ci nous apparaissent moins comme des preuves que comme des raisons d'affirmer. Nous utiliserons donc les chiffres de l'enquête d'Heymans et de Wiersma, en les discutant quand il y aura lieu, en les accompagnant toujours

de la réserve explicite ou implicite qu'ils réclament confirmation (1).

b) Les réponses de l'enquête sur l'hérédité ont été réparties par les dirigeants de l'enquête en huit classes, déterminées suivant trois propriétés fondamentales, dont la combinaison forme 8 caractères (2). Sans vouloir discuter ici toute la question qui est importante et délicate, j'écarterai rapidement les objections qui ont été présentées contre la possibilité même de caractères. Ce sera le moyen de préciser en quel sens nous prendrons cette notion :

1° A qui d'abord entend les caractères comme des espèces entre lesquelles il y aurait discontinuité, il est possible d'objecter, comme le fait G. Poyer dans son examen critique des *Problèmes généraux de l'hérédité psychologique* (3), que les propriétés psychologiques, sinon toutes, du moins pour la plupart, varient continûment d'une personne à l'autre. — Mais justement la classification de l'école de Groningue suppose que les hommes coïncident par les mêmes dispositions, mais diffèrent par le degré suivant lequel ils les possèdent ; et nul ne peut le nier, puisque cette gradation peut comprendre jusqu'au zéro (4). Si, de plus, il n'est pas invraisemblable que leur conjonction dans une même nature produise des effets différents, mais déterminés, suivant que chacune d'elles est prise au plus haut ou au plus bas degré ou entre les deux, on pourra définir des caractères qui, pour ne fixer que des niveaux de fluctuation, n'en seront pas moins importants à connaître.

---

(1) En d'autres termes, quiconque a le sentiment que la morale restera vague, tant qu'elle ne s'adaptera pas à l'individu auquel elle se propose, recourra à l'éthologie. Faut-il attendre que celle-ci soit constituée définitivement ? Elle ne le sera jamais, car la réalité nous apparaît comme d'autant plus compliquée que nous la connaissons mieux. En outre, elle ne le serait jamais au point où elle peut l'être, puisque son progrès ne peut résulter que de l'utilisation et de la critique de ce qu'elle est maintenant. Il faut donc commencer la morale positive tout de suite, en partant des documents qu'on a, quoi qu'ils vaillent. Après plusieurs années d'expérience, les documents de l'école de Groningue me paraissent sérieux.

(2) G. Heymans et E. Wiersma. *Beiträge zur speziellen Psychologie auf Grund einer Massenuntersuchung* in *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, 1909, 1te Abt., vol. 51, p. 45 sqq.

(3) G. Poyer. *Les problèmes généraux de l'hérédité psychologique*, Paris, Alcan, 1921, p. 168 : « On peut bien décrire certains groupements particuliers des traits psychiques, mais entre ces groupements et les voisins, il n'existe pas de délimitation nettement marquée. On trouve au contraire de nombreux intermédiaires... »

(4) G. Heymans. *La Psychologie des Femmes*, Paris, Alcan, 1925, trad. franç., p. 3.

2° G. Poyer s'élève contre l'erreur « d'établir une analogie quelconque entre la classification des espèces et la classification des esprits (1) ». Ou les espèces ne se croisent pas, ou elles ne se croisent que très rarement ; au contraire, l'espèce humaine est mêlée. — L'avertissement est justifié. Il faut séparer parenté biologique et ressemblance éthologique. Cela ne supprime pas la question : est-il possible de reconnaître entre des individus humains, indépendamment de tout rapport de filiation et de toute préoccupation d'hérédité, des traits communs tels que par eux-mêmes ou par leur conjonction ils entraîneraient des ressemblances de comportement ? Quiconque cherche à connaître les hommes le suppose. A chaque instant, nous réglons notre action envers les autres et envers nous-même en impliquant la croyance qu'une nature durable, capable de résister au moins jusqu'à un certain point aux actions externes, les ou nous dispose à réagir, sinon par tel acte singulièrement déterminé, du moins de telle manière plus ou moins générale. Avant de le nier, il faut bien penser à ce qu'on va nier ; car si les faits, qu'observe la psychologie analytique, fonctionnelle, sont attachés à des personnalités dont l'hétérogénéité serait radicale, la mobilité incessante et complète, nous devrions abandonner l'espoir de toute psychologie scientifique. Nous admettrons donc qu'il y a des « espèces psychologiques », mais dans l'emploi de cette expression, nous ne prendrons jamais « espèce » au sens que ce mot reçoit dans « espèces végétales et animales ». Elle ne signifiera que « classe logique, homogène », comme dans « espèces chimiques ».

3° G. Poyer reprend contre la possibilité d'une morphologie et d'une systématique en éthologie, l'argument tiré de la doctrine et des succès du mendélisme (2). Il faut avouer que si toute personnalité n'est qu'une juxtaposition de propriétés indépendantes extrêmement nombreuses, toute classification des caractères doit être vaine. — Mais, d'abord et encore une fois, l'atomisme absolu, associé à la multiplication des natures d'atome, nierait toutes lois plus ou moins profondes de liaison et par suite,

---

(1) G. Poyer, *op. cit.*, p. 168 bas.
(2) G. Poyer, *op. cit.*, p. 169.

toute psychophysiologie. Ce n'est pas possible, car ne serait-ce qu'à cause de la grossièreté de nos moyens d'appréhension, beaucoup de ces atomes doivent se confondre pour nous dans l'apparence d'une même nature et les caractères qu'ils déterminent identifier relativement les individus qui les possèdent. En outre, des déterminants isolés, même soumis aux lois mendéliennes, peuvent se manifester de plusieurs manières, comme une maladie par plusieurs symptômes. Cela suffit pour qu'une classification soit autorisée (1). Supposons qu'un type humain soit défini par 8 de ces propriétés indépendantes et comme telles fondamentales : elles composeront, suivant qu'un individu les possédera à un degré supérieur ou inférieur à la moyenne, $2^8 =$ 256 sous-types de repère, par rapport auxquels se situeraient des milliers d'hommes. L'essentiel est de reconnaître ces éléments, de préciser leurs symptômes, de rechercher, avec les ressources de la méthode expérimentale, quels modes synthétiques de comportement résultent de chacun d'eux et de leur groupement à deux, à trois..., à n. Certes, cette classification sera toujours sujette à revision et à amélioration, en compréhension puisque les propriétés fondamentales se préciseront avec la recherche, en extension puisque leur nombre pourra s'accroître. Même d'autres propriétés tout à fait différentes serviraient à définir de nouveaux types ; mais ces types seraient-ils encore des types humains ?

4° Beaucoup d'opposition diffuse à l'éthologie procède d'une inspiration contraire, on peut dire bergsonienne. L'atomisme mendélien est un mécanisme ; on insiste au contraire sur la mobilité et l'individualité de la réalité psychologique, on craint qu'une classification des caractères ne soit possible que par un durcissement de la conception de la vie mentale. — Cette crainte est légitime : il ne faut pas traiter les principes du caractère comme des choses dont un mécanisme, où ne serait plus la vie

(1) Nous céderons d'ailleurs à la valeur relative de l'objection en distinguant en toute occasion une aptitude pure et le surcroît positif et négatif qu'elle reçoit de sa rencontre avec les autres aptitudes. La véracité pure pourra par exemple être si grande chez tel homme qu'elle l'emporte sur les dispositions les plus défavorables du reste de son caractère ; mais à ce taux elle devra être exceptionnelle. Ce que nous étudierons, ce ne seront donc pas les variations *individuelles* de la véracité pure, mais l'influence que les autres dispositions exercent généralement sur elle pour l'atténuer ou la renforcer.

ou la volonté, suffirait à déterminer les déplacements (1). Mais on peut les tenir pour *des lois de réaction*, ouvrant des directions devant l'individu, conditionnant ses actions, mais sans se substituer au vouloir, qui choisirait comment les appliquer. La psychologie apprendra, comme la physique, à user suivant l'opportunité de principes antithétiques. Il y a assez peu de temps, l'atomisme paraissait destiné dans la science de la matière à s'effacer devant l'énergétisme, le dynamisme, le continuisme, le relativisme. On sait avec quelle reprise de vigueur il a renouvelé son efficacité dans la physique contemporaine. Les doctrines abstraites ne sont que les aspects d'une réalité qui les déborde toutes. Cela ne peut pas être moins vrai en psychologie qu'ailleurs. Comme en toute science, il y faut tantôt céder, tantôt résister à l'individuel. A ne jamais résister, la caractérologie se dissoudrait en monographies et en portraits ; à ne jamais céder, elle appauvrirait ses schémas, au lieu de les compliquer et de les multiplier (2).

---

(1) L. Brunschvicg, in *Le Progrès de la conscience dans la Philosophie occidentale*, Paris, Alcan, 1927, t. II, p. 474, y réfute définitivement la conception de la psychologie synthétique, qui lui proposerait pour objet un déterminisme fermé. Par des *lois* éthologiques comme par toutes autres, on ne peut légitimement entendre que les moyens d'un développement de conscience, qui choisit entre elles et les combine d'une manière toujours originale.

(2) On pourrait nous demander pourquoi nous avons préféré comme cadre de cette étude la classification éthologique d'Heymans et de Wiersma à toute autre. Voici les quatre raisons :

1° Aucune ne fournit d'indications aussi nombreuses sur les divers caractères qu'elle. Ces indications quantitatives ne seraient-elles pas toujours exactes, elles sont précises. Il n'y a que ce qui est précis qui puisse être scientifiquement vérifié ou démenti. Dans la psychologie concrète de l'Allemagne contemporaine, dans les travaux de Freud, Adler, Klages, d'autres, on trouve des systèmes qui cherchent à comprendre la psychologie humaine à partir d'un ou de plusieurs mouvements essentiels de l'esprit (le refoulement, la compensation, etc.). Tous sont vrais en tant que tel mouvement est réel, faux en tant qu'ils exagèrent sa portée. De toutes ces vies « romancées », la série pourra s'allonger indéfiniment. Précieuses en tant qu'elles renouvellent la réflexion des psychologues, elles font aussi désirer des points d'appui de nature quantitative comme ceux que fournissent Heymans et Wiersma à l'éthologie ;

2° C'est la seule qui, depuis une dizaine d'années, m'ait rendu des services souvent répétés, dans la connaissance des personnes avec qui je vis et notamment de mes élèves ;

3° Elle intègre ce qu'il y a de meilleur dans les autres classifications. Nous le vérifierons à l'occasion. Heymans a montré lui-même sa coïncidence avec la doctrine des quatre constitutions humorales (mélancoliques : ES, flegmatiques : nES, colériques : EP, sanguins : nEP). La plus récente, celle de Delmas-Boll (A. Delmas et M. Boll. *La personnalité humaine*, Paris, Flammarion, 1925, p. 54), coïncide avec elle par l'activité et l'émotivité ; ce qu'elle y ajoute y est ajouté également par H. et W. en tant qu'ils

Nous ne prolongerons pas ces observations de méthode. Elles étaient indispensables, elles ne peuvent être suffisantes. La possibilité d'un savoir se prouve à ses succès.

---

considèrent la nature des tendances. Mais elle n'est guère appuyée de vérifications statistiques ou biographiques;

4° En ne retenant que des dispositions susceptibles de degré, elle respecte la continuité qui relie les caractères.

CHAPITRE II

LA LOI ÉTHOLOGIQUE DU MENSONGE

§ I — Le premier fait

La question 63 de l'enquête sur l'hérédité porte sur la véracité (1). Elle se subdivise en quatre parties, dont on peut rapprocher plusieurs autres questions de l'enquête. Les réponses qui se rapportent à la première de ces quatre parties : *Est-il parfaitement digne de foi ?* ont été classées suivant les 8 caractères. Voici pour chacun d'eux le pourcentage des sujets considérés par les répondants comme « parfaitement dignes de foi » :

	Pour 100
Non-émotifs inactifs à fonction primaire (nEnAP : amorphes)....	49.
Non-émotifs inactifs à fonction secondaire (nEnAS : apathiques).	62,8.
Non-émotifs actifs à fonction primaire (nEAP : sanguins)........	53,7.
Non-émotifs actifs à fonction secondaire (nEAS : flegmatiques).	85.
Émotifs inactifs à fonction primaire (EnAP : nerveux)...........	32,8.
Émotifs inactifs à fonction secondaire (EnAS : sentimentaux).	61,1.
Émotifs actifs à fonction primaire (EAP : colériques).........	40,5.
Émotifs actifs à fonction secondaire (EAS : passionnés).......	73,4.

Il importe de remarquer :

1° Que les répondants, des médecins, ont répondu indépendamment les uns des autres ;

2° Qu'ignorant la classification d'Heymans et de Wiersma, faite sur leurs réponses, ils ne pouvaient en subir la suggestion ;

---

(1) G. Heymans et E. Wiersma, *Beitr. z. sp. Psy. Z. f. Psy. u. Phys. d. S.*, vol. 51, p. 18 (nous renverrons désormais à cet article par les lettres *B.s.P.*). On trouvera en appendice le tableau des pourcentages aux questions 60-63 qui se rapportent plus ou moins directement à la véracité (Ann. I, pp. 336-7).

3º Que la question 63 n'est pas intervenue dans la répartition des 2.523 psychographies entre les huit classes.

Le premier chiffre qui frappe dans ce tableau, c'est l'attribution nette du minimum aux EnAP. Un tiers seulement d'entre eux (précisément 32,8 pour 100) sont jugés véraces par des observateurs cultivés, habitués au diagnostic. Ce résultat est appuyé par un autre. La quatrième partie de la question 63 portait : « Est-il menteur ? » Les témoins ont répondu avec précaution en estimant que la question était grave, car la catégorie la plus désavantagée n'atteint qu'à 11,5 %. C'est encore la catégorie des EnAP. Après elle, la catégorie qui compte le plus de menteurs, la catégorie voisine des amorphes, n'atteint qu'à 7,1 % : la dénivellation est sensible.

Pour préparer l'intelligence de ce fait, rappelons ce que signifient E, A, P ou S.

E (1), l'*émotivité* est l'intensité de l'ébranlement produit chez un sujet par une excitation et connu par l'intensité de sa réaction. Des mesures physiologiques permettraient d'apprécier certaines formes de cette réaction ; mais si l'éthologie ne se confond pas avec la physiologie, elle doit tâcher de saisir un fait central, global et primitif, dont les réactions, manifestées ici ou là dans l'organisme, ne sont que des dérivations déjà localisées. C'est à ce fait que se rapporte le jugement du témoin qui désigne celui qu'il observe comme émotif. L'intensité d'une perturbation affective chez un sujet dépend de circonstances externes et internes ; mais on peut distinguer une aptitude générale, des spécifications qui l'orienteront vers telle

---

(1) H. et W., *B. s. P.*, p. 40. Cf. G. H. *Psy. des F.*, préf., p. xv.

Abréviations et terminologie : E : émotif ; nE : non émotif; de même A : actif ; nA : non actif ; R : retentissement ; P : primaire ; S : secondaire ; L : à conscience large ; nL : à conscience étroite. Pour représenter grossièrement les divers caractères, on peut coter de 1 à 9 chacune des aptitudes, en donnant 5 à l'aptitude moyenne. Par exemple, l'homme parfaitement moyen est un 555. Pour plus de précision, nous distinguerons, quand ce sera indispensable et possible, les caractères pour lesquels les diverses aptitudes se tiendront en deçà ou au delà de la moyenne sans s'abaisser en deçà de 2,5 et sans s'élever au delà de 7,5, par le préfixe *sous*. Ceux au contraire pour lesquels les aptitudes sont extrêmes, par exemple si inactifs que l'activité est inférieure à 2,5 ou si actifs qu'elle est supérieure à 7,5, seront dits *sur*, ici surinactifs, ou suractifs. Un sentimental surémotif, surinactif, sous-secondaire, aura donc pour symbole, par exemple 816. Dans ces symboles, l'ordre des lettres et des chiffres sera toujours émotivité, activité, retentissement, puis, éventuellement, largeur du champ de conscience (L), tendance analytique (An), sexualité (Er), égoïsme (Eg).

ou telle fin spéciale. Il en résulte que deux hommes peuvent réagir également à une même excitation, bien que leur émotivité générale soit inégale. Supposons par exemple que l'émotivité générale d'un sujet puisse être exprimée par la valeur 3; d'après les tendances spéciales qui la déterminent, cette valeur 3 sera multipliée par un *coefficient de spécialité* qui l'accroîtra ou la diminuera suivant qu'il sera supérieur ou inférieur à 1. Pour fixer les idées, supposons qu'à cause d'une tendance T, l'émotivité générale E soit, dans telles circonstances concrètes qui promettent satisfaction à la tendance T ou la menacent de déception, multipliée par le coefficient 1,25, l'émotivité deviendra 3,75. Elle prendrait la même valeur chez un autre sujet, pour lequel E égalerait 3,75 et T égalerait 1.

Le difficile sera donc de dissocier *les composantes de l'émotivité manifestée* et d'y reconnaître précisément ou grossièrement l'émotivité générale. Ce doit être possible, puisque, dans la vie courante, nous ne nous comportons pas de la même manière envers les gens que nous jugeons excitables et ceux que nous jugeons froids. Dans l'intuition, il y a des raisons : la science n'a qu'à les dégager. Nous usons de trois critères :

1° Le premier, c'est *la constance de l'émotivité.* Quelqu'un qui réagit plus vivement que la moyenne des hommes à tous les événements, quelle que soit leur nature, qu'ils soient graves ou, *souvent de l'aveu même de celui qui réagit*, insignifiants, est considéré par nous comme généralement émotif. Il y a donc avantage à se porter vers une fonction ordinaire de la vie psychologique pour y reconnaître les signes de l'émotivité générale. L'une des plus commodes à étudier est le langage parlé ou écrit. On peut distinguer abstraitement deux langages. Par le langage émotionnel, le sujet parle pour satisfaire des tendances, par le langage intellectuel, pour produire des effets objectifs. Si je dis : « Hélas ! », langage émotionnel; si je dis : « Le livre est là-bas » à quelqu'un qui le cherche, langage intellectuel. Les deux ont leur finalité, mais directe dans le langage émotionnel, indirecte dans le langage intellectuel. Chacun de nous emploie les deux langages, mais suivant des degrés inégaux, et il reste que le style de Pascal est chargé d'une émotivité qui manque à celui de Kant. Une stylométrie éthologique en étudiera les composantes.

2° Pour reconnaître l'émotivité générale, le mieux est d'éviter les circonstances où une excitation intéresse une tendance profonde. L'incendie émeut tout le monde. Il y a donc avantage à étudier la réactivité d'une personne *dans des circonstances sans gravité* (1). C'est la question 9 qui a principalement servi à Heymans et Wiersma pour départager les émotifs des autres. Il y faut sans doute quelque précaution. Car tout le monde définit l'insignifiant en fonction de ses propres tendances. Il y a donc avantage à confronter ce que nous pensons de l'émotivité générale d'un sujet avec la détermination de ses intérêts importants. La confrontation est délicate ; mais, ici comme dans toute autre science, la convergence de plusieurs résultats accroît leur probabilité. Cette convergence est d'autant plus précieuse à obtenir que l'éthologiste, qui cherche à reconnaître une propriété fondamentale, est exactement dans la situation du médecin qui cherche à diagnostiquer une maladie M par l'analyse de ses symptômes, $\widehat{MAB}$, $\widehat{CM}$, $\widehat{DMEF}$, etc. Le symptôme MAB peut manquer, puisqu'il faut que A et B s'ajoutent à M pour le constituer. Son diagnostic résultera donc d'une intuition synthétique, où quelques faits CM, DMEF seront présents à sa conscience claire, mais elle les débordera en impliquant les conclusions subconscientes qui proviennent d'une familiarité très grande avec beaucoup de cas de la même maladie.

3° A ces critères, on peut ajouter certains traits qualitatifs, qui, dans l'expérience quotidienne, révèlent à coup sûr un surémotif. A titre d'exemples, citons la *traîne*, par laquelle un grand chagrin, une forte colère prolongent leur expression au delà de l'événement qui la rend objectivement inutile ; le *ricochet*, par lequel cette émotion, une fois que l'objet qui l'a excitée cesse d'agir et de la justifier, se cherche un autre objet pour y trouver une nouvelle occasion d'expression ; les *bavures*, par lesquelles l'expression d'une émotion forte déborde l'objet même auquel elle se rapporte pour se répandre sur des objets annexes plus ou moins directement associés à l'objet principal,

(1) Maurice de Guérin, *Journal*, p. 124, « intensité de mes souffrances pour de petits sujets ».

comme s'il y avait impuissance du sujet à maintenir toute l'énergie libérée et dépensée sur la voie convenable à cause de la puissance de son émission (1).

Pour l'*activité* (2) dont nous ne rappellerons ici qu'un trait, il est important de ne pas confondre l'activité manifestée avec l'activité éthologique. Pour un objet également désirable, deux sujets également émotifs peuvent dépenser des quantités inégales d'action, parce que l'émotivité se gaspille, par suite de l'inactivité, dans plus de frottements, chez l'un que chez l'autre. Pour une quantité d'activité manifestée Q, A est en raison inverse de E. Les grands actifs seront des EA. Puisque la vitesse d'une locomotive dépend de sa puissance et de la pente de la voie, à puissance égale deux locomotives progressent inégalement vite sur des pentes inégales. Pour séparer l'activité de l'émotivité, il faudra observer un sujet en dehors des perturbations affectives.

La notion de *retentissement* (3) est définie comme l'a fait

---

(1) Cf. H. et W. *B. s. P.*, p. 40 ; H. *Psyc. d. Femmes*, préf., p. XVI.

(2) Pour éviter tout malentendu, il convient de ne pas confondre l'émotivité, qui n'est rien d'autre que la libération d'une énergie jusque-là accumulée dans le corps sous une forme aisément mobilisable, avec les aspects de l'*émotion* et de la *tendance*, qu'elle reçoit suivant qu'elle se rencontre avec l'inactivité ou l'activité. C'est un lieu commun de la psychologie affective depuis Kant que l'émotion est en raison inverse de la tendance. La théorie dite de la dérivation, de P. Janet, permet de le comprendre (cf. p. ex. in *Traité de Psychologie* de G. Dumas, Paris, Alcan, 1923, t. I, le chap. de P. Janet sur la tension psychologique, notamment p. 945). Quand l'activation d'une tendance ne peut se faire sans adaptation et que l'individu n'en est pas capable, les réactions désordonnées qui se produisent dans et par l'organisme constituent le contenu de l'émotion. Mais on voit ce que l'éthologie y ajoute. L'activité, en facilitant l'adaptation, contribue à changer l'émotivité en tendance. Elle travaillera sans être sentie, comme la soif chez celui qui va boire sans qu'aucun obstacle le gêne. Au contraire, l'inactivité, en contrariant l'action, amène le rebroussement du sentiment en émotion. Elle n'agit plus, elle est ressentie. Les EA font de leur émotivité une puissance motrice, les EnA une contemplation intérieure (cf. Malapert, *Les éléments du caractère et les lois de leur combinaison*, Paris, Alcan, 1897, p. 42 : l'opposition des émotionnels et des passionnés). C'est ce qu'exprime le mot de l'EnAS Maine de Biran : « Il n'y a guère que les gens malsains qui se sentent exister. »

(3) O. Gross. *Die cerebrale Sekundärfunktion*, Leipzig, 1902. Cf. in Heymans, *Psychologie des Femmes* (trad. franç.), p. 288-290 : les questions relatives à la fonction secondaire ; p. 53 : la définition de la f. sec. On trouvera les corrélations de la fonction secondaire dans l'art. H. et W. *B. s. Psy.*, p. 40 sqq. S'il fallait prouver la valeur de la notion de retentissement pour la caractérologie, il n'y aurait qu'à citer le fait que cette notion, indépendamment, semble-t-il, de O. Gross et de l'école de Groningue, s'est imposée à l'esprit de M. Paulhan, à l'occasion des faits qu'il a groupés sous le nom de « présentisme », puisque le présentisme est chez lui à peu près l'équivalent de « primarité ». Il y a dans l'éthologie contemporaine assez de ces rencontres pour autoriser la foi dans son objectivité.

son inventeur, O. Gross. La fonction primaire d'une représentation est l'ensemble des effets physiologiques et psychologiques de cette représentation pendant qu'elle occupe le champ de la conscience claire. Ceux qu'elle produit, quand elle est tombée dans la subconscience, constituent sa fonction secondaire. L'inégale prépondérance de l'une des deux fonctions sur l'autre permet de répartir les hommes en primaires et en secondaires. Il ne faut pas confondre la secondarité avec la mémoire, qui suppose en outre une analyse clairement consciente. Si l'on veut croire que la subconscience conserve toutes les expériences passées, tout se passe comme si elle les conservait à différents niveaux ou, si l'on préfère, à différentes distances du foyer de la conscience, d'où leur efficacité se ferait inégalement sentir. De même que l'efficacité chimique d'une illumination est directement proportionnelle à l'intensité de la source lumineuse et inversement proportionnelle au carré de l'éloignement, l'efficacité d'une représentation dépend de la nature et des circonstances de la représentation même, mais aussi de la secondarité générale du sujet chez qui elle se produit. Des impressions, douloureuses ou joyeuses, chez un émotif secondaire, constitueront des événements d'une importance capitale pour lui, par l'influence qu'elles exerceront sur toute sa vie.

D'après ces indications, le premier fait que nous propose la documentation recueillie par G. Heymans et E. Wiersma, c'est que *la véracité est le moins fréquente chez les nerveux*, c'est-à-dire chez les gens à secondarité inférieure à la moyenne, à émotivité supérieure à la moyenne et à activité inférieure à la moyenne. On peut appeler les nerveux, des hommes du type byronien, à condition qu'il soit bien entendu que, pour la définition de ce type, nous faisons abstraction de toutes les propriétés, fondamentales ou dérivées, qui se sont ajoutées aux éléments de la définition du nerveux, pour spécifier le type byronien dans l'individu Byron.

Aucun fait n'est scientifique tant qu'il reste isolé. Voyons donc : 1° *Si celui-ci peut être relié à d'autres* ; 2° dans ce cas, s'il est possible d'extraire analytiquement des rapports qui les unissent *des rapports plus généraux qui leur confèrent l'intelligibilité*. Nous pouvons d'abord renverser la formule EnAP :

nous obtenons nEAS. Si la relation, que le premier fait suggère entre le groupement EnAP et la mendacité, n'est pas qu'une coïncidence, le renversement de la formule doit engendrer le renversement des propriétés dérivées et par conséquent de la mendacité.

Revenons donc aux chiffres. Les nEAS, ou *les flegmatiques, comptent* 85 % *de gens « parfaitement dignes de foi ».* C'est nettement le maximum, puisque la catégorie la plus avantagée après eux n'atteint qu'à 73,4 %. La vérification est donc aussi nette qu'il est souhaitable.

Jusqu'ici, nous avons traité le groupement EnAP comme un tout. — Il est en effet vraisemblable que certaines propriétés dépendent des éléments d'un groupement psychologique ; d'autres, du groupement entier. Dans la chimie organique, dont l'analogie avec ces recherches s'impose à l'esprit, certaines propriétés varient d'un corps à l'autre, suivant le nombre de fois que leur formule compte un élément donné, simple ou complexe, mais d'autres propriétés sont spéciales à tel corps. Il peut en être de même en éthologie.

Ici nous ignorons encore si toutes les composantes de EnAP influent sur la véracité. Faisons-les donc varier successivement. Si les résultats de l'enquête sur l'hérédité ne sont pas arbitraires et si chacune des composantes de EnAP défavorise la véracité, la véracité doit devenir plus fréquente toutes les fois que nous passons de la classe définie par le groupement EnAP à une autre classe, dont la dénomination ne diffère de EnAP que par un élément.

Les chiffres correspondent exactement à cette hypothèse :

	Fréquence de la véracité pour 100
EnAP à EAP................	32,8 à 40,5
EnAP à nEnAP..............	32,8 à 49
EnAP à EnAS...............	32,8 à 61,1

Appliquons le même raisonnement à d'autres formules que la formule minimale EnAP (1) ; mais en procédant toujours de

(1) Dans ce tableau, nous n'avons laissé de côté que la formule des nEnAS dans son rapport avec celles des nEAS et des EAS, parce qu'elle appelle une discus-

la formule la plus voisine à la formule la moins voisine de EnAP :

EAP à EAS..................	40,5 à 73,4
EAP à nEAP.................	40,5 à 53,7
nEnAP à nEAP..............	49 à 53,7
nEnAP à nEnAS.............	49 à 62,8
EnAS à nEnAS..............	61,1 à 62,8
EnAS à EAS................	61,1 à 73,4
EAS à nEAS................	73,4 à 85

Les résultats sont encore aussi réguliers qu'on peut le souhaiter.

§ II. — L'ÉNONCÉ DE LA LOI

Nous pouvons maintenant construire sur le fait initial comme sur un fondement solide : c'est le premier d'une théorie scientifique du mensonge. Les chiffres que nous venons de reproduire conduisent à un second. Calculons l'augmentation de la véracité relativement aux trois propriétés fondamentales qui servent à définir les EnAP : des EnAP aux EAP, aux nEnAP et aux EnAS :

Suivant l'activité, l'augmentation est de 23,5 %.

Suivant la non-émotivité, l'augmentation est de 49,4 %.

Suivant la secondarité, l'augmentation est de 86,3 %.

D'après ces résultats, *la croissance de l'activité est moins favorable à la véracité que la décroissance de l'émotivité qui l'est moins elle-même que la croissance de la secondarité.*

Est-il possible de passer de cette hiérarchie qualitative d'influences à la détermination précise de facteurs, η, α, ρ, qui permettraient de formuler une fonction

$$V = C + \eta e + \alpha a + \rho r$$

---

sion (cf. p. 35 sqq). Mais nous pouvons, jusqu'à nouvel ordre, faire abstraction du résultat de cette discussion, car en éthologie, où les circonstances qui peuvent intervenir pour compliquer un phénomène sont extrêmement nombreuses, une majorité de cas favorables, voisine de l'unanimité, possède un pouvoir de convaincre, qui ne peut guère être surpassé.

dans laquelle V définirait un coefficient de véracité, *e* l'émotivité, *a* l'activité, *r* la force de la fonction secondaire ou le retentissement des représentations ? Nous le tenterons au moyen du biais suivant. Décidons d'évaluer l'activité, l'émotivité et la secondarité moyenne, par 50, avec l'espoir que toutes les valeurs de ces propriétés prises au-dessus et au-dessous de la moyenne s'enfermeront entre 100 et 0. Les sujets dits actifs, émotifs, secondaires doivent posséder une activité, une émotivité, une secondarité supérieures à la moyenne, située entre 50 et 100, comme les inactifs, les non-émotifs, les primaires, se tiendront pour chacune des propriétés entre 0 et 50. A l'intérieur de chacune des catégories, l'individu moyen possède une activité, une émotivité, une aptitude au retentissement symétriquement égales. pour la catégorie inférieure, à 25, la catégorie supérieure, à 75. Par exemple, s'il y a parmi les EnAP, un homme identique à la moyenne, il sera, dans l'ordre des lettres du symbole, un 75 + 25 + 25.

Quant à la véracité, nous raisonnerons pour elle comme pour les aptitudes conditionnantes. Si la fréquence de la véracité est parmi les EnAP de 32,8 %, nous déciderons de dire que l'aptitude à la véracité chez le nerveux moyen est mesurée par le chiffre de 32,8. Sans doute G. Heymans observe justement qu'une moyenne n'est pas une abstraction (1). La trilatéralité du triangle est une abstraction : elle se retrouve dans tout triangle. Le taux de 32,8 est un rapport d'extension qui convient à la classe des nerveux quand on les distribue en véraces et non-véraces, ce n'est pas un élément de la compréhension du nerveux. Mais de même qu'un dé tombe en moyenne 1 fois sur 6 sur l'une de ses faces parce qu'il a 6 faces, nous croirons que le nerveux moyen réagit de façon à se faire appeler vérace 32,8 fois sur 100, parce que sa véracité est de 32,8. Toute mesure physique faite avec précision change avec les expérimentateurs ; quand on aura déterminé un chiffre au moyen du calcul des probabilités, on n'hésitera pas à l'objectiver, ce qui veut seulement dire qu'on l'affirme du concept considéré. Les faits scientifiques comme les lois sont des vérités statis-

(1) G. Heymans, *La Psychologie des Femmes* (trad. franç.), Paris, Alcan, 1925, p. 10.

tiques et G. Heymans, après avoir préventivement distingué entre moyenne et abstraction, objective par exemple l'émotivité de la femme moyenne.

On peut exprimer les mêmes postulats en d'autres termes. Ce qui doit être vrai, comme élément de la compréhension du concept d'homme, c'est sous réserve de sa confirmation empirique, la nécessité éthologique $V = f(e, a, r)$. Si chez un homme, les valeurs e, a, r exprimées en fonction de l'échelle quantitative choisie ci-dessus, entraînent en vertu de cette loi une valeur de V, égale à 32,8, cet homme doit être un nerveux moyen. Ou encore, pour un homme à caractère défini et constant, c'est tout un d'avoir une véracité égale à 32,8 et de provoquer au cours d'une infinité de jugements, prononcés par un observateur moyen sur sa véracité, 32,8 jugements sur 100 la lui attribuant. Le jugement de véracité est une relation entre celui qui est jugé et celui qui juge ; et à condition que celui qui juge puisse s'accorder et maintenir son accord ultérieurement avec lui-même et autrui, il a le droit de transformer son jugement de relation en un jugement d'inhérence, où l'autre est sujet, comme nous faisons quand nous affirmons que le feu chauffe.

Pour éviter toute difficulté, nous admettrons que le nerveux moyen n'est qu'un être de raison, comme au reste l'ammonium ou le pendule. On peut considérer toute cette étude d'abord comme un roman logique ; elle prendra une valeur réelle, s'il est possible, après l'avoir construit, de reconnaître un certain nombre de points où il coïncide avec l'expérience pour en permettre l'utilisation et plus profondément l'intelligence. Dans l'incertitude où persiste la psychologie, toute voie susceptible d'en permettre la quantification, où elle est possible, doit être essayée. Qui ne tente rien, n'a rien. Il reste néanmoins de la distinction entre les deux énoncés indiqués, la conclusion indiscutable qu'on n'a pas le droit d'appliquer à une personne réelle ce qui aura été attribué au nerveux moyen, *sans avoir empiriquement reconnu que cette personne lui correspond exactement.* Cette reconnaissance faite, le transfert sera légitime.

Conformément à ces conventions, nous pouvons calculer la fonction V :

$$V = 37 + 0{,}15\,a - 0{,}3\,e + 0{,}6\,r$$

A partir de cette formule, dans l'établissement de laquelle les chiffres empiriques ne sont intervenus que pour fournir trois coefficients, calculons la véracité des 8 caractères. Nous obtenons le tableau suivant :

TABLEAU I

	Chiffres théoriques —	Chiffres empiriques —
Flegmatiques...........	85,75	85
Apathiques.............	78,25	
Passionnés..............	70,75	73,4
Apathiques.............		62,8
Sentimentaux...........	63,25	61,1
Sanguins................	55,75	53,7
Amorphes..............	48,25	49
Colériques..............	40,75	40,5
Nerveux................	33,25	32,8

Examinons ce tableau. Si nous réservons le cas des apathiques, la concordance entre les deux séries de chiffres est aussi satisfaisante qu'on peut le désirer en une matière aussi complexe. Il l'est encore que, dans les deux colonnes, tous les primaires soient inférieurs à tous les secondaires pour la véracité. Si même c'est la théorie qui a raison contre l'observation statistique au sujet des apathiques, le parallélisme entre la hiérarchie des primaires et celle des secondaires est strict, puisque le rang qui appartient à chacune des espèces de primaires dans l'ensemble des primaires, est le même qui revient dans l'ensemble des secondaires à l'espèce ne différant de l'espèce considérée que par la secondarité :

flegmatiques - sanguins ; apathiques - amorphes ; passionnés - colériques ; sentimentaux - nerveux.

Mais le chiffre des apathiques proteste à la fois contre ce parallélisme et contre la parfaite concordance des deux séries ; il faut donc l'examiner avec soin. On pourrait résoudre cette divergence en respectant le chiffre empirique sans contester la valeur générale de V qui est au principe des chiffres théo-

riques. Il n'y aurait qu'à supposer qu'une action propre au groupement nEnAS, ignorée par la loi de V, vienne abaisser la véracité des apathiques, comme nous en avons plus haut supposé la possibilité générale. Mais il faudrait avérer par ailleurs cet effet syncrétique, et faute de le pouvoir, il est illégitime d'alléguer cette explication qui reste indéterminée. Sans doute, pour d'autres propriétés (q. 25 : viser le lointain ; q. 26 : conformité de la conduite et de l'action) des anomalies comparables se présentent puisque pour ces deux propriétés les passionnés l'emportent sur les apathiques (1). Mais dans ces deux cas, les colériques l'emportent aussi sur les amorphes, et l'on est autorisé à conclure que le groupement EA collabore avec la fonction S pour renforcer ces qualités. Ici, rien de pareil. Les colériques sont à une distance sensiblement égale des nerveux et des amorphes. Nous ne voyons donc aucune raison théorique de ramener les apathiques en deçà des passionnés. J'ajouterai que les deux seuls apathiques dont j'ai eu l'occasion d'esquisser la psychographie étaient d'une véracité élevée, dont les louaient même les gens qui blâmaient en eux d'autres défauts graves.

Au contraire, il y a deux raisons de penser que le chiffre empirique doive être corrigé. La première est le fait que, parmi toutes les catégories considérées par les enquêteurs, celle des apathiques est la moins nombreuse et absolument peu nombreuse : 94 sur 2.523. C'est diminuer considérablement la probabilité du chiffre qui se rapporte à eux : les enquêteurs ont en effet calculé combien de fois il est plus probable que les chiffres indiqués expriment une corrélation de la force correspondante qu'il n'y en ait aucune. Pour cette propriété, le résultat du calcul donne :

pour les apathiques, la probabilité très faible de 1,03, tandis qu'elle atteint :

pour les nerveux, la probabilité très forte de 951 trillions (951 billions allemands) ;

pour les passionnés, la probabilité assez forte de 248 mille ;

(1) Q. 25, viser le lointain : apath. 39,4 ; pass., 52,8 ; am., 9, 2 ; col., 17,1. — Q. 26, conformité de la conduite et de l'action : apath., 72,3 pass., 83,8 ; am., 36,7 ; col., 39,7.

pour les flegmatiques, la probabilité très forte de 2 sextillions (2 mille trillions allemands). Par conséquent, il est possible de croire que le chiffre tiré de l'enquête sur les apathiques doive être corrigé sans douter de la validité générale de l'enquête.

La seconde raison est la force même des considérations enveloppées dans la loi théorique. Tous les faits plaident en faveur de la conclusion que l'activité sert moins la véracité que l'émotivité ne la dessert ; quand on passe des flegmatiques aux passionnés, l'émotivité croît ; quand on passe des flegmatiques aux apathiques, l'activité décroît (1) ; des deux catégories, d'après ce qui vient d'être dit, la plus atteinte doit être la première et par suite, la véracité des passionnés doit être inférieure à celle des apathiques, ainsi que celle des colériques (40,5), à celle des amorphes (49), comme le vérifient les chiffres empiriques eux-mêmes. C'est ce que soutient l'échelle théorique qui les place à distance égale des flegmatiques et des passionnés.

On peut alléguer une autre raison, moins forte en ce qu'elle ne s'exprime pas rigoureusement, mais n'en ayant pas moins une valeur. Beaucoup de faits suggèrent la ressemblance des plus émotifs des passionnés avec les nerveux, au moins pour certaines propriétés. On peut le vérifier en s'aidant d'un tableau établi par Heymans et Wiersma (2) : ils ont réparti les émotifs-actifs à fonction secondaire en deux groupes suivant que leur émotivité était signalée comme forte ou comme très forte, et ils ont déterminé la fréquence de quelques propriétés pour les deux groupes. De même qu'ils comparent les moins émotifs des EAS avec les flegmatiques, confrontons les plus émotifs avec les nerveux.

Voici les résultats fournis par le tableau ainsi complété (3) :

---

(1) Cf. une observation d'apathique in Malapert, *Les éléments du caractère et les lois de leur combinaison*, Paris, Alcan, 1897, p. 210.

(2) H. et W. *B. s. P.*, tableau VIII, p. 67.

(3) Des tableaux comme celui-ci, où diverses propriétés, dont l'attribution a été faite indépendamment par les répondants, varient continûment et parallèlement, nous paraissent les meilleurs arguments en faveur de la crédibilité de certains résultats de l'enquête.

Tableau II

	flegmatiques	EAS moins émotifs	EAS plus émotifs	nerveux
question 7, impulsivité	12,8	36,1	66,7	78,2
— 89, patience	57,2	48,9	29,2	22,4
— 89, impatience	13,4	21,8	45,8	40,2
— 11, susceptibilité	21,4	47,1	75,0	68,4
— 14, tolérance	87,7	84,1	75,0	69,5
— 83, distraction	16,2	18,5	25,0	47,1
— 52, esprit de domination	18,7	20,6	37,5	35,6

Il ressort nettement de ce tableau que la forte émotion des passionnés les éloigne souvent du type des flegmatiques vers celui des nerveux. Leur véracité ne doit-elle pas en souffrir ?

En effet, considérons parmi les passionnés historiques quelques-uns de ceux dont l'émotivité a été le plus célèbre : Marat, Michelet, Napoléon, le duc de Saint-Simon ne laissent pas l'impression que la véracité ait été une de leurs vertus dominantes. Mais tout ce qu'on observe du tort, que l'émotivité cause à la véracité des passionnés, est favorable aux apathiques qui sont froids. Voilà fortifiée la présomption qu'une statistique, étendue à un plus grand nombre d'apathiques, relèverait la fréquence de la véracité chez eux au niveau indiqué par notre chiffre théorique (1).

De tous ces faits, nous paraît ressortir l'indication approximative que l'influence de la secondarité sur la véracité est à celle de la non-émotivité, puis à celle de l'activité sensiblement comme 4 à 2 et à 1.

---

(1) L'étude du mensonge « pragmatique » nous ramène, p. 170, à cette question : elle suggère l'idée que la véracité empirique des apathiques aurait été abaissée parce qu'il serait plus difficile de distinguer les amorphes des apathiques que d'autres catégories voisines, de sorte que les observateurs auraient, pour certaines propriétés, pris, sans le savoir, des amorphes pour des apathiques.

§ III. — Examen d'une objection

Avant de poursuivre cette étude, nous devons écarter une objection en deux temps, qui peut être tirée de la discordance apparente entre une application de V et deux chiffres fournis par l'enquête sur l'hérédité.

A partir de la formule de V, on peut calculer la véracité de l'individu moyen défini par $a = 50$, $e = 50$, $r = 50$. On obtient :

$$V = 37 + 7{,}50 - 15 + 30 = 59{,}50$$

Ce chiffre diffère légèrement de la moyenne des pourcentages relatifs à la question 63,1° calculée par G. Heymans, qui est 57,3 (1). Mais si l'on corrige le chiffre des apathiques conformément au chiffre théorique, on trouve, au lieu de 57,3, 59,2, chiffre très voisin de 59,5.

Mais il y a une autre divergence. Les sujets classés sont au nombre de 1.867 (2) ; les sujets véraces de 1.199. Voici leur répartition :

				Véraces
85 %	sur	439	flegmatiques	373
73,4 %		597	passionnés	438
62,8 %		94	apathiques	59
61,1 %		113	sentimentaux	69
53,7 %		95	sanguins	51
49 %		98	amorphes	48
40,5 %		257	colériques	104
32,8 %		174	nerveux	57
		1867		1199

La proportion de 1.199 sujets véraces sur 1.867 est de 64,2 % (3). La différence entre 59,5 et 64,2 s'explique aisément.

(1) H. et W. *B. sp. P.*, p. 18.
(2) H. et W., *B. sp. P.*, p. 9 (cf. ann. I, note).
(3) Le chiffre est voisin de ce que donne le pourcentage des fiches de sujets véraces non distribuées entre caractères, sur le nombre total des fiches (1.610 sur 2.523 ou 63,8 pour 100 (*.B sp. P.*, p. 18). Cf. G. Heymans, *Psychologie des Femmes*, trad. franç., Paris, Alcan, 1925, p. 295 (62,6 pour 100 pour les 1.310 hommes ; 65,2 pour les 1.209 femmes).

La « population » de sujets de la documentation de G. Heymans n'est pas canonique. Elle ne le serait que si elle était homogène, c'est-à-dire constituée exclusivement d'hommes moyens, doués de la véracité 59,5, ou régulièrement hétérogène, c'est-à-dire constituée de nombres égaux d'hommes de chaque caractère. Cela n'est pas. Par exemple, à eux seuls, les flegmatiques et les passionnés font $439 + 597 = 1.036$ individus sur 1.867. Leur forte véracité doit élever sensiblement la moyenne au-dessus de 59,5. Elle contribue en effet, par sa fréquence, à la porter à 64,2.

Tout se passe donc comme si l'aptitude à la véracité de l'individu éthologiquement moyen était élevée de 59,5 à 64,2 du fait qu'il est transporté dans un milieu social d'une certaine loi de composition. L'action qu'il subit peut être appelée éducation, pression du milieu, contrainte sociale ; mais cette action se ramène à la tendance des individus non moyens à l'assimiler à eux-mêmes. Comme ces individus sont différents les uns des autres, la valeur que prend l'aptitude considérée chez l'individu moyen est la résultante des actions exercées par les individus concrets pour faire l'individu moyen à leur image. On saisit là sur le fait la rencontre entre le biologique et le social ; il faut bien pour que le social ait un sens, qu'il agisse comme cause sur une matière existant indépendamment de lui ; cette matière est éthologique ; mais ce que le fait a d'intéressant, c'est qu'il permet de mesurer de combien une aptitude de l'individu éthologiquement moyen, qu'on peut tenir pour une définition positive de la nature humaine, est modifiée par suite de l'action de tel groupe social. Sous ce qu'on appelle la société, se dissimule un jeu de formules biologiques dont il faudrait faire le recensement éthologique pour savoir quelles aptitudes cette société favorisera ou défavorisera chez l'homme moyen. Une forte immigration, des événements causant la mort ou le départ de certains contingents éthologiques peuvent changer la composition de la société. Mais il est à penser que des hommes ayant des caractères différents ne vont pas se satisfaire par les mêmes institutions.

Il en résulte que la représentation du recensement éthologique dans une société donnée doit être utile à posséder. Voici

comment on peut la faire. En divisant un rectangle en autant de compartiments qu'il y a de caractères on peut figurer, par un quadrillé plus ou moins dense, la proportion d'individus de chaque caractère que compte une population considérée. Par exemple, faute de mieux, considérons la population de l'enquête statistique comme représentative de la population surtout hollandaise, parmi laquelle elle n'a pas été choisie suivant une intention déterminée. Elle se figurera par le rectangle suivant

de 0 à 6,25 %

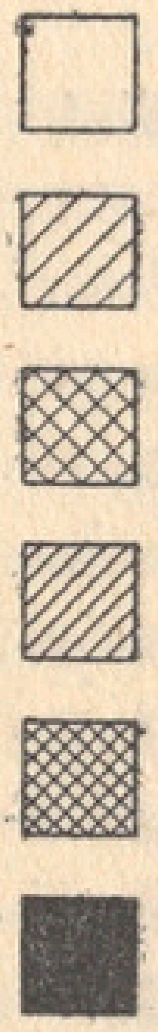
6,25 à 12,50 %

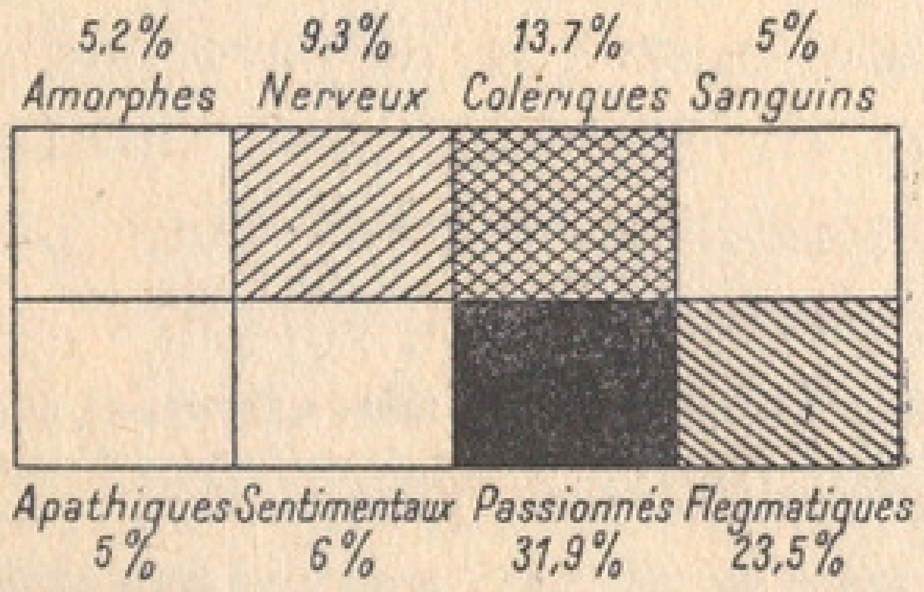
12,50 à 18,75 %

18,75 à 25 %

25 à 31,25 %

31,25 à 37,50 %





Le type moyen de cette population peut être déterminé de la manière suivante. Formons le rapport des secondaires aux primaires en mettant au numérateur le pourcentage total le plus fort :

$$\frac{S}{P} = \frac{5 + 6 + 31{,}9 + 23{,}5}{5{,}2 + 9{,}3 + 13{,}7 + 5} = \frac{66{,}4}{33{,}2}$$

De même pour les actifs et les émotifs :

$$\frac{A}{nA} = \frac{74{,}1}{25{,}5} \qquad \frac{E}{nE} = \frac{60{,}9}{38{,}7}$$

En ne retenant que les numérateurs, constitués par les nombres les plus forts, dans chacun des couples, on obtient la formule :

$$A = 74{,}1 \quad S = 66{,}4 \quad E = 60{,}9,$$

et si enfin, pour arriver à une formule simple, on se contente de réunir les trois chiffres de dizaines, on obtiendra, comme représentant de la population considérée, un EAS = 676 ; ou en rangeant les symboles par ordre de grandeur, un $A > S > E$, un passionné méthodique (1).

On pourrait appeler ce représentant le *centre de diffusion éthologique* de la population considérée, puisque le reste fluctue par rapport à celui-là. Si la population considérée était un peuple complet, isolé et homogène, elle devrait produire des institutions faites pour satisfaire les tendances de ce représentant (2).

---

(1) Cf. p. 267.

(2) De même que l'éthologie pourra collaborer utilement à l'étude des déterminations d'une civilisation, elle pourra expliquer certaines fluctuations de son histoire. La grandeur de la France, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, s'explique partiellement par ce simple fait qu'un roi EAS, Louis XIV, a groupé autour de lui, par cette sympathie entre caractères qui est l'éthologie du sens commun, beaucoup d'EAS organisateurs et travailleurs. Comme l'exemple de Napoléon l'a prouvé ultérieurement, le danger de l'ambition des EAS, c'est le surmenage, c'est-à-dire l'usure des moyens dont elle dispose : c'est la définition même de la guerre. Le règne de Louis XV a marqué, dans la direction de l'opinion française, le remplacement des EAS par des actifs primaires : critique de la métaphysique et de la religion, libéralisme, scepticisme, médiocre souci des intérêts nationaux, admiration pour la science et optimisme, jusqu'à ce que la réaction amenée par l'homme le plus opposé qui soit à Voltaire dont il a la formule renversée, l'EnAS rêveur Rousseau ait préparé le romantisme, caractéristique des EnA poètes et dyscolistes. A cause de sa situation géographique qui la dispose aux invasions ou aux infiltrations septentrionales et méridionales, la France doit avoir une population éthologiquement très hétérogène. Il y a des « groupes éthologiques » comme il y a des « groupes sanguins ».

§ IV. — La véracité et le caractère nerveux

Nous venons de consolider le fait fourni par l'étude des nerveux, en le rapprochant des chiffres relatifs à la véracité des autres catégories psychologiques, et de montrer qu'ils peuvent être tous systématisés par une fonction. Rapprochons-le maintenant des chiffres qui mesurent les autres propriétés psychologiques des nerveux pour voir s'ils peuvent être reliés d'une manière cohérente.

D'après l'enquête biographique (1) faite par G. Heymans et dont les résultats principaux s'accordent avec ceux de l'enquête statistique, ont été des EnAP :

Byron, D. Dekker, Dostoiewski, O. Goldsmith, Grillparzer, Hoffmann, Multatuli, A. de Musset, Lenau, E. Poe, Sterne.

Les traits qui se retrouvent le plus fréquemment chez eux ont été dégagés par G. Heymans et E. Wiersma. Ils se laissent grouper dans le tableau suivant, qui présuppose quelques explications. De deux propriétés contraires, j'ai toujours choisi celle pour laquelle le premier chiffre est supérieur au second, afin que l'attribution de la propriété considérée paraisse justifiée à première vue.

Les trois chiffres qui suivent chaque propriété, par exemple (1. N. 70,7 — M. 40,6), indiquent : le premier, le numéro de la question de l'enquête statistique; le deuxième, la fréquence de la propriété considérée chez les nerveux ; le troisième, sa fréquence moyenne chez les hommes sans distinction de caractère.

Caractères ordinaires des EnAP

I. — *Émotivité générale.*

Le type produit :

(1) G. Heymans. *Ueber einige psychische Korrelationen* in *Zeitschrift für angewandte Psychologie*, vol. 1, 1908, p. 317, n. 1. Cf. G. Heymans. *Psychologie des Femmes*, traduction française, Paris, Alcan, 1925, p. XIX. Ces faits sont repris ci-dessous, chap. VI.

1° la *mobilité* (1. N. 70,7-M. 40,6)
l'*impulsivité* (7. N. 78,2-M. 43,6)
le *talent d'imitation* (33. N. 12,1-M. 8,5)
2° l'*intensité affective* (9. N. 100-M. 50)
la violence (10. N. 75,9-M. 45,7)
l'imagination
les troubles mentaux (90. N. 28,2-M. 17,4)

l'alternance affective (passage alternatif de la gaîté à la tristesse) (15. N. 56,3, M. 36,7), de l'enthousiasme au découragement (6. N. 52,9, M. 30,8), projets non réalisés (24. N. 41,4-M. 18,5) sympathies puis antipathies (19. N. 57,5, M. 25,7), aimant le changement (22. N. 71,8-M. 43,1), contradictions dans la conduite (26. N. 43,7-M. 19,2).

la prédominance des intérêts directs sur les intérêts indirects,
recherche de résultats immédiats (25. N. 66,7-M. 39,5)
gaspilleurs (51. N. 25,9-M. 9,1)
goût du jeu (80. N. 13,8 et 2,9-M. 11,4 et 1,8)
non ponctuels (85. N. 54,6-M. 27,1)
non pratiques (29. N. 43,1-M. 22,0).

II. — *Émotivité spéciale*

Il favorise :

3° *les émotions passives*
accessibles à la peur (70. N. 44,3 et 4-M. 34,5 et 2,8)
4° *les tendances égoïstes*
a. vitales.
plaisirs de la table (44. N. 55,2-M. 45,1)
plaisirs sexuels (46. N. 16,1-M. 8,2)
b. psychoégoïstes
susceptibles (11. N. 68,4-M. 52,1)
vaniteux (48. N. 54-M. 27,4)
affectés dans leur tenue (60. N. 21,3-M. 10,2)
épris d'honneurs (49. N. 47,7-M. 36,8)
durs pour les inférieurs (54. N. 10,9-M. 9)
critiques (12. N. 49,4-M. 46,1)

Il défavorise :

5° *les tendances impersonnelles*
mauvais observateurs (40 N. 32,8-M. 22,9)
non-connaisseurs des hommes (28. N. 54,6-M. 33,1)
jugement superficiel (27. N. 48,3-M. 26,8)
bavardage (31. N. 48,9-M. 26,2)
prolixité (37. N. 33,3-M. 22,8).

ne méritent pas confiance (64. N. 13,8 et 4,6-M. 9,8 et 1,1).

Ce tableau appelle quelques observations :

1° Aucun chiffre n'appuie l'attribution de l'imagination aux nerveux : c'est que l'imagination, entendue comme l'aptitude à se représenter quelque objet que ce soit avec plus de vivacité concrète que la moyenne des gens, est indiscutablement connexe de l'émotivité.

2° Il est important de distinguer dans notre vie entre les cas où nous désirons un objet A pour satisfaire une de nos tendances, et ceux où A n'est pas intéressant pour nous en lui-même, mais seulement comme le moyen de B. Il est même fréquent dans ce cas que A soit en lui-même désagréable. *Quand A est désirable par lui-même, il y a intérêt direct ; dans l'autre cas, intérêt indirect.* Les intérêts directs changent avec les directions de l'inclination. L'avare a pour l'argent un intérêt direct. Les intérêts indirects supposent que le sujet ait reconnu que A est la condition permettant la réalisation de l'objet d'un intérêt direct. L'étude de leur rapport suivant les divers caractères, est très féconde : la question 25 (buts lointains ou résultats immédiats) est la plus utile à consulter pour cette étude.

La simple inspection de ce tableau inspirera le sentiment que, si les EnAP ne méritent la confiance ni par leurs actes ni par leurs paroles, ce double défaut n'est pas sans connexion avec le reste de leur nature, même grossièrement dessinée. En effet, les traits qui se dégagent de cette esquisse paraissent peu favorables à la véracité. C'est d'abord la mobilité, amplifiée par l'intensité des émotions : elles engendrent l'alternance affective. Comment échapper à l'impression que les sentiments rapidement successifs devront entraîner l'incohérence des jugements et des opinions ? Nos représentations perceptives, imaginatives et intellectuelles résultent à la fois de conditions matérielles, d'habitudes et de tendances. Plus celles-ci seront fortes, plus le contenu représentatif en sera affecté : première déformation qui, pour autant qu'elle résulte de tendances, est intentionnelle. Si en même temps que les tendances sont fortes, elles sont rapidement variables, leur succession apparaîtra comme d'autant plus incohérente que chacune aura été plus nettement accentuée dans un sens opposé au sens des précé-

dentes et, en même temps qu'elle, la succession de leurs expressions. Le sujet sera appelé menteur par un observateur qui, en constatant l'incohérence des expressions successives, percevra, en même temps, que cette incohérence ne provient pas du changement de conditions externes, mais au contraire de facteurs subjectifs, intérieurs au sujet.

Non seulement les sentiments du nerveux sont à la fois forts et mobiles, mais, par la prédominance des intérêts directs sur les indirects, il se propose surtout leur satisfaction immédiate. Or, mentir, n'est-ce pas ordinairement renoncer aux avantages plus lointains que la véracité nous vaudrait, pour les bénéfices plus prochains que le mensonge assure ? Le mensonge a pour lui la proximité de ses avantages : supériorité importante pour qui limite à peu près sa vision au présent.

Qu'est-ce qui pourrait en détourner le nerveux ? Ce ne sera pas la considération des autres, puisqu'il est égoïste. Ce ne sera pas la considération de l'objectivité abstraite, puisque ses tendances impersonnelles sont faibles. Le nerveux est donc livré à la succession de ses sentiments, trop forts pour attendre une satisfaction lointaine. Il cherchera la satisfaction la plus prochaine et, comme il est inactif, il cherchera à l'obtenir avec le moins d'action possible. La demandera-t-il à une altération de l'abstrait ? Mais l'abstrait, du fait même de son émotivité dont il est esclave, ne l'intéresserait que médiocrement. Ce sera donc l'altération imaginative qui le sollicitera et le mensonge concret, improvisé au cours de la vie courante, pour donner satisfaction à des passions puissantes et changeantes, sera l'aspect extérieur, la forme pour autrui d'une altération de la vérité, dont le principe sera dans la mobilité affective du nerveux.

Cette argumentation, peut-on objecter, implique que la juxtaposition des propriétés énumérées dans le tableau et de la mendacité enveloppe une connexion ; elle ne le prouve pas. Certes non à la rigueur, mais d'abord, il est intéressant que cette juxtaposition suggère immédiatement à l'esprit l'idée d'un lien entre les termes. En outre, il est facile de contrôler cette suggestion en cherchant ce qui se passe quand, pour les propriétés qui y sont énumérées, on remplace le chiffre relatif au nerveux par

le chiffre relatif au flegmatique, qui s'oppose à lui par toutes les propriétés fondamentales. S'il y a connexion entre ces propriétés et la véracité, le nombre N supérieur à M, qui s'applique au nerveux, doit être remplacé régulièrement par un nombre F inférieur à M, comme il arrive, nous l'avons vu, pour la mendacité. Voyons ce qu'il en est.

Caractères ordinaires des nEAS

I. — *Émotivité générale*

Ce type amoindrit :

1° *la mobilité* (1. F. 16,6-M. 40,6)
l'impulsivité (7. F. 12,8-M. 43,6)
le talent d'imitation (33. F. 3,2-M. 8,5)

2° *l'intensité affective* (9. F. 0-M. 50)
la violence (10. F. 16,9-M. 45,7)
les troubles mentaux (90. F. 6,8-M. 17,4)

le passage de la gaîté à la tristesse (15. F. 18,5-M. 36,7) ; de l'enthousiasme au découragement (6. F. 9,1-M. 30,8) ; projets non réalisés (24. F. 3,6-M. 18,5) ; sympathies puis antipathies (19. F. 3-M. 25,7) ; aimant le changement (22. F. 14,4-M. 43,1) ; contradictions dans la conduite (26. F. 4,6-M. 19,2).

la prédominance des intérêts directs sur les intérêts indirects.
recherche des résultats immédiats (25. F. 15,3-M. 39,5)
gaspilleurs (51. F. 0,5-M. 9,1)
goût du jeu (80. F. 3,4 et 1,1-M. 11,4 et 1,8)
non ponctuels (85. F. 5,5-M. 27,1)
non pratiques (29. F. 10-M. 22,0)

II. — *Émotivité spéciale*

Il défavorise :

3° *les émotions passives*
accessibles à la peur (70. F. 25,1 et 0,7-M. 34,5 et 2,8)

4° *les tendances égoïstes*
a. vitales, plaisirs de la table (44. F. 30,3-M. 45,1) ; plaisirs sexuels (46. F. 2,1-M. 8,2)

ne méritent pas confiance (64. F. 5 et 0,5- M. 9,8 et 1,1)

b. psychoégoïstes
susceptibles (11. F. 21,4-M. 52.1)
vaniteux (48. F. 9,3-M. 27,4)
affectés dans leur tenue (60. F. 3,4-M. 10,2)
épris d'honneurs (49. F. 25, 3-M. 36,8)
durs pour les inférieurs (54. F. 4,6-M. 9)
critiques (12. F. 40,3-M. 46,1)

Il favorise :

5º *les tendances impersonnelles*
mauvais observateurs (40. F. 13,4-M. 22,9)
non-connaisseurs des hommes (28. F. 17,3-M. 33,1)
jugement superficiel (27. F. 14,6-M. 26,8)
bavardage (31. F. 7,5-M. 26,2)
prolixité (37. F. 13,2-M. 22,8)

} ne méritent pas confiance (64. F. 5 et 0,5- M. 9,8 et 1,1).

Le contrôle est aussi rigoureux qu'on peut le souhaiter. Il n'y avait pas une seule de ces propriétés pour laquelle le nombre des nerveux ne fût supérieur à la moyenne ; il n'y en a pas une seule pour laquelle le nombre des flegmatiques ne soit inférieur à la moyenne. Si j'ajoute que le premier tableau relatif aux nerveux a été fait sans que j'eusse, en le faisant, la pensée d'en rapprocher aucun autre, j'écarterai complètement la présomption que les propriétés du premier tableau aient été choisies par une sélection consciente ou subconsciente, en vue de la contre-épreuve fournie par le second. Il semble donc permis de conclure que la juxtaposition entre les propriétés des EnAP et le défaut de véracité, entre les propriétés contraires des nEAS et la véracité n'est pas fortuite, mais qu'elle enveloppe une connexion.

CHAPITRE III

ESSAI DE THÉORIE DU MENSONGE

§ I. — L'hypothèse

Nous nous sommes demandé si le fait indiqué au début du chap. II pouvait être relié à d'autres et s'il était possible de le comprendre, c'est-à-dire de l'expliquer par une théorie du mensonge et particulièrement du mensonge improvisé. A la première question, nous avons répondu en reliant la faible véracité des nerveux à la plus grande véracité des autres caractères ; puis aux autres traits du caractère des nerveux. Nous allons maintenant chercher si cet ensemble de faits est intelligible.

Leur systématisation nous paraît pouvoir être obtenue à partir de l'hypothèse générale que l'essence du mensonge est *un déséquilibre de la conscience, par lequel une tendance s'imposerait à l'action en refoulant temporairement toutes les autres.* La seule différence entre les diverses mendacités consisterait dans les modalités de la tendance qui conditionne le mensonge. Dans le mensonge improvisé, la tendance, si intense soit-elle pour vaincre la résistance de la vérité, serait brusque et courte. Elle naîtrait comme naît le désir de fumer devant un bureau de tabac, se satisferait par le mensonge. Sans doute le menteur y consent, mais le consentement est si rapide qu'il se trouve tout de suite devant son mensonge exprimé, comme devant un acte d'autrui. Cette domination d'une tendance forte et brève (1)

(1) Partant du mensonge le plus fréquent, nous partons du mensonge improvisé des nerveux. Mais la théorie générale du mensonge, que nous indiquons ici, devra s'appliquer aussi au mensonge préparé, persistant ou systématique, des secondaires. Chez ceux-ci, la tendance, dont la domination éventuelle déséquilibre la conscience, doit être une tendance subconsciente, profonde, fixée, consolidée (cf. chap. IX, § 1, p. 257).

est l'impulsivité ; mais l'impulsivité peut entraîner des effets de diverses natures, des actes et des paroles, des paroles vraies ou fausses. On peut supposer que l'impulsivité, nourrie par une affectivité trop forte, dépassera, pour ainsi parler, le niveau de la parole qui est une moindre action, pour atteindre celui de l'action pratique, de sorte que le mensonge apparaîtrait pour certaines valeurs intermédiaires de l'impulsivité, quand de plus celle-ci est canalisée par certaines conditions qui doivent déterminer sa transformation en mendacité.

A l'appui de la première thèse, qui cherche l'impulsivité (1) au principe de la mendacité, une vérification est fournie par les chiffres de la q. 7 de l'enquête. Pour permettre la comparaison entre les valeurs de l'impulsivité et celles de la mendacité, nous groupons dans le tableau III les valeurs données par les réponses de la q. 7 et la différence entre 100 et les valeurs de la véracité suivant les caractères :

Tableau III

	impulsivité —	mendacité (100-V) —
Flegmatiques............	12,8	15
Apathiques..............	13,8	21,75
Passionnés...............	37,4	26,6
Sentimentaux............	45,1	38,9
Sanguins.................	43,2	46,3
Amorphes...............	44,9	51
Colériques...............	73,2	59,5
Nerveux.................	78,2	67,2

(1) Le présentisme, qu'a étudié si finement M. Paulhan, ne coïncide qu'en partie avec la primarité. C'est plutôt un trait général de beaucoup de faits psychologiques qu'une dénomination distinguant certains caractères. Il note justement que « le présentisme est toujours observable, même chez les équilibrés » (*Le présentisme* in *Revue philosophique*, Paris, Alcan, t. XCVIII, juillet-décembre 1924, p. 203). Ainsi notons-nous que l'impulsivité peut se retrouver chez des secondaires. Il n'en est pas moins vrai que « les plus présentistes », ceux qu'asservit la prédominance excessive de l'état présent (p. 203), doivent être des primaires et même des émotifs primaires. C'est le cas de Lamartine, étudié p. 206-208. Au contraire, la transcendance d'impressions fortement secondaires, dans la trame de l'activité en cours d'exécution (p. 209), doit appartenir surtout aux ES quand ils ont été lésés par des traumatismes violents. M. Paulhan oppose au présentiste l'indécis, p. 230 : l'indécision caractérise les EnAS, surtout sous-secondaires.

Il y a un parallélisme général entre les deux colonnes ; il devient beaucoup plus précis si l'on observe que, pour les non-émotifs, les valeurs de l'impulsivité sont dans tous les cas inférieures à celles de la mendacité (diff. moy. = 4,8), tandis que pour les émotifs, c'est l'inverse (diff. moy. = 10,4) et que l'écart est beaucoup plus accentué pour ceux-ci que pour ceux-là. La mendacité augmente donc moins vite que l'impulsivité quand l'émotivité devient supérieure à la moyenne, et cela s'accorderait avec l'hypothèse qu'au delà d'un certain point d'émotivité, ce que celle-ci ajoute à l'impulsivité, de violence se change en actions plutôt qu'en mensonges, comme il arrive aux enfants émotifs qui, plus vivement pressés de dire la vérité, cessent de mentir pour se mettre à trépigner et même à devenir violents à l'égard de ceux qui les pressent. Cela situerait le mensonge de l'impulsif à mi-chemin de l'action pondérée qui reste en deçà et de l'action brutale déjà criminelle qui se porte au delà, vérifiant la thèse du docteur Fiessinger (1), qu'un défaut peut être une réaction de défense. Par le mensonge, le menteur éviterait les éclats, plus dangereux pour lui et plus nuisibles pour les autres, d'une impulsivité déchaînée. Injuste en ce qu'il laisserait son impulsivité lui dicter un mensonge, aussi honnête que possible en ce qu'il réussirait à l'atténuer en évitant les effets destructeurs qu'elle produirait en plein exercice. Comme le rêve, suivant Freud, le mensonge serait une sublimation ; mais si tout fait mental doit s'accompagner de quelque modification corporelle, cette sublimation ne serait que relative. Le rêve serait parlé et les autres pourraient s'y tromper, comme au reste ils peuvent se tromper à une peinture du réel, qu'elle déforme.

Mais ce qui est plus important pour nous, ce n'est pas de reconnaître dans le mensonge improvisé une spécification d'une spontanéité impulsive, une libération brusque d'énergie organique ; c'est de chercher pourquoi elle se spécifie sous la forme du mensonge. Cela se produit comme certaines tornades dans une atmosphère calme. Aussi longtemps en effet que les perceptions qui se succèdent dans la conscience d'un sujet ne sont

---

(1) Ch. Fiessinger, *Les défauts, réactions de défense*, Paris, Maloine, 1925.

pas émouvantes, le champ de conscience reste large, l'attention est diffusée entre une grande multiplicité d'impressions, aucune tendance n'est spécialement sollicitée. Le sujet perçoit, car tout à l'heure il pourra reconnaître, mais il perçoit à peine ; son regard, au sens général d'attention, erre d'un objet à l'autre, sans se concentrer ni même s'arrêter sur aucun ; et ses perceptions s'atténuent aussitôt qu'esquissées, comme les velléités de réactions qu'elles ont éveillées. Il demeure presque indifférent, comme dans un état de neutralité affective. Que brusquement à ce chapelet de perceptions peu efficaces, en succède une qui intéresse fortement une de nos tendances latentes, soit comme un choc menaçant qui lui présente le danger d'une déception plus ou moins grave, soit comme un choc stimulant qui lui promette une satisfaction plus ou moins proche, le sujet va réagir fortement sur cette perception, pour en supprimer le danger ou l'adapter à la fin escomptée, de même que chacun de nous, tantôt rejette ou brise un objet dont il appréhende tout à coup la menace, tantôt saisit et aménage ce qui, dans une circonstance urgente, peut le servir. Plus cette réaction sera forte, plus il y a de chances que cette perception, sensation, image ou idée soit déformée et qu'un mensonge exprime cette déformation. Le sujet ne pourra donc éviter de mentir, à soi d'abord, puis aux autres, que si d'autres tendances viennent s'opposer à la première éveillée, la compenser, la corriger, de même qu'on empêche un vase bousculé de se renverser en exerçant une action compensatrice. Nous devrons donc maintenant nous demander : *Quelles conditions peuvent favoriser la domination exclusive de la conscience par la tendance que la perception y a d'abord éveillée ?*

Nous allons en indiquer quelques-unes, puis nous chercherons si les documents et les faits vérifient ces indications.

1° La première est *l'étroitesse normale du champ de conscience.* On sait que l'utilisation de l'amplitude du champ de conscience comme moyen d'explication psychologique est due à Pierre Janet, à l'occasion de sa première théorie de l'hystérie (1).

(1) P. Janet, *Automatisme psychologique*, Paris, Alcan, 1889, p. 194. Cf. *Les Névroses*, Paris, Flammarion, 1910, p. 339.

Elle peut en être séparée. Nous ne la considérerons ici qu'en rapport avec la psychologie normale. Que le champ de la conscience claire soit chez un sujet d'une étendue variable, c'est-à-dire que le nombre des représentations plus ou moins distinctes qu'il admet dans un acte de perception soit variable, la plus simple des introspections permet de le vérifier dans notre expérience quotidienne (1). Par tout effort d'attention, nous substituons à l'appréhension d'un nombre plus grand de représentations, la discrimination plus minutieuse de quelques-unes. L'effet de cette restriction est, où qu'on cherche le mécanisme psycho-physiologique par lequel il est produit, d'accroître l'efficacité de la représentation, plus ou moins complexe que l'attention privilégiée. On pourrait appeler loi de Pierre Janet cette expression : *l'efficacité d'une représentation est en raison inverse de l'étendue du champ de conscience où elle se situe* (2). Par exemple, sa puissance motrice est accrue : le sujet devient impulsif ; elle devient plus apte à se fixer dans la mémoire : les autres événements seront oubliés aussitôt que perçus, elle sera remémorée ; elle induit associativement d'autres images ou idées, comme cela se vérifie dans l'accroissement de l' « esprit » sous l'influence de l'émotivité.

Quand la restriction du champ de conscience se produit chez un autre que nous-même, nous le reconnaissons à l'apparition de la distraction, ou plutôt, pour ne pas confondre les diverses variétés de distraction, de *la distraction par concentration*. Le sujet n'accueille plus aucune des excitations qui ne sont pas liées à l'objet de son attention concentrée. Cet objet est-il intellectuel? le sujet est comme enfermé en lui-même; il est

(1) Nous nous référons et nous nous référerons plus souvent à l'expérience *quotidienne* qu'à des mesures de laboratoire, comme celles qui peuvent servir à apprécier quantitativement la richesse du contenu de conscience, parce que les tests, comme au reste toute expérimentation, mettent et saisissent les individus dans des conditions qui suppriment et altèrent leurs *intérêts réels*. Tant que le test prépare l'orientation professionnelle et plus particulièrement la participation à une industrie taylorisée, il est objectif, car justement l'industrie mettra l'individu dans des conditions comparables à celles du test. Mais l'éthologie, qui vise l'unité de l'individu telle qu'elle doit s'exprimer en dehors des conditions de dressage, se méfiera des résultats obtenus par une expérimentation qui est déjà une industrialisation et une militarisation.

(2) Il est certain que cette loi n'indique qu'un des nombreux facteurs qui vont intervenir dans la détermination de l'action. Au reste, elle déborde déjà considérablement la théorie idéo-motrice en tenant compte d'autre chose que la représentation même.

indifférent aux excitations qui lui viennent du monde externe. Cet objet est-il perceptif? le sujet est comme tendu vers lui et, quand il s'en rapproche, il s'y jette, sans pouvoir en être détourné par aucune des excitations seulement moyennes qui d'ordinaire suffisent à détourner son attention. Son mouvement fait penser, toutes proportions gardées, à la démarche d'un somnambule. Son attitude et son allure sont raides, ses actions successives saccadées, tandis que la souplesse révèle une conscience embrassant tout ce qu'il y a de notable dans le milieu où le corps déploie son action pour éventuellement l'y adapter. La grâce est le signe de la largeur du champ de conscience.

Nous venons de considérer ces variations qui, dans toute conscience, se produisent sous l'influence de l'intérêt et de la volonté. Mais comme il y a des sujets qui présentent *ordinairement*, et en dehors de toute perturbation affective et de tout travail intentionnel, les effets qui manifestent chez d'autres une restriction *accidentelle* du champ de conscience, les hommes doivent pouvoir être classés suivant les degrés de l'amplitude normale du champ de conscience comme suivant les degrés des autres propriétés fondamentales. Il faut distinguer des consciences larges et des consciences étroites. Dans les premières, ce qu'on peut appeler la *dénivellation d'intensité* entre les représentations doit être moins grande que chez les secondes. Plusieurs représentations d'intensités voisines concourent à la production des affirmations et des actes. Dans les consciences étroites, peu de raisons, mais fortes, à cause même de leur petit nombre, dictent une action plus raide.

D'après ces considérations, plus le champ de conscience d'un sujet, normalement ou anormalement, de façon permanente ou momentanée, est étroit, plus il est probable qu'une tendance assez ou très forte y règne sans conteste. Le cas de la « gaffe » peut introduire ici celui du mensonge. Toute « gaffe » est faite par une personne qui pense par association, en présence d'une autre, à ce qu'elle ne devrait pas dire ; mais ne pense pas en même temps aux raisons, faciles à concevoir, de ne pas le dire. Quand on parle de corde dans la maison d'un pendu, c'est qu'on oublie les parents du pendu. La restriction du champ de conscience, en écartant toutes les réflexions connexes et toute

possibilité d'en former, favorise la « gaffe ». Il y a de l'impulsivité dans la gaffe. Mais celle-ci, qui coïncide avec le mensonge en ce que ni l'un ni l'autre ne devraient être exprimés, est par conséquent un mensonge dont, pour ainsi dire, le signe est retourné. Elle suggère donc l'hypothèse que *le rétrécissement du champ de conscience doit favoriser le mensonge improvisé.* Nous aurons à le vérifier.

2° La deuxième condition doit être l'*intensité de la tendance éveillée par la perception* qui a produit le choc affectif. Cette seconde remarque n'est que la contre-partie de la première. Une tendance faible peut coexister et coexiste avec d'autres ; une tendance forte fait le désert autour d'elle. Si la passion écarte toutes ses rivales dans le développement de la vie psychologique, c'est qu'elle impose déjà sa domination à chacun des instants de ce développement. Le propre d'une tendance forte est de s'agréger le plus d'éléments possibles de la vie psychologique, en orientant dans le sens de ses fins ceux qui sont susceptibles de céder à cette orientation, en refoulant ceux dont la nature ne convient pas à ses exigences. Craindre, espérer, désirer fortement, c'est craindre, espérer, désirer *un* objet ou *un* groupe d'objets, et tout devient moyen pour l'écarter ou l'obtenir. Il doit en résulter que la perception, qui a provoqué la tendance forte, subira de sa part une réaction brutale qui pourra en amener l'altération ou le refoulement.

3° A l'émotivité spéciale doit s'ajouter l'*émotivité générale.* Le propre de l'émotivité générale est de multiplier toute tendance particulière par un coefficient caractéristique du sujet chez qui cette tendance se produit. L'émotivité générale doit d'abord favoriser le mensonge par son influence sur les deux conditions que nous venons d'indiquer. L'une des actions les plus importantes de l'émotivité consiste, comme nous venons de le rappeler, à restreindre le champ de conscience : si déjà l'étroitesse ordinaire de la conscience favorise la mendacité, le rétrécissement supplémentaire qui résultera de l'émotivité, la favorisera d'autant plus (1). Mais comme, abstraction faite du champ de

(1) Pour vérifier combien un événement, déterminant une émotion forte comme la peur, peut lancer sans contrôle ni contrepoids dans une direction, il suffit de se rappeler la violence avec laquelle, dans une salle de spectacle, une foule, effrayée par un incendie,

conscience, l'émotivité grossit les tendances sollicitées par les événements empiriques, il résulte de l'action double et convergente de l'émotivité, que par elle doit être multipliée l'action produite par les deux premiers facteurs. De ces observations, on pourrait conclure que, l'émotivité n'agissant qu'indirectement sur la mendacité, il n'y a pas à l'ajouter aux facteurs immédiats. Mais d'abord, il sera souvent plus facile d'apprécier ce facteur indirect que les facteurs directs; en second lieu, il est essentiel de ne pas confondre trois actions qui peuvent être distinguées par l'analyse des faits : une conscience peut être ample ou étroite en dehors des perturbations affectives, et une tendance plus forte ou plus faible qu'une autre, chez un non-émotif comme chez un émotif. Nous aurons aussi à montrer que l'action exercée par l'émotivité sur les tendances fortes n'est pas égale pour toutes et qu'en même temps qu'elle accroît la puissance des tendances, elle réfracte leur ordre d'importance relative.

4° L'action concourante de ces trois facteurs doit assurer à la tendance sollicitée immédiatement par la perception la domination de la conscience, et par conséquent exclure l'intervention d'autres tendances dans le champ de la conscience claire ; mais le refoulement des tendances ne les supprime pas. Du sein de la subconscience, elles continuent d'agir, seulement avec moins de force respective. C'est cette persistance de l'action qui constitue la fonction secondaire des représentations. Elle s'impose à nous dans les expériences les plus courantes, puisqu'il serait impossible de poursuivre le plus simple raisonnement, si les premières idées considérées clairement par un esprit ne continuaient, même oubliées, d'y collaborer avec les dernières. L'œuvre, commencée par l'action concourante des trois facteurs déjà énumérés, s'achèvera si la fonction secondaire

---

va s'écraser devant une porte, même s'il y a d'autres issues, une armée prise de panique peut égrener ses soldats sur des kilomètres. Qu'on mente comme on se sauve, que le mensonge soit une fuite intérieure, cela est vrai, même quand la réflexion, reconnaissant un avantage de cette fuite, transformera la passion en moyen d'action. Dans nos rapports avec notre corps, comme avec la matière brute, la spontanéité nous donne des puissances, et la volonté, quand elle est intelligente, en prend le contrôle, l'oriente, en règle le débit. Il faut reculer pour mieux sauter.

des représentations est, chez un sujet, plus faible que chez la moyenne des hommes. Par eux, la conscience claire est livrée à la domination exclusive d'une tendance (1) ; par *la primarité*, doit lui manquer le contrepoids des expériences passées. Un vase est bousculé, il bascule : ce qui peut l'empêcher de tomber, c'est soit un choc en sens inverse du premier, soit l'action d'une masse de plomb qui, dans le vase, contribue à abaisser le centre de gravité. De même une tendance risque d'entraîner la conscience : ce risque aboutira au mensonge, si d'autres tendances ne s'exercent pas actuellement, c'est-à-dire dans la conscience claire, pour la modérer, ou si une forte secondarité ne leste pas la vie psychologique de manière à diminuer sa susceptibilité aux actions présentes.

5° A ces quatre facteurs dont on peut supposer *a priori* qu'ils favorisent la mendacité en permettant la domination exclusive d'une tendance dans la conscience claire à de nombreux moments de la vie psychologique, on peut ajouter *l'inactivité*, parce que, comme nous le verrons, des raisons de fait indiquent que l'action générale de l'activité est fréquemment opposée à celle de l'émotivité.

(1) La parenté entre cette hypothèse et la théorie freudienne du rêve nous contraint de comparer le rêve et le mensonge. Pour Freud, le rêve exprime l'action d'une tendance préalablement refoulée par la censure du moi et trouvant une issue, comme dans le lapsus au cours de la vie éveillée. De même le mensonge manifeste la toute-puissance d'une tendance échappant à la collaboration avec les autres. Mais il y a une différence entre le rêve, même quand la tendance s'y « déguise », et le mensonge, c'est l'intervention du moi. On pourrait distinguer trois degrés dans le contrôle du contenu de la personnalité par la volonté. Le plus fort est l'*intégration*. Le moi non seulement perçoit et embrasse, mais il étreint. C'est le cas de toute opération volontaire se déroulant suivant un plan, le commandement d'une armée disciplinée, l'administration d'une usine prospère. Le mensonge en sera écarté comme la vente d'un mauvais produit. Supposons que cette intégration se détende. Le moi perçoit et embrasse, mais n'étreint plus. Il y a *demi-intégration*. La volonté tantôt commande et crée, tantôt utilise, tourne au mieux ou au moins mal ce qu'elle n'est plus assez forte pour faire à son gré. C'est là que se place le mensonge, voulu, puisque permettre c'est encore vouloir, mais vouloir d'une volonté débile qui laisse intervenir des fins autres que les siennes. Enfin, dans la *désintégration*, le moi ne fait plus qu'appréhender par une connaissance ce qu'il ne peut plus ni ordonner, ni surtout produire. Nous entrons ici dans la vie pathologique, caractérisée individuellement et socialement par l'indiscipline d'éléments psychologiques, qui sont livrés au mécanisme des conditions objectives. Il n'y a plus à la rigueur mensonge dans la fabulation des mythomanes. C'est pourquoi nous irons jusqu'aux confins du morbide sans y pénétrer. Le rêve est plus près du pathologique que le mensonge, l'art plus près de l'action intégrée, d'autant plus près qu'il est plus composé.

§ II. — Vérification. La largeur du champ de conscience

Voilà définie l'hypothèse que les faits nous paraissent suggérer, et précisés les éléments généraux qui interviennent dans sa constitution. Voyons maintenant si les documents et l'expérience la vérifient et confirment leur intervention.

Pour apprécier l'influence de la largeur du champ de conscience sur la véracité, nous ne disposons pas de documents expressément fournis par l'enquête qui nous a déjà servi, car aucune question n'était directement inspirée par le souci de déterminer l'étendue du champ de conscience chez les sujets observés par les répondants, et par suite les sujets ne sont pas classés suivant ce critère par les auteurs. Néanmoins, indirectement elle contribue à nous renseigner sur elle et sur son influence.

D'abord, il serait extrêmement paradoxal que le rétrécissement du champ de conscience ne favorisât pas la mendacité, puisque l'émotivité qui contribue si puissamment à rétrécir la conscience claire nous a paru la favoriser. Sans doute, il est possible que l'émotivité exerce sur la mendacité une double action, directe et indirecte, qu'elle la favorise directement avec beaucoup plus de force que le rétrécissement de conscience provoqué par elle ne la défavoriserait, de sorte que le coefficient η de l'émotivité exprimerait la différence entre un coefficient très fort mesurant l'influence directe et spéciale de l'émotivité et un autre, moindre, qui indiquerait de combien le rétrécissement affectif de la conscience agirait en sens opposé. Mais cette hypothèse compliquée paraît peu vraisemblable : d'abord, l'action de l'émotivité sur la largeur de conscience n'est pas faible, mais à en juger par la manière dont un homme, pris de panique ou de colère, est livré à l'objet de son sentiment et devient insensible à toute autre sollicitation, extrêmement brutale ; en outre, il paraît très arbitraire de distinguer l'action de l'émotivité de l'un des effets qui l'accompagnent le plus fidèlement et le plus nettement au point qu'on pourrait y trouver toute la finalité du sentiment. Aussi ne faudra-t-il pas s'étonner que, dans les considérations suivantes, les faits confondent l'influence du rétrécissement mental et de l'émotivité.

Comme donnée quantitative, nous pouvons d'abord alléguer la parenté qui vient d'être signalée entre l'impulsivité et la mendacité. Que l'impulsivité révèle un rétrécissement de conscience, c'est ce que nous expérimentons sur nous-mêmes. Le feu, qui détourne les spectateurs d'un cinéma ou d'un théâtre de penser à autre chose qu'à lui, les détermine aussi à subir la suggestion d'une image ou d'un cri. C'est un lieu commun que l'impulsivité aveugle. Mais si l'impulsivité et la mendacité varient en gros d'une manière parallèle, la présomption que le rétrécissement mental favorise la mendacité en est d'autant appuyée.

Nous n'insisterons pourtant pas sur ces données numériques. L'action quantitative du rétrécissement de la conscience doit se perdre dans celle de l'émotivité. Il sera donc ici suffisant de recourir à des faits qualitatifs. L'expérience assez fréquente des mensonges que j'appellerai *les mensonges contre l'évidence*, fournit les plus caractéristiques. Je citerai d'abord un fait qui, pour n'être pas un fait de mensonge, nous aidera à en acquérir l'intelligence :

Observation VIII. — Le sujet est une enfant de 9 ans environ, Christiane R..., de diagnostic facile, EnAS, très émotive, très inactive, très secondaire, d'ailleurs normale en tout. Elle est très sensible à la peur. Rien que de prévu, puisque le défaut de courage est maximum chez les EnAS (Moy. 34,5 %. EnAS 46,9 % : maximum). Christiane doit y être d'autant plus exposée que son émotivité est plus forte. Obligée de subir un jour une opération légère, elle s'est rétractée avec une extrême violence, en criant : « Ne me tuez pas, ne me tuez pas. » Elle avait huit ans et n'était entourée que de personnes de sa famille dont l'affection lui est connue. Or, tous les symptômes ordinaires de l'étroitesse mentale (inadvertance pendant une occupation aux excitations moyennes, maladresse par négligence de circonstances accessoires, incapacité de mener de front deux occupations faciles, répugnance aux raisonnements dépendant de plusieurs variables, concentration très forte sur certains objets, etc.), sont ordinairement présentés par elle.

Il est donc très vraisemblable qu'elle n'accueillait aucune des données perceptives qui auraient dû la convaincre qu'elle n'avait rien à craindre de ce qui se préparait.

Si ce fait a été cité, c'est qu'il paraît voisin des mensonges

où le sujet nie contre toute évidence, par peur d'une conséquence de son aveu présumée par lui, sans s'apercevoir qu'il ne peut plus éviter cette conséquence et même qu'il risque fort de l'aggraver, puisque la preuve de son mensonge est obtenue et s'ajoute, pour le déconsidérer, à l'événement qu'il prétend dissimuler. Voici un exemple de mensonge contre l'évidence :

Observation IX. — Un homme âgé et cultivé, de véracité normale, EnAS, m'a rapporté qu'à l'âge d'environ 18 ans, atteint d'une maladie sexuelle, il avait nié « par sentiment de honte » au médecin qui la constatait, avoir eu des rapports sexuels avec aucune femme.

Évidemment, l'émotivité peut suffire à expliquer cet aveuglement, mais ce ne peut être en tant qu'émotivité, car un sentiment inspiré par une affectivité puissante peut aussi bien animer une action clairvoyante, capable de surmonter les obstacles sans les méconnaître, que de mettre des œillères à celui qui l'éprouve. Si donc, ce qui est vrai pour une part, on allègue l'émotivité du sujet, celle-ci doit intervenir aussi en ce qu'elle rétrécit d'autant plus fortement le champ de conscience qu'elle est plus violemment excitée. On comprend en outre que si cette émotivité rétrécit une conscience, ordinairement déjà plus étroite que la moyenne, toute représentation autre que celle de l'effet redouté de l'aveu sera complètement exclue par elle. Il est intéressant de constater que cette thèse est souvent impliquée par la conduite des témoins du mensonge contre l'évidence. L'absurdité du mensonge qui se produit dans ces conditions, a souvent cet effet de convaincre les assistants que le sujet qui ment *ne peut pas* voir ce qui, dans le monde perceptif qui l'entoure, rend son mensonge incroyable. Quand le menteur est un enfant, ils cherchent à le « calmer », à lui « rendre son bon sens », ils ne le traitent plus comme un coupable, maie comme un malade. C'est qu'ils espèrent, en apaisant son émos tion, lui rendre l'aperception des faits qui démentent ce qu'i- s'obstine contre l'évidence à affirmer. En réalité, ils cherchenl à rendre au champ de conscience, anormalement rétréci, son étendue normale. Ils y réussissent souvent et le menteur avout.

De ces considérations, il ne résulte naturellement pas que l'étroitesse de la conscience claire soit la seule condition du

mensonge. Celui-ci provient de plusieurs facteurs et la diminution de l'un peut être compensée, et au delà, par l'augmentation d'un autre. L'émotivité favorise le mensonge, sa réduction peut être si fâcheusement compensée par la primarité que la disposition à la duplicité nous paraîtra caractériser les sanguins et les amorphes. De même, la largeur du champ de conscience peut être à son tour compensée par la primarité et l'émotivité. Il doit en être ainsi si, comme l'indique la valeur V, les divers facteurs contribuent très inégalement à la produire.

L'étroitesse du champ de conscience paraît donc caractériser les mensonges qu'on pourrait appeler candides. Ils ne se distinguent de l'erreur qu'en ce que celle-ci résulte surtout de conditions objectives, tandis que le mensonge peut être dit intentionnel, parce qu'il procède surtout d'une tendance inhérente au sujet. Mais comme le sujet ne juxtapose pas dans sa conscience *claire* la véracité et l'altération, il ment candidement. Certes, la vérité est quelque part dans son esprit, et il la retrouvera dès que la tendance qui inspire son mensonge sera atténuée ; mais du fait du rétrécissement de la conscience claire, la vérité est refoulée dans la subconscience ; elle est oubliée comme les perceptions de la veille pendant le rêve. Il faudra le réveil pour qu'elle émerge. Mais ce refoulement n'est jamais une suppression totale et le menteur n'a jamais l'attitude parfaitement naturelle de celui qui ne ment pas. Il apparaît toujours, dans l'altération affective, que le mensonge procède d'une tension que les assistants devinent plus ou moins. Par suite, encore une fois, c'est bien un mensonge, puisque l'altération de la vérité résulte d'une tendance du sujet.

Si l'on veut comparer le mensonge convaincu d'une conscience étroite au mensonge double d'une conscience large, qu'on rapproche les faits de mensonge contre l'évidence que nous venons de rappeler, de l'observation I (1). La mystification ne peut se concevoir sans la présence et la persistance simultanées, dans la conscience claire du mystificateur, des idées qui lui servent à tromper et de la réalité à laquelle elles s'opposent, puisque le plaisir qu'il se propose est celui de la déception qu'il

(1) P. 4.

va produire au moyen de leur opposition. La mystification est parente de l'art en ce qu'elle juxtapose l'émotion et la réflexion sur les moyens de l'exprimer ; mais tandis que dans l'art, on peut concevoir qu'à cause de la primarité du sujet, le passage de l'émotion à son expression se fasse par suppression de la première, il faut, dans la mystification, que les deux termes soient simultanés dans la conscience claire du mystificateur. Si on réserve le nom de duplicité au cas où le vrai et le faux se juxtaposent dans la conscience claire du menteur, la mystification est la duplicité de jeu (1).

De cette opposition entre le mensonge par étroitesse du champ de conscience et la mystification, il suit que le terme de mystification convient assez mal aux phénomènes qu'il est ordinaire de grouper sous le nom d'hystérie. Qu'il faille y voir une maladie caractérisée ou simplement un groupement de symptômes susceptible d'interprétations différentes, il reste que beaucoup se laissent systématiser comme l'a montré P. Janet, à partir du rétrécissement du champ de conscience (2). Le mensonge hystérique, qui s'accorde avec l'aptitude des hystériques à produire les actes et les manifestations mêmes que l'observateur désire, révèle une docilité envers la suggestion, qui s'apparente avec l'impulsivité. Si l'étroitesse du champ de conscience permet d'expliquer le mensonge hystérique comme l'impulsivité, ce fait emprunté à l'expérience pathologique irait dans le même sens que ceux que nous avons déjà demandés à l'expérience normale pour autoriser la conclusion que le rétrécissement mental favorise la mendacité.

---

(1) Cf. p. 224, n. 1.

(2) La théorie de l'hystérie comme pithiatisme de Babinski, qui écarte des caractères de l'hystérie tout ce qui ne peut pas être produit par suggestion et guéri par persuasion, n'est pas incompatible avec le rôle du rétrécissement de conscience. Il distingue (J. Babinski, *Ma conception de l'hystérie et de l'hypnotisme*, Chartres, 1906) la suggestion qui fait accepter une idée absurde et la persuasion qui fait accepter une idée raisonnable ; mais justement, un sujet qui accepte une idée absurde ne peut être qu'un sujet chez qui la raison de repousser cette idée est refoulée, inefficace, hors du foyer de la conscience. Le guérir par la persuasion, c'est le ramener aux conditions normales de conscience. Ce qui va dans le même sens, c'est la distinction faite entre l'hystérique sincère (*op. cit.*, p. 27. Cf. l'art. de la *Semaine médicale* de 1909, *Démembrement de l'hystérie traditionnelle. Pithiatisme*, p. 28) et le simulateur. Elle est parallèle à celle que nous venons d'indiquer entre la mendacité candide et la simulation. Enfin (même art., p. 10), il indique que dans l'hystérie, le champ visuel mesuré au campimètre est normal, mais, ajoute-t-il, à moins que n'intervienne une suggestion antérieure. Le rétrécissement du champ visuel n'est en effet qu'une forme du rétrécissement de conscience.

§ III. — Vérification (*suite*). La force de la tendance

Avec le rétrécissement de la conscience doit collaborer, avons-nous supposé, *la force de la tendance* provoquée par la perception qui sert d'occasion au mensonge. Qu'en effet toute tendance forte soit susceptible de provoquer une altération de la vérité, c'est ce qui peut être établi de différentes manières. Pour autoriser cette opinion, commençons par classer les menteurs en deux groupes :

1° Les *menteurs ordinaires* sont ceux dont la véracité est inférieure à la moyenne. Ce sont en majorité, nous l'avons vu, des primaires et, parmi eux, des émotifs. C'est que chez eux, relativement à la véracité, toute tendance est toujours forte : en effet, elle ne se heurte pas à la secondarité qui pourrait l'affaiblir et est multipliée par le coefficient d'émotivité générale ;

2° Chez les *menteurs par exception*, la véracité ne pourra être dominée et subordonnée que par une tendance très forte. Le mensonge restera un fait exceptionnel, puisqu'il faudra non seulement qu'une tendance forte entre en conflit avec la véracité, mais qu'un concours de circonstances favorables lui assure le succès pour que le mensonge se produise. C'est faute d'intérêts concrets puissants que les flegmatiques sont si véraces, et des esprits fortement attachés à la réalité concrète par leur émotivité s'étonneront que Kant ait conçu le devoir de sacrifier la vie d'un ami au respect de la vérité due à son assassin : ils pourront même s'en indigner.

Si ces considérations sont exactes, il devra être facile de montrer que les personnes d'une véracité moyenne ou supérieure à la moyenne sont capables de mentir, quand leurs intérêts les plus puissants sont en jeu. C'est ce que vérifie d'abord l'existence de la représentation collective, qu'il y a une limite au devoir de véracité et qu'un menteur est, sinon louable, du moins excusable, quand la vérité léserait un sentiment profond. Cette excuse porte sur deux espèces de cas, sur le cas où c'est la nature congénitale ou la position propre du menteur qui lui rend la véracité difficile, et sur celui où ce

sont les circonstances. Dans l'extension du premier cas, rentrent des faits nombreux. La justice n'attend pas des parents d'un criminel qu'ils le chargent, et une mère qui dirait la vérité en accusant son fils, ou le fils qui livrerait sa mère seraient, pour le sens commun, presque haïssables. De même, c'est le second cas, quelqu'un qui, menacé de mort, recourt à un mensonge pour se sauver, paraîtra innocent à l'homme moyen ou même à des hommes dont la véracité est supérieure à la moyenne. Des commerçants, des hommes d'affaires, non seulement honnêtes, mais persuadés de l'importance de la véracité pour le crédit, prendront leurs précautions pour que la plupart de leurs employés ne soient pas mis dans des circonstances telles qu'ils puissent être tentés d'obtenir, par un mensonge, un résultat fructueux. En effet, quand une tendance forte est sollicitée en nous, il y a une probabilité très grande qu'elle se satisfasse par un acte, si les circonstances n'attachent pas à cet acte un effet dont l'image ou l'idée écarterait sa réalisation. Un homme ne sera pas déshonoré pour mentir en guerre, à l'ennemi. Un médecin, des parents mentiront à un malade s'ils le jugent gravement malade et presque tout le monde les approuvera.

On pourrait allonger indéfiniment cette liste de faits qui témoignent du sentiment commun que le mensonge devient d'autant plus facile que la tendance sollicitée en nous par une représentation est plus forte. On peut le vérifier encore en montrant qu'à tous les intérêts puissants correspondent des exemples bien définis de mensonges (1) :

Peur relative à l'instinct de conservation...............	Mensonges par peur de l'enfant ; mensonges de l'accusé.
Instinct sexuel.............	Flatteries de l'homme à la femme désirée, les promesses faciles, la dissimulation du caractère, la parure, la flatterie de la femme.
Cupidité....................	Les mensonges de la réclame, de la vente ; les fraudes sur la marchandise vendue.

(1) Cf. une page intéressante de L. Klages sur l'*intérêt* de l'homme à ne pas manifester certains processus psychiques, par exemple sa peur ou son ambition, in *Les Principes de la Caractérologie* (trad. franç.). Paris. Alcan, 1930. p. 137.

Esprit de rivalité............	La calomnie.
Amour maternel.............	Partialité des mères, le dénigrement des enfants des autres.
Fanatisme national	Les faux ou le mensonge patriotiques ; l'espionnage.
Passion politique ou religieuse.	Le dénigrement systématique des adversaires.
Ambition....................	La politesse, la flatterie à l'égard des puissants, des électeurs.

A cette thèse, qui met une tendance ordinairement ou momentanément forte au principe du mensonge, *une objection* peut être opposée. Ce que nous appellerons la *puissance d'affirmation* d'un sujet, qui est le produit de son émotivité et de son activité, devrait, en renforçant l'action, favoriser le mensonge : or, nous avons vu que l'activité est au contraire favorable à la véracité.

A cette objection, on peut répondre que *renforcer l'action et renforcer la tendance font deux.* Le mensonge trouve sans doute son originalité dans l'impuissance d'une tendance forte à trouver satisfaction autrement que par réaction sur l'une des conditions de l'action. Si le menteur tenait compte de toutes les conditions qui se proposent pour conditionner la satisfaction de son désir, il inventerait. En fait, il y manque parce qu'il triche. Dans l'invention, il y a satisfaction synthétique d'une pluralité de tendances ; dans le mensonge, satisfaction de l'une d'elles au détriment des autres. Or, l'activité facilite l'invention d'une solution polytélique ; elle défavorise donc le mensonge. Autrement dit, on peut éviter le mensonge par défaut ou par excès. Le défaut est l'insuffisance d'un intérêt suffisamment fort pour mentir ; l'excès est la puissance d'un génie capable d'inventer une solution originale d'un conflit de tendances. Ainsi s'expliquerait que l'influence de l'émotivité sur la mendacité fût, non accrue, mais affaiblie par l'activité. L'inactivité gênerait la satisfaction normale de la tendance et comme celle-ci serait trop forte pour ne pas obtenir satisfaction, elle l'obtiendrait par rebroussement en réagissant sur la perception qui a conditionné le renforcement de la tendance.

Si cette explication est exacte, le groupement EnA doit favoriser la mendacité ; en effet, parmi les primaires, les nerveux,

parmi les secondaires, les sentimentaux sont les caractères les moins véraces. Ce qui montre que seule la secondarité assure la supériorité de ceux-ci sur ceux-là et généralement sur les primaires, c'est que, si nous éliminons du total empirique 61,1 qui mesure la véracité des sentimentaux, la part qui revient à la secondarité (0,6 × 50), nous retombons sur le chiffre empirique des nerveux ; ou si l'on préfère, qu'en impliquant ce postulat dans la détermination de la formule V, nous avons calculé des valeurs conformes à l'expérience et suivant lesquelles les caractères autres que les émotifs non actifs, y compris les apathiques, sont supérieurs en véracité aux émotifs inactifs.

§ IV. — Vérification (*suite*). L'émotivité

Il ne sera peut-être pas indispensable d'insister longuement pour autoriser la croyance que *l'émotivité* est défavorable à la véracité. L'opposition entre les gens ardents, passionnés, enthousiastes et les gens froids, pondérés, objectifs, est l'une des plus familières à la pensée commune. Les premiers paraissent aux seconds fous et dangereux ; les seconds sont presque exclus de l'humanité par les premiers. Mais si l'on s'adresse à un homme moyen pour lui demander de qui il attend de l'exagération, de l'ivresse imaginative, le sacrifice de la vérité à l'expression, il répondra : « Aux premiers », et si au contraire il veut connaître exactement, comme le lui permettrait un procès-verbal, un événement passé, à qui s'adressera-t-il ? Aux seconds. Néanmoins, il ne pouvait être scientifique de se contenter d'une intuition, même commune. Aussi avons-nous indiqué les chiffres statistiques qui nous paraissent appuyer l'opinion générale. Il nous reste maintenant à les comprendre.

L'influence de l'émotivité sur la véracité doit s'exprimer de manières très diverses :

1° D'abord, comme il a été marqué, elle favorise le mensonge en rétrécissant le champ de conscience. Du fait de ce rétrécissement, la perception qui a provoqué le choc affectif prend une netteté qui accroît son efficacité. Toutes les autres sensations,

qui pourraient éveiller d'autres tendances à côté d'elle, sont écartées. Plus particulièrement, l'aspect de cette perception qui a été saisi le premier par la conscience, s'impose à elle de telle sorte que l'impulsivité dans la réaction interne, puis externe, de la conscience, lui devient plus facile. Corrélativement, toutes les tendances latentes de la subconscience sont plus profondément refoulées et les premières circonstances, favorables au déséquilibre de la conscience, réalisées ;

2° Aussitôt l'énergie, libérée par le choc affectif, se déverse dans la tendance éveillée par la perception. Elle en reçoit une puissance d'autant plus grande que l'émotivité générale du sujet l'est elle-même. En recevant cette puissance, la tendance qui n'était guère plus qu'une virtualité abstraite, devient un sentiment fort dont la pression sur la vie psychologique sera bientôt prédominante. La conscience sera emportée par elle comme par une passion si la secondarité des représentations subconscientes ne vient pas en compenser la brutalité ;

3° A ces deux actions, bien d'autres s'ajoutent. C'est l'émotivité qui nous sort de l'automatisme. Sans elle, nous serions mécanisés ; elle est dans notre vie le facteur d'originalité, d'élan, de transformation. Que trouve-t-elle en face d'elle ? Des souvenirs, des images et des idées qui ont été produits par un acte de synthèse mentale, mais qu'a désertés la vie qui les a institués. Par rapport à l'élan affectif, elles sont passives et mortes, n'ayant pour lui résister qu'une cohésion incapable de rien de plus que d'une résistance inerte. Comment, si aucune action ne vient, de la subconscience, s'intéresser à leur maintien, ces souvenirs, ces images, ces idées ne seraient-ils pas déformés par la puissance du sentiment qui se déploie avec toute sa jeune puissance dans la conscience claire ?

4° Ajoutez-y que ces souvenirs, ces images, ces idées sont plus ou moins décolorés. Le plus souvent, c'est une représentation abstraite, une date, un chiffre, que la véracité devrait maintenir. Comment l'émotivité, qui se porte au concret, au coloré, au vivant, pourrait-elle s'en détourner pour faire bénéficier de sa puissance ce qu'il y a de plus gris, de plus terne dans la vie psychologique ? De même que la représentation de la loi est bien faible auprès d'une tentation concrète, présente,

la représentation de la vérité paraît auprès du mensonge, qui va satisfaire une tendance forte, une ombre et un fantôme ;

5° Si l'on pense en outre que toute émotivité est irradiante, qu'elle teint la conscience entière de sa couleur, on ne s'étonnera pas que l'îlot d'objectivité, que la représentation vraie constitue, soit noyé dans le courant de la tendance forte. Qu'on se rappelle comment notre vie est transformée par une bonne nouvelle. Il semble que le monde perceptif tout entier en soit transfiguré. N'est-il pas invraisemblable que se maintienne invariable dans l'esprit un misérable souvenir ou une pauvre petite idée à laquelle ne nous attache qu'un devoir abstrait, c'est-à-dire un principe ?

6° Il est bien difficile que l'intelligence intervienne pour eux, du moins si la secondarité est faible, car si l'intelligence a bien sa logique abstraite qui est indépendante du sentiment, puisque deux fois cinq font dix pour l'émotif comme pour le non-émotif, il est essentiel de noter que, dans la vie psychologique, cette logique abstraite ne fait rien de plus que de relier entre eux les termes de systèmes isolés, découpés, partiels. Il y a toujours, dans les rapports rationnels que l'intelligence oppose à la croyance affective, des affirmations qui soutiennent les autres et ces affirmations elles-mêmes sont psychologiquement sans autre soutien que celui que le cœur leur prête. Elles fondent sans être fondées. C'est en agissant sur elles que l'émotivité modifie les idées pour les orienter dans le sens de ses fins profondes ou superficielles, qu'elle infléchit ce qui lui paraissait d'abord la vérité suivant le courant qu'elle dessine dans la conscience, de sorte que, dès le moment même où cette vérité aura été subordonnée au sentiment, celui-ci pourra suggérer l'illusion qu'il en respecte la logique, parce qu'il en respectera les connexions internes.

Il ne faudrait pas exagérer la portée de cette idée au delà de ce qui lui revient de droit. Expérience et logique s'opposent souvent à certaines de nos tendances, et nous avons, quand nous voulons les satisfaire, à ruser avec leur déterminisme. Il en résulte que, pour une véracité moyenne d'une valeur donnée, le mensonge sera plus ou moins difficile, suivant les objets auxquels il veut s'appliquer. Mais dans le domaine du concret

auquel la vie courante nous ramène toujours, toute affirmation dépend d'un si grand nombre de conditions, qu'il est toujours plus ou moins aisé à la tendance de l'attaquer par quelqu'un de ses principes : on dégage des postulats et on les nie ; on conteste que les faits allégués rentrent dans l'extension des idées posées ; on critique les observateurs qui les ont exprimés ; on change les définitions des notions utilisées, etc. Il n'est donc pas étonnant que dans ce conflit entre le dynamisme intellectuel, qui contraint l'esprit à passer de telle idée à telle autre, et le dynamisme affectif qui le contraint à modifier la conclusion pour donner satisfaction au désir, le succès de l'émotivité soit d'autant plus probable qu'elle sera plus forte (1), et, nous ajouterons, la secondarité plus faible.

§ V. — Vérification (*suite*). La fonction secondaire des représentations

Il convient, en effet, que nous passions maintenant à celle de toutes les conditions de la véracité qui, d'après les chiffres obtenus, paraît la plus importante : *le retentissement des représentations*. Peut-on comprendre que la primarité favorise l'altération intentionnelle de la vérité, le mensonge improvisé ; que la secondarité soit au contraire extrêmement favorable à la véracité ? Assez aisément, il nous semble.

Réfléchissons d'abord sur ce qui doit se passer dans l'esprit d'un enfant seul et désirant vivement un objet, par exemple, un fruit. Il le voit; par suite de cette connexion entre l'objet

(1) A l'appui de cette conclusion, on peut rappeler le tableau établi par G. Heymans, à propos de la psychologie féminine (*Psychologie des Femmes*, trad. franç., p. 258, tableau XXX) :

	Hommes		Femmes	
	E	nE	E	nE
Digne de foi	57.9	68.1	58.8	76.9
Exagérant	27.7	16.1	28.1	12.1
Embellissant	18.4	11.3	11.6	5.6
Menteur	3.5	3.5	4.6	2.2

La concordance de ces chiffres contre les émotifs est nette.

de cette vision et une tendance, qui s'appelle action idéomotrice, quand on la rapporte par abstraction au représenté, et puissance des mobiles ou dynamisme affectif, quand au contraire on la met en rapport avec la tendance, l'enfant désire le fruit ; en vertu des connexions, instinctives ou acquises, entre le sentiment et le mouvement, il n'a qu'à étendre le bras pour le prendre, il le prend. Ce qui pourra l'en empêcher, c'est qu'il ait été puni telle fois ou toutes les fois qu'il a pris un fruit. S'il en est ainsi, en vertu de la mémoire associative ou loi de transfert, l'association sensorimotrice, *voir le fruit-le prendre*, entrera en conflit avec l'association idéomotrice, *se rappeler la punition-reculer*. L'influence inhibitrice de celle-ci sera la résultante des conditions qui déterminent la fonction secondaire de cette représentation. La première est la secondarité générale du sujet, qui est la condition permanente pour qu'aucune de ses représentations ait un retentissement. Si elle est trop faible, il est à craindre que l'enfant ne prenne le fruit. Première raison pour qu'il mente quand ses parents s'en apercevront, puisque, s'il n'avait pas pris le fruit, il ne se serait pas même exposé à cette occasion de mentir.

Voilà les parents rentrés, ils l'interrogent. L'association *se rappeler avoir pris-avouer*, sera combattue par l'association *se rappeler avoir pris-mentir*. Entre les deux, la secondarité se partage. Pour l'aveu, plaident toutes les expériences passées qui attachent une punition au mensonge ; pour celui-ci, toutes les expériences passées qui attachent une punition au vol et particulièrement au vol avoué. Mais c'est le vol qui est l'objet de l'enquête actuelle des parents. Il provoque une pression présente des parents, leurs paroles sont violentes, leurs menaces concrètes. Plus l'enfant sera primaire, plus y il a de chances qu'il se détermine sous l'influence dominante du présent ; et comme c'est le vol et non le mensonge qui attire son attention, plus il est probable qu'il cherche à éviter la seule punition qu'il redoute actuellement, celle du vol, en le dissimulant par un mensonge. Il y a en outre de la logique dans le sentiment. Si en mentant il supprime chez les autres la croyance qu'il a volé, il y supprime aussi le soupçon qu'il ait menti.

Pour rendre plus clair le rôle de la secondarité, il faut le dédoubler. Si nous nous observons quand la tentation de mentir se pré-

sente à nous de quelque façon, nous verrons que nous en sommes écarté, soit par la représentation de quelque autre effet que le bénéfice que nous pouvions attendre du mensonge, soit par le respect de l'objectivité. Considérons successivement ces deux raisons :

a) Il n'y aurait pas lieu que la famille ou l'État instituassent des sanctions pour détourner l'individu d'un acte délictueux ou d'un mensonge, si les avantages prochains qu'il y a à le commettre n'étaient pas les plus forts. Il faut donc, pour que l'individu s'en abstienne, que la représentation des inconvénients lointains et particulièrement des inconvénients judiciaires de l'acte intervienne au moment où il est tenté de le commettre. Une prévision concrète ne peut être que l'application à l'avenir d'une induction, implicite ou explicite, tirée du passé. Il faudra donc que la secondarité des expériences d'où elle a été tirée soit forte, et, pour qu'elle puisse l'être, qu'en collaboration avec l'émotivité, la secondarité générale le soit aussi ;

b) Mais si nous nous observons avec soin, nous verrons qu'au moment où la tentation de mentir nous sollicite, ce qui intervient pour en détourner, c'est souvent moins le résultat d'un calcul utilitaire sur les avantages ou les inconvénients comparés que l'idée de la loi. C'est ce qu'on peut exprimer en disant que la véracité, abstraction faite des tendances concrètes, objectives ou subjectives, qui peuvent venir confluer avec elle, est une tendance intellectuelle, abstraite. Toutes choses égales d'ailleurs nous répugnerons à mentir. Sans doute, l'amour de la véracité pour la véracité est une disposition qui, prise en elle-même et à part de toute autre, peut se trouver inégalement chez les individus. Mais du fait d'être insérée dans un caractère comprenant telles ou telles autres dispositions, elle sera favorisée ou contrariée ; et dans une constatation statistique, l'influence de ces autres dispositions servant à définir les caractères masquera l'importance de la véracité, même différente, d'un individu à l'autre. Or, s'il y a un résultat qui importe ici, c'est que *la secondarité est extrêmement favorable à toutes les vertus abstraites dont la véracité est le type*. Elle est par là l'antidote de l'émotivité. Celle-ci nous porte vers des objets concrets, vers des réalités découpées dans l'expérience passée, présente ou prochaine, vers une femme, vers un fils, vers un tableau, vers un fruit ou un

billet de banque, vers une pièce d'or. A sa manière, elle abstrait, mais au sens où abstraire veut dire morceler, extraire et par là même produire une chose, car le propre de toute chose, c'est d'être un îlot. Mais cet îlot est réellement relié au monde par des lois qu'il enveloppe et qui l'attachent à la totalité de l'être. La secondarité favorise, d'autant plus fortement que l'émotivité est plus faible, la double tendance à reconnaître les lois dans les choses et à situer ces choses dans l'ordre du monde. On pourrait l'appeler la tendance à l'universel, puisque universel signifie suivant les cas, général ou total.

On peut vérifier cette déduction de diverses manières :

1° Qualitativement, en se reportant à la classification des caractères, illustrée par G. Heymans, au moyen de la méthode biographique (1). Tout se passe comme si l'intérêt pour la systématisation abstraite avait les flegmatiques pour centre de diffusion taxinomique. A partir d'eux, on peut descendre vers les sanguins où le goût pour la pensée abstraite se maintient en se morcelant, ou vers les secondaires émotifs où le goût de la systématisation se contamine de préoccupations affectives ;

2° Quantitativement, on vérifiera ce qui précède en constatant l'opposition entre des propriétés qui manifestent nettement la primarité, comme *l'inconstance dans les sympathies* (question 19), et d'autres, qui supposent l'inhibition opposée à une sollicitation du présent, comme *la préférence pour des résultats éloignés* (question 25) et *la conformité entre la conduite et les principes* (question 26).

	Inconstance dans les sympathies	Vise le lointain	Conformité de la conduite et de l'idée
Nerveux	57,5	4,6	17,2
Colériques (E. A. P.)	51,0	17,1	39,7
Amorphes	32,7	9,2	36,7
Sanguins	35,8	20,0	51,6
Sentimentaux	13,3	40,7	68,1
Passionnés (E. A. S.)	7,9	52,8	83,8
Apathiques	4,3	39,4	72,3
Flegmatiques	3,0	59,5	86,3

(1) Cf. p. ex. G. Heymans, *Psychologie des Femmes*, trad. franç., préf. p. XIX.

L'ordre de décroissance de la première colonne correspond à peu près exactement à l'ordre de croissance des deux autres : il n'y a qu'une correction systématique à faire subir à deux couples de chiffres, qui provient de ce que le groupement EA favorise ceux qui le possèdent, indépendamment de leur secondarité. Or, *assurer la prédominance de fins lointaines sur des fins prochaines*, en sacrifiant celles-ci malgré la force qui s'attache à des objets plus visiblement engagés dans le présent, et *subordonner ses actes à des règles générales* qui doivent avoir été induites des expériences passées, c'est mêler à la vie ces vertus abstraites, qui atteignent à leur pureté analytique dans la science, puisque celle-ci est d'autant plus profonde, qu'elle se détourne de l'utilisation des choses, pour en préférer la connaissance dont on ignore encore quel sera le profit, et qu'elle sera d'autant mieux vérifiée que le nombre des faits qui rentrera dans l'extension des lois sera plus grand.

D'après ces analyses, la secondarité favoriserait la véracité de deux façons : c'est, *en premier lieu*, en inhibant les réactions immédiates du sujet sur le perçu pour l'amener à rechercher quels autres effets plus lointains peuvent résulter de la réaction; et même dans le cas où cette enquête aboutirait à remplacer le mensonge improvisé par le mensonge prémédité, il y a des chances, en raison de l'utilité générale que le crédit inspiré par un homme lui assure, à ce que l'homme ne mente plus qu'à bon escient, où il peut, au minimum, et que, nous ne disons pas *la gravité*, mais *la fréquence* du mensonge, *qui est seulement ce que les statistiques retiennent*, en soit diminuée.

On peut objecter à ces conditions qu'une véracité subordonnée à son utilité n'est plus la véracité ? Oui et non. Ici s'impose la distinction entre la psychologie objective et l'autre. Pour la psychologie objective, à laquelle se réfèrent les statistiques, est mensonge toute altération de la vérité dont le principe est chez le sujet. Pour elle, la véracité reste la véracité, même quand elle est le fruit d'un calcul. Pour la psychologie subjective, la véracité doit être voulue pour elle-même, et elle s'accorde avec l'intentionnalisme moral, d'après lequel il n'y a de moral que la véracité née de l'intention d'être vérace.

Nous pouvons ici réconcilier les deux exigences. Par les statistiques, nous tâchons de saisir la véracité objective; mais en décomposant les tendances qui la confèrent, nous essayons de distinguer la volonté du vrai pour le vrai, à la manière kantienne, des tendances supplémentaires qui viennent éventuellement la corroborer ou l'affaiblir. Notre sentiment est que la secondarité favorise, séparément et simultanément, les tendances favorables à la véracité pure plus souvent que les tendances opposées et la véracité pure elle-même. En inhibant la réaction immédiatement appelée par le perçu, elle favorise la réflexion : l'analyse va reconnaître divers effets de cette réaction possible. Voilà le problème compliqué, et les chances du mensonge improvisé diminuent. Mais *en second lieu*, à mesure que l'improvisation le cède à la réflexion abstraite, l'intuition du singulier se change en pensée du général, et l'action tend à devenir l'application d'une loi, tenue pour vraie. De cette action, la forme la plus simple est la forme verbale. La véracité pure est justement la tendance à parler en conformité avec une loi, parce qu'elle est une loi. La secondarité doit la fortifier à son tour.

On voit donc comment l'émotivité primaire s'oppose généralement à la secondarité non émotive. Un désir, un mouvement affectif est une précipitation de la conscience sur un objet concret de perception, autour duquel la conscience se rétrécit pour accroître son efficacité, afin d'en jouir quand il est agréable ou de le dissoudre quand il est douloureux. Par ce « rush », l'objet est altéré. Qu'au contraire, la secondarité intervienne. Voilà l'élan inhibé. A la simple observation, va se substituer la comparaison de l'événement présent avec un événement passé, un faisceau de rapports va sortir, par l'analyse, du fait perçu et l'esprit les construira dans une action synthétique, où d'autres tendances appelées de la subconscience viendront collaborer avec celle qui avait d'abord été invoquée. Par cet équilibre, le risque du mensonge diminue. Il y a, entre le mensonge et la véracité, la même différence qu'entre un acte maladroit et brusque qui renverse un objet et un acte fait de la coordination et de l'adaptation de plusieurs mouvements.

Il convient de ne pas confondre secondarité et intellectualité. La secondarité favorise l'intellectualité : elle ne la constitue pas ; elle la favorise en proposant, à l'occasion d'expériences actuelles, le retentissement d'expériences passées. Mais on peut subir cette influence sans en prendre analytiquement conscience. Quand l'*aptitude à l'analyse*, que nous tenons pour une propriété irréductible aux autres, est forte, l'intervention de la secondarité favorise la découverte analytique d'un événement passé. Par elle l'événement, plus ou moins changé en idée, sera tiré au foyer de la conscience claire et y gagnera une efficacité qu'il n'aurait pas eue sans l'analyse. L'intelligence pure, identique à l'esprit analytique, est répartie également entre les divers caractères en ce sens que, pour chaque caractère, il doit y avoir la même fréquence de gens moins ou plus intelligents que la moyenne. Mais cette intelligence sera plus souple ou plus raide, plus superficielle ou plus profonde, plus concrète ou plus abstraite, plus morcelée ou plus systématique, suivant que la primarité, l'étendue du champ de conscience, l'émotivité se composeront avec elle à différents degrés. La même différence, qui sépare la véracité pure de la véracité objective, distingue l'intelligence pure de l'intelligence objective.

On pourrait exprimer les mêmes idées en marquant trois degrés dans l'utilisation du passé. D'abord la secondarité : le passé continue d'agir, mais seulement de la subconscience. La réflexion n'isole pas les uns des autres les divers éléments de cette action. Quand cette distinction se fait, elle peut se contenter de distinguer des idées plus ou moins générales, principes ou lois : dans ce cas, elle relève de l'analyse, travaillant sur le passé. Enfin, il est possible que la distinction réflexive soit une discrimination concrète : c'est alors la mémoire proprement dite ou perceptive. C'est sans doute la secondarité, qui détermine les mémoires qui conservent leurs souvenirs par rapport à celles qui fixent vite, mais retiennent mal ; mais il faut évidemment tenir compte, dans la classification des mémoires en primaires et secondaires, de la nature des intérêts du sujet, puisque, toutes choses égales d'ailleurs, une mémoire enregistrera toujours mieux les souvenirs qui se rapportent aux tendances du sujet que les autres.

§ VI. — Vérification (*fin*). L'inactivité

Que l'*activité* favorise la véracité, on peut le rendre vraisemblable par deux sortes de considérations. La première est une déduction directe ; la seconde tire argument de l'opposition générale de l'activité à l'émotivité.

Nous avons déjà marqué que l'inactivité, en formant obstacle à la satisfaction objective d'une tendance forte, l'amène à réagir sur les conditions, perceptions ou idées, qui en conditionnent le développement ou, comme dit P. Janet, l'activation. Il y a une situation de fait, saisie par perception ou par idée : elle gêne le sujet ; il se retourne contre elle et la nie, l'altère, la déforme par un mouvement de conscience comparable à celui d'un enfant qui se donne des coups par fureur d'être contrarié. C'est comme l'émotion, une dérivation psychologique ; mais tandis que la dérivation purement émotive aboutit, ainsi que l'ont montré des auteurs américains, à une chute dans l'instinct, elle produit chez le menteur un effet imaginatif ou intellectuel qui est la déformation d'une représentation. Tout ce qui favorise la dérivation doit donc augmenter la mendacité ; or, ce qui favorise la dérivation, ce sont des obstacles. Certains de ces obstacles sont sociaux ou physiques ; les premiers d'ailleurs se ramènent aux seconds, puisque la pression sociale serait sans action sur nous, si elle ne pouvait employer des moyens physiques. Un sujet mentira, parce qu'il ne sait comment sortir d'une situation sans issue, d'une manière compatible avec le respect de la vérité. Mais tous les obstacles ne nous contrarient qu'en ce qu'ils nous obligent à l'effort, car avec du temps et de la peine, nous pouvons espérer les vaincre. L'obstacle général est donc la faiblesse de notre action, dont la raison est toujours dans *l'obstacle intérieur* que nous appelons l'inactivité. L'activité doit donc favoriser la véracité.

S'il en est ainsi, les effets de l'inactivité doivent varier comme la mendacité. Pour le vérifier, cherchons les effets de l'inactivité, en choisissant ceux qui ne manifestent pas le plus l'influence de l'émotivité et, parmi eux, ceux qui expriment le plus nettement la difficulté d'agir. Nous en retiendrons deux.

Le premier est *la facilité au découragement* (question 6). Nous rassemblons dans le tableau suivant les chiffres relatifs à la véracité, ces mêmes chiffres corrigés par l'élimination de la secondarité (50 × 0,6), dont l'action sur la véracité est dominante, enfin les chiffres relatifs à l'aptitude au découragement :

Tableau IV

	Véracité	Véracité corrigée	Facilement découragés
Flegmatiques (A)	85	55	9,1
Apathiques (nA)	78,25	48,25	31,9
Passionnés (A)	73,4	43,4	28,3
Sentimentaux (nA)	61,1	31,1	52,2
Sanguins (A)	53,7	53,7	15,8
Amorphes (nA)	49,0	49	24,5
Colériques (A)	40,5	40,5	31,5
Nerveux (nA)	32,8	32,8	52,9

Nous écartons les chiffres des apathiques pour les raisons indiquées précédemment. Le résultat général confirme notre hypothèse : quand la véracité décroît, ou si l'on préfère ici, *quand la mendacité croît, croît aussi l'aptitude au découragement.* Dans les deux colonnes, il y a une correspondance satisfaisante des flegmatiques aux sanguins, des passionnés aux colériques, des sentimentaux aux nerveux.

Passons à la deuxième propriété, *la concordance des actes et des paroles* (question 26). Comme la secondarité la favorise, ainsi que la véracité, nous ne ferons pas la correction du précédent tableau :

Tableau V

	Véracité	Concordance des actes et des paroles
Flegmatiques (A)	85	86,3
Apathiques (nA)	78,25	72,3
Passionnés (A)	73,4	83,8
Sentimentaux (nA)	61,1	68,1
Sanguins (A)	53,7	51,6
Amorphes (nA)	49,0	36,7
Colériques (A)	40,5	39,7
Nerveux (nA)	32,8	17,2

La correspondance des deux colonnes est encore satisfaisante. Il est à remarquer que la concordance des actes et des paroles d'une part et de l'autre, la véracité sont opposées sur un fond d'identité : la véracité consiste à parler comme les choses sont ; la concordance, à faire que nos actes et les choses qui en résultent soient comme les paroles sont.

Nous pourrions indiquer d'autres propriétés pour lesquelles, plus ou moins directement, nous pourrions obtenir la même correspondance : comme les deux précédentes, elles appuieraient l'idée que la proportionnalité directe entre l'inactivité et la mendacité n'est pas fictive. Mais il n'est pas nécessaire d'insister plus longuement sur ce contrôle spécial ; car nous arriverons indirectement à la même conclusion en montrant qu'en général l'activité atténue l'émotivité.

Rappelons d'abord que les trois propriétés, d'après lesquelles les interprètes de l'enquête ont distingué les actifs des non actifs, sont les suivantes :

	Non actifs				Actifs			
	Amorphes	Apathiques	Nerveux	Sentimentaux	Sanguins	Flegmatiques	Colériques	Passionnés
Question 2. Toujours empressé au travail	10,2	26,6	7,5	27,4	90,5	99,1	90,7	99,2
Question 3. Occupé même pendant les loisirs	15,3	8,5	17,8	16,8	75,8	81,3	83,3	83,2
Question 5. Différer	88,8	73,4	81,1	78,8	14,7	12,8	13,6	9,7

L'opposition est nettement marquée entre les deux groupes.

Cherchons maintenant quelques propriétés conditionnées par l'activité : nous trouvons : 1° *la tendance à négliger des travaux imposés pour des travaux non imposés* (M = moyenne) ;

	Amorphes	Apathiques	Nerveux	Sentimentaux	Sanguins	Flegmatiques	Colériques	Passionnés
Question 4. Négliger des travaux imposés	33,7	21,3	41,4	23,9	11,6	2,1	15,2	4,9
	$M_{nA} = 30,1$				$M_A = 8,45$			

2° *la facilité à se laisser décourager :*

Question 6. Découragement	24,5	31,9	52,9	52,2	15,8	9,1	31,5	28,3
	$M_{nA} = 40,4$				$M_A = 21,2$			

3° *la décision :*

Question 8. Décision.	27,6	34,0	36,2	26,5	71,6	65,8	61,1	56,4
	$M_{nA} = 31,1$				$M_A = 63,7$			

4° *le sens pratique :*

Question 29. Sens pratique	49,0	50,0	41,9	47,8	81,1	59,0	71,6	75,5
	$M_{nA} = 47,2$				$M_A = 71,8$			

Nous pouvons constater que toutes ces propriétés diminuent (ou quand elles doivent croître, croissent) quand l'activité croît.

	M_{nA}	M_{nAnE} M_{nAE}	M_A	M_{AnE} M_{AE}
Propriété 4	30,1	$27,5 < 32,65$	8,45	$6,85 < 10$
Propriété 6	40,4	$28,2 < 52,5$	21,2	$12,45 < 29,9$
Propriété 8	31,1	[$30,8 < 31,35$]	63,7	$68,7 > 58,75$
Propriété 29	47,2	$49,5 > 44,8$	71,8	[$70,0 < 73,5$]

Considérons ce tableau :

1. pour les aptitudes 4 et 6, l'activité amène la décroissance ; l'émotivité a une action inverse.
2. pour les aptitudes 8 et 29, l'activité amène la croissance ; l'émotivité a en général l'action inverse ;

pour les deux cas qui font exception, la différence est petite.

A titre de contre-épreuve, cherchons des propriétés que l'émotivité favorise (ou défavorise) :

1° *l'impulsivité :*

	Amorphes	Apathiques	Sanguins	Flegmatiques	Nerveux	Sentimentaux	Colériques	Passionnés
Question 7.— Impulsif	44,9	13,8	43,2	12,8	78,2	45,1	73,2	37,4
	$M_{nE} = 28,7$				$M_E = 58,5$			

2° *l'inconstance d'humeur :*

Question 15. Inconstance	26,5	20,2	23,2	18,5	56,3	64,6	42,8	41,7
	$M_{nE} = 22,1$				$M_E = 51,3$			

3° *le courage :*

Question 70. Courageux	53,1	35,1	52,6	55,1	36,2	28,3	47,5	43,1
	$M_{nE} = 48,9$				$M_E = 38,8$			

4° *le goût des jeux de hasard :*

	Amorphes	Apathiques	Sanguins	Flegmatiques	Nerveux	Sentimentaux	Colériques	Passionnés
Question 80. Jeux de hasard...........	22,4	11,7	15,8	3,4	13,8	10,6	10,5	3,2
	$M_{nE} = 13,3$				$M_E = 9,5$			

5° *rire beaucoup :*

Question 88. Rire beaucoup	43,9	27,7	40,0	23,5	62,1	29,2	60,3	38,2
	$M_{nE} = 33,8$				$M_E = 47,45$			

Arrêtons ici cette liste qui pourrait être allongée et faisons pour ces propriétés le même calcul de moyennes que précédemment :

Propriétés	M_{nE}	M_{nEnA}	M_{nEA}	M_E	M_{EnA}	M_{EA}
—	—	—	—	—	—	—
7	28,7	29,35	>28,0	58,5	61,65	>55,3
15,3°	22,1	23,35	>20,85	51,3	60,45	>42,25
70	48,9	44,1	<53,85	38,8	32,25	<45,3
80	[13,3	17	> 9,6	9,5	12,2	> 6,85]
88	33,8	35,8	>31,75	47,45	[45,65	<49,25]

Pour les trois premières propriétés, quand l'émotivité accroît l'aptitude considérée (propriétés 7 et 15,3°), l'activité l'atténue, et quand l'émotivité la diminue (propriété 70), l'activité l'accroît. Dans la quatrième seule, elles agissent dans le même sens.

Enfin, dans la cinquième, l'émotivité augmente la propriété considérée et l'activité la diminue, chez les non-émotifs, comme

l'hypothèse le voulait, tandis que chez les émotifs, elle l'accroît, il est vrai, légèrement.

Rapprochons les deux séries de moyennes : sur 18 cas, 13 s'accordent avec l'idée générale que l'activité et l'émotivité agissent en sens contraire. Il n'est pas étonnant qu'il en soit de même pour la véracité. A ces faits correspond le sentiment commun que le mensonge est une faiblesse, on dit même une lâcheté. En cédant à la tendance forte, le sujet suit la ligne de moindre résistance, que la tendance forte soit égoïste ou altruiste. Cette passivité sera plus facile à l'inactif.

On pourrait, en effet, entendre par activité la puissance motrice d'une représentation indépendamment de son intérêt affectif. L'inactif a besoin pour être mû d'une représentation très émouvante ou son activité se paralyse. Il manquera donc, comme on dit, de volonté, en ce que les représentations faiblement émouvantes seront incapables de vaincre son inertie. Nous retrouvons donc encore une fois la même idée. Quand un objet perçu ou imaginé est tel qu'il provoque une explosion affective dans la conscience, si la tendance forte qui en jaillit s'y active seule, il y aura risque de mensonge si le sujet ne peut satisfaire sa tendance qu'en mentant. Mais il y aura d'autant plus de chances qu'elle soit seule que la conscience sera plus étroite, que l'émotivité la rétrécira en grossissant la tendance, que la primarité exclura l'action amortissante des tendances subconscientes ; supposons enfin que l'inactivité annule l'action motrice des représentations abstraites qui peuvent émerger dans la conscience, voilà l'individu livré à une passion momentanée. Le mensonge est un déséquilibre qui se produit dans des conditions externes de telle nature que l'individu ne peut satisfaire sa tendance qu'en altérant un souvenir, une idée ou une parole.

CHAPITRE IV

L'OBJECTION DU PRÉJUGÉ

Nous sommes partis des faits quantitatifs, fournis par l'en quête de G. Heymans et E. Wiersma : ils nous ont suggéré l'hypothèse générale que le mensonge improvisé résulte de l'activation d'une tendance forte par elle-même et renforcée par un coefficient élevé d'émotivité générale, que ne viennent compenser ni d'autres tendances manifestées, à cause du rétrécissement ordinaire ou momentané du champ de conscience, ni d'autres tendances subconscientes, à cause de la primarité du sujet. Cette hypothèse vient de nous paraître intelligible à partir des propriétés fondamentales que cette statistique nous permet de considérer.

Il nous semble, à cause du grand nombre de faits et d'idées, que cette hypothèse permet de relier les uns avec les autres, que, si elle ne constitue qu'une première approximation de la réalité psychologique du phénomène, elle doit contenir un noyau de vérité. Car, d'une part, il serait extrêmement surprenant que, si les chiffres utilisés de la statistique n'étaient que fortuits, il fût possible d'en extraire, avec un minimum de corrections elles-mêmes appuyées, une conception cohérente ; d'autre part, la déduction en matière psychologique est une introspection intellectualisée ; qu'elle soit possible, c'est une preuve de plus, puisque les faits y sont, non plus vus du dehors, mais du dedans.

Nous sommes donc autorisé à poursuivre une hypothèse dont la solidité, comme celle de toute conception scientifique doit croître avec la systématicité. Mais dans cette systématicité même, on peut trouver un argument contre elle : il faut donc l'examiner avant d'aller plus loin. Comme nous l'avons annoncé dès le début (p. 3), pour empêcher qu'une appréhension du

lecteur ne le détournât de sympathiser avec cette recherche, il est concevable que la systématicité des résultats provienne, *non de leur objectivité*, mais de ce que *les répondants de l'enquête auraient*, dans l'établissement de leurs réponses, *obéi à une représentation commune, un préjugé collectif*, qui les aurait amenés, à l'insu d'eux-mêmes, à ne considérer comme menteurs qu'une catégorie prédéterminée de personnes manifestant à des degrés différents un caractère autre que la mendacité et faussement pris comme la signifiant. De semblables préjugés peuvent être conçus *a priori*: si je croyais par exemple que tous les hommes grands sont forts, je pourrais attribuer sans le vérifier la force à tout homme grand ; si bien qu'ultérieurement un savant pourrait de mes réponses conclure qu'objectivement tous les hommes grands sont forts. Ils peuvent aussi être constatés : beaucoup de Français s'attendent à ce que les Anglais soient flegmatiques et des voyageurs étrangers qui ont été assaillis, à leur arrivée dans certaines villes d'Italie, par des enfants ou des porteurs de bagages trop pressants, peuvent en induire des jugements défavorables sur la population de ces villes. Il n'y a pas de peuple, de classe, de métier, qui n'entretienne de semblables préjugés sur chacun des autres. Ne se pourrait-il encore ici qu'un préjugé commun eût dicté leur réponse aux médecins hollandais sollicités par l'enquête de G. Heymans et E. Wiersma ?

Le préjugé est-il sexuel ? Les répondants auraient-ils jugé sévèrement l'autre sexe, et cette prévention aurait-elle pesé sur les résultats ? Certainement non. La grande majorité des répondants étaient des hommes (147 femmes). S'ils avaient eu un préjugé favorable pour leur sexe, ils eussent dû déprécier la véracité féminine. Voyons donc les chiffres. Ces 2.372 observateurs ont attribué la véracité à 62,6 % des 1.310 hommes et à 65,2 % des 1.209 femmes. Donc aucun préjugé antiféminin. De même, d'après les 147 questionnaires remplis par des femmes, la moyenne masculine atteint 67,6 et la moyenne féminine, 59,5. Aussi, dans son livre sur *la Psychologie des Femmes*, G. Heymans conclut en faveur de la véracité féminine. Il faut donc, sans plus de recherche, écarter la présomption qu'un préjugé sexuel soit intervenu dans l'établissement des chiffres.

Le préjugé est-il national ? Les organisateurs de l'enquête, les répondants et les personnes observées étaient en grande majorité hollandais. Certes, il serait souhaitable que d'autres enquêtes de même nature fussent faites dans d'autres pays pour révéler, et par suite, permettre d'écarter complètement l'influence des conditions de nationalité. Mais ce vœu ne porte pas atteinte à la valeur de l'enquête faite, puisque la matière de la documentation y était nationalement homogène. J'ajouterai que sur la grande majorité des points, les résultats de l'enquête statistique ont été corroborés par ceux d'une enquête biographique qui a porté sur des personnages de nationalités et d'époques différentes.

S'agit-il enfin d'un préjugé psychologique ? Dans ce cas, la portée de la critique diminue beaucoup, car si cette dernière présomption était vraie, il en résulterait seulement qu'une condition tenant aux répondants serait venue collaborer avec des conditions objectives pour produire le phénomène étudié ; mais la régularité des chiffres n'en serait pas atteinte. Nous découvririons une vérité d'interpsychologie au lieu d'une vérité de psychologie ; mais le résultat n'en serait pas moins objectif. Il est certain que toute notre science subit des conditions qui tiennent plus ou moins profondément à la nature du savant qui la fait. Toutes ces conditions ne sont pas transcendantales, certaines sont assurément psychologiques, puisque tout le monde n'est pas apte à faire de la science et que tous les hommes aptes à faire la science ne sont pas aptes à d'autres actions. Mais ce conditionnement éthologique, s'il limite, ne supprime pas la valeur de la science, puisque celle-ci ne porte et ne peut porter que sur des relations. Il est éternellement vrai qu'un esprit, admettant tous les postulats de la géométrie euclidienne, démontrera que la surface d'une sphère est égale à $4\pi R^2$; dans une psychologie moins rudimentaire, il serait éternellement vrai qu'un observateur donné jugerait vérace ou menteur un homme de caractère déterminé réagissant par telle parole à telles conditions. La seule question est donc de chercher si nous pouvons ou non, dans le cas présent, faire abstraction de l'observateur, en l'espèce, le répondant, comme d'une condition constante.

Quel serait le préjugé psychologique qui pourrait intervenir, non pour supprimer, encore une fois, mais pour compliquer l'objectivité des résultats ? On peut craindre que les répondants n'aient subi la pression d'une représentation collective *qui attribuerait la mendacité à certain type de hâbleurs imaginatifs et exubérants.* Parmi les Hollandais, il semble y avoir beaucoup de passionnés et de flegmatiques, d'après l'enquête même de G. Heymans et E. Wiersma ; ils doivent se retrouver en grand nombre parmi les médecins auxquels les organisateurs de l'enquête se sont adressés. D'après leur caractère même, à forte inhibition, ces observateurs doivent mésestimer ce type que les gens du Nord appellent quelquefois méridional, comme si la latitude méridionale n'était pas compatible avec des natures psychologiques très différentes. Au lieu d'observer si en fait telle ou telle personne ment plus ou moins, les médecins sollicités auraient répondu qu'elle ment ordinairement quand cette personne offrait le type ; à peu près comme Daudet a construit le personnage de Delobelle dans *Fromont jeune et Risler aîné,* sans se demander si tous les traits qu'il lui attribuait pouvaient objectivement se juxtaposer dans une personne réelle.

Que cette présomption soit vraisemblable, c'est ce que nous montrerons, puisque nous croirons devoir lui reconnaître un aspect de vérité ; nous devons donc l'examiner avec soin. Elle se heurte d'abord à un fait général : les répondants sont des médecins qui, par culture, sont formés à la recherche objective et par profession, habitués au diagnostic. Mais enfin, dans cette réponse, est enveloppé un appel déguisé à l'autorité qui comme tel, peut exciter une méfiance justifiée. Il y a une réponse plus décisive à faire à la critique qui, à raison de ce préjugé supposé, voudrait discréditer les résultats fournis par l'enquête sur la véracité : *la statistique attribue une véracité inférieure à la moyenne à des gens qui ne correspondent en rien au type du hâbleur exubérant.* Les amorphes sont calmes, posés, par suite du double fait que leur émotivité et leur activité sont réduites. Tandis que les nerveux, pour *le calme* (question 1), tombent au niveau de 24,1, bien au-dessous de la moyenne qui est de 55,8, les amorphes s'élèvent à 65,3, à côté des sanguins qui se

tiennent à 64,2. Non seulement les sanguins sont aussi calmes que les amorphes, mais comme eux encore, ils sont « *froids et objectifs* » (question 10) : puisque pour cette dernière propriété (M = 40,6), les nerveux n'atteignent qu'à 12,1 ; les colériques n'atteignent qu'à 10,9 ; les passionnés n'atteignent qu'à 29,6 ; mais les amorphes arrivent à 62,2 et les sanguins arrivent à 53,7.

Si donc les observateurs avaient docilement réagi à l'apparence des personnes qu'ils avaient choisies pour les étudier en attribuant la mendacité aux plus agitées, amorphes et sanguins devraient avoir été présentés par eux comme véraces : or, les uns et les autres ont, d'après les répondants, une véracité inférieure à la moyenne, tandis que les passionnés sont classés nettement au-dessus d'elle.

Les répondants ne peuvent donc être accusés d'avoir réservu la mendacité pour les émotifs-primaires ; ils ne peuvent no- plus être accusés de la leur avoir attribuée sans examen, puisé qu'ils reconnaissent encore 32,8 % de nerveux, soit 1 sur 3 s et 40,5 % de colériques, soit les 2/5, pour complètement digne; de foi.

Que reste-t-il de la critique présumée ? Ce fait seulement qu'ils ont, en conformité avec le préjugé commun, tenu les nerveux et les colériques pour les moins véraces des hommes. Mais de ce fait, deux interprétations sont possibles ; suivant la première, l'objectivité aurait été déformée par assimilation à un préjugé ; suivant l'autre, le préjugé serait conforme à l'objectivité. De ces deux interprétations, la seconde me paraît la vraie. Car aussi bien, il n'y a pas de préjugé si on entend par là une croyance sans raison. Quand un préjugé est individuel il peut dépendre de conditions spéciales à l'individu ou d'événements accidentels de son existence. Mais un préjugé commun doit dépendre de conditions communes. Il ne s'oppose donc à la vérité que comme l'explicite à l'implicite : la vérité d'une loi, particulièrement, est constituée par la connaissance claire d'un terme et de ceux dont il dépend ; le préjugé ne dégage pas ceux-ci. Au savant à les dégager, et de même qu'un médecin, familier avec beaucoup de cas d'une même maladie, pressent, dans certains traits communs à tous ces cas, une loi à découvrir, l'expérience commune pressent certaines vérités que la psycho-

logie doit dégager. Qu'il y ait donc un préjugé contre la véracité des émotifs primaires, ce n'est pas un argument contre la conception que nous avons esquissée et les chiffres qui la suggèrent, mais un argument pour elle.

A quoi sans doute on objectera encore que si le sens commun est surtout frappé de la mendacité des EP, et si les répondants s'accordent avec lui, on peut douter de la valeur de l'opinion sur laquelle ils s'unissent, en observant que ceux qui *paraissent mentir le plus* ne sont pas toujours ceux qui *mentent le plus.* On alléguera qu'un hypocrite, qui combine un mensonge savant en vue d'un résultat important, est plus coupable qu'un de ces étourdis ou de ces poètes, qui se font une réputation de menteurs en confondant ordinairement le réel et l'imaginaire.

A cette objection, il faut d'abord faire une réponse, qui, pour ne pas toucher à l'essentiel, n'en est pas moins indispensable, à savoir que la mendacité des EP n'est pas toujours si bénigne par les résultats, si innocente par l'intention, qu'elle paraît. Le mépris de la vérité est toujours grave; il peut être, chez un émotif primaire, inspiré par un égoïsme haïssable, c'est-à-dire tel que celui qui commet un mensonge, le haïrait chez autrui. Il y a des méchants séduisants, des criminels légers. Cette réponse accessoire introduit dans le débat principal : ce qui est acceptable dans l'objection présentée, c'est qu'à cause de l'ambiguïté de l'expression *mentir le plus*, il ne faut pas transformer la vérité objective des chiffres donnés et des conclusions déduites en une appréciation morale. *Mentir le plus* confond en effet un sens quantitatif et un sens éthique: « plus souvent » ou « plus gravement ». Comme le mensonge ne comporte pas de « dimensions », pour parler comme Bentham, la quantité ne peut en être qu'arithmétique. Ce que les observateurs saisissent et ce que la statistique exprime, c'est *la fréquence* du mensonge. Elle ne peut en aucune manière exprimer la *gravité* des mensonges fréquents ou rares. Un homme pourrait ne mentir qu'une fois dans sa vie et que ce mensonge fût à la fois si habilement combiné et si criminel que ce mensonge contînt plus d'immoralité que toutes les faussetés débitées par une de ces têtes faibles, qui mentent vingt fois par heure. C'est le sentiment commun. Un honnête bourgeois apparaît tout à coup comme un

escroc ; un comptable insoupçonné, comme un faussaire qui a systématiquement truqué ses écritures. Ceux qui vivaient avec lui sont surpris du contraste entre ce que l'événement révèle et ce que semblait être le criminel. C'est à cause de ce contraste que l'opinion devient violente contre lui, car, chaque fois que nous avons l'impression que le monde au milieu duquel nous vivons est comme miné, l'inquiétude nous prend, à la même manière dont elle prend Hamlet ; et nous nous demandons si tout ce à quoi nous avons accordé jusque-là notre confiance n'est pas aussi fragile.

Mais cette observation que les mensonges les plus graves ne sont peut-être pas ceux des EP ne va pas à l'encontre de ce qui vient d'être établi. A mesure que nous passons du mensonge improvisé par entraînement au mensonge par duplicité, de l'un et de l'autre au mensonge organisé, il doit se faire une réduction du nombre des mensonges. Le mensonge plus affectif est désiré par le menteur à cause de la satisfaction immédiate qu'il donne à une tendance forte. Comme on dit couramment, ce menteur ment « pour mentir », il ment « par plaisir ». Le mensonge plus réfléchi sera accompagné d'une représentation des effets, et, comme il ne peut pas ne pas apparaître au menteur qui calcule que ces effets ne sont pas toujours avantageux, sa réflexion même l'amènera à mentir à bon escient et en vue d'un bon rendement, et par suite à localiser son mensonge où il est utile de mentir. Le mensonge deviendra instrumental et, comme un instrument, ne sera employé que s'il peut servir. Il devra être moins fréquent.

Il n'y a donc aucune raison de penser que les chiffres utilisés soient les effets d'un préjugé sans objectivité, et il n'y a pas à chercher comment ce concours de mesures et de faits, qui vérifie la raison même, peut être sans raison. Tout ce qui reste de l'objection, c'est cette constatation juste que l'étude du mensonge n'est pas épuisée par une comparaison quantitative. Prendre un concept par la quantité, c'est le prendre par l'extension. Que la science doive commencer par là, cela ne veut pas dire qu'elle doive s'y tenir. La méthode expérimentale nous invite à poursuivre. En déduisant de la loi de *V* ses conséquences, nous passerons de la statistique du mensonge à sa morpho-

logie, de sa fréquence à ses modalités. Ce passage pourra se faire en deux temps : nous marquerons quelques conséquences générales des idées déjà appliquées à la véracité ; puis nous chercherons les espèces particulières de mensonge dont les divers caractères sont capables. Dans cette revue, nous procéderons toujours du plus au moins improvisé.

CHAPITRE V

CONSÉQUENCES GÉNÉRALES DE LA THÉORIE

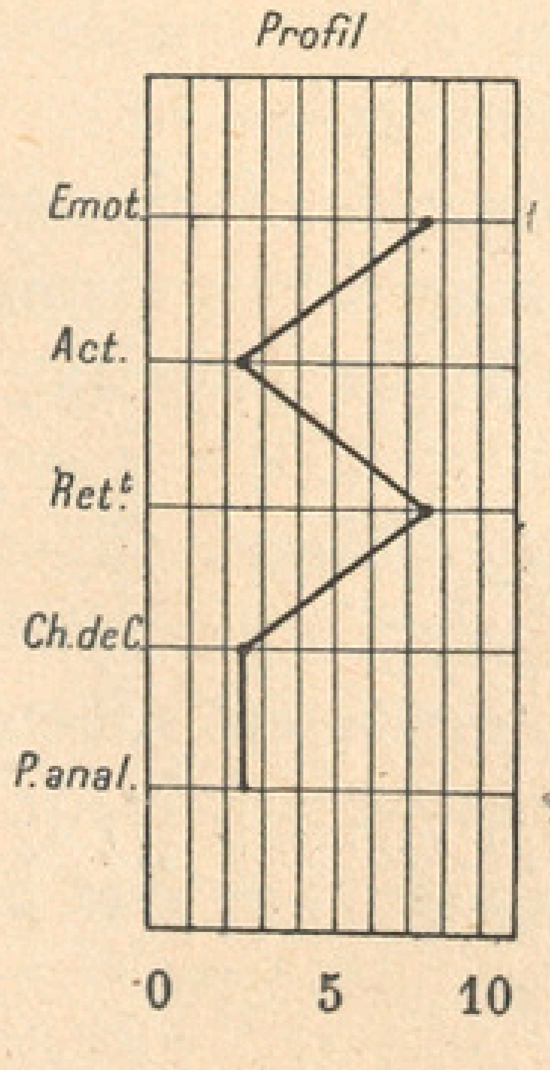
Dans ce chapitre, nous ne considérerons que des conséquences de portée générale, c'est-à-dire valables pour plusieurs caractères.

§ I. — L'effet du groupement EnASnL sur la véracité

Aux symboles employés jusqu'ici, nous ajouterons le symbole L (et nL) pour signifier la largeur du champ de conscience.

Nous nous proposons, dans ce paragraphe, d'esquisser la psychologie de « l'esprit faux » qui, en tant qu'il dépend de conditions intérieures à l'individu auxquelles celui-ci consent, est un manque de véracité intellectuelle. Dans cette détermination, nous partirons de l'

Observation X. — Jacques S..., 65 ans, EnAS facile à diagnostiquer du sous-type sentimental dur ; signes nombreux d'étroitesse de conscience (irritation presque immédiate contre les opérations manuelles un peu compliquées, inadvertance aux changements du milieu remarqués par tout le monde, manies, marottes, habitudes tyranniques).



Produit et fixe des jugements très nombreux du genre et de l'origine de ceux-ci :

α) Ayant eu à se plaindre d'un ancien élève de l'École Polytechnique dans une affaire, il en a gardé la conviction permanente que « les Polytechniciens ne valent pas tout le bruit qu'on fait autour d'eux » ;

β) Reçu aimablement par un homme dont l'amabilité toute mondaine l'a frappé, il lui accorde tous les mérites d'intelligence et de cœur ;

γ) Ayant eu maille à partir avec un Israélite, a étendu longtemps son ressentiment à tous les Israélites jusqu'au jour où il s'en est rencontré un pour s'attirer son admiration, d'ailleurs pour une raison aussi accidentelle que la précédente ;

δ) Il prononce en général sur le caractère *total* d'une personne d'après un acte ou même une apparence d'elle qui lui a déplu ;

ε) Il n'a d'ordinaire qu'un jugement sur une personne, un livre, une idée, une affaire. Ce jugement se consolide presque immédiatement, ne s'assouplit ni ne se nuance jamais, persiste avec une force incroyable sans nouvelle raison. Lié à la réputation d'entêtement.

Ce cas suggère les hypothèses suivantes :

1° La très forte secondarité consolide les associations faites ;

2° Du fait de l'émotivité, celles-ci procèdent d'un événement saisi partialement dans son rapport avec un sentiment fort ;

3° Du fait de l'étroitesse de conscience, ce qu'il y a de partial dans cette appréhension n'est pas corrigé par l'intervention de considérations supplémentaires ;

4° La faiblesse du pouvoir analytique et l'inactivité permettent que cette consolidation ne soit pas troublée.

Vérifions, autant qu'il est possible, si ces généralisations sont acceptables :

1° Que la secondarité d'abord favorise l'entêtement, que cette action s'exerce au maximum chez les nAS, c'est ce que plusieurs nombres de l'enquête autorisent.

En premier lieu, les réponses à la question 21, 1° : *s'attache avec opiniâtreté à des opinions une fois prises* (marottes, résiste à toute argumentation).

	%		%
P. am.	17,3	S. apath.	*44,7*
nerv.	19	sent.	*41,6*
sang.	13,7	flegm.	38,5
col.	15,6	pass.	30,8

De même les réponses à la question 22, 2° : *homme d'habitudes* (qui tient à de vieilles habitudes, à une division invariable de sa journée, au retour de ses divertissements, se sépare difficilement de vieux meubles et de vieux habits).

	%		%
P. am.	11,2	S. apath.	60,6
nerv.	15,5	sent.	*66,4*
sang.	12,6	flegm.	*63,1*
col.	15,6	pass.	59,6

Enfin, les réponses à la question 6, 3° : *tout à fait entêté* (inaccessible à un bon conseil, se butant sur une décision, malgré une nouvelle information) ;

	%		%
P. am.	*34,7*(1)	S. apath.	*21,3*
nerv.	19,5	sentim.	*21,2*
sang.	9,5	flegm.	18
col.	18,3	pass.	12,9

Si l'on rapproche les trois tableaux, on constate que les sentimentaux se classent, soit en tête, soit dans le groupe de tête pour les trois et qu'ils forment le seul caractère dont c'est vrai.

2° Que l'émotivité intervienne pour réfracter notre intuition de la réalité, cela résulte d'abord de son influence sur la véracité. A cette réfraction, il y a un grand avantage, car tous les faits ne sont pas équivalents pour la pensée et l'action. Notre vie se passe à chercher les points sensibles de la réalité ; de même qu'il faut découvrir le bouton caché d'une porte secrète, il nous faut trouver où agir pour que la réalité nous cède.

(1) Ce qui atténue la valeur de ce chiffre, c'est le petit nombre des amorphes observés.

Mais par ce souci exclusif, nous subjectivons l'objet, et, pour autant que la véracité est l'amour de l'objectivité, elle ne peut pas ne pas en souffrir. Il y a donc à craindre que l'émotivité n'intervienne souvent pour fausser l'intelligence.

On peut le vérifier d'abord par les réponses à la question 27, 2° *intelligent, sachant précisément ce qu'il sait, en état d'expliquer clairement* :

	%		%
E. nerv.	21,3	nE. am.	24,5
col.	35,4	sang.	43,2
sent.	40,7	apath.	46,8
pass.	57,1	flegm.	68,8

Il est remarquable que chaque catégorie d'émotifs comporte une moyenne inférieure à celle de la catégorie de non-émotifs qui ne diffère d'elle que par la non-émotivité.

Considérons maintenant la question 28, 1°, *connaissance des hommes.*

	%		%
E. nerv.	22,4	nE. am.	30,6
col.	29,2	sang.	49,5
sent.	39,8	apath.	48,9
pass.	54,3	flegm.	61,1

Même résultat.

Ces chiffres vérifient la méfiance traditionnelle de la philosophie intellectualiste à l'égard de l'affectivité ;

3° L'influence de l'étroitesse de conscience nous paraît résulter des faits et des raisons théoriques déjà allégués à propos des mensonges contre l'évidence. Quand on voit à quelles faussetés peut arriver un esprit fixé sur un jugement à la fois partial et indestructible, il faut admettre qu'il ne voit pas les raisons vues par tout le monde qui le contraindraient à l'abandonner. Cet aveuglement ne peut résulter que d'une restriction de la conscience interdisant de les accueillir, et par cet accueil, de leur conférer l'efficacité proportionnelle à leur valeur de droit. Quand cette fausseté est attaquée de front par un contra-

dicteur, on devine, chez le sujet qui l'affirme, un effort de défense pour la maintenir envers et contre tout, comme s'il pressentait qu'à regarder les objections en face, il ne pourrait leur échapper. Dans cette réaction, joue *la tendance*, une de celles qui sont les plus importantes dans la vie humaine et dont aucune étude n'a encore été faite, *à maintenir le genre et le rythme de vie qui correspond à l'éthologie du sujet* ;

4° Ce qui pourrait corriger l'unilatéralité de l'opinion inspirée par la partialité d'un sentiment et permise par l'étroitesse de la conscience, c'est le souvenir des autres opinions qui pourraient contre-balancer la première. C'est pourquoi en général la secondarité favorise la justesse de l'intelligence, comme le montrent encore les nombres des questions 27, 2° et 28, 1°, rangés, non plus en fonction de l'émotivité, mais en fonction de la secondarité.

	Q. 27-2	Q. 28-1		Q. 27-2	Q. 28-1
P. nerv........	21,3	22,4	S. sent.......	40,7	39,8
col.........	35,4	29,2	pass.......	57,1	54,3
am.........	24,5	30,6	ap.........	46,8	48,9
sang........	43,2	49,5	fleg........	68,8	61,1

La croissance d'un chiffre des colonnes de gauche au chiffre correspondant des colonnes de droite est sans exception.

Comment donc peut-il se faire que l'entêtement, qui ne peut aller sans compromettre l'objectivité de l'intelligence, se trouve favorisé par la secondarité ? C'est quand elle est unie à l'inactivité, comme le vérifient les réponses à la question 6, 3° (1). On comprend en effet que l'inertie de l'esprit, que l'inactivité favorise, entraîne le maintien des associations formées, *surtout quand l'aptitude à l'analyse n'est pas assez forte* pour en permettre la critique et la dissolution par la réflexion.

De ces faits, il paraît donc légitime de conclure que le centre de diffusion éthologique de l' « esprit faux » est chez les EnASnL ; mais, si nous avons présenté cette affirmation comme une conséquence générale de la théorie, c'est que les catégories

(1) p. 93.

voisines n'en peuvent pas être indemnes. Des EnAS aux EnAP, la fausseté d'esprit se primarisera : les affirmations passionnelles et unilatérales, de permanentes, deviendront successives ; mais cette fausseté à facettes sera moins irritante qu'une fausseté cristallisée, dont l'expression répétée dans les mêmes circonstances ne pourra pas ne pas frapper les assistants. Des EnAS aux secondaires actifs, la fausseté d'esprit pourra devenir plus dangereuse pour autrui à cause de ce que l'activité lui prêtera d'influence ; mais d'abord, en raison de ce qui a été dit, celle-ci l'atténuera ; en outre, elle frappera moins en raison de sa moindre immobilité.

Il va de soi que l'esprit faux, entendu comme l'adhésion, sinon définitive, du moins extrêmement solide, du sujet à un jugement évidemment partial pour l'esprit moyen n'est qu'un des défauts qui peuvent atteindre l'intelligence dans les divers caractères.

§ II. — La déformation pessimiste de la réalité

Dans cette étude rapide du défaut de véracité par partialité consolidée, c'est l'importance objective des jugements qui venait en considération. N'est pas moins intéressante l'importance subjective d'un jugement, son intérêt pour nous, son rapport avec nos tendances, c'est-à-dire ce fait qu'il rentre ou ne rentre pas dans l'extension des objets de nos aversions ou de nos attraits principaux. *Aura plus de retentissement en nous, proportionnellement à notre émotivité et à notre secondarité, un événement intéressant qu'un autre.* Ces événements, qui s'étalent entre le traumatisme affectif et la bagatelle que l'attention aussitôt éveillée déserte, peuvent se classer en deux groupes, les échecs et les succès aussi divers et nombreux d'ailleurs que peuvent l'être les tendances intéressées. Certaines personnes gardent beaucoup plus fortement le souvenir de ce qu'elles ont manqué ou souffert ; d'autres de tout ce qu'elles ont reçu d'agréable et de ce qu'elles ont réussi. Que la première disposition favorise le pessimisme, la seconde l'optimisme, on le voit tout de suite ; quelles conditions produisent le retentis-

sement des échecs, lesquelles celui des succès, c'est plus difficile à dire. Nous tâcherons de le déterminer sommairement.

Écartons d'abord la primarité. Que le primaire soit insouciant, d'humeur légère,

Question 16, 2° *insouciant* :

Moyenne secondaire, 26,5; moyenne générale, 44; moyenne primaire, 61,6 ;

Qu'il soit content de lui :

Question 47, 1° *content de soi :*

Moyenne secondaire, 30,5 ; moyenne générale, 39,7 ; moyenne primaire 48,8 ;

Rien d'étonnant, puisque l'avantage principal de la primarité est cette aptitude à l'oubli, cette renaissance perpétuelle qui, lorsqu'elle est associée à l'activité, elle-même renforcée par l'émotivité, devient un rebondissement, où la conscience garde toujours la souplesse d'une aisance non inhibée. Le groupement EAP équivaut à une fontaine de Jouvence.

Mais ici, où il s'agit du fort retentissement d'expériences heureuses et malheureuses, ce ne peut être que de secondaires qu'il s'agit. Pourquoi certains sont-ils pessimistes, d'autres optimistes ? Je crois que leur distribution, *quand elle n'est pas faussée par l'expérience de malheurs objectifs supérieurs à la moyenne*, dépend de trois facteurs :

1° *L'activité.* — Plus elle est forte, plus elle facilite la réaction aux événements au moyen d'idées.

Question 16, 1° *anxieux et inquiet* :

Moyenne nA, 32,75; moyenne générale, 30,75; moyenne A, 28,75.

Il y a au contraire dans la forte inactivité, une inertie qui livre aux événements, comme le prouve la supériorité de l'indécision chez les inactifs :

Question 8, 2° : *indécision*: M_{nA} 50,65 ; Mg 36,5 ; Ma 22,35. Si on objecte qu'elle livre aussi bien aux événements heureux, je ferai observer que des événements deviennent ordinairement heureux ou plus heureux, quand nous contribuons à les faire, puisque la finalité est le caractère essentiel de toute action consciente, et que, pour cette raison, les plus actifs doivent obtenir plus de succès que les moins actifs. Le travail ne serait pas si fortement recommandé par les moralistes s'il en était autrement.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2° *Le degré de l'émotivité.* — S'il est vrai que le sentiment est une tendance, il doit toujours sortir de la conscience d'un manque et doit toujours par conséquent impliquer quelque douleur ou, si on veut limiter cette expression aux douleurs proprement nerveuses, quelque « désagrément ». Léger quand le sentiment sera faible, par exemple, dans la faim légère, il sera grave quand la faim deviendra forte. L'affaiblissement de l'émotivité doit rendre les besoins moins impérieux et atténuer l'inquiétude, comme le vérifient les réponses de la question 16.

Question 16, 1° *anxieux et inquiet :*

nE		E	
Amorphes	13,3	Nerveux	28,7
Apathiques	34	Sentimentaux	54,9
Sanguins	12,6	Colériques	24,9
Flegmatiques	29,8	Passionnés	47,7

L'augmentation est régulière d'une colonne à l'autre.

3° Il faut ajouter, je crois, à ce que l'enquête permet de saisir, l'importance de l'*esprit analytique.* En effet, celui-ci est déjà favorisé par l'activité et la réduction de l'émotivité en général. Mais en outre, il est probable qu'à égalité d'activité, de secondarité et d'émotivité, celui de deux hommes pour qui la vie est le plus triste, est celui chez qui l'esprit d'analyse est le moins fort. Le pessimisme d'un philosophe doit être déjà moins douloureux que celui d'un homme qui ne l'est pas, puisqu'il doit trouver quelque consolation dans l'exercice de la pensée philosophique. Pour Lucrèce la philosophie épicurienne donne le bonheur ; et on a pu intituler un livre « *l'Optimisme de Schopenhauer* ».

Il y a des raisons très fortes en faveur de cette dernière thèse :

1° L'intelligence est optimiste par nature, car elle peut se proposer l'un ou l'autre de deux objets. L'un est analyser, chercher la loi dans le fait. Mais, par cette analyse, elle détruit le fait et le dépouille de ce qu'il a, comme tel, d'affectif. Toutes les méthodes qui conduisent à l'ataraxie stoïcienne consistent à reconnaître la nécessité, c'est-à-dire la loi, dans le concret,

c'est-à-dire dans le fait. L'autre est organiser, construire plusieurs faits pour en constituer un ensemble harmonieux. Par cette synthèse, elle obtient la finalité. Dans un cas comme dans l'autre, elle dépouille le fait de ce qu'il a de fragile ou de ce qu'il a de limité. Par l'analyse, elle obtient le durable sur lequel nous pouvons nous reposer ; par la synthèse, elle exclut la contradiction qui nous déchirait. Toute notre vie consiste à résoudre des conflits pour parvenir à l'ordre. Aux conflits est attachée l'affectivité ; à l'ordre tend l'intelligence.

Particulièrement le passage de la perception à l'abstraction, de la jouissance ou de la souffrance du concret à l'analyse, entraîne un assoupissement de l'émotivité, toujours douloureuse en quelque degré, puisque même la jouissance cesserait d'être si elle était la satisfaction complète du désir. A l'inquiétude, l'intelligence substitue la pensée de l'objet. Certes, l'abstraction de cet objet fait sa froideur, mais dans une loi ou dans un ordre de lois, il y a une réalité où l'intelligence trouve son but. L'optimisme absolu, celui qui nie le mal est l'œuvre de penseurs froids, comme Leibniz, pour qui l'ordre des idées est une possession certaine, que la confusion du sentiment ne peut que compromettre.

2° Cette déduction est confirmée par de nombreuses expériences, objectives ou introspectives. Spontanément nous tâchons d'atténuer la douleur d'autrui en assurant la domination de sa pensée sur son cœur. Nous-mêmes, quand l'étourdissement produit par une émotion trop forte est atténué, nous collaborons avec l'action du temps en la soumettant, elle, ses causes, ses effets, à notre réflexion, et à mesure que nous la pensons davantage, nous la dominons. *Tout se passe comme si une force cherchait une issue et que la réflexion lui en trouve une.* Si sans doute la secondarité et l'esprit d'analyse avaient été assez forts chez Vigny, il eût fait de la philosophie plutôt que de la poésie, et sa souffrance, qui lui suggérait des vers, se fût volatilisée et transformée en idées.

3° Toute la vie psychologique est dominée par l'opposition entre le sentiment et la pensée : aucune n'est plus familière à la littérature morale de tous les temps.

4° Elle permet de résoudre une difficulté laissée indécise

par G. Heymans en psychologie féminine. Sa principale conclusion est que l'émotivité moyenne des femmes contrarie chez elles l'aptitude à l'analyse, de sorte que leur infériorité analytique serait dérivée. Je pencherais à croire, sans rien ôter à la thèse de G. Heymans, que l'aptitude à l'analyse par elle-même, ou, au sens où nous avons employé cet adjectif plus haut, cette aptitude pure est moins forte chez la femme moyenne que chez l'homme moyen. Cette hypothèse expliquerait en même temps, d'abord que l'aptitude à l'esprit soit plus forte chez les hommes que chez les femmes, bien qu'elle soit favorisée par l'émotivité (1), et deuxièmement, que l'émotivité féminine soit plus douloureuse que celle des hommes, bien qu'elles soient en moyenne plus actives qu'eux (2).

D'après cette discussion rapide où nous ne pouvons qu'effleurer une question importante et délicate, à examiner pour elle-même, la *disposition au pessimisme devrait être maximale chez les EnAS.* En effet :

a) d'après l'enquête biographique, les EnAS sont « *dyscolistes* » aux taux de 57 % (après eux, les EAS n'atteignent qu'à 38 % ; la moyenne est de 22 % ;

b) d'après l'enquête statistique :

Question 15, 2° : *mélancoliques*,

EnAS : 9,7 % (nEnAS : 9,6, moyenne 5,2).

Question 16, 1° *anxieux et inquiets*,

---

(1) Cf. G. Heymans, *Psychologie des Femmes* (trad. franç.), p. 176 sqq. Dans ce passage, la moindre aptitude des femmes à l'esprit est expliquée par le dyscolisme de l'émotivité féminine. Mais sans doute l'émotivité masculine peut être aussi dyscoliste. De même la secondarité peut, chez l'homme comme chez la femme, prolonger les émotions douloureuses. Admettons au contraire que le pouvoir analytique soit en lui-même plus grand chez l'homme moyen que chez la femme moyenne : d'abord la tendance supérieure de l'homme à associer par ressemblance au lieu d'associer par contiguïté (*op. cit.*, p. 92, p. 176), en est fortifiée ; en outre, la femme serait moins protégée contre la douleur par le secours que l'homme trouve dans l'objectivation des causes de souffrance au moyen de la réflexion analytique, et cela doit la faire plus dyscoliste.

(2) Avec l'opinion proposée dans la note précédente sur la moindre puissance analytique des femmes, coïncide le sentiment de Gorphe, *La crit. du témoign.* Après avoir rappelé les résultats contradictoires, donnés par la méthode des tests sur la véracité relative des hommes et des femmes (III, p. 163-165), il conclut, comme Heymans que la véracité féminine est bonne, mais que le manque de critique de soi est « à peu près la seule infériorité testimoniale des femmes » (p. 389). Or, on voit bien comment ce défaut d'esprit critique n'est qu'une application de l'infériorité analytique. L'autorité de Gorphe est accrue par sa familiarité avec les affaires judiciaires : c'est un magistrat.

EnAS : 54,9 % (EAS : 47,7 ; nEnAS : 34 ; moyenne : 30,7).

Question 47, 2° *mécontents de soi,*

EnAS : 51,3 % (EAS : 44,7 ; moyenne : 32,4).

Il en résulte que la déformation pessimiste de la réalité doit être plus familière aux EnAS qu'aux autres.

Si l'on voulait suivre les efforts d'un EnAS pour échapper au pessimisme auquel son caractère le prédispose, l'exemple de Maine de Biran serait l'exemple le plus favorable à la caractérologie. De l'EnAS (sans doute à conscience large), il a tous les caractères : honnêteté et concience souvent défavorables à ses succès sociaux, passion de l'analyse de soi s'exprimant par une philosophie qui cherche dans « le fait primitif du sens intime » la réalité qu'il refuse aux notions, sensibilité extrême aux variations atmosphériques et aux impressions coenesthésiques dont il remplit son « *Journal intime* ». Pendant la première partie de sa vie jusqu'en 1812, l'analyse psychologique lui permet de se reprendre ; mais les fortes émotions de 1813-1815, l'âge aussi s'avançant, lui font ressentir plus fortement sa faiblesse envers tout ce qui relève du système sensitif simple. A ce moment éclate la différence entre l'*ambition aspiratrice*, qui est le trait essentiel des EnAS et *l'ambition réalisatrice* des EAS. Ce n'est pas le moindre effet de l'inactivité chez les EnAS, du moins chez ceux qui sont capables d'analyse, que de renverser à chaque instant la ferveur naissante en réflexion. Ils aspirent à la foi sans pouvoir y atteindre, tantôt la critiquant comme Biran à ses débuts, tantôt l'espérant en vain, comme il fit plus tard, quand il aspira vers la confiance religieuse de l'ESA Pascal, comme vers un idéal en fait rarement accessible pour lui. Quand dans cette lutte, les sentimentaux échouent, la rumination mentale et la maladie de la persécution les guette.

§ III. — L'influence de l'age sur la véracité

Comme autre facteur influant sur la véracité, il faut maintenant considérer l'âge, ou, si l'on veut, l'âge mental. En effet, toutes choses égales d'ailleurs, *la masse des expériences*, dont le

retentissement constitue la secondarité, *doit être d'autant plus nombreuse que le sujet a eu un passé plus long.* Il doit en résulter que tout se passe comme si la secondarité générale croissait, ou pour respecter le postulat de l'invariabilité du caractère, qui n'est que l'application du principe d'identité à l'éthologie, comme si la secondarité générale était multipliée par un coefficient proportionnel à l'âge. Si cette hypothèse est exacte, toutes les propriétés qui dépendent de la secondarité doivent croître (ou décroître) avec lui. Or, nous avons vu que la véracité est favorisée par elle dans une mesure que le coefficient 0,6 représente. Il doit en résulter que la véracité moyenne croîtra avec l'âge.

En faveur de cette conséquence, on peut d'abord alléguer le sentiment général sur l'enfant. Celui-ci est généralement présenté comme léger, étourdi, crédule, facile à séduire et à tromper, quand son imagination est sollicitée, toujours prompt à tromper les autres (1). Sans doute cette appréciation intuitive est-elle très grossière. Jusqu'à maintenant, la psychologie traite de l'enfant, aussi bien que de l'homme, à la manière d'une zoologie qui étudierait l'animal sans le souci des différences entre les animaux. Or, il faut, pour qu'une science obtienne des résultats, que la réaction, fournie par les objets étudiés, soit la même quand les conditions qui agissent sur eux sont les mêmes. Cela n'est pas vrai des hommes si on les considère pêle-mêle. Ce qui le vérifie (la pratique est ici plus intelligente que la théorie), c'est que nous n'attendons pas dans nos relations quotidiennes avec les autres, qu'ils réagissent uniformément à nos actions, mais nous varions celles-ci pour améliorer celles-là, suivant notre connaissance plus ou moins sommaire du caractère d'autrui. Ce qui est vrai des hommes doit l'être des enfants, puisque l'enfant évolue vers tel homme comme l'embryon vers tel adulte ; et en effet, tous les enfants que j'ai étudiés d'un peu près, m'ont manifesté très tôt un caractère,

(1) Cette opinion se trouve par exemple exprimée par E. Dupré, *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*, Paris, Payot, 1925, p. 7. Elle a pour elle les exemples nombreux et classiques des mensonges d'enfants en justice. Elle est de notre temps favorisée par la tendance à prêter à l'enfant comme au primitif une « mentalité prélogique », qui s'est opposée à la conception de l'enfant « petit homme ».

qui les apparentait à l'une des constitutions d'adultes. Il y a des enfants, on pourrait dire des bébés sérieux et des enfants frivoles, des enfants froids et d'autres violemment émotifs, et ainsi de suite. Certains enfants de six ans ont déjà le sérieux d'adultes de quarante ans, et il y a des adultes que ces enfants jugent puérils. Les exemples alignés par les psychiâtres sont ici peu décisifs, car d'abord leur expérience porte sur des cas extrêmes, elle est faussée par les conditions d'une sélection objective (1) ; en outre, il n'y a guère plus à tirer de faits non classés qu'un psychologue peut rassembler que de ces listes d'époques ou de peuples, données par Westermarck quand, dans « *L'origine et le développement des idés morales* », il passe en revue les divers devoirs (2).

La logique n'exige pas que l'identité indispensable à l'éthologie entre l'enfant et l'homme soit une identité absolue ; et cette remarque permet de reconnaître sa valeur au sentiment souvent exprimé que l'enfant n'est pas un petit homme. D'abord, si l'on veut garder au temps sa réalité de durée créatrice, tout développement est une histoire imprévisible. C'est avouer que la science ne saisit que des abstractions dont l'application à l'expérience exigera toujours le risque, une mise au point, le sens de l'opportunité. Mais si la science n'est pas absolue, elle est possible, c'est au moins le postulat de quiconque travaille à l'étendre : il faut donc qu'à mi-chemin, pour ainsi dire, du principe de l'emboîtement des germes qui nie l'histoire et du principe d'une épigénèse absolue, qui nie la science, on croie à la persistance d'identités directrices, ou si l'on préfère, d'un épanouissement à l'intérieur du développement biologique. Si l'âge est un facteur, il doit y avoir pour tous les caractères une direction de développement, résultant de l'accumulation des actions externes et internes subies par l'enfant. C'est le

---

(1) Ou les enfants sont amenés au psychiâtre parce qu'ils sont anormaux ou mentalement malades ; ou ils ont été l'objet d'une intervention judiciaire. Or, si l'on s'en réfère aux cliniques psychopathiques, qui doublent aux États-Unis les tribunaux pour enfants, les enfants qui y sont étudiés sont en minorité des normaux (17 % seulement d'après une statistique de New-York en 1918.) Cf. E. Claparède, *Comment diagnostiquer les aptitudes chez les écoliers*, Paris, Flammarion, 1924, p. 27, n. 1.

(2) E. Westermarck, *The origin and development of the moral ideas*, 2 vol., Londres, Macmillan, 1906.

point de départ de ce développement que le sens commun, inspiré par la familiarité avec beaucoup de cas, reconnaît comme le caractère général de l'enfant. On peut l'exprimer en disant que, abstraction faite de ses modalités éthologiques, le développement de l'homme l'éloigne progressivement du type des EnAP vers celui des nEnAS ; de l'enfance à la vieillesse, on passe de l'empire des émotions à celui des habitudes. Mais si un EAS jeune ressemble plus à un EnAP qu'un EAS vieux, cela ne veut pas dire qu'un EAS jeune soit identique à un EnAP jeune.

Ces remarques générales doivent se vérifier à propos de la véracité. D'une part, le sens commun, qui se prolonge dans le sentiment des psychiâtres, est porté à craindre que les enfants ne déforment ce qu'ils rapportent; de l'autre, certains enfants sont plus véraces que d'autres, ou menteurs autrement que d'autres. Considérons la première thèse. J'ai observé trois fois des gens du peuple interrogeant des enfants : les trois fois, ils ont donné des signes de doute et de méfiance. Quand on dit que « la vérité sort de la bouche des enfants », c'est pour signifier qu'ils trahissent les adultes parce qu'ils ne voient pas la relation entre ce qu'ils rapportent et tel autre événement que l'adulte ne voudrait pas révéler. Mais le proverbe par lui-même et le fait qu'il exprime ne prouvent ni ne démentent la véracité enfantine. Le sentiment général sur les enfants s'exprime par la littérature écrite pour eux. Elle accentue nettement les caractères de la littérature pour adultes dont on peut dire très généralement qu'elle est faite *pour donner aux sentiments une satisfaction plus économique qu'une satisfaction objective.* Le goût de la littérature d'imagination est, nous aurons à y revenir, maximum chez les EnAP : ici encore, l'enfant se rapproche de ce type psychologique par son goût pour les récits légendaires, les aventures, les rêves et tous les écrits qui inventent un monde plus pathétique que le nôtre. Quoi d'étonnant que l'enfant distingue souvent mal entre une perception ou un souvenir et l'altération qu'il leur fait subir ? Mais d'abord, la littérature pour enfants contient d'autres œuvres ; en outre, elle ne convient pas à tous les enfants, car beaucoup lisent peu, ou lisent autre chose. Il faut donc revenir vers la diversité éthologique des

enfants et l'on peut espérer que ce retour servira très utilement la caractérologie, car l'observation et le classement des enfants plus simples et plus assujettis que les hommes seront plus aisés.

A ces observations générales, il serait souhaitable d'ajouter des indications précises. Une est fournie par l'enquête *scolaire* (1) d'Heymans qui a porté sur des garçons et des jeunes filles de quatorze à dix-huit ans : la question 65 porte sur la véracité. Celle des garçons est de 32,4 ; celle des filles de 48,6. Il est notable que des chiffres voisins sont donnés par les réponses venant des gymnases et celles qui viennent des « realschulen » : ce qui renforce la valeur des chiffres. La moyenne générale est donc de 40,5. Le chiffre est sensiblement inférieur à la moyenne fournie par l'enquête de l'hérédité qui est, rappelons-le, de 64 et de la moyenne calculée en fonction de V qui est de 59,5. Si, au lieu de comparer les chiffres généraux, on préfère comparer les chiffres de chaque sexe, le résultat est le même. D'après l'enquête scolaire, comme d'après l'enquête sur l'hérédité, la véracité féminine est supérieure à la véracité masculine.

	Hommes ou garçons	Femmes ou jeunes filles
Enquête scolaire........	32,4	48,6
Enquête sur l'hérédité...	62,6	65,2

Mais pour les deux sexes, la véracité des adultes est supérieure à la véracité des jeunes gens.

Assurément, on peut se demander dans quelle mesure il est légitime de comparer les chiffres de deux enquêtes différentes. D'abord, les observateurs de l'enquête scolaire n'ont pu juger de la véracité de leurs élèves masculins ou féminins que dans les conditions particulières de la vie scolaire ; en outre, on ne peut exclure *a priori* l'hypothèse que les maîtres, professeurs de morale, ayant autorité sur leurs élèves, aient été plus sévères

(1) G. Heymans, *La Psychologie des Femmes*, trad. franç., Paris, Alcan, 1925, p. 32-33. Résultats : p. 300, sqq.

que des médecins, habitués à fréquenter toutes les infirmités humaines. Néanmoins, il est vraisemblable que cette différence d'appréciation n'aurait pas suffi à produire la différence relativement sensible des deux chiffres. Si cette conjecture est admissible, elle autoriserait l'affirmation que la véracité juvénile est au moins en fréquence inférieure à la véracité adulte. Cet accroissement s'expliquerait en gros par l'accumulation des expériences. La secondarité créerait une structure associative où l'émotivité viendrait travailler, comme un torrent canalisé sur des turbines, au lieu de se perdre en paroles moins adaptées.

§ IV — Véracité et franchise

Les conséquences générales de la loi de V, qui viennent d'être indiquées, dépendent de la secondarité ; celle que nous allons définir est liée à l'émotivité et principalement au groupement EP. Si le mensonge n'est que l'expression verbale ou pratique d'un déséquilibre de tendances, il faut s'attendre à ce que les tendances, momentanément refoulées, reprennent ultérieurement leur efficacité ; et s'il arrive ultérieurement que des tendances fortes, qui ont été provisoirement refoulées, s'accordent avec la véracité pure, qui l'a été aussi, et que toutes ensemble soient favorisées par les circonstances extérieures, la même impulsivité qui, chez les primaires surtout, a engendré le mensonge, engendrera l'aveu. C'est ainsi que des parents et des magistrats arrachent aisément à des émotifs, dont la secondarité n'est pas trop forte, une confession, qui peut être grave pour ceux qui avouent.

Il serait donc *inexact de confondre véracité et franchise.* La véracité est froide, intellectuelle ; elle est la tendance à reconnaître ce qui est et la difficulté de s'en écarter; il y a toujours, dans la franchise, un élan surajouté, un intérêt supplémentaire. Plus que la véracité, la franchise est sociale. Elle suppose des témoins, les brave ou au moins les affronte ; serait-ce pour recevoir leurs éloges. La franchise est plus ou moins accompagnée du sentiment qu'il y a mérite à être franc ; la véracité, au

contraire, doit se paraître à elle-même naturelle, puisqu'elle ne procède de rien d'autre que d'elle-même (1).

Dans la mesure où la franchise intéresse davantage l'émotivité générale ou spéciale, elle doit vérifier l'une des lois les plus importantes de celles qui s'appliquent à l'émotivité, c'est celle qu'on peut appeler *la loi d'oscillation.* On peut formuler cette loi de diverses manières ; ce sera ici sous la forme suivante : *chaque fois que, par suite de l'action concordante des conditions externes et de l'émotivité, la conscience, livrée à une tendance forte, est entraînée plus fortement encore dans un sens, cette oscillation appellera une oscillation proportionnellement aussi forte dans le sens opposé.* La conscience est pendulaire. La hiérarchie des tendances moyennes crée l'état normal de chacun de nous. Que les circonstances intéressent fortement, à cause de l'émotivité générale, l'une de nos tendances, la conscience penche vers elle, mais elle reviendra, quand les circonstances auront cessé, d'autant plus fortement vers la tendance inverse. C'est un aspect du *fait général de l'autorégulation*, aussi remarquable dans la vie psychologique que dans la vie organique. Mais cette autorégulation est capable d'oscillations et même de dérèglement. Tout se passe ici comme dans l'opposition du sympathique et du parasympathique. Le sympathique accroît la tension artérielle ; il dilate la pupille; il accélère le cœur; au contraire, le parasympathique, formé par le pneumogastrique et le nerf pelvien, diminue la tension artérielle; il rétrécit la pupille; il ralentit le cœur. D'après Hans Meyer, le premier est hyperthermisant; le second, hypothermisant; de leur équilibre, résulte la température de 37°. Mais dans cette opposition, les deux termes en présence peuvent, suivant les individus, avoir une inégale importance. Par la méthode d'Eppinger et Hess, ou plus simplement par le réflexe oculo-cardiaque de Dagnini et Aschner, on peut distinguer les sujets, chez qui l'influence du

(1) Cf. Paulhan in *Journal de Psychologie norm. et path.*, 1926, p. 199. « L'expansion du présentiste le revêt assez souvent de l'apparence de la franchise. Elle est une moitié de cette qualité, l'autre moitié est la véracité que l'observateur superficiel est enclin à ne pas bien distinguer de la première ou à supposer naturellement associée à celle-ci. » Nous noterons les coïncidences entre les conclusions de M. Paulhan et les nôtres, absolument indépendantes les unes des autres et obtenues par des méthodes différentes, parce qu'elles vérifient l'objectivité de l'éthologie.

sympathique domine (ou comme on dit, les sympathicotoniques), de ceux qui sont surtout sous la dépendance du pneumogastrique ou les vagotoniques. Chez d'autres, les deux systèmes paraissent exaltés. Sans doute ces oscillations ne deviennent-elles violentes que chez les psychopathes, mais ceux-ci ne peuvent qu'accentuer des dispositions qui, avec une moindre intensité, se retrouvent chez les normaux. Il faut donc s'attendre à ce que la vie psychologique de ceux-ci exprime, en connexion d'ailleurs avec les actions endocrines, l'influence de l'innervation végétative, et que, comme elle, l'émotivité psychologique soit formée d'oppositions.

Chez l'individu moyen, cette opposition se manifeste d'abord dans le fait que l'émotivité fatigue. A une crise émotive succède nécessairement une dépression. Mais chez l'émotif, pour lequel la moyenne d'émotivité est plus élevée, les oscillations se feront à l'intérieur de l'émotivité même ; elles porteront sur l'émotivité spéciale et le sujet passera d'une tendance concrète à la tendance opposée. Tant que cette tendance concrète sera encore une tendance générale, l'alternance sera cyclothymique. On peut vérifier à ce propos, dans la documentation de l'enquête sur l'hérédité, cette idée déjà indiquée que l'action de l'émotivité et par suite l'oscillation émotive est maximale chez les émotifs inactifs :

	nEnA	EnA	nEA	EA	Moy. gén.
	—	—	—	—	—
Question 15, 3°. *Variation d'humeur* M =	23,35	60,45	20,85	42,25	36,7

Quand la tendance concrète sera plus spéciale, l'alternance sera objective : elle portera sur les objets (1) :

(1) Pour éviter toute confusion, il importe de marquer que la propriété 15,3° *Variation d'humeur*, dépend de l'émotivité et faiblement de la secondarité, puisque les nombres relatifs aux primaires diffèrent peu des nombres relatifs aux secondaires correspondants et dans des sens opposés, tandis que la propriété 19,1° est sous la dépendance marquée de la secondarité.

	Moy. prim.	Moy. sec.
	—	—
Variation dans les sympathies..........................	44,25	7,1

	nEnA	EnA	nEA	EA	MG
	—	—	—	—	—
Question 19, 1°.					
Variation dans les sympathies M =	18,5	35,4	19,4	29,45	25,7

Il n'est pas étonnant que cette loi d'oscillation s'applique à la véracité. Quand celle-ci devient un objet pour d'autres tendances, ou seulement que l'émotivité vient se déverser en elle à cause de l'objet particulier auquel elle se rapporte momentanément, elle se change en franchise. Mais si la loi d'oscillation est vraie, à cette franchise, qui est la forme affective de la véracité, s'opposera la forme affective de la mendacité, qui est au mensonge ce que la fanfaronnade de vice est au vice en général. C'est le cynisme qui, sous sa forme affective, est une vanterie du mensonge (1).

Peut-on vérifier ces considérations sur la franchise autrement que par des observations théoriques ou qualitatives ? On en trouve une vérification, il est vrai, rudimentaire, dans la comparaison des questions 21 et 65 de l'enquête scolaire (2).

	Garçons	Filles
	—	—
Pour la question 65 : *vérace*	32,4	48,6
Pour la question 21 : *avouer franchement une faute* (pour ne pas mettre les autres dans l'embarras)	24,4	33,8

Ces chiffres sont remarquables :

1° En ce que les derniers sont plus bas que les premiers : en

(1) Il ne faut pas confondre le cynisme-fanfaronnade de vice, qui est un cynisme affectif, avec la véracité constatant le mal, le vil, comme cette véracité reconnaissant les conditions organiques inférieures d'un sentiment supérieur. Mais comme il n'y a pas de caractère sans quelque émotivité, il n'est pas douteux que la dépréciation sceptique et ironique de la réalité n'est jamais innocente de cynisme, par exemple chez les sanguins. Les primaires sont souvent sceptiques par incapacité de systématiser, puisque la systématisation suppose la conservation de beaucoup d'expériences passées. Le cynisme intervient pour leur fournir la vérification de leur scepticisme. Plus ironique chez les sanguins (A. France), plus rare chez les colériques, que leur activité, renforcée par l'émotivité, ramène à l'optimisme et tourne vers l'apologie de la nature (Diderot), il rejoint chez les nerveux le goût du pervers. Comme leur franchise tire la véracité au-dessus d'elle, leur cynisme la rabaisse au-dessous d'elle-même. Au nom de la véracité, on enlève à la véracité sa froideur et son désintéressement objectif.

(2) G. Heymans, *Psychologie des Femmes*, trad. franç., p. 306 et p. 302.

effet, cette forme de véracité doit être moins fréquemment constatable que la véracité en général ;

2° En ce que le rapport des garçons véraces aux filles véraces qui est de 66,6 %, est voisin du rapport des garçons francs aux filles franches, qui est de 72,2 %, ce qui appuie l'objectivité des résultats d'ensemble.

Aussi l'on peut comprendre que l'émotivité, ordinairement défavorable à la véracité, lui devienne favorable, quand il arrive que certaines tendances, comme par exemple l'altruisme, viennent momentanément refouler les tendances, qui ont précédemment provoqué un mensonge, dans ce cas, l'égoïsme. Mais comme le concours général de circonstances qui est nécessaire pour produire l'aveu par franchise est relativement rare, cet effet favorable de l'émotivité disparaît dans les statistiques d'ensemble de la véracité par rapport à son action ordinairement défavorable.

§ V. — De l'altération affective a la duplicité et au mensonge instrumental

Jusqu'à maintenant, nous n'avons considéré le mensonge comme intentionnel, qu'en tant qu'il procède d'une tendance forte du sujet, devenue exclusive à la fois par le rétrécissement du champ de conscience, par l'affectivité et par l'exclusion primaire du passé. Mais il y a pour un acte humain, une autre manière d'être intentionnel, c'est d'être réfléchi. Au désiré s'oppose le décidé. Pour s'en rendre compte, il suffit de considérer n'importe quel exemple physique ou biologique. Par inadvertance, je renverse un objet dont la chute produit un bruit curieux ; impliquant que la chute est la cause du bruit, je me représente que la chute reproduira le bruit et, pour l'amener, je produis à nouveau la chute. *D'involontaire, par la médiation d'une idée dégagée par analyse, l'acte est devenu volontaire ;* le désir du bruit, issu de l'étonnement produit par sa première réalisation, a été la tendance motrice ; mais elle s'est adjoint l'idée plus ou moins claire de la fin, le bruit à produire. Au mobile, s'est ajouté le but. L'idée d'un rapport

causal s'est changée en moyen d'action. Il n'en est pas autrement quand je cherche à me rappeler le nom d'une personne pour le dire.

Il ne doit pas en être autrement non plus dans la psychologie du mensonge (1). Celui-ci doit se présenter d'abord à la conscience réflexive comme une altération affective résultant causalement de la toute-puissance momentanée d'une tendance. Mais la tendance qui produit cette altération y trouve satisfaction, et le plaisir éprouvé par le sujet (2) est une raison pour qu'ultérieurement le même sujet, si la tendance rencontre des obstacles, collabore avec elle en la renforçant d'autres tendances.

A mesure, notamment, que les intérêts indirects prédomineront chez le sujet sur les intérêts directs, le mensonge affectif cédera progressivement la place au mensonge réfléchi.

Tout de suite, on peut voir que trois conditions devront favoriser cette transformation :

1° *La réduction de l'émotivité.* — Plus celle-ci est forte, plus elle gêne l'analyse. L'émotivité est irradiante, envahissante : elle tend à absorber la conscience entière dans son mouvement, serait-ce pour la concentrer ensuite sur un objet particulier. La réduction de l'émotivité favorisera donc le morcellement de la conscience, et par suite la juxtaposition de fins différentes, mais hiérarchisées. Le menteur pense blanc et dit noir : il y a antagonisme entre les deux représentations, mais il essaie d'empêcher par ce qu'il dit, un effet de ce qu'il pense, absolument de la même manière que nous opposons nos fins propres à la nature qui, si elle était livrée à elle seule, réaliserait des effets

---

(1) Cf. Paulhan in *Journal de Psychologie normale et pathologique*, 1925, p. 190 : « On peut s'attendre à ce que le présentisme, qui crée l'expansion, suscite aussi le mensonge. D'abord, le mensonge spontané, imaginatif et sans grande malice. Si l'impulsif pense, s'il imagine, s'il rêve, il sera enclin à exprimer par des paroles les images qui le charment ou l'inquiètent, à les présenter comme des réalités, sans bien distinguer la réalité du rêve, le contrôle mental ne les ayant pas réduites à n'être que ce qu'elles sont... », p. 200 : « Le mensonge spontané et comme innocent du présentiste tourne souvent au mensonge profitable et plus ou moins volontaire. »

(2) P. Guillaume. *L'imitation chez l'enfant*, Paris, Alcan, 1925, p. 40, a noté déjà chez un enfant de 15 mois la répétition d'un succès qui a fait plaisir. A cause de ce plaisir même, l'acte, en l'espèce produire un son, au lieu de servir comme moyen, devient une fin. De même le mensonge, après avoir été spontané, puis moyen d'une fin, peut devenir une fin aimée pour elle-même.

tout autres que ceux que nous visons. De même que l'esprit scientifique est favorisé par la réduction de l'émotivité, le mensonge réfléchi, par lequel le menteur cherche aussi à s'assurer la domination de l'objet, doit être favorisé par elle ;

2° Mais, quand l'émotivité est intense, il y a une autre circonstance qui peut la soumettre à l'intelligence, c'est une *forte primarité* : chez les sujets à émotions fortes et courtes (ceux que la théorie des constitutions humorales appelait les colériques), l'affectivité est caractérisée par une chute toujours assez brusque des émotions. Il est naturel, dans ces conditions, que l'émotion et la pensée sur elle, sur ses effets chez le sujet même et sur autrui, se succèdent dans la conscience si rapidement que cette succession devienne équivalente a une simultanéité. G. Heymans a déjà indiqué cette idée que l'union d'une émotivité, non seulement forte, mais spécifiée comme il faut, avec la primarité est la disposition la plus favorable à l'art, car elle permet de juxtaposer l'expérience des passions vives avec la réflexion technique, indispensable à leur expression artistique. Les mêmes considérations s'appliquent au mensonge affectif, et il est par conséquent vraisemblable que le mensonge, d'abord produit par la domination exclusive d'une tendance forte s'infléchisse, dès que l'expérience atténue l'émotion et suggère la réflexion, vers le mensonge réfléchi (1), de sorte qu'il deviendra difficile à un observateur de discerner l'instant où se fait le passage de l'enthousiasme à l'habileté, de l'ingénuité à la rouerie ;

3° Enfin la juxtaposition distincte du désir et de la réflexion dans la conscience sera d'autant plus aisée que la conscience sera *plus ample.* Dans la conscience étroite, la concurrence des représentations est difficile : elle aboutit presque immédiatement à l'élimination de l'une par l'autre. C'est ce qu'on peut observer chez le sujet de l'observation X (p. 91), chez qui tous les symptômes de l'étroitesse de conscience sont réunis, chacun

(1) Il doit même arriver qu'un inactif, trouvant dans l'émotion une force qui lui permette de surmonter son inactivité, la provoque avant de l'utiliser pour en tirer un effet utile. C'est une sorte de masochisme affectif quand l'émotion est douloureuse. L'intelligence dirigera cette force et l'utilisera éventuellement pour mentir utilement, de même que des artistes sollicitent des émotions pour en recevoir des idées esthétiques A ce moment, le mensonge devient deux fois voulu, dans l'émotion qui le rend possible, dans son utilisation qui le fait.

à un très fort degré. Il est inaccessible à toute considération impliquant la collaboration de plusieurs variables ; l'une ne peut s'introduire dans le champ de son attention sans en expulser l'autre. Après un moment d'embarras, il en sort en exprimant l'idée que la complication empêche la solution des questions et qu'il faut chercher « le simple, la ligne droite ». Une fois la simplification faite, sa conscience adhère fortement à l'opinion qui en résulte, de même que celle du menteur au mensonge, quand sa conscience est étroite. L'amplitude de la conscience doit entraîner l'effet inverse : la mystification, et plus grave qu'elle, le machiavélisme en suivent.

A mesure que la tendance inspiratrice du mensonge s'atténuera, l'intérêt de mentir décroîtra ; mais, si la secondarité est faible, cet intérêt restera fort par rapport aux tendances qui pourraient s'opposer à lui du sein de la subconscience. Comme son affaiblissement propre permet dans la conscience l'apparition de la réflexion, la décroissance de la mendacité, qui, d'après la théorie proposée, doit résulter de l'affaiblissement de l'émotivité, sera *en partie* compensée ou plutôt corrigée par des considérations de calcul, où les avantages indirects du mensonge remplaceront l'avantage direct, puisque, d'après l'hypothèse, la secondarité à son tour ne vient pas accroître l'importance des considérations lointaines sur les considérations prochaines. Insensiblement, le mensonge changera de caractère : l'altération affective de la vérité se muera en duplicité.

Admettons maintenant que la secondarité croisse et supposons qu'une tendance forte, individuelle ou sociale, intervienne encore pour inspirer un mensonge. *Ce sera moins fréquemment*, puisque cette tendance se heurtera à des tendances actuelles ou secondaires. Mais quand le mensonge se produira, la considération des intérêts directs ou des intérêts indirects, mais encore à courte portée, sera remplacée par la considération des intérêts lointains. Le mensonge ne dominera plus la conscience, mais s'y isolera comme un instrument s'isole dans la représentation du sujet qui l'utilise. De passion, il s'est fait réaction intellectuelle; de réaction intellectuelle, il se fera instrument. Il deviendra une technique, à emploi spécialisé, localisé, moralement beaucoup plus grave d'être clairement

connu de son auteur ; non plus réaction improvisée de défense, mais moyen de guerre, à fin de protection préventive chez les EnAS, à fin d'agression tyrannique chez les EAS. Nous allons suivre cette transformation ne esquissant la morphologie éthologique du mensonge. Au cours de cette esquisse, le mensonge improvisé deviendra le mensonge préparé, puis le mensonge prémédité, de même qu'il arrive à l'escrime qu'on riposte à une attaque, qu'on en prépare une par une feinte, enfin qu'on combine une série de coups, pour achever l'adversaire en lui poussant une botte secrète.

CHAPITRE VI

MORPHOLOGIE DU MENSONGE
LE MENSONGE DES EnAP

§ I. — Introduction

En procédant des conséquences générales aux conséquences particulières de la loi de la véracité, nous ferons deux étapes. La première est *la détermination des types*, que le mensonge doit présenter, suivant qu'il est conditionné par telle ou telle formule psychologique. Jusqu'à maintenant, nous avons fait à peu près complètement abstraction de *la nature des tendances* qui inspirent le mensonge, pour n'en considérer que l'intensité propre ou relative. Suivant cette nature, il est aisé de distinguer des formes très diverses de mensonge et d'en ébaucher la classification. Elle ne nous amène pas encore aux mensonges particuliers. En effet, un certain mensonge effectué, historique, résulte de la rencontre de telles conditions, dites externes, c'est-à-dire physiques, avec les facteurs éthologiques de la mendacité. Le passage de la théorie à la technique marquera donc une nouvelle étape de ce mouvement synthétique, qui, des conditions les plus générales de la vie psychologique, doit nous amener à l'action rationnelle sur l'individu.

Voici la classification générale et sommaire des types de mensonge que nous allons être amené à étudier. Elle part, comme le conseille l'étude déjà faite, des émotifs inactifs à fonction primaire :

EP : l'altération affective

1° EnAP : le mensonge par embellissement ;
2° EAP : le mensonge par exagération.

nEP : la duplicité

3° nEAP : le mensonge utilitaire ;

4° nEnAP : l'hypocrisie.

S : la dissimulation

5° EnAS : le mensonge par déformation systématique ;

6° EAS : AE > S, le bluff ; AS > E, le mensonge technique ;

7° nEAS : la simplification abstraite de la réalité par la véracité.

§ II. — L'altération affective

Nous devons prendre pour point de départ de cette étude monographique *l'altération affective*. Il y a altération affective de la vérité, toutes les fois que le mensonge résulte principalement de l'intensité d'une tendance et qu'il n'a d'autre fin que de lui donner une satisfaction directe. Une perception, un souvenir, une idée font souffrir un sujet ; il en souhaite la modification ; ce désir la produit au détriment de la vérité. A la place du réel, le réel met un rêve qui refoule la représentation du réel. C'est à l'altération affective que convient le mot de Pascal : « Quoique les personnes n'aient point d'intérêt à ce qu'elles disent, il ne faut pas conclure de là absolument qu'ils ne mentent point ; car il y a des gens qui mentent simplement pour mentir (1). » Ce n'est pas à dire évidemment que, dans ce mensonge prétendûment sans intérêt, il n'y en ait aucun. Il s'y trouve à proprement parler l'intérêt de mentir ; mais la pensée de Pascal en exclut tout autre et, par conséquent, ce que nous avons appelé l'intérêt indirect. On peut par exemple mentir pour mentir et savoir qu'on en tirera profit : le texte de Pascal exclut cette seconde fin.

On pourrait allonger indéfiniment une liste de faits relevant de l'altération affective. En voici deux :

Observation XI. — Une enfant de quatre ans, assistant au départ du bateau de Royan à Bordeaux, se met à conter en détail, avec

(1) Pascal, *Pensées et opuscules*, Paris, Hachette, 5e éd, p. 108, p. 382.

une précision et une abondance surprenantes, un voyage qu'elle prétend avoir fait en bateau jusqu'au centre de la France (1).

Observation XII. — Un enfant rentre en retard au domicile, sa mère le gronde. « Qu'as-tu fait ? » Pas de réponse. « Tu as encore été courir ? — Oui, maman. — Avec des hommes peut-être ? Dis la vérité ou tu seras battu ! — Oui, maman. » De question en question, et de « oui, maman » en « oui, maman », la mère finit par faire raconte à l'enfant un prétendu attentat à la pudeur commis par un commerçant d'une rue voisine. A l'arrivée du père, la mère s'écrie avec colère : « Répète à ton père ce que tu viens de m'avouer ! » Et l'enfant raconte l'histoire, désormais fixée dans son esprit, devant le commissaire de police et devant un juge d'instruction, qui ouvre une enquête ; et l'enfant, suivant son récit, désigne la maison. Le commerçant qu'il accuse et qui ne comprend rien à ce qui se passe, proteste avec énergie, donne la preuve qu'il n'était pas seul au moment où l'enfant prétend qu'il a été l'objet de ses attouchements. Le magistrat instructeur charge le Prof. Lasègue d'examiner l'enfant qui finit par avouer que l'attentat à la pudeur n'avait jamais existé que dans l'imagination de sa mère (2).

Au principe de la mendacité du nerveux, se trouve une passion momentanée. Souvenirs, perceptions, idées sont dans sa conscience sans fermeté de contour et sans fixité, comme une matière dépourvue de consistance (3), que les tendances modèlent à leur gré. Le caprice intellectuel, par lequel s'exprime la variabilité des actions qui s'exercent sur la conscience, fait passer le sujet, au hasard des événements successifs, d'une affirmation à l'autre ; il a la docilité d'un miroir qui reflète tout ce qui défile devant lui. S'en rend-il compte ? Accidentellement, quand la contradiction entre ce qu'il rêve et certaines conditions permanentes de son action devient trop violente. La veut-il ? Parfois

---

(1) G.-L. Duprat, *Le Mensonge*, étude de psychosociologie pathologique et normale, Paris, Alcan, 1903, p. 61.

(2) On trouvera dans le livre de Dupré, *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*, auquel ce fait est emprunté, autant d'exemples qu'on voudra d'altération affective de la vérité.

(3) Que la considération de la primarité s'impose à l'éthologie, ce serait prouvé, à défaut d'autres raisons, par la constance avec laquelle des éthologistes indépendants la retrouvent. Malapert la fait souvent intervenir sous le nom d'*instabilité*. Paulhan a récemment fait une assez longue étude des « *présentistes* » dont beaucoup d'affirmations reçoivent ici une confirmation quantitative. Cf. bibliogr. *in fine*. Nous marquons, p. 50, n. 1, une nuance importante entre les deux notions de présentisme et de primarité.

quand il prend conscience de ce qu'un mensonge lui procure un plaisir plus vif qu'à l'ordinaire. Mais le plus souvent, il ment comme il respire. Pourtant c'est mentir, car si la conscience est ce rapport même qui oppose l'objectif au subjectif, le nécessaire au volontaire, il faut bien que, de quelque façon, la représentation inaltérée s'oppose et se juxtapose à la représentation mensongère. Si profondément refoulée soit-elle par l'émotivité, si affaiblie soit son action par la primarité, elle doit subsister.

C'est affirmer que l'altération affective, sans réflexion aucune, ne peut être qu'une limite inaccessible. Il doit toujours y avoir dans l'altération intentionnelle de la vérité, *une réflexion, si rapide et si confuse soit-elle*, sur l'opposition du mensonge avec la vérité et une option pour le mensonge, de même que dans l'action que nous exerçons sur un objet extérieur, est enveloppée la connaissance de la résistance qu'il nous oppose. Il y a des lois de la réalité : ces lois doivent faire qu'elle s'impose au menteur par altération affective, comme à tout autre ; mais tandis que sa représentation se maintient *seule* dans l'esprit de l'homme vérace, que, dans l'esprit de l'homme double, elle se maintient *à côté* de la représentation mensongère, l'émotivité, dans la conscience momentanément rétrécie du nerveux, se met immédiatement à travailler sur elle. Cependant un observateur un peu soigneux ne s'y trompera pas. L'altération se reconnaîtra à la fois à la résistance objective de la vérité et à la protestation subjective de la véracité, qui, pour être faible, ne peut être nulle dans aucune conscience. Il y aura d'abord de la gaucherie dans le mensonge : la réalité altérée y transparaîtra. Certains éléments non modifiés y témoigneront de la vérité originale ; d'autres, mal assimilés à la représentation nouvelle, en feront soupçonner la fiction ; mais surtout la véracité lésée interviendra comme un facteur perturbatif pour empêcher le déroulement sans trouble du mensonge. Nous ne concevrions même pas ce que peuvent être vérité et véracité, s'il n'y avait en nous tous des tendances intellectuelles, et particulièrement la tendance à l'harmonie de nos représentations. Puisque la finalité, dont cette tendance n'est que la forme abstraite, est la loi de toute conscience, la véracité sera en chacun

de nous comme un besoin dont la lésion sera toujours plus ou moins pénible. Comprimée, refoulée, défigurée, la véracité devra agir à la manière de n'importe quelle force et son action se percevra par un déterminisme naturel que le menteur ne peut altérer. C'est pourquoi si un observateur, toujours plus ou moins superficiel ou distrait, peut provisoirement se laisser duper par un, deux, dix mensonges, il finira toujours par discerner qu'il a affaire à un menteur.

Le risque est plutôt qu'il exagère alors la mendacité du menteur. Le nerveux est très menteur ; il doit le paraître plus gravement encore qu'il ne l'est. Car si la primarité favorise la mendacité, elle en produit aussi l'imitation, qui est la contradiction des actes et des paroles, entre eux et respectivement. A un observateur de secondarité moyenne, il paraîtra d'abord incroyable qu'un sujet puisse être si divers d'un moment à l'autre, et particulièrement ce témoin supposera de la duplicité dans les variations d'attitude du nerveux en présence et à l'égard de personnes différentes. En fait, si le nerveux réagit si différemment à des personnes diverses, s'il est différent de lui-même loin et près d'une personne, c'est que la suggestion intervient pour spécifier la mobilité affective. Et à une meilleure observation, le témoin s'apercevra que, s'il est impossible que l'altération affective soit absolument pure de toute réflexion, il serait également excessif de ne pas distinguer le mensonge des grands émotifs, quand leur émotivité les aveugle aux trois quarts, de la duplicité qui, chez eux ou d'autres, s'oppose, par la netteté de la réflexion qui l'accompagne intérieurement, aux mensonges qu'on pourrait appeler de ravissement.

§ III. — Vérification de la théorie générale sur le mensonge des nerveux

Nous n'avons, pour rendre raison du mensonge affectif, qu'à préciser les indications contenues dans le tableau de la page 44. Chez le nerveux d'abord, ainsi mais plus que chez tout

autre primaire, la primarité (1), *en diminuant l'efficacité des représentations passées*, maintenant enfouies dans la subconscience, accroît l'efficacité psychophysiologique des représentations actuelles. Jusqu'à un certain point, la primarité atomise la durée consciente, de sorte que l'esprit est momentanément absorbé par chacune de ses représentations successives. Approchons-nous donc, par la pensée, du cas théorique où une seule représentation remplirait la conscience claire : tandis que cette représentation refoulerait tout le reste du contenu psychologique dans la concience obscure, le sujet ne pourrait d'autre part lui refuser son adhésion; il croirait à sa vérité, et sa crédulité s'exprimerait par l'épanouissement sans retard ni conflit des effets moteurs et autres, produits par la représentation dominante. C'est à peu près ce qui se manifeste dans ce qu'on appelle la spontanéité d'un enfant, courant au-devant de sa mère dès qu'il l'aperçoit. La primarité obtient donc cet effet *que le contrôle des représentations actuelles par les représentations passées est, sinon aboli, du moins affaibli.* Nous le vérifions par contre-épreuve, quand nous constatons par introspection ce qui se passe si fréquemment en nous-mêmes, en comprenant principalement dans l'extension de ce « nous », quiconque est de secondarité égale ou supérieure à la moyenne. Quand quelqu'un exprime devant nous une opinion, il arrive qu'elle nous semble fausse sans que nous puissions dire pourquoi. Il peut en être de même quand, au lieu de nous venir à l'esprit par la parole d'autrui, l'opinion nous vient de nous, par exemple, par association avec une idée précédente : la secondarité d'un des éléments de notre subconscient inhibe l'adhésion de notre conscience à l'opinion proposée. Or, si précisément

(1) M. Paulhan, in *Journal de Psychologie norm. et path.*, 1925, p. 196 sqq., détermine par une observation qualitative les corrélations du présentisme. Il indique : 1° l'expansion (p. 197) notamment verbale; 2° l'emportement, pp. 198-202 ; 3° la mendacité caractérisée par le « mensonge spontané, imaginatif et sans grande malice » (p. 199) qui peut devenir profitable ; 4° l'exagération, p. 201 ; 5° l'impatience ; 6° l'injustice, pp. 208; 7° la suggestibilité, p. 209; 8° la gaieté superficielle, p. 212 ; 9° l'étourderie, p. 214-224 ; 10° l'absence de rancune, p. 217 ; 11° le défaut de reconnaissance, p. 219. Ces observations coïncident avec les données de l'enquête de Heymans et de Wiersma ; mais celle-ci permet de mieux analyser et de distinguer d'abord le présentisme normal des primaires du présentisme accidentel des secondaires, ensuite de distinguer entre les primaires eux-mêmes. Comme elles sont, elles fournissent une confirmation d'un grand nombre des analyses faites au cours de cette étude.

une opinion reconnue comme fausse est d'abord celle que des expériences ou des réflexions antérieures viennent contrarier, l'erreur, qui est une fausseté ignorée, deviendra plus facile par la primarité qui diminue le contrôle d'une représentation actuelle par les représentations passées, et dans la mesure où le sujet trop heureux des facilités que sa primarité lui procure, se précipitera vers cette erreur, parce qu'il y trouve la satisfaction d'une tendance, elle deviendra un mensonge. Le résultat sera la *contradiction entre l'opinion, ou l'action ainsi produite, avec les opinions, ou les actions, conditionnées par les expériences antérieures.*

On peut chercher à vérifier cette théorie particulière, en en considérant successivement les trois éléments :

1° *La primarité doit diminuer l'inhibition par les représentations passées.*

En effet, l'*impulsivité* moyenne :

des primaires, est de 59,9 ;

des secondaires, est de 27,3 : celle des primaires est plus que le double de celle des secondaires (1) ;

---

(1) La suggestibilité a été attribuée par plusieurs psychologues à des caractères correspondant à nos nerveux. Par exemple, Paulhan, in *J. Psy. norm. et path.*, 1925, p. 298, fait de la suggestibilité un des trois traits dominants qui lui servent à subdiviser les nerveux (les impulsifs, les suggestibles ou influençables et les légers ou frivoles). Cela implique, puisque ces sous-caractères ne font qu'accentuer un trait du caractère qu'ils spécifient, que tous les nerveux le sont plus que la moyenne (cf. même art., p. 209). La suggestibilité est en rapport direct avec l'impulsivité. En outre, on comprend que l'émotivité primaire, qui rend le plus sensible aux actions présentes, entraîne au maximum, chez les gens que leur inactivité prédispose à la passivité, l'aptitude à se laisser entraîner par autrui. C'est ce que vérifient les nombres dé l'enquête : question 21, 3°, *leicht zu bereden* :

P				S			
nE		E		nE		E	
Am.	Sang.	Nerv.	Col.	Ap.	Fleg.	Sent.	Pass.
24,5	24,2	*40,8*	31,9	3,2	2,5	7,1	7,4

Cela doit entraîner la très grande sensibilité à la mode. On passe, continûment, de ces constatations relatives au normal, aux faits pathologiques si nombreux où le mensonge résulte d'une suggestion par autrui, que l'autosuggestion vient grossir. (Cf. Dupré, *op. cit.*, p. 6 · Gorphe, *La crit. du témoign.*, p. 119, 135, 364 : l'ex. de l'épidémie de piqûres en déc. 1922 à Paris.) — Mais nous n'insisterons pas particulièrement sur le mensonge par suggestion, parce que les conditions psychologiques y sont compliquées par les conditions sociologiques et que les problèmes posés par la suggestion et la suggestibilité ne sont pas l'objet de cette étude. En outre, la principale responsabilité du mensonge y passe de celui qui subit à celui qui exerce la suggestion.

2° *La primarité doit diminuer le contrôle des représentations présentes par les représentations passées.*

En effet, la *circonspection* moyenne (q. 7, 2°) :

des primaires, est de 32,85 ;

des secondaires, est de 56,5 ;

3° *La primarité doit multiplier les contradictions entre les paroles et les actes.*

En effet, pour cette propriété, la moyenne (q. 26, 2°) :

des primaires, est de 32,2 ;

des secondaires, est de 6,3 : le rapport entre eux est de 5 à 1.

Ce qui vient d'être dit convient à tous les primaires ; ce sera encore plus vrai des primaires émotifs. En effet, l'émotivité, en rétrécissant le champ de conscience, accroît l'intensité de tous les faits de la conscience psychologique, tandis qu'elle en réduit le nombre. Il en suit que le progrès vers le monoidéisme est accentué d'autant plus fortement que l'émotivité générale et spéciale est plus grande. La conscience est tension de synthèse : la synthèse est d'autant plus facile, toutes choses égales, que le nombre des termes à synthétiser est plus petit ; la tension d'autant plus forte que le désir de la synthèse est plus grand, c'est-à-dire que le sujet est plus émotif en général et que l'objet sollicite une inclination plus forte en lui. L'émotivité vient ainsi compléter l'action de la primarité : celle-ci isole les représentations actuelles des représentations passées ; celle-là d'abord, par le rétrécissement de la conscience, réduit le nombre des représentations actuelles et livre la conscience à celles qui s'y trouvent ; ensuite, par le renforcement du désir, augmente la puissance de l'élan avec lequel le sujet y adhère. La mobilité devient la mobilité affective.

Il doit en résulter que les propriétés, que nous venons de voir accrues (ou diminuées) par P, doivent l'être davantage par le groupement EP :

L'impulsivité dont la moyenne est chez les P de 59,9, devient chez les EP 75,7 ; la *circonspection*, dont la moyenne est chez les P de 32,85, s'abaisse chez les EP à 15,8 ; enfin, la *contradiction des paroles et des actes*, chez les P de 32,2, s'élève chez les EP à 38.

Enfin, cette mobilité affective sera-t-elle contrariée ou favorisée par l'activité ? Pour en décider, revenons à la définition

de l'activité : entre deux sujets pour lesquels la désirabilité D d'un objet est égale, le plus actif est celui qui est apte à fournir la plus grande quantité d'action pour l'obtenir. Il en suit inversement que l'actif émotif est disposé à fournir pour un objet de désirabilité D, une quantité d'action égale à celle que fournirait un émotif inactif pour un objet de désirabilité supérieure à D. La lutte contre un sentiment sera donc plus facile à un actif ou, si on préfère, *l'activité favorisera la prédominance des intérêts indirects sur les intérêts directs.*

Vérifions cette déduction :

1° L'émotivité prise à part est attachée au concret, par conséquent au prochain ; c'est l'intelligence qui nous porte vers le lointain et, tant que le prochain n'est souhaitable que comme le moyen du lointain, il l'est peu pour l'affectivité. Un inactif, qui n'agit que par émotivité, doit donc se porter vers le prochain plutôt que vers le lointain. En effet, d'après la question 25, *sont guidés dans leur action par l'idée d'un avenir éloigné* (épargner pour la vieillesse ; rassembler des matériaux pour des travaux lointains) :

nA		A	
Amorphes.........	9,2	Sanguins..........	20
Apathiques........	39,4	Flegmatiques......	59,5
Nerveux..........	4,6	Colériques.........	17,1
Sentimentaux.....	40,7	Passionnés........	52,8

L'activité, même chez les sanguins et les colériques qui sont des primaires, favorise donc l'action à distance.

2° Un *gaspilleur* est un homme qui sacrifie à une tentation actuelle de dépense la satisfaction de désirs ultérieurs. Si l'activité favorise la prédominance des intérêts indirects sur les intérêts directs, elle doit diminuer la tendance à gaspiller.

Voici les chiffres qui se rapportent à la question 51 (4°) :

nA		A	
Amorphes.........	24,5	Sanguins..........	4,2
Apathiques........	4,3	Flegmatiques......	0,5
Nerveux..........	25,9	Colériques.........	9,7
Sentimentaux.....	2,7	Passionnés........	1,0

3° Le joueur est une espèce de gaspilleur. Pour se procurer l'émotion du jeu, il compromet l'avenir : l'activité doit assurer le service des intérêts indirects en affaiblissant le goût du jeu. Voici les chiffres relatifs à la question 80, 1° *amateur de jeux de hasard* (roulette, écarté, etc., pari aux courses) :

nA		A	
Amorphes.........	22,4	Sanguins..........	15,8
Apathiques........	11,7	Flegmatiques......	3,4
Nerveux..........	13,8	Colériques.........	10,5
Sentimentaux.....	10,6	Passionnés........	3,2

La diminution d'un caractère d'inactif au caractère d'actif correspondant, c'est-à-dire identique au précédent par les autres propriétés fondamentales, est régulière et franche.

4° La *ponctualité* exige le sacrifice d'intérêts immédiats à un résultat plus lointain et par lui-même peu émouvant : elle doit être, si notre hypothèse est vraie, favorisée par l'activité (question 85) :

nA		A	
Amorphes.........	23,5	Sanguins..........	67,4
Apathiques........	57,4	Flegmatiques......	86,6
Nerveux..........	31,0	Colériques.........	68,5
Sentimentaux.....	45,1	Passionnés........	80,6

5° Qu'appelons-nous un homme pratique, sinon celui que des émotions éveillées par les circonstances contemporaines de l'action n'empêchent pas d'agir en vue de ce qui lui paraît le meilleur ? L'activité doit donc favoriser en même temps la docilité générale aux intérêts indirects et *le sens pratique*. Les chiffres empiriques répondent encore affirmativement (question 29) :

nA		A	
Amorphes.........	49	Sanguins..........	81,1
Apathiques........	50	Flegmatiques......	59
Nerveux..........	41,9	Colériques.........	71,6
Sentimentaux.....	47,8	Passionnés........	75,5

6° Nous venons de vérifier l'hypothèse proposée pour les cinq effets de la prédominance des intérêts indirects sur les intérêts directs que nous avons choisis pour symptômes ; mais nous pouvons la vérifier presque directement. L'un des plus généraux et des plus profonds des intérêts directs est, de l'aveu de tous, l'intérêt sexuel : si l'activité atténue ses manifestations, la vérification sera caractéristique. Elle nous est donnée par les réponses de la question 46 : sont *continents* :

nA		A	
Amorphes	43,9	Sanguins	60
Apathiques	68,1	Flegmatiques	75,2
Nerveux	43,7	Colériques	52,1
Sentimentaux	60,2	Passionnés	70,7

Nous considérerons donc comme établi que l'activité favorise la prédominance des intérêts indirects sur les intérêts directs ; et par suite, l'inactivité, celle des intérêts directs ou immédiatement affectifs. Celle-ci doit donc livrer l'EnAP à la succession de ses tentations. A aucun instant, sa conscience, oubliant son passé par primarité, rétrécie indirectement par l'émotivité, toute tendue par son action directe vers la représentation qui l'emplit actuellement, n'est rappelée vers la considération de l'avenir par une activité trop faible. Rien de passé, de contemporain, ni de futur ne va donc s'opposer à la déformation de la représentation par l'affectivité : l'intensité affective va s'exprimer par une violence à directions changeantes et par une imagination concrète, colorée, vivante.

Nous avons ce qu'il faut pour produire le *mensonge par altération affective ;* nous n'avons pas encore le mensonge lui-même, qui s'achèvera par l'apparition d'une réflexion rapide, naissante, puis écourtée. Nous y atteignons, comme il a été indiqué (p. 111), par l'application d'une des lois les plus générales de la psychologie qui peut se formuler en ces termes : *toutes les actions de la conscience spontanée peuvent ultérieurement s'accompagner du souvenir de leurs effets ; puis, quand ces effets sont agréables à la conscience, être provoquées par l'idée de ces effets devenus fins.* Ainsi, l'attention, de spontanée, peut devenir volontaire.

On peut conjecturer, dans le cas qui nous occupe, quelles sont les étapes de ce changement :

1° Le sujet, pour les raisons qui viennent d'être dites, réagit fortement sur une perception ou un souvenir pour les déformer ;

2° Il jouit confusément d'un plaisir que cette déformation assure à la tendance qui l'a produite ;

3° A mesure que l'expérience se prolonge, plus vite sans doute suivant la primarité du sujet et la puissance de son intelligence analytique, la réflexion vient reconnaître que la déformation est la cause de la satisfaction ;

4° La conscience répète la déformation pour obtenir la satisfaction : l'altération devient distinctement intentionnelle, mais l'intention reste encore engagée dans la tendance à répéter ;

5° Des obstacles s'opposent à la répétition ; la conscience s'en irrite et trouve, dans l'effort contre ces obstacles, le sentiment de son mérite propre ;

6° Elle formule son droit à refouler les obstacles : le mensonge est devenu une revendication ; il est pleinement volontaire.

Dès lors le mensonge est complet. Nous pouvons retrouver ces différentes étapes dans les faits. Considérons-les successivement :

1° Au principe des altérations affectives, sont des perceptions, des souvenirs ou des idées. Pas d'opérations mentales sans données qui en conditionnent le jeu. L'enfant a vu des arbres ; il forge des revenants. Maury endormi a senti l'odeur de l'eau de Cologne ; il rêve à Farina. De même l'écolier, qui fait un contre-sens dans sa version latine, a traduit quelques mots ; le paralytique général qui, en période de crédulité, se croit décoré, a un morceau de papier à sa boutonnière. Chateaubriand, qui imagine la plus grande partie de son voyage en Amérique, a lu dans une œuvre du P. de Charlevoix, que « le lac Erié a cent lieues de longueur de l'Est à l'Ouest » ; il écrit : « Le lac Érié a plus de cent lieues de circonférence (1). »

---

(1) G. Maurevert, *Le livre des plagiats*, Paris, A. Fayard, 9e éd. s. d., p. 134. L'œuvre du P. de Charlevoix est : *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, 1744. Cf. J. Bédier, *Etudes critiques*, Paris, Colin, 1903. *Chateaubriand en Amérique. Vérité et fiction*, p. 125 sqq. Cf. p. 196, les sources de Chateaubriand. La comparaison des textes relatifs au lac Erié est p. 200. En rétrécissant des deux tiers la « circonférence » du lac Erié, Chateaubriand s'est sans doute suggéré à lui-même qu'il agrandissait le lac.

Pour que le mensonge fût évité, il faudrait donc en premier lieu que la perception, le souvenir, l'idée fussent exacts. Deux espèces d'actions peuvent compromettre cette exactitude :

a) Certaines sont indépendantes de la nature psychologique du sujet. L'enfant répondant à Binet qu'une image, représentant une « grève de facteurs (1) », figurait une société « se faisant photographier (2), » ignorait peut-être qu'il y a des grèves et ce qu'elles sont. Mais, à moins de se livrer complètement au réalisme, il est impossible d'admettre une indépendance absolue de l'objet envers le sujet. Du fait que celui-ci peut prendre plus ou moins de soin pour appréhender exactement l'objet, s'indique sa responsabilité ; elle nous renvoie aux actions subjectives.

b) Or, justement, la nature des EnAP leur rend plus facile l'altération des éléments indispensables à leurs synthèses mentales.

Considérons les plus exacts d'entre ces éléments et d'abord *les perceptions*. L'étroitesse du champ de conscience, qui résulte de l'émotivité, empêche certains détails du donné de pénétrer dans la conscience claire ; mais corrélativement, elle renforce les autres. Le premier fait a été montré aussi nettement que possible par Janet, dans l'étude des hystériques. Les deux sont corroborés par plusieurs nombres ou considérations :

α) D'abord par les chiffres suivants de l'enquête statistique (question 40), qui, en gros, montrent que l'émotivité défavorise l'observation.

Bons observateurs

nE			E	
Amorphes.........	42,9	>	Nerveux..........	39,1
Apathiques........	42,6	<	Sentimentaux.....	51,3
Sanguins..........	63,2	>	Colériques.........	51,0
Flegmatiques......	66,1	>	Passionnés........	61,6

Ces chiffres (à la réserve de celui des apathiques) sont en faveur de la non-émotivité.

(1) A. Binet, *La suggestibilité*, Paris, Schleicher, 1900, p. 253.
(2) *Id.*, p. 257.

Mais les chiffres corrélatifs sont confus :

MAUVAIS OBSERVATEURS

nE			E	
—			—	
Amorphes.........	37,8	>	Nerveux..........	32,8
Apathiques........	26,6	>	Sentimentaux.....	26,5
Sanguins..........	13,7	<	Colériques.........	19,5
Flegmatiques......	13,4	>	Passionnés........	13,2

car la majorité des mauvais observateurs est ici parmi les non émotifs ; mais les sanguins font exception et, pour deux des trois autres couples, la différence est très légère.

Cette indécision impose l'impression qu'une ambiguïté de la question a provoqué la confusion des résultats. En effet, « bon observateur » peut signifier « qui observe beaucoup », ou « qui observe bien ». De même que pour un objet, comme l'ont précisé les travaux de Claparède et Stern sur le témoignage, sa *testabilité*, c'est-à-dire son aptitude à provoquer un témoignage, et sa *mémorabilité*, c'est-à-dire son aptitude à être retenu exactement font deux, pour un témoin, *l'étendue* et la *fidélité* du témoignage doivent être distinguées. En outre, il est parfaitement possible qu'un témoin soit bon observateur pour telle classe de faits et mauvais pour telle autre.

C'est, en effet, cette conclusion qui me paraît probable : les émotifs seraient bons observateurs pour ce qui les intéresse ; mauvais en ce qu'ils négligent absolument ce qui ne les intéresse pas ou, dans ce qui les intéresse, concentrent trop étroitement leur attention sur le trait principal de ce qui les intéresse. En faveur de cette conclusion, plaide d'abord le résultat obtenu par G. Heymans, dans la *Psychologie des Femmes.* Il y conclut que les femmes savent mieux observer dans la vie qu'au laboratoire, parce qu'elles ne s'intéressent pas à l'objet des expériences de psychologie expérimentale (1). De même, dans ses expériences à la Faculté de droit de Genève, Claparède a

(1) G. Heymans, *Psychologie des Femmes*, trad. franç., pp. 86-88.

trouvé pour la fidélité du témoignage, de la part des hommes, 29,5 % ; de la part des femmes, 22,8 % (1).

Cette conclusion a une portée générale, puisque c'est à leur émotivité que l'inégale aptitude des femmes à l'observation est reliée.

β) Ces nombres me paraissent correspondre aux observations. J'ai examiné deux EnAS très émotifs à conscience étroite qui sont incapables de rapporter un fait exactement : d'abord, ils l'altèrent dans le sens de leurs désirs ; ensuite, ils le mutilent de tout ce qui est un peu à l'écart du centre de leur vision. Par exemple, si, sur un horaire de chemins de fer, un indice renvoie de l'heure du train à une note, l'indice n'est pas vu. Au degré près, les mêmes traits se retrouvent chez tous les émotifs. Chateaubriand altère d'ordinaire les emprunts qu'il fait, même quand il s'agit d'emprunts peu émouvants, comme nous l'avons vu pour les dimensions du lac Érié (2) ; il écorche les noms des auteurs qu'il utilise ou, plus souvent, il les omet (3). Mais quand il reproduit son propre éloge par Napoléon, il donne « le titre de l'ouvrage, le nom de l'auteur, le numéro du tome et jusqu'au chiffre de la page (4) ». Pour toutes ces raisons, il nous semble permis de conclure que l'observation des EnAP, chez qui l'émotivité épanouit ses effets, est toujours partiale, étonnante quelquefois par la précision, l'exactitude et la ténacité des souvenirs qu'elle engendre, le plus souvent déformatrice ou défectueuse.

Pour *la mémoire*, il ne doit pas en être autrement. Les réponses de la question 43 la présentent comme moyenne

---

(1) On trouvera ces chiffres et le résumé des travaux initiateurs sur la psychologie du témoignage in André Fribourg, *Problèmes et controverses. Nouvelles expériences sur le témoignage. Revue de synthèse historique*, t. XIV, 2 avril 1907, p. 158-167. Les chiffres de Claparède, p. 160-162.

(2) Cf. p. 126.

(3) R. Chevaillier, *La captivité et la mort de Napoléon dans les Mémoires d'Outre-tombe* in *Mercure de France*, 1er mai 1921, p. 676 sqq., montre comment Chateaubriand a transfiguré le *Mémorial de Sainte-Hélène*, de Las Cases, *Les derniers moments de Napoléon*, de F. Antomarchi, le *Napoléon dans l'exil ou l'Echo de Sainte-Hélène*, d'O' Meara. Cf. G. Maurevert, *op. cit.* sur Chateaubriand, chap. XII, pp. 126-139. A rapprocher de l'exemple du lac Erié, celui où R. Chevaillier (p. 682 sqq.) montre Chateaubriand donnant pour « promenoir » à Bonaparte « une arène de 12.000 milles, d'après le *Mémorial* qui porte 11 ou 12.000 toises ».

(4) G. Maurevert, *op. cit.*, p. 137-138.

(Nerv. 75,9; Moy. 75,6); mais celles de la question 74,4° ajoutent que les nerveux conservent les souvenirs de leurs lectures d'une manière vague et confuse (N. 41,4; M. 20,2). Pour les idées, leur connexion avec l'esprit d'analyse est trop étroite pour que nous les considérions ici à part.

De cette discussion, il nous paraît résulter qu'à ne considérer que les données immédiates ou médiates que les nerveux doivent utiliser, il y a déjà de grandes chances qu'elles soient modifiées dès leur appréhension par l'esprit, plus gravement qu'elles ne doivent l'être chez l'homme moyen. On le comprend aisément. Pour qu'un homme observe *naturellement* de sang-froid une donnée de la sensation ou de la mémoire, il faut que son émotivité soit moyenne ou même faible, comme chez les non-émotifs, ou spécialisée comme chez les sujets à tendances fortes, mais limitées à très peu d'objets, ceux de l'observation, ou inhibée, comme en général chez les secondaires ; et pour qu'il observe *intentionnellement* de sang-froid, il faut que l'activité ou les tendances abstraites, ou l'une et les autres ensemble, lui en fournissent les mobiles.

Mais chez les EnAP, l'émotivité est toujours forte ; elle y est aussi diverse que les occasions qui l'excitent ; la secondarité ne vient pas l'inhiber ; d'autre part, l'activité est faible ; quant à leurs tendances abstraites, elles sont contrariées par l'attachement de l'émotivité pour le concret, comme le vérifient les nombres suivants (question 72) :

	Nerveux	Moyenne
	—	—
Parlent de choses	27,6	42,8
Parlent de personnes	47,1	36,4
Parlent d'eux-mêmes	29,9	15,2

2° Que la conscience éprouve un plaisir provenant de ce que l'altération affective satisfait la tendance qui l'a inspirée, cela peut être constaté de différentes manières. Le plaisir est d'abord intérieur : à la place d'une vérité déplaisante, est mise une belle fiction. La poésie n'existerait pas s'il en était autrement. Elle naît avant la société et indépendamment d'elle dans le secret de l'âme individuelle, et les émotifs inactifs à fonction

primaire sont ceux qui doivent en tirer le plus de satisfaction, puisqu'ils forment, entre toutes les catégories éthologiques, celle qui produit le plus de poètes et de romanciers, comme suffit à l'indiquer la liste des nerveux constituée par G. Heymans, au moyen de la méthode biographique. Qu'on n'objecte pas qu'une fiction ne peut donner de plaisir : il n'y a pas pour la conscience objective de différence essentielle entre les objets produits par la perception et ceux que produit l'imagination ; et si même la fiction peut avoir une expressivité, ou une perfection qui manque à la réalité, elle sera plus agréable qu'elle. Il ne serait pas difficile de collectionner dans la littérature tout ce qui a été écrit en faveur de l'artificiel, et le personnage de des Esseintes, dans *A rebours*, n'a fait qu'exprimer un sentiment commun à beaucoup de littérateurs et par conséquent à beaucoup de nerveux.

Mais le plaisir peut résulter aussi de la sympathie avec celui que l'altération affective a produit chez autrui. Il n'y a personne, dans les circonstances où la formule de chacun s'approche le plus de celle des nerveux, qui ne se soit réjoui d'un beau mensonge en le sachant un mensonge, ne serait-ce qu'un instant. Plus l'émotivité est ardente, plus elle cherche ardemment satisfaction, et une promesse, même condamnée à la déception, semble déjà identique au bien qu'elle annonce. Le sujet Paul P., de l'observation I, p. 4, emploie volontiers l'expression : « Je dis cela pour m'amuser », quand on lui fait observer que ce qu'il dit n'est pas vrai. Il semble souvent que l'émotif primaire ne sacrifie la réalité donnée et observable que pour atteindre à une autre qui lui serait supérieure, de sorte que la vérité pour lui serait en opposition avec celle qu'atteint la véracité.

3° La réflexion, surtout chez les nerveux intelligents et capables d'analyser, vient rapidement reconnaître que la déformation est la cause de la satisfaction. Mais une vérité analytique peut toujours être appréhendée de deux manières : sous une forme concrète qui l'enveloppe, ou sous la forme claire d'une loi abstraite. Généralement, il y a des émotivités puissantes, mobiles et confuses où la réflexion se mêle au sentiment ; d'autres, où l'abstraction vient à chaque instant schématiser les mouvements de l'émotivité. Si on symbolise par An et par nAn la supériorité ou l'infériorité de l'esprit d'analyse, les pre-

miers nerveux sont des EnAPAn, les seconds, des EnAPnAn. De ces deux sous-espèces, la plus originale à considérer ici serait la seconde ; mais comme l'activité, qui accroît l'efficacité des idées en tant que telles, doit favoriser, parmi les émotifs primaires, l'apparition de ce deuxième type, nous l'étudierons à propos des AP. Mais déjà, chez les nerveux, l'union d'une extrême primarité et de l'esprit analytique est extrêmement favorable à la production de ces esprits, dans lesquels le mensonge paraîtra s'incarner, parce que l'altération affective s'y joindra à la duplicité, dans une association d'autant plus redoutable que la candeur même qui caractérise l'altération affective y paraîtra une rouerie de la duplicité.

4° Comme la répétition facilite l'action, il est naturel qu'un esprit, qu'aucune considération issue de la secondarité ne vient détourner de la recherche d'un plaisir, soit entraîné à reproduire le mensonge agréable. Le premier mensonge devient un modèle et une origine ; il engendre un automatisme que les tendances fortes de la conscience se subordonneront comme une technique. Ainsi se constitue un art de mentir. Sous sa forme intérieure, cet art de mentir entraînera une sophistication de la vie psychologique. Quand cette sophistication est générale, le sujet prendra avec lui-même une attitude. Comme celle-ci ne peut se réaliser, sans entraîner une expression, on pourra le déceler d'après l'attitude externe. Déjà, dans son dénombrement biographique (1), G. Heymans, sur 110 personnages classés (2), en avait noté 8 qui « *jouaient un rôle* » : 1 sur 14 sentimentaux, 2 sur 16 colériques et 4 sur 20 nerveux, soit 20 % (3). Cette indication est confirmée et précisée par les données de la question 60, 3° de l'enquête statistique (4). Cette question indique le pourcentage des gens *affectés* et le commentaire précise (5) : « Ton de salon, se rengorgeant,

(1) G. Heymans, *Ueber einige psychische Korrelationen* in *Zeitschrift für angewandte Psychologie und psychologische Sammelforschung*, 1er vol., 1908, Leipzig, p. 313-341.
(2) *Op. cit.*, p. 323.
(3) *Op. cit.*, p. 331.
(4) G. Heymans et E. Wiersma, *Beiträge zur speziellen Psychologie auf Grund einer Massenuntersuchung* in *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, 1909, 1e Abt., vol. 51, p. 18. Cf. annexe I.
(5) G. Heymans, *Psychologie des Femmes*, trad. franç., Paris, Alcan, 1925, p. 295.

voulant jouer un rôle déterminé. » La moyenne est 10,2 %. Les deux caractères pour lesquels l'affectation est maxima sont les colériques, 15,6 %, et surtout les nerveux, 21,3 %. Il est intéressant de comparer les résultats de la question 60, 3° avec ceux de la question 82, 1° *complimenteurs.*

	Amorphes	Apathiques	Nerveux	Sentimentaux	Sanguins	Flegmatiques	Colériques	Passionnés
60.3° Affecté.........	12,2	10,6	21,3	7,1	7,4	3,8	15,6	4,4
82.1° Complimenteur .	6,1	4,3	19,0	13,3	7,4	4,4	17,5	9,2

La correspondance des deux lignes est remarquable. La seule divergence notable, abstraction faite d'abord des cas extrêmes, est relative aux sentimentaux (1). Mais si l'on regarde de plus près, un deuxième fait s'indique. Des sanguins aux passionnés, la tendance à complimenter l'emporte sur l'affectation : c'est le côté des actifs ; au contraire, des nerveux aux amorphes, c'est l'affectation qui domine. On comprend, en effet, que

(1) Pourquoi les sentimentaux font-ils exception ? On ne peut en chercher la raison que dans un effet syncrétique du groupement EnAS. D'abord, il convient d'observer que cette formule est *l'une des plus riches en contradictions.* Du fait de la forte réduction de l'activité, l'émotivité et la secondarité entrent souvent en conflit, la première tirant vers le concret, vers l'action, assurant le primat du cœur ; la seconde au contraire, ramenant à l'abstrait, à la pensée. Le sentimental oscille entre le nerveux et le flegmatique. Quand l'émotivité le domine, il se rapproche du nerveux par le groupement EnA ; quand c'est la secondarité, ce qui est d'autant plus facile que son émotivité est plus spécialisée, il a, en commun avec le flegmatique, parmi les secondaires, le caractère de comporter une formule à 2 puissances, tandis que le passionné en comprend 3 et l'apathique 1 seulement. Cette ressemblance sera d'autant plus nette que la secondarité sera plus forte : on voit combien des hommes comme les sentimentaux Maine de Biran et Malebranche ressemblent par certains caractères à des flegmatiques comme Leibniz ou Kant. Cette oscillation du caractère sentimental amène souvent une spécialisation. Tantôt le sentimental satisfait son émotivité, tantôt, sa secondarité. Ce serait par émotivité qu'il se rapprocherait du nerveux comme complimenteur, par suggestion venue de la présence d'autrui, et, par secondarité, il éviterait (7,1 est inférieur à la moyenne 10,2) l'affectation dans une proportion seulement un peu moindre que les autres secondaires. Ce qui le menace, ce n'est pas l'affectation qui est plus ou moins une tromperie, c'est l' « *allure forcée* » pour laquelle il atteint le maximum (31,9) : elle manifeste sa maladresse ordinaire (question 60, 2°).

l'activité favorise l'aptitude à complimenter comme elle favorise le démonstrativisme (cf. p. 212). Mais l'influence de l'émotivité primaire est beaucoup plus forte, et comme l'inactivité renforce généralement les effets du groupement EP, les nerveux, même dans le compliment, l'emportent sur les colériques, malgré leur infériorité dans l'activité, par rapport aux colériques.

A partir de ces faits, on peut distinguer deux politesses : *a*. La politesse expansive par laquelle le sujet manifeste à autrui plus de sympathie que n'en comportent les lois profondes de sa nature. *Le nerveux s'oppose au flegmatique, comme le fluctuant au constant.* Les oscillations par rapport à une position moyenne sont fortes. Ce caractère se retrouve dans sa politesse. Il est souvent *distrait, absent* (question 83).

	Nerveux	MnA	Mg	Ma
Distrait	47,1	43	30	17
Esprit présent	31,6	33,9	48,7	63,5

Il lui arrivera de ne pas remarquer la présence des autres, comme nous avons vu qu'il lui arrivera de mal observer, car les autres l'intéressent moins que lui-même (question 72).

	Nerveux	Mg	Coefficient d'augmentation
Parle de personnes	47,1	36,4	1,29
Parle de soi	29,9	15,2	1,96

Mais quand son attention portera sur une personne, du fait du rétrécissement du champ de la conscience, amené par l'émotivité, cette personne deviendra l'objet exclusif de son attention. Si elle est l'objet de jalousie ou d'inimitié, elle provoquera des paroles défavorables : c'est ce qu'on pourrait appeler la politesse négative ; mais si, pour quelque raison, elle s'attire une politesse positive, celle-ci se manifestera avec une chaleur qui, pour n'être que momentanée, n'en sera pas moins supérieure à la moyenne. Dans cette politesse, la part de la suggestion momentanée est très grande ; mais à cause de son action même que la secondarité

ne vient pas atténuer, cette politesse risque de paraître de l'hypocrisie à ceux qui seront successivement les témoins de manifestations différentes ou même opposées ;

b. La politesse *froide* est celle qui permet au sujet de manifester exactement la sympathie moyenne qu'il éprouve envers la personne rencontrée. Précisément, parce qu'elle exclut les violents mouvements affectifs, elle doit osciller assez peu au delà et en deçà de la politesse moyenne du milieu social. C'est ce que vérifient les réponses à la question 82, 2° *poli.*

Valeur maximale	88.4
— moyenne	82.7
— minimale	77.0

Nous venons d'indiquer la politesse et particulièrement la politesse expansive comme technique du mensonge ; mais elle est capable de bien des spécifications. En toutes se retrouvera l'adaptation à une personne considérée, pour lui plaire. La diplomatie, comme l'art du vendeur, en sont des échantillons. On pourrait les classer toutes suivant l'importance relative du sentiment et de la réflexion. Quand le sentiment domine, le sujet y apporte plus de chaleur ; mais sans doute, une moindre attention aux conditions de l'action. Quand il s'atténue, cette hiérarchie se renverse. C'est pourquoi les meilleurs vendeurs et les meilleurs diplomates doivent-ils se recruter parmi les sanguins. Nous aurons donc à revenir sur la diplomatie à propos des actifs primaires (p. 241), comme nous y autorise le maximum indiqué par la question 62, 2°.

	Nerveux	Colériques	Sanguins	Flegmatiques	Moyenne
Se comporter diplomatiquement	17,2	17,5	27,4	20,7	20,1

5° L'obstacle est pour l'émotivité la condition de l'impatience. Pour de bonnes raisons, G. Dumas souligne volontiers cette idée que le désir est lié à la réalisation commencée des mouvements nécessaires à sa satisfaction ; que désirer, c'est par conséquent amorcer la satisfaction. On peut donc croire qu'en

vertu des habitudes organiques, les mouvements commencés doivent entraîner leur achèvement. Mais que cet inachèvement devienne impossible, l'énergie mise en jeu va rebrousser et, par dérivation psychologique, une émotion naîtra. La conscience éprouvera un malaise ; elle sera déchirée entre l'impulsion à achever le mouvement et l'impuissance à y réussir, et les modifications dérivées prendront la place du mouvement qui s'annonçait. A la conscience de cette dérivation, nous donnons le nom d'impatience.

Si d'abord ce que nous appelons l'émotivité n'est rien de plus qu'un coefficient de l'intensité de toute tendance, le désir, et, quand il est contrarié, l'impatience doit croître avec l'émotivité : c'est ce que vérifient les nombres de la question 89, 3° et 4° qui, à vrai dire, ne portent pas sur la patience et l'impatience en général, mais sur la patience et l'impatience pendant la maladie. Pour mettre en évidence l'influence vraisemblable de l'émotivité sur l'impatience, il suffit de comparer l'anxiété pendant la maladie (question 89, 2°) avec l'impatience correspondante. En cherchant le coefficient dont il faut multiplier l'anxiété d'un non-émotif pour obtenir celle de l'émotif correspondant, et celui dont il faut multiplier l'impatience d'un non-émotif pour obtenir celle d'un émotif, on obtient toujours des valeurs plus grandes que l'unité, et comparables :

	Coefficient relatif à l'anxiété	Coefficient relatif à l'impatience
D'amorphe à nerveux	1,76	1,97
D'apathique à sentimental	1,19	1,30
De sanguin à colérique	2,21	1,34
De flegmatique à passionné	2,28	1,70

Donc, quand l'émotivité augmente, l'anxiété naturellement augmente, mais l'impatience aussi.

Cette impatience, qui se confond, tant qu'elle ne devient pas trop intense, avec l'émotivité, est déjà intervenue pour produire l'altération affective, puisqu'il n'y aurait eu aucune raison pour que le sujet altérât la vérité, si elle ne lui avait opposé quelque obstacle. Mais comme cet obstacle a été presque immédiatement

écarté par le mensonge, l'impatience a dû cesser presque aussitôt que commencée. Ici où nous étudions particulièrement le passage du mensonge spontané au mensonge réfléchi, son rôle devient plus important. Supposons que le mensonge fasse naître un nouvel obstacle, l'émotivité se condensera de nouveau en impatience. Chaque fois que le sujet Paul P... ment pour satisfaire une tendance forte, si ce qu'il dit est contesté, si généralement le mensonge ne paraît suffire à la fin poursuivie, Paul trépigne, se démène, serre les poings.

C'est à ce moment que le mensonge devient agressif. On le constate, par exemple, chez Stendhal, dont Hazard et Arbelet, qui l'ont bien étudié, ont montré la perfidie. Ce « pirate littéraire », comme l'appelle Arbelet, a fait ses vies de Haydn, de Mozart et de Métastase, de paraphrases de J. Carpani; en 1831, la vie de Haydn, qu'il avait publiée sous le nom de Bombet, est rééditée par lui sous le nom de Stendhal (1). Est-ce l'altération affective ? Si l'on veut, mais accompagnée de conscience claire : les emprunts sont trop flagrants ; il en avoue dans son journal inédit (2) ; ailleurs, il brouille les sources pour tromper sur les vraies (3). Va-t-il s'arrêter là ? Non. Carpani, qui a appris le plagiat, l'en accuse. Que fait-il ? Il a le front de retourner l'accusation de plagiat contre Carpani (4) ;

6° Il n'y a plus qu'un pas à faire pour que l'altération affective, devenue réfléchie, se change en perfidie : convertir la pratique du mensonge en droit. L'émotivité a entraîné l'intelligence parce que la faiblesse de la secondarité débilite les tendances intellectuelles. A mesure que le combat entre le menteur et ses adversaires accroît la tendance, qui est au principe du mensonge, de tout ce que peut y ajouter de force la peur d'être ridiculisé, de perdre l'influence et le succès, la tendance maî-

(1) Les principales étapes de l'affaire ont été découvertes par Paul Hazard, qui les a racontées (*Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1921). G. Maurevert, dans le *Livre des plagiats*, pp. 157-181, rapproche ces résultats de ceux qui ont été obtenus par les recherches d'Arbelet. *L'histoire de la peinture en Italie* plagie Bozzi, Amoretti, etc., et surtout l'abbé Lanzi; *Rome, Naples et Florence* est fait d'emprunts. Hazard a trouvé des démarquages dans *Racine et Shakespeare. La Chartreuse de Parme* sort d'un fonds italien.

(2) G. Maurevert, *op. cit.*, p. 162.

(3) G. Maurevert, pp. 172, 199.

(4) G. Maurevert, p. 161.

tresse s'asservira jusqu'à l'esprit d'analyse, et le sujet, s'il en est intellectuellement capable, forgera une théorie pour résoudre le conflit entre ses passions et son intelligence, en asservissant celle-ci à celle-là. De l'art de mentir, il fera insensiblement le droit de mentir. Leur union composera le mélange caractéristique qui forme la tonalité éthologique du « Prince ». C'est une thèse essentiellement machiavélique que la revendication commence à créer le droit. Il serait vrai en effet, à supposer que le mensonge pût triompher absolument, que la transformation de la réalité entière pour la mettre en conformité avec le mensonge, ferait de celui-ci la vérité, comme la mère de Lamartine fit mettre un lierre à la maison de Milly, parce que son fils en avait mis un dans sa description (1).

§ IV. — Les tendances inspiratrices du mensonge des nerveux

Il n'y a pas de question plus importante pour l'éthologie, que celle de la détermination des tendances qui inspirent et dirigent notre activité. Nous ne ferons ici qu'indiquer la classification des sentiments que nous utiliserons, en procédant *des modalités les plus générales du sentiment à leurs déterminations les plus concrètes et particulières.*

1° Si le sentiment est d'abord une puissance pure, cette puissance peut s'employer, soit à nous rapprocher d'un objet, ou à le rapprocher de nous, soit à nous écarter de lui ou à l'écarter de nous. Nous obtenons donc en premier lieu *l'attrait* ou *l'aversion.* Ils peuvent déjà se déterminer en relation avec la situation de leur objet dans le temps de la manière suivante :

Aversion :	
Du passé............	Regret, remords.
Du futur prochain. ..	Peur, crainte, angoisse.
Du futur lointain. ...	déterminé : appréhension, préoccupation.
	indéterminé : inquiétude, anxiété.

(1) L. Cerf, *Le reliquaire de Lamartine,* Elbeuf, P. Duval, s. d., p. 34. Cf. p. 33, la photographie de la maison avec le lierre.

Attrait :

Du passé............	Complaisance rétrospective.
Du futur prochain...	Impatience.
Du futur lointain....	déterminé : espérance.
	indéterminé : curiosité.

Quand l'attrait s'accompagne du jugement qu'une personne est responsable de l'événement attrayant, l'attrait pour cet objet devient amour pour la personne. Quand l'événement est de nature à provoquer l'aversion, l'aversion devient haine;

2° Ces modalités générales engendrent *les tendances profondes*. Parallèlement à la distinction de l'attrait et de l'amour, de l'aversion et de la haine, on peut distinguer : *a*) des *tendances impersonnelles ou objectives* pour lesquelles le sujet se subordonne à la conservation, à la découverte ou à la production d'un objet concret ou abstrait. Le savant vit pour trouver des lois ; le peintre, pour produire des tableaux ; *b*) des *tendances personnelles* par lesquelles le sujet veut assurer le succès, soit de lui-même, soit d'autrui.

Dans le premier cas, ces tendances personnelles constituent *l'égoïsme*. Dans leur extension, rentrent tous les *Ichtriebe* :

égoïsme organique......	*Vie* : instinct de conservation ; besoin de mouvement, curiosité ;	
	Santé : souci de l'hygiène ;	
	Alimentation : goinfrerie, gourmandise ;	
	Sexualité : désir sexuel.	
matériel	*Richesses en nature* ...	luxe des vêtements ;
		— des bijoux ;
		— de l'ameublement ;
		— de la demeure.
	Cupidité pécuniaire.	
social..................	*Honneurs* ..	fonctions ;
		titres et décorations.
	Pouvoir....	familial ;
		social.

Dans le deuxième cas, il y a *altruisme*.

Les tendances *impersonnelles* peuvent se subdiviser suivant les deux tendances fondamentales de l'intelligence :

a) Le *besoin analytique* est la tendance à débarrasser l'hétérogène de sa diversité pour y reconnaître la loi qui en constitue l'homogénéité ;

b) Le *besoin synthétique* est le besoin de construire une multiplicité pour en faire un tout. On peut l'appeler besoin d'organisation ou de finalité concrète. C'est encore le besoin de mener un travail jusqu'à son achèvement, une œuvre jusqu'à sa réalisation.

La véracité ne se confond ni avec l'un, ni avec l'autre : c'est déjà une tendance composée ;

3° Au-dessus viennent les *tendances composées* qui résultent de la synthèse de plusieurs de ces tendances. Par exemple, l'amour d'une mère pour son fils combine l'altruisme maternel avec, éventuellement, d'autres tendances, comme l'égoïsme social ; la jalousie, l'égoïsme et une tendance forte, avec la haine d'une personne, située dans les mêmes conditions, chez qui la même tendance est satisfaite ;

4° Les *tendances concrètes* sont plus spéciales encore : c'est la jalousie d'Othello, l'amour de Mme de Sévigné pour sa fille ; mais ce sont encore des tendances durables ;

5° Il n'y a au-dessus que les *tendances singulières* qui naissent à un certain moment de la collusion de tendances durables avec tel concours singulier de conditions externes.

Quelles sont celles de ces tendances qui interviennent le plus ordinairement dans les mensonges des nerveux ?

A) *Tendances premières*

a) La première est la plus passive des émotions, *la peur* (1). Deux questions dans l'enquête de G. Heymans et E. Wiersma

(1) Duprat, in *Le Mensonge*, Paris, Alcan, 1903, p. 73, indique que dans un classement de 136 cas de mensonge d'après les mobiles, « la peur, l'appréhension » en expliquent 75. C'est le nombre le plus grand. Orgueil, amour-propre, vantardise font ensemble 6 + 5 + 13 = 24. Mais l'auteur remarque que les observations proviennent « à peu près toutes » d'instituteurs qui doivent avoir surtout observé des mensonges provoqués par la menace d'une punition. Il est certain, en outre, que des mobiles très divers doivent toujours conspirer dans la production d'un mensonge. — Tout le développement, qui commence ici, pourrait être vérifié aux moyens d'exemples empruntés

s'y rapportent : la première (question 70) (1), concerne la peur en présence d'un danger (incendie, émeute, etc.) ; la seconde (question 89), l'anxiété pendant la maladie (2). Sont pusillanimes ou anxieux pendant la maladie :

		Question 70	Question 89
		—	—
EnA	Sentimentaux..........	46,9	35,4
	Nerveux...............	44,3	41,4
EA	Passionnés............	35,5	30,7
	Colériques.............	32,3	30,4
nEnA	Apathiques............	37,2 (3)	29,8
	Amorphes..............	29,6	23,5
nEA	Flegmatiques..........	25,1	13,9
	Sanguins...............	25,3	13,7

Les chiffres de la seconde colonne sont, comme on pouvait s'y attendre, plus faibles que ceux de la première. De leur comparaison, trois résultats se dégagent :

1° L'émotivité favorise la peur (4) ;

2° L'activité la défavorise (5). Ici encore, nous rencontrons

---

aux études de E. Dupré sur la mythomanie, qui ne fait qu'amplifier le mensonge des émotifs primaires. Sur la peur, au principe de ces mensonges, cf. E. Dupré, *Pathol. de l'imagination et de l'émotivité*, Paris, Payot, 192, pp. 6-8, sur la suggestibilité p. 6, sur l'accélération résultant de l'autosuggestion p. 9, sur la vanité p. 11, 14, etc. Dupré cite volontiers le mot de Diderot : « On ne ment plus guère quand on s'est départi de la prétention d'occuper les autres de soi » (p. 27).

(1) G. Heymans et E. Wiersma, art. cit., p. 20.

(2) G. Heymans et E. Wiersma, art. cit., p. 23.

(3) Nous n'utilisons pas ce chiffre à cause de la faible probabilité attachée, comme nous l'avons vu, au chiffre des apathiques.

(4) Sans doute en la grossissant et en produisant le rétrécissement du champ de conscience. C'est un lieu commun des descriptions littéraires de la peur, par exemple chez Maupassant et Zola, que la hantise rapportée à l'objet de la peur et la suppression de toute critique chez le sujet affolé.

(5) Cette deuxième affirmation se confirme de façon précise dans le tableau VI, p. 64 de l'article indiqué, où les auteurs ont classé les nerveux et les colériques suivant l'activité (question 70, 1° et 2°).

	EnAP		EAP	
	Non actifs d'après tous les critères	Non actifs d'après la plupart des critères	Actifs d'après la plupart des critères	Actifs d'après tous les critères
	—	—	—	—
Courageux............	34,1	38,6	39,8	54,5
Pusillanimes...........	44,0	44,6	35,8	29,1

l'antagonisme des deux actions. Il n'y a pas d'officier qui ne sache qu'une troupe occupée est plus facilement maintenue sous le feu qu'une troupe immobile ;

3° La secondarité n'exerce qu'une action faible et opposée, suivant à la fois les propriétés auxquelles elle est associée et suivant les conditions de la peur. Par exemple, elle a une action aggravante chez les sentimentaux quand le danger est instant, à cause sans doute de ses effets d'inhibition ; atténuante pendant la maladie, où elle favorise la réflexion sur les possibilités de guérison.

En conclusion, il est net que le maximum de pusillanimité se trouve chez les EnA ; le minimum, chez les nEA : les deux résultats sont corrélatifs.

Considérons maintenant l'effet de la peur sur la véracité. Pourquoi la peur, dominante chez les EnA, plutôt prépondérante chez les sentimentaux, permet-elle à ceux-ci une véracité sensiblement double de celle des nerveux ? Ces chiffres permettent de le comprendre. D'abord, dans les conditions ordinaires de la civilisation, un danger imminent est exceptionnel. Dès que le péril n'est plus urgent, la secondarité intervient pour rendre l'avantage au sentimental, comme le prouvent les données de la question 89. En outre, toujours dans le cas de la menace lointaine, le sentimental a encore sur le nerveux l'avantage de la prévoyance, comme l'indiquent les chiffres suivants :

	EnAP	EnAS
D'après l'enquête biographique :		
Aptitude à la systématisation.....	0	7
D'après l'enquête statistique :		
Économie (question 51, 2°).......	21,3	46,9
Activité en vue de fins lointaines (question 25, 1°)...............	4,6	40,7
Ponctualité (question 85,1°).......	31,0	45,1

Comme la prévoyance du sentimental est supérieure à la moyenne, cette prévoyance le servira en lui permettant *d'éviter plus fréquemment les situations où la pression défavorable des conditions externes le contraindrait à mentir.* S'il s'y trouvait et qu'il s'y trouve, le voilà aussi menteur, au moins pour autant que le mensonge résulte de la peur, que le nerveux ; mais il

évite de s'y trouver. C'est donc encore chez le nerveux que le *mensonge par peur* doit se présenter le plus fréquemment. Qu'il ressemble par là à un enfant, c'est d'abord ce qui résulte du rôle prédominant de l'émotivité dans l'enfance ; mais il est en un sens plus enfantin que les enfants, car il peut se faire que la formule congénitale de l'enfant contrarie son émotivité d'âge. Au contraire, chez le nerveux, se trouvent réunies toutes les conditions qui favorisent le mensonge et presque aucune de celles qui pourraient réagir contre les premières. C'est tout autre chose de mentir en répugnant au mensonge et de mentir sans y répugner. Le plus grand menteur sera du point de vue de la morale celui qui fera le plus de violence à sa nature pour mentir ; du point de vue de la science, c'est celui pour qui le mensonge n'est pas un mal ou n'en est qu'à peine un. N'hésitera pas à mentir par peur, celui qui n'hésite déjà pas à mentir par jeu.

Comment donc la peur n'emporterait-elle pas du premier coup la conscience d'un nerveux ? Particulièrement, la peur physique est accrue ches les EnAP par l'importance des tendances vitales (1). Pour éviter une sanction, un nerveux (et, s'il est bloqué dans une situation menaçante, un sentimental) mentira contre l'évidence. Il y a dans les annales criminelles, comme dans l'expérience des familles, surabondance de cas où un coupable, pris la main dans le sac, ment encore. Plus on menace un enfant effrayé, plus il ment. Même lui assure-t-on qu'il ne sera pas puni, il persiste à mentir, car il sait bien que la colère de ceux qui lui donnent cette assurance, après l'avoir menacé, ne pourra pas se passer sans effets. Il a raison, car s'ils sont primaires, leur colère sera plus forte que l'assurance abstraite ; s'ils sont secondaires, mieux vaut encore pour lui qu'il n'avoue pas, car la peur d'être injuste en punissant un enfant, qui peut n'être pas coupable, atténuera les sanctions que provoquera la faute non reconnue. Ce raisonnement implicite est évidemment moins avantageux en justice, surtout auprès de juges de profession.

Les variétés du mensonge par peur doivent être extrêmement

(1) Question 44, 1° plaisirs de la table : nerv. 55,2 = maximum ; 46, 1° sexualité : am. 21,4 ; nerv. 16,1 ; moy. 8,2.

nombreuses. Leur étude minutieuse et leur classement seront, dans une éthologie plus avancée que la nôtre, précieuse pour la différenciation des sous-espèces d'EnAP. Il y a des mensonges par peur d'un *mal réel* ou d'*un mal imaginaire.* Ce n'est là évidemment qu'une différence de degré ; mais elle est légitime. On peut, il est vrai, observer que nous n'avons peur que de maux imaginés, puisque la peur par nature anticipe sur la présence du mal ; on peut même ajouter que la distinction entre l'imaginaire et le réel n'a pas tout son sens pour un nerveux accentué, puisque, chez lui, l'imaginé imprègne le perceptif ou se substitue à lui : il n'en est pas moins vrai que l'analyse des conditions de la perception consolide, pour tout homme normal, certaines représentations et discrédite les autres. Celui qui craindra surtout l'effet, conforme aux lois empiriques, des premières, aura des peurs réelles; l'autre, qui craindra l'effet, conforme à des affirmations humaines, des secondes, aura des peurs imaginaires. C'est, psychologiquement, un fait de craindre la mort; un autre, de craindre l'enfer. Un enfant EnAP, qui a entendu parler de la toxicité des sels de cuivre, craint d'être empoisonné parce qu'il a touché un objet de cuivre : peur imaginaire, non parce qu'il se trompe, mais parce qu'il a reçu la raison de sa peur par ouï-dire. — L'allure du mensonge par peur n'est pas la même, suivant qu'il se produit *dans une conscience étroite ou dans une conscience large.* Une fillette très émotive, très peu active, très secondaire, à conscience très étroite, est terrorisée quand on lui lave la tête ; elle résiste violemment à un médecin qui veut lui regarder le palais en appuyant sur sa langue avec une cuiller ; la même persiste avec une opiniâtreté inflexible dans un mensonge de défense quand elle a peur. Même début d'action chez un garçon très émotif, assez actif, primaire, à conscience large; mais, à condition de ne pas l'effrayer, il ne persiste pas dans un mensonge, il faiblit, puis sourit et le mensonge se termine en aveu. La représentation de l'utilité du mensonge n'a pu conquérir toute la conscience ; d'autres, à côté d'elle, produisent d'autres effets, comme chez Andromaque qui rit en pleurant. Chez les natures les moins menteuses, il se produit souvent aussi un contraste entre les effets psychologiques de représentations claires.

Enfin la peur est une tendance générale, indéterminée, un mouvement pour écarter : elle *se spécifie* suivant les autres tendances de l'individu, soit congénitales, soit acquises. La peur physique et la peur de paraître sot résultent de la spécification par des tendances congénitales ; la peur d'échouer à un examen ou de prendre un texte apocryphe pour authentique, par des tendances acquises : leur composition peut aboutir à des formes très délicates de mensonge.

On pourrait distinguer encore les peurs *abstraites* et les peurs *concrètes*, suivant que la tendance menacée de déception par l'événement qui fait peur est une tendance impersonnelle ou une tendance personnelle, soit altruiste, soit égoïste. On peut avoir peur d'un coup ou peur de perdre l'amour de quelqu'un : peur concrète ; on peut avoir peur d'arriver en retard ou d'altérer la relation d'un événement : peur abstraite. Notamment, le coupable peut avoir peur de la punition ou peur d'avoir mérité la punition : la tendance lésée est, dans le premier cas, l'instinct de conservation ; dans le second, « l'amour intellectuel » de la loi. Chacune des tendances peut engendrer une espèce de mensonge par peur. Il suit de tout ce qui précède, que les EnAP produiront surtout des mensonges par peur concrète. Pourtant, vivant en société, ils ne peuvent complètement méconnaître l'importance de toutes les formes plus ou moins déterminées de l'objectivité ; en outre, toutes les tendances humaines sont, à des degrés différents, dans tous les hommes ; enfin, il y a des EnAP intelligents au sens analytique d'intelligence, qui doivent reconnaître en eux-mêmes les lois générales de leur activité.

B) *Tendances profondes*

L'égoïsme, conçu d'abord dans sa généralité, peut prendre deux formes, suivant qu'il veut la réalité des choses (orgueil, ambition), ou se contente de l'apparence (vanité, recherche de la jouissance). On peut prévoir que la seconde forme prédominera chez les EnAP, car d'abord la possession d'une réalité ne s'obtient et ne se maintient que par l'effort. A cet effort, le nerveux est très peu apte, puisque chez lui l'activité, faible

par nature, est affaiblie par la concurrence de l'émotivité, quand l'objet de l'effort n'est pas émouvant. De plus, à cause de la primarité, les intérêts sont très variables ; ils ne peuvent donc inspirer une action persévérante. En effet, comme le vérifient les chiffres, le nerveux doit hésiter devant l'action :

	Amorphes	Nerveux	Sentimentaux	Colériques	Moyenne
Question 5, porté à différer.....	88,8	81,1	78,8	13,6	46,6
Question 6, facilement découragé.	24,5	52,9	52,2	31,5	30,8
Question 24, grands projets.....	25,5	41,4	12,4	29,6	18,5
Question 25, résultats immédiats.	64,3	66,7	21,2	52,1	39,5

En outre, ce qui l'intéresse dans une situation de fait, c'est moins ce qu'elle est ou ce qu'elle promet pour un avenir plus ou moins lointain, que la manière dont elle l'affecte actuellement ou va l'affecter bientôt. Quand tout se passe pour son activité comme s'il avait obtenu la réalité désirable, il doit être satisfait. L'orgueilleux veut le pouvoir, la domination, la force, même si les autres l'ignorent ; le vaniteux veut la louange d'autrui, même si elle s'égare. Cette opposition est vérifiée par les réponses aux questions 48 et 49.

	Amorphes	Apathiques	Nerveux	Sentimentaux	Sanguins	Flegmatiques	Colériques	Passionnés
Question 48. vaniteux...............	37,8	26,6	*54*	22,1	22,1	9,3	*34,2*	13,2
Question 49. avide de considération ..	33,7	24,5	*47,7*	36,3	42,1	25,3	*52,9*	31,8
ou indifférent à la considération d'autrui.....	33,7	35,1	*16,7*	26,5	24,2	30,1	*17,9*	24,6

	Amorphes	Apathiques	Nerveux	Sentimentaux	Sanguins	Flegmatiques	Colériques	Passionnés
ou même se tenant en arrière..............	18,4	17	*15,5*	21,2	*13,7*	28,7	*10,5*	27,5

Il en résultera, comme il faut s'y attendre, la susceptibilité :

Question 11. Susceptibilité..........	46,9	39,4	*68,4*	65,5	65,3	21,4	61,9	48,2

Que la médisance et la calomnie doivent suivre de la vanité et de la susceptibilité, c'est vraisemblable ; sans doute se confondent-elles chez les nerveux, pour qui la distinction de l'exact et du faux est toujours assez confuse. Sans doute aussi se présentent-elles chez eux plus souvent comme des réactions de défense, où l'intention de blesser doit l'emporter sur l'intention de nuire, à l'encontre de ce qui doit se passer chez les sanguins, qui partagent avec les amorphes la supériorité dans l'esprit de dénigrement.

	Amorphes	Apathiques	Nerveux	Sentimentaux	Sanguins	Flegmatiques	Colériques	Passionnés
Question 12. porté à critiquer (avoir toujours à reprendre aux autres ; remarquer de préférence leurs défauts et se les rappeler).	*54,1*	43,6	*49,4*	45,1	*57,9*	40,3	42,4	36,2

Ces chiffres expliquent le lieu commun, d'après lequel le monde des arts et du théâtre, qui doit compter beaucoup de nerveux et d'amorphes, serait celui où le heurt des vanités engendrerait le plus de malveillance mutuelle.

Quand on parle de soi, ce n'est pas d'ordinaire pour se déprécier ; ou de cette dépréciation même, on attend un éloge, ou au moins un effet favorable à soi-même. On peut donc prendre, pour signe de vantardise, les maxima relatifs à la tendance à parler de soi. Ils appartiennent (question 72, 3°) aux nerveux (29,9 %) et aux colériques (25,7 %, moyenne 15,2).

L'altération affective par la vanité est si flagrante chez les émotifs primaires, et particulièrement chez les nerveux, qu'ils en prennent eux-mêmes une conscience nette. Au moment où la tendance se satisfait par le mensonge, où ils ne peuvent pas l'empêcher de se satisfaire, ils pressentent que ce qu'ils disent en leur faveur risque de les discréditer au lieu de les servir. Il en résulte que la vanité semble liée aux protestations les plus mensongères de véracité. G. Maurevert a noté, chez des émotifs primaires, l'opposition entre les habitudes littéraires et les protestations de véracité.

CHATEAUBRIAND (1)

Ne peut rien toucher sans l'altérer (travaux de J. Bédier). « Il altère la vérité pour pro- « duire plus d'effet, ce qu'il a « d'ailleurs fait toute sa vie. » Jules Lemaître. *Chateaubriand*, 5e *conférence.*)

« J'ai un maudit amour de la vérité et une crainte de dire ce qui n'est pas qui l'emportent en moi sur toute autre considération. » (Chateaubriand. *Itinéraire de Paris à Jérusalem. Cf. Avertissement.*)

MUSSET (2)

Liste des principaux emprunts faits par Musset : G. Maurevert, *op. cit.* p. 194.

« Voler une pensée, un mot, doit « être regardé comme un crime en « littérature. En dépit de toutes « les subtilités du monde et du « bien qu'on prend où on le « trouve, un plagiat n'en est « pas moins un plagiat, comme « un chat est un chat. »

---

(1) G. Maurevert, *Le livre des plagiats*, Paris, Fayard, 9e éd., s. d., p. 127.
(2) *Id.*, p. 194.

STENDHAL (1)

Plagiats incontestables et déshonorants. « Pirate littéraire », d'après les travaux de P. Hazard et Arbelet.

« Quelle que soit la destinée qui
« m'attend, je veux toujours
« pouvoir dire, comme le grand
« Corneille :
« Je ne dois qu'à moi seul toute
« ma renommée. Ainsi, je ne veux
« introduire aucune espèce de
« copie dans mes premiers ou-
« vrages ».

Journal inédit de Stendhal, cité par Arbelet.

Qui voudrait étudier minutieusement le *mensonge par vanité*, en trouverait des exemples chez Chateaubriand. Quand J. Lemaître l'appelle « l'écrivain le plus vaniteux de la littérature française, et probablement de toutes les littératures (2) », il exprime d'une manière amusante l'importance de la vanité dans l'œuvre et la vie de Chateaubriand. En veut-on un exemple ? Il suffira de lire ce passage du dernier livre des *Mémoires d'outre-tombe* : « Deux nouveaux empires, la Prusse et la Russie, m'ont à peine devancé d'un demi-siècle sur la terre ; la Corse est devenue française à l'instant où j'ai paru ; je suis arrivé au monde vingt jours après Bonaparte. Il m'amenait avec lui. » Comment s'étonner que ses jugements sur Napoléon varient suivant ses rapports avec lui ! Mais qu'une si grande vanité blessée doive entraîner le dénigrement, c'est ce que vérifie mieux que tout autre exemple le passage de « *Buona-*

---

(1) *Id.*, p. 156. H. Delacroix, *La psychologie de Stendhal*, Paris, Alcan, 1918, marque combien il se tient près de Cabanis dans sa psychophysiologie (p. 284-285). Que Stendhal soit un émotif primaire, c'est l'opinion de l'auteur qui le montre « tout à la sensation présente » (p. 120) et cite ce texte de Stendhal même : « Jusqu'à vingt et un ans, que dis-je, souvent même encore, il faut que je me tienne à deux mains pour n'être pas tout à la sensation produite par les objets et pouvoir les juger raisonnablement avec mon expérience. » Sa vie amoureuse s'est renouvelée par des passions violentes et changeantes. Mais il est probable qu'à cause de la rapidité de sa pénétration analytique, l'émotion devenait très vite pour lui un objet de réflexion. Nous avons essayé de le vérifier à partir de son style, dans un passage de *la Chartreuse de Parme*, où il peint une crise affective. (Cf. Annexe II.)

(2) J. Lemaître, *Chateaubriand*, Paris, Calmann-Lévy, 1912, p. 280.

parte et les Bourbons », où il ose écrire que Bonaparte « avait fait rétrograder la guerre jusqu'à l'enfance de l'art ». Ce mot ne devait pas l'empêcher de reconnaître, dans *les Mémoires d'outre-tombe*, « les miracles de son intelligence militaire ».

Les *tendances vitales* sont importantes chez les EnAP. Pour le désir des plaisirs de la table, ils arrivent en tête de liste (55,2 %), même avant les amorphes (54,1 % : la moyenne est de 45,1 %. L'altération de la vérité au service de la gourmandise devra être plus fréquente chez les enfants nerveux que chez les autres.

De même la sexualité déréglée, qui atteint 21,4 %, chez les amorphes, est encore chez eux de 16,1 %, tandis qu'elle ne dépasse pas 4,66 % en moyenne dans les autres catégories. Il faudra s'attendre à ce que les nerveux mentent à ceux qui voudraient les empêcher de satisfaire leurs besoins sexuels, que ce soient des individus de l'autre sexe en relations sexuelles avec eux, ou des personnes, auxquelles les conditions sociales accordent une autorité sur eux. Le mensonge sexuel devra être plus fréquent chez les nerveux que chez les nerveuses, parce que les besoins sexuels sont moins impérieux chez les femmes que chez les hommes, au sens statistique qui est le seul auquel cette proposition puisse être prise. Il n'est donc pas étonnant que le mensonge sexuel soit si fréquemment représenté et absous dans la littérature poétique ou romanesque, à laquelle les primaires sont le mieux disposés.

Le besoin de mouvement trouve une première satisfaction dans *la démonstrativité* (question 61), pour laquelle les nerveux arrivent au deuxième rang avec 56,9, bien avant le troisième qui appartient aux passionnés avec 47,9. Comme l'activité favorise la démonstrativité, c'est chez les colériques que nous devrons surtout trouver et étudier le mensonge d'exagération. Mais s'il atteint 43,2 % chez les EAP, il arrive déjà à 41,4 % chez les nerveux.

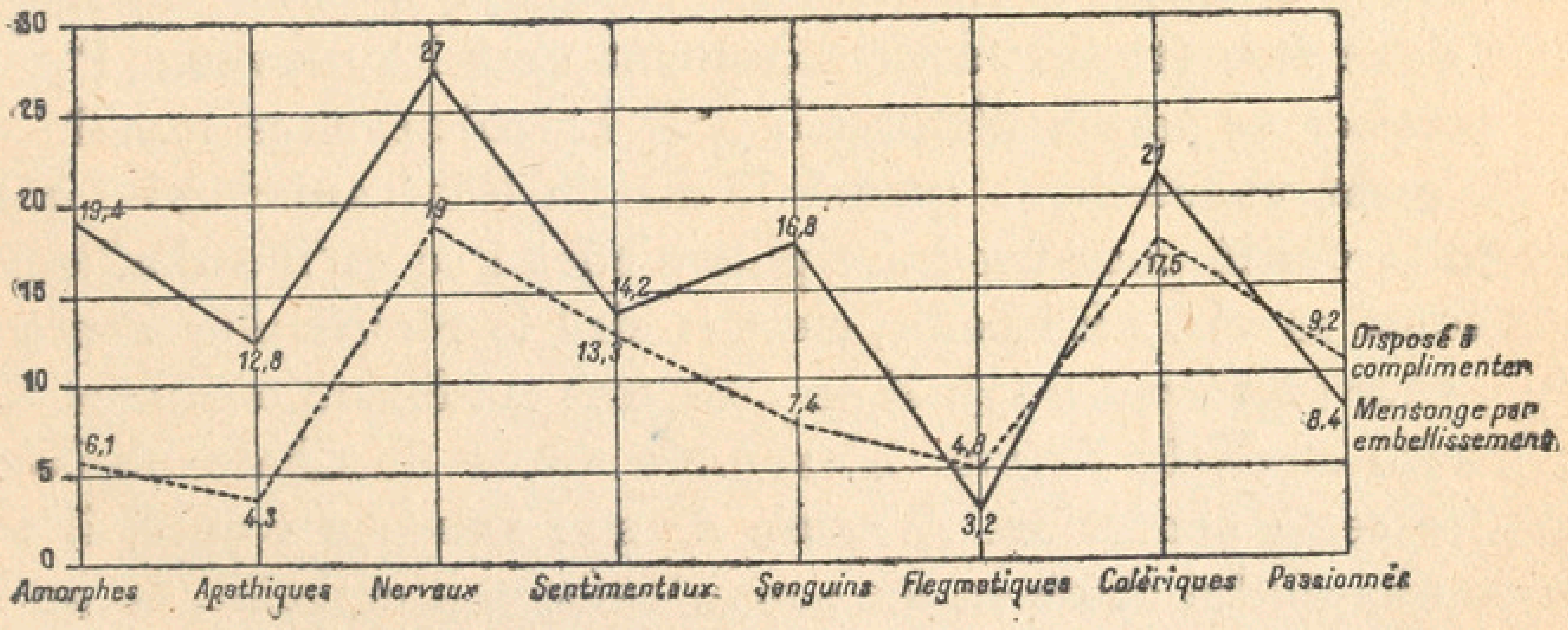
Deux autres chiffres nous permettent de le préciser. Le premier concerne le *mensonge par embellissement*, dans lequel les nerveux l'emportent nettement :

Amorphes	Apathiques	Nerveux	Sentimentaux	Sanguins	Flegmatiques	Colériques	Passionnés
19,4	12,8	*27,0*	14,2	16,8	3,2	*21,0*	8,4

Le second, *la disposition à complimenter :* (Q. 82, 1°).

6,1	4,3	*19,0*	13,3	7,4	4,8	*17,5*	9,2

La comparaison des deux phénomènes, d'ailleurs parents, est intéressante; elle est facile par le moyen de ces deux lignes brisées :



Le parallélisme des deux courbes est satisfaisant : il ne comporte que deux exceptions, d'ailleurs légères, mais qu'il vaut la peine de considérer de plus près. La première est le rapport de 16,8 à 7,4 pour les sanguins. Le chiffre de 16,8 porte, comme on devait s'y attendre, les sanguins dans la région des autres primaires pour le mensonge par embellissement. Mais en revanche, le taux de 7,4 est plus bas qu'on ne s'y attendrait. La seconde exception est moins spéciale : les inactifs (sentimentaux à part) sont plus aptes à embellir qu'à complimenter.

Le premier fait est le moins facile à expliquer : il doit provenir de ce que l'intérêt des sanguins pour les personnes (question 72 : 32,6 ; M. 36,4), est faible, voisin du désintérêt des flegmatiques (26,7). Quant au second, si les nerveux s'intéressent aux personnes (question 72, 2° : 47,1 %, c'est-à-dire de 129 % par rapport à la moyenne), ils s'intéressent encore beaucoup plus à eux-mêmes (question 72, 3° : 29,9, soit de 196 % par rapport à la moyenne 15,2). Il y a dans le compliment sinon toujours assez d'altruisme, du moins une part d'activité, de sorte que l'aptitude à complimenter sera défavorisée par l'inactivité, comme la comparaison de l'affectation avec l'aptitude à complimenter nous a déjà permis de l'observer (p. 133).

§ V. — Le mensonge par embellissement

De ce groupe de faits émerge la disposition éminente des nerveux à embellir la réalité. Le mensonge par embellissement doit donc être étudié particulièrement chez les nerveux. Peut-on préciser ce terme d'embellir ? J. Lemaître nous semble le faire assez exactement quand il dit de Chateaubriand : « Il altère la vérité pour produire plus d'effet : ce qu'il a d'ailleurs fait toute sa vie. » Embellir, c'est rendre la réalité plus expressive, plus émouvante (1). Il en suit une confusion ordinaire de la vérité et de la fiction. L'exemple même de Chateaubriand illustre cette confusion. A cause de son extrême vanité, il ne parle que de lui et de sa vie ; mais comme il embellit, ce qu'il en dit ne s'applique plus à lui (2). Tantôt l'embellissement n'altère pas la réalité du fait, mais il en souligne le trait expressif. Dans cette partialité, on reconnaît la partialité d'une conscience

(1) Il va de soi, d'après cette définition, que l'embellissement peut être positif ou négatif. Il y a des beautés tristes où l'âme éprouvera en les mêlant le sentiment du beau et la satisfaction de ce besoin du triste qui satisfait le dyscolisme si facile aux émotifs inactifs. C'est le cas de cette enfant de neuf ans, citée par Duprat, *Le Mensonge*, Paris, Alcan, 1903, p. 68, qui « imagina la mort d'une petite sœur (qui n'existait pas) pour avoir le plaisir d'être consolée ».

(2) La conclusion de J. Bédier sur Chateaubriand, c'est qu'il ne pouvait créer d'images que par transposition à partir d'une matière, en brodant (*Études critiques*, Paris, Colin, 1903, p. 291).

rétrécie qui refoule dans la marge ce qui n'intéresse pas les inclinations et particulièrement la vanité, pour concentrer toute sa lumière sur l'important. Chateaubriand donne dans les *Mémoires d'outre-tombe* la date de sa naissance, mais il l'énonce : « Vingt jours après Bonaparte (1). » Quand le moyen d'expression manque, il l'invente, d'une manière qui est bien près d'être odieuse. Il se peint dans René et veut assurément qu'on l'y reconnaisse ; mais, par une feinte au moins déplaisante, il suppose que la mère de René est morte pour le rendre plus pathétique (2). Dès lors, c'est la nature et l'histoire tout entière qui vont subir l'altération de cette partialité magnifique. Toute objectivité se déformera au gré d'une émotivité violente et instable, et rien n'est plus instructif que de voir le même événement, quand Chateaubriand l'a plusieurs fois rapporté, changer de caractère avec l'humeur momentanée de celui qui le rapporte. Qui peut reprocher aux grands nerveux cette transformation de tout ce qu'ils voient et touchent ? C'est le principe même de l'art.

§ VI. — Le besoin d'émotion

Précisément, à raison de cette connexion du mensonge par embellissement avec l'art, il convient de s'interroger avec quelque soin sur sa source psychologique. La déterminer, c'est analyser le besoin d'émotions. Il faut d'abord distinguer nettement ce qu'il y a de besoin dans tout sentiment et le besoin de sentir. Tout désir est un malaise qui requiert un achèvement. Cette exigence n'est pas le besoin d'émotions. Ce qui distingue le besoin du besoin d'émotion, c'est que le besoin a un objet (par exemple la soif, le boire) autre que lui-même.

---

(1) Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, 1re p., liv. Ier, en note à la reproduction de son extrait de baptême : « Vingt jours avant moi, le 15 août 1768, naissait dans une autre île, à l'autre extrémité de la France, l'homme qui a mis fin à l'ancienne société, Bonaparte. »

(2) Au début de *René* : « J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde. » Cf. avec ce trait de la vie de Musset transportant une phrase émouvante et sincère de G. Sand (lettre du 12 mai 1834) dans *On ne badine pas avec l'amour*. Cf. G. Maurevert, *op. cit.*, p. 204.

Pour qu'il y ait besoin d'émotion, il faut que l'objet du sentiment disparaisse derrière la tendance à grossir le sentiment même. Il y a des cas où le sujet désire moins le boire que la soif, où il ne veut qu'avoir plus soif, soit pour trouver dans le boire une satisfaction plus forte qu'une soif moindre ne le lui aurait permis, soit pour recevoir d'un sentiment plus fort une puissance d'action plus grande. Si on songe que la résistance des EnAP aux tentations est minimale, on pensera que c'est ce second mobile qui doit contenir le facteur dominant du besoin d'émotion.

On peut d'abord observer que *toute fonction psychologique peut devenir par elle-même, et abstraction faite de ses fins, le but de sentiments spéciaux.* L'actif finit par désirer l'action, comme le prouve le sport, indépendamment de son utilité ; l'intellectuel finit par exercer son intelligence sur des sujets sans utilité, par goût de son exercice même. Cette loi suffit à rendre compte de toutes les formes de superstition et de ritualisme dont toutes les civilisations comportent leur bonne part. Comment n'en serait-il pas de même pour l'émotivité ? Le pessimiste a besoin de son pessimisme ; la mère a besoin de s'inquiéter et de gronder; le soldat est mécontent quand il est depuis trop longtemps éloigné du danger. Ce qui est donc à expliquer, c'est pourquoi certains hommes sont plus soucieux d'exercer leur émotivité qu'aucune autre fonction psychologique.

La raison me paraît consister dans le fait que tout sentiment est une puissance d'action. L'ennui est essentiellement un état où nous sentons poindre en nous un désir assez fort pour exiger satisfaction, trop faible ou trop peu déterminé pour passer à l'activation complète. De l'ennui naît le besoin d'émotion. Il y a un obstacle à vaincre, la puissance nous manque ; comme le système neuro-glandulaire échappe à l'action directe de la volonté, nous ne pouvons, par volition immédiate, agir directement sur les conditions du sentiment ; aussi quêtons-nous un choc affectif, dépressif ou stimulant, qui, en libérant en nous un surcroît d'énergie, nous permette de franchir l'obstacle. Comme on prend de l'alcool pour se réchauffer, on cherche un choc affectif pour se lancer.

Si cette conception est exacte, tout le monde doit connaître

le besoin d'émotions, car il n'y a personne qui ne se heurte à des obstacles ; mais, comme nous l'avons déjà vu, tout obstacle extérieur a sa raison dans un obstacle intérieur, et le plus constant de ces obstacles intérieurs est l'inactivité. *Quand donc l'inactivité s'opposera à l'activation d'un sentiment, naîtra le besoin d'émotion.* Mais, comme il faut déjà que le désir soit né pour engendrer le besoin de le renforcer, le besoin d'émotion doit se rencontrer avec une fréquence privilégiée chez les inactifs-émotifs.

Ces EnA sont de deux espèces. Les deux connaîtront le besoin de secousses motrices. Un Amiel, sentimental, n'est pas moins déprimé qu'un Musset, nerveux. Mais la pensée est plus facile à un secondaire ; d'autre part, les événements extérieurs n'ont pas sur lui cette puissance que la primarité peut seule concéder. Au contraire un Byron, un Musset, éprouveront cent fois par jour le prix d'événements qui, en secouant leur sensibilité, tonifient leur vie psychologique. C'est donc, en fin de compte, chez eux que le besoin de chocs affectifs (1) naîtra et se développera le plus puissamment, et comme ces chocs seront moins précieux pour eux par leurs effets objectifs que subjectifs, la simple représentation d'événements émouvants, à défaut des événements eux-mêmes, deviendra l'objet de leurs ambitions ordinaires. L'art, le théâtre, la mode, les stupéfiants, le jeu deviendront les moyens préférés d'une conscience à laquelle une activité trop faible opposera un obstacle ordinaire. Avec les réserves que la secondarité apportera, ils tenteront de même les sentimentaux ; mais ceux-ci seront mieux défendus contre eux. En définitive, une forte primarité, une forte émotivité et une très faible activité doivent être les conditions les plus favorables au besoin d'émotions. Est-il possible de le vérifier ?

---

(1) Ce besoin de chocs affectifs pourra chercher à se satisfaire par la *véracité agressive*, distincte de la véracité objective comme la franchise, mais de la franchise par son caractère offensif. Vera Strasser, *Psychologie der Zusammenhänge und Beziehungen*, Berlin, Springer, 1921, observe justement : « Die Wahrheit des Gesunden unterdrückt und hemmt ihn nicht, sondern hilft ihm im Zusammenleben, macht hn ungebundener » (p. 287). Chez le « nerveux » peut naître un fanatisme de la vérité (p. 288). Il arrive en effet que des nerveux médiocrement soucieux d'être véraces au cours de la vie quotidienne, deviennent brusquement pointilleux et exigeants à propos d'une affirmation, à cause de la supériorité qu'ils croient y trouver sur autrui et des effets psychologiques de ce débat sur les autres et surtout sur eux-mêmes.

La première vérification est fournie par le langage. Celui-ci est chez les nerveux fortement émotif, et si la force, quelquefois la violence des expressions se comprend déjà comme une satisfaction de fortes tendances, on peut penser qu'elle est moyen en même temps qu'effet, et que le sujet y trouve l'occasion d'une tonicité encourageante. D'après l'enquête biographique, *le superlativisme*, qui est l'emploi de mots trop forts, caractérise au taux de :

Nerveux	20
Colériques	21
Passionnés	24

c'est-à-dire les grands émotifs, tandis que la moyenne est de 12 %.

De ce résultat, on peut rapprocher les éruptions de bavardage qui, après une longue période de silence imposé, se constatent souvent chez les émotifs inactifs, comme une revanche où leur vie retrouve son intérêt. De ce fait qualitatif, on peut rapprocher un nombre de l'enquête statistique : les nerveux (16,1 %), en compagnie des colériques (16,3 %), tiennent la tête (M. 9,3 %), comme *conducteurs de la conversation* (question 35, 2°).

D'autres faits sont plus caractéristiques encore. L'inaptitude du nerveux à se donner lui-même des émotions, le besoin d'excitations externes, le besoin du nouveau se retrouvent dans son habitude de rechercher des distractions hors de la famille (question 71, 1° ; N. 68,4 ; Col. 44,4 ; M. 39,1). Bien qu'il soit inactif, le fait est symptomatique, il est amateur de sports (question 78 ; N. 44,3 ; M. 44,9) et par ce goût, il dépasse les secondaires actifs (Fl. 42,8 ; Pass. 39,2). Il y cherche sans doute des excitations comparables à celles que lui fournissent les jeux de hasard qu'il recherche (question 80, 1°; N. 13,8 ; M. 11,4), et où même il parie de grosses sommes (N. 2,9 ; M. 1,8). Ces faits nous ramènent au mensonge par embellissement. Moins habile que le colérique à forger des histoires (question 36, 3° ; Col. 14,8; Nerv. 10,9; Moy. 9,3), le nerveux est obligé, plus souvent que lui, d'utiliser les anecdotes que lui offre la réalité (question 36,1° ; Nerv. 29,9 ; Col. 23,7 ; Moy. 21,4) : il ne lui reste qu'à les retoucher, à les embellir pour les rendre plus émouvantes (question 63 : Nerv. 27 % ; Col. 21 % ; M. 15,4 %).

Du moment que l'embellissement est lié au besoin d'émotion, la polarité générale du sentiment, toujours teint de plaisir et de douleur, se rapporte à lui, et de même qu'un choc affectif peut être agréable ou pénible, l'embellissement de la réalité peut être positif ou négatif. Sous sa forme négative, la recherche de l'embellissement devient *le goût du macabre, de l'horrible, de l'anormal, du défendu* (1), suivant les modalités qui l'affectent.

On pourrait sans doute subdiviser la perversité, en distinguant une perversité, qui vise surtout à violer la loi, d'une autre, qui s'attaque aux sentiments et aux habitudes les plus communes ; mais dans les deux cas, on retrouve les mêmes ingrédients psychologiques, quoique à des doses inégales. Un acte pervers est d'abord un acte nouveau, et comme tel, il tire de l'ennui, qui s'attache au répété et à l'habituel. Non seulement il est nouveau, mais il est objectivement plus aisé à obtenir qu'une originalité créatrice. Tant qu'il demeure dans le domaine de l'art, il n'offre pas le danger d'un crime. Il en a donc les avantages sans en avoir les inconvénients. En tant que violation du permis et du réglé, il émeut son auteur ; pour la même raison, il doit émouvoir les autres. Il en résulte qu'il doit attirer leur attention sur l'homme qui en est responsable. Avec cette attention, il lui concilie, soit leur sympathie, soit leur antipathie. Des nerveux comme lui, c'est la sympathie que le nerveux doit s'attirer, puisqu'en vertu de l'identité des lois psychologiques qui gouvernent les hommes d'une même famille, les autres nerveux doivent réagir à la violation comme son auteur : celui-ci devient pour eux un modèle et un maître. Des hommes d'autre formule, l'acte de violation attire le blâme. Mais tant que ce blâme n'éveille pas la peur, il est agréable au nerveux, en tant qu'il flatte sa vanité.

---

(1) L'illustration la plus saisissante de la disposition de l'EnAP au macabre est la vie ou l'œuvre d'Edgar Poe. Tous les traits qui définissent l'EnAP sont rassemblés dans les chap. II et III du 1er vol. de la belle étude de E. Lauvrière, *La vie et l'œuvre d'Edgar Poe*, Paris, Alcan, 1904, 2 vol : instabilité d'émotions violentes (p. 42), impulsivité et faible résistance aux tentations (pp. 43-45), coups de tête (chap. III), imprévoyance (p. 47), « humeur fantasque et capricieuse » (p. 61). Sa mendacité correspondait à son caractère (p. 18, n. 2 ; p. 48, n. 3, etc.). Confusion ordinaire entre le perçu et l'imaginé (p. 51). Toute la vie de Poe vérifie le nomadisme (p. 97) des nerveux. La parenté de nature entre Poe et Baudelaire ne peut échapper à personne (cf. la citation d'Esmé-Stuart in Lauvrière, I, p. 303, n. 4). Sur le fantastique et la peur chez Poe, cf. Lauvrière, II, chap. VII-VIII.

Nous sommes faits pour dominer la nature et les lois. On arrive à cette domination d'abord par une analyse, puis par une reconstruction réelle, c'est-à-dire par la science et la technique (1). Mais celui qui recherche moins le fait que l'apparence du fait à laquelle sont attachés, avec moins de peine pour l'obtenir, les mêmes effets subjectifs et immédiats qu'au fait même, se contentera de cette domination apparente, si négative qu'elle soit, qui consiste à désobéir à la loi. Le joueur intelligent gagne au jeu, le tricheur aussi; il y a entre eux la même différence qu'entre celui qui refait la nature sans méconnaître aucune des conditions de sa reconstruction, et celui qui se contente de la refaire en apparence. Tant que cette apparence demeure, et elle n'est jamais démentie pour le primaire qui vit dans le présent, la vanité de son auteur est satisfaite.

Ainsi ne peut-on s'étonner que les nerveux ne soient jamais absolument indemnes de toute perversion (2) et que, parmi eux, une catégorie manifeste la prédominance de ce goût. Sans prétendre épuiser la variété des nerveux, j'indique ci-dessous une classification sommaire de quelques-unes de leurs sous-espèces :

---

(1) G. Prezzolini, dans l'*Arte di persuadere*, pp. 9-13, a, d'une façon toujours ingénieuse, montré l'analogie entre la science et la bugia. Ses analyses se résument dans la formule (p. 13) : « Lo scienziato è un bugiardo utile collettivamente ; il bugiardo è une scienziato utile egoisticamente. » Assurément, pour qui ne met pas la vérité du savoir dans un être extérieur à l'esprit qui ne ferait que le copier, cette thèse, qui exprime la jeunesse du pragmatisme, reconnaît justement ce qu'il y a d'action à la fois dans l'œuvre scientifique et dans le mensonge ; mais l'analogie s'arrête là. *Le savant veut sincèrement construire du solide*, il offre sa construction à la critique et à l'épreuve ; le menteur cesserait de mentir s'il avait la même préoccupation. Il y a entre eux la même différence qu'entre un architecte honnête et celui qui appelle maisons des châteaux de cartes pour les vendre. Que la science aussi puisse donner lieu à des affirmations téméraires, cela ne la rend pas plus, mais moins scientifique.

(2) Il est aisé de comprendre que ce goût du pervers puisse aboutir à l'admiration pour l'auteur d'un acte pervers et de là à l'accusation de soi. On peut attribuer provisoirement, c'est-à-dire sous réserve d'une vérification expérimentale plus poussée, le maximum de la tendance à l'accusation de soi aux EnA. Les nerveux s'accuseraient par vanité, les sentimentaux par scrupule (cf. p. 268, n. 1). La fréquence de l'accusation de soi dans les *Confessions* s'expliquerait dans ce cas parfaitement par ce fait que Rousseau a été un intermédiaire entre EnAP et EnAS (sentimental rêveur). Quand l'autoaccusation devient grave au point d'être de l'autodénonciation fictive, elle ferait liaison avec l'alcoolisme (cf. Dupré, *Revue polyclinique des psychoses alcooliques. Trib. méd.*, 11 janv. 1907), ou au moins avec les crises de dipsomanie (E. Dupré et Le Savoureux, *Autodénonciation récidivante chez une dipsomane* in *Gaz. hôpit.*, 5 mars 1914). Mais cette thèse n'exclut pas la possibilité que l'alcoolisme favorise cet effet chez des EnA ; il est remarquable que chez la dipsomane de Le Savoureux, l'autodénonciation est liée au vagabondage des EnAP.

a) Les *descriptifs* : Chateaubriand, Loti (extrême vanité, champ de conscience large, imposent une tonalité affective à toutes leurs impressions sensorielles du même moment, vagabondage, goût des voyages, besoin de jouer un rôle historique, prédilection pour les émotions tristes [civilisations disparues, lieux de catastrophes, deuils], sexualité fondue dans le sentiment);

b) Les *saccadés* : Lorrain (extrême vanité, champ de conscience très étroit, raides, mémoire très précise de faits et de connaissances particulières, très inactifs, malveillance, jalousie, forte sexualité);

c) Les *hautains* : Byron, Musset, O. Wilde (extrême vanité, méprisants, joignent l'ironie à des sentiments puissants, vagabondage, besoin d'être historique, mobilité des sympathies, sexualité dominatrice, méchants pour ceux qui les aiment) ;

d) Les *pervers* : Poe, Baudelaire, Dostoïewski, Hoffmann (se distinguent par le goût du fantastique, l'intérêt pour les fous, aiment l'alliance de la mort et de la sexualité, tendent vers la pensée abstraite, densité de l'expression) (1) ;

e) Les *amers* : H. Heine, Laforgue (dyscolisme, des fautes de goût, émotivité profonde, tournent leur pessimisme contre eux-mêmes, capables de tendresse et d'affection) (2);

f) Les *bohêmes* : Verlaine (vie extrêmement désorganisée, alternance de sexualité et de tendresse, aptes en vieillissant à contracter des sentiments religieux) ;

Passons rapidement en revue ces familles en réservant d'abord

---

(1) Que le goût du pervers puisse s'exprimer parallèlement par la mendacité qui consiste à parler anormalement et par l'intérêt pour les anomalies sexuelles, c'est ce que vérifie l'exemple de Jean Lorrain, dont on a découvert d'éhontés plagiats. Il a copié sans le dire *Illuminations*, d'A. Rimbaud (G. Maurevert, *op. cit.*, pp. 266-268) et le *Miracle des Roses*, de J. Laforgue (G. Maurevert, *op. cit.*, p. 269-271).

(2) A mesure que l'éthologie se précisera, il n'y aura pas d'objet d'étude plus féconde que les transformations du dyscolisme, qui est la prédilection à ne voir que le mal, suivant les corrélations auxquelles il est uni. Associé à l'altruisme, il donne la tendresse, le besoin de consoler ou d'être consolé ; associé au groupement ES, il inspire le mécontentement de soi, il fait déprécier ou gronder ceux qu'on aime le mieux, à qui on s'identifie, comme des enfants ; associé à l'égoïsme, il engendre la dépréciation d'autrui, médisance ou calomnie, suivant le taux de véracité ; associé à la secondarité, il conduit au pessimisme intellectuel ; associé à l'inactivité, il inspire le goût du pervers; associé à la ferveur religieuse, l'attrait pour le repentir, les grandes humiliations. Il est un des constituants essentiels de la sensibilité religieuse où il prend tantôt la forme du sentiment de la Némésis, tantôt celle du sentiment du péché.

la quatrième qui, pour l'étude actuelle, est un cas privilégié. Les descriptifs manifestent leur goût du macabre d'une manière voilée par leur préférence pour les lieux tristes, pour les amours qui finissent en deuils. On pourrait exprimer sommairement leur caractère en disant qu'il n'y a pas pour eux de lieux plus aimables qu'un cimetière. Leur vocation est de méditer affectivement sur les civilisations mortes. Leur mélancolie contient le plus pur du romantisme. Ils sont descriptifs, mais le détail objectif et concret se dissipe souvent dans l'expression affective. Sans doute leur extrême vanité, qui est le principal de leurs mobiles, est-elle indispensable *pour que leur vie ne se perde pas dans une contemplation sans expression.* Vraisemblablement, on passe des descriptifs aux hautains et des hautains aux saccadés par restriction progressive du champ de conscience. Avec cette restriction, la brutalité croît et souvent le goût du pervers devient le besoin de faire souffrir, d'humilier : la tendance à la subordination de la femme caractérisait les deux exemplaires du sous-type saccadé que j'ai pu observer ; et assez souvent le besoin de brutaliser un préjugé ou un sentiment commun apparaissait, chez eux, comme un moyen de marquer leur supériorité sur ceux qui les admettent. Le goût du pervers, chez les nerveux du type amer, devient souvent une perversion du goût. Ce n'est plus guère que du désordre chez les bohèmes.

Au contraire, il s'exaspère chez les pervers jusqu'à former l'un des traits les plus caractéristiques de leur nature. La netteté, avec laquelle tant d'écrivains ont reconnu dans Poe leur modèle, manifeste l'attrait de la souffrance comme la source même de leur émotion poétique. Si la civilisation anglo-saxonne, moins libérale en matière de mœurs, devait gêner Poe pour réaliser l'union intime de la sexualité et de la souffrance, celle-ci trouve chez Baudelaire son expression la plus complète ; et qui voudrait cataloguer les diverses manières, dont le besoin d'émotion peut se satisfaire par le goût du macabre ou de l'anormal dans la vie sexuelle, en trouverait des échantillons dans *les Fleurs du Mal :* sensations avariées, association du dégoût et de l'attrait, humiliation d'une des deux personnes dans l'amour, la laideur changée en ragoût pour le désir ; il n'y manque rien de ce qui constitue l'amertume où l'émotivité

peut se raviver. Une question de l'enquête permet, dans une certaine mesure, la confirmation quantitative de ces analyses. D'après la question 73, le goût pour les plaisanteries grossières est au maximum chez les amorphes et les nerveux (même taux de 31,6; moy. 18,9) ; tous les autres caractères sont au-dessous de la moyenne.

Le principal danger, dans cette direction, est l'usage des stupéfiants. Il n'y a guère à craindre, à cause de l'inactivité et aussi de l'émotivité des sujets, que le besoin d'émotions fortes et troubles aboutisse au crime ; mais si les méfaits actifs sont difficiles aux natures de cette formule, et si la dégradation même des actes, qui les prédestine à l'art, les protège contre la confusion entre l'art et la vie, elle ne les protège pas contre les méfaits passifs. L'usage et l'abus des satisfactions subjectives, que l'alcool et les stupéfiants peuvent fournir, menace des natures chez qui les tentations sont grossies par l'émotivité et qu'une secondarité trop faible ne protège pas contre elles ; du moins et par là les nerveux méritent plus de sympathie que d'autres catégories psychologiques, capables d'autres excès : ils sont eux-mêmes leurs victimes.

§ VII. — La « papillonne »

Le mensonge par embellissement, tel que nous venons de le considérer, porte sur des « choses » au sens statique du mot : il rend les couleurs plus vives, les contours plus nets, la nuit plus sombre, le relief plus aigu, le crépuscule plus mystérieux, au hasard des associations et des tendances plus concrètes qui les utilisent. Mais les objets de nos désirs ne sont pas toujours des choses ; ce peuvent être aussi des mouvements : l'enfant désire le goût du sucre ou celui du vinaigre ; mais il désire aussi la balançoire et les chevaux de bois. Le besoin d'émotion devient facilement le désir d'une alternance psychologique, qui ne fasse pas seulement passer d'une idée à sa contraire, comme du gauche au droit, ni même d'une sensation à sa contraire, comme du rouge au vert, mais d'un sentiment, comme la tristesse, au sentiment opposé, comme la joie. Où ce besoin peut-il être plus fort que chez les nerveux ? Cette alternance affective est justement

le rythme ordinaire de leur conscience : en l'obtenant, ils se retrouvent eux-mêmes, et comme leur inactivité les amène à diminuer leurs actes, ils s'intéresseront moins aux effets objectifs de leur activité qu'au jeu alternatif de leurs émotions. Ils ne sentent pas pour agir, ils agissent pour sentir.

De là le besoin de nouveauté, de changement, de renouvellement, et tous les mensonges par embellissement qui n'auront pas d'autre objet que de présenter la réalité autrement qu'elle n'est, simplement pour qu'elle soit autre. On retrouve ce besoin de changement dans toute l'activité.

1° Dans les rapports de l'émotif-primaire *avec les personnes*, il est notable que les nerveux sont encore plus « changeants dans leurs sympathies » que les colériques :

	Nerveux	Colériques	Moyenne
Question 19, 1°.......	57,5	51,0	25,7

La vie des grands nerveux est marquée par l'instabilité de leurs affections, et il n'est pas rare que l'ami de la veille devienne l'ennemi du lendemain. Les colériques, plus persévérants, sont favorisés ici par cette persévérance que l'activité et l'altruisme leur rendent plus facile. Au contraire, l'inactivité qui favorise l'égoïsme doit-elle desservir les nerveux. A cause de cet égoïsme, il est ordinaire que la rupture amenée par leur susceptibilité soit attribuée par eux à leur ancien ami et que, par suite, ils l'accusent de les avoir trahis ;

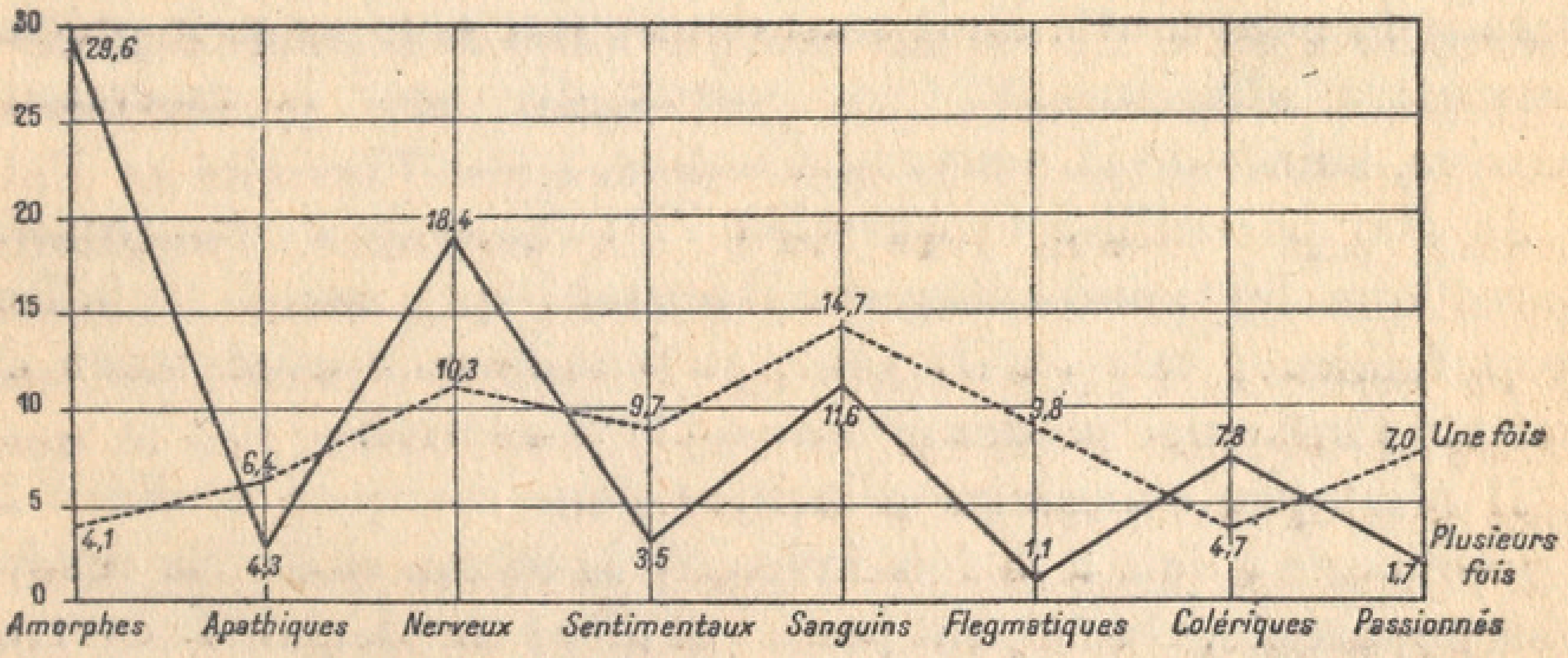
2° Dans les rapports de l'émotif-primaire *avec les lieux*. Le vagabondage, le changement fréquent de résidence est une des corrélations les plus fréquentes de ce type. Byron, Dostoïewski, Musset, Chateaubriand, Loti, La Fontaine, avec beaucoup d'autres, sont là pour en témoigner. Dans le changement de lieu, la sensibilité trouve un aliment. Cette disposition encore est extrêmement favorable à la littérature. Aussi n'est-il pas étonnant que Pannenborg ait relevé un pourcentage élevé de nerveux parmi les vagabonds ordinaires (1);

(1) G. Heymans, *Résultats et avenir de la psychologie spéciale* in *Archives néerlandaises des sciences exactes et naturelles*, série III. B, t. II, 1915, pp. 479-495.

3° Dans l'activité *professionnelle.* La question 23, 1° et 2°, indique avec quelle fréquence les sujets de divers caractères ont changé de profession de façon répétée ou une fois. Les deux séries de nombres sont intéressantes à considérer.

	Amorphes	Apathiques	Nerveux	Sentimentaux	Sanguins	Flegmatiques	Colériques	Passionnés
Question 23.								
1° de façon répétée.....	29,6	4,3	18,4	3,5	11,6	1,1	7,8	1,7
2° une fois............	4,1	6,4	10,3	9,7	14,7	9,8	4,7	7,0

Figurons les courbes pour rendre plus facile leur examen comparé.



Il est très net qu'un seul changement de profession ne signifie rien sur le caractère de celui qui change : s'il fallait en tirer une indication, ce serait plutôt une preuve de sens pratique, puisque ce sont les sanguins qui présentent ici le maximum.

En effet, notre première profession peut avoir été choisie légèrement ou, mieux, nous avoir été imposée par les circonstances. Tout autrement doit être jugé le changement répété de profession pour lequel amorphes et nerveux l'emportent nettement. Il est remarquable que l'émotivité (sans doute par la

peur que provoque une décision grave qui n'est plus ici du domaine de la fiction) a plutôt une influence stabilisante, puisque les amorphes l'emportent dans l'instabilité professionnelle sur les nerveux et les sanguins sur les colériques.

Tous ces chiffres peuvent se résumer dans ceux que fournissent les réponses de la question 22, 1° *désireux de changement* et de la question 20, 2° *épris d'impressions nouvelles* :

		Question 22,1°		Question 20,2°	
Primaires.	Amorphes.......	71,4	Mp = 69,3	66,3	Mp = 64,1
	Nerveux........	71,8		63,2	
	Sanguins........	62,1		63,2	
	Colériques.......	72,0		63,8	
Secondaires.	Apathiques......	19,1	Ms = 16,9	10,6	Ms = 7,15
	Sentimentaux...	15,1		3,5	
	Flegmatiques....	14,4		8,0	
	Passionnés......	19,1		6,5	

Ils manifestent l'influence dominante de la primarité sur le besoin de nouveauté. Mais sans doute, une analyse plus précise permettra ultérieurement de mieux discerner la nouveauté passive, subie, de la nouveauté active, pratique.

Je n'ai pas utilisé la question 77 : *recherche de nouveautés*, parce que les pourcentages ne portent que sur des chiffres trop faibles ; tels qu'ils sont, ils confirment avec assez de netteté l'influence prédominante de la primarité.

Il n'est pas nécessaire d'insister pour marquer combien la « papillonne » doit à la fois favoriser la mendacité et la rendre plus apparente. On ne peut penser et dire le lendemain le contradictoire de la veille, sentir, aimer le lendemain en opposition avec la veille, sans que les assistants moins primaires s'en étonnent, et sans qu'on s'expose soi-même à trahir le nouveau pour l'ancien ou l'ancien pour le nouveau. Le besoin d'unité, qui constitue l'essence de l'esprit et sans lequel la vérité lui serait inintelligible, se retourne ici contre elle. La véracité sera trahie pour la véracité ; car le papillon, pour mettre dans sa conduite une unité qui n'y est pas, sera entraîné, soit à nier ce qu'il sentait ou pensait tout à l'heure, soit à trahir ses sentiments et ses idées actuels.

§ VIII. — L'honneur et la mode

Tout esprit possède à quelque degré la tendance analytique qui dégage, par élimination des différences, une loi susceptible de devenir une règle conditionnant l'action ultérieure. Toute action humaine est morale en tant que de semblables règles s'imposent à notre conduite. Mais deux cas sont tout de suite à distinguer :

1° Ces règles peuvent avoir été dégagées, reconnues explicitement ; elles forment des principes, des devoirs ;

2° Ou ces règles peuvent rester implicites, engagées dans le concret.

Dans le premier cas, ces règles sont abstraites ; elles se formulent d'une manière comparable aux lois du code. Dans le deuxième, elles sont concrètes, se présentent comme des coutumes, des manières de vivre. Parmi les règles de cette deuxième espèce, se trouvent la mode et l'honneur. Tous deux ont ce caractère d'être, dans un groupe social bien déterminé, parfaitement définis. Ils ont même sur les morales abstraites, théoriques, cette supériorité que les actes qu'ils ordonnent ou interdisent, sont des actes exprimés, précis, connus avant toute déduction et indépendamment de toute déduction consciente. Comme toute loi extraite ou à extraire par analyse du concret, comme toute morale, distincte par ce caractère de la moralité qui est et doit être l'adaptation de l'action à des conditions singulières, la mode et l'honneur assimilent. La tendance à s'y conformer fait partie de ces *Gemeintriebe* qu'Adler oppose aux *Ichtriebe.*

L'honneur, sous sa forme générale, doit être la morale sociale des émotifs. L'égoïsme social, ou la tendance à chercher le succès social, peut prendre deux formes : il peut chercher à se satisfaire en opposition avec les règles du groupe social auquel l'individu se considère comme lié, ou au contraire le pousser à les appliquer mieux que les autres. On peut devenir, par égoïsme, un révolté ou un chef. C'est le premier cas qui se produit vraisemblablement quand ces règles heurtent des tendances fortes de l'individu ; le second, dans le cas contraire. Il est naturel

que l'honneur se spécifie diversement suivant qu'il se rencontre avec tel ou tel caractère. L'honneur du joueur qui paie ses dettes de jeu, au besoin en volant, n'est pas concrètement le même que l'honneur du soldat qui est de n'avoir pas peur, ou que celui du vaniteux qui lui fait désirer une décoration ; il se distingue fortement de l'esprit de corps, de l'honneur de rester fidèle à une discipline sociale ou de la fidélité à la religion qui fait reculer devant le reproche d'apostasie. Peel, s'excusant à la Chambre des Communes de voter contre son parti, manifestait une forme de cet honneur. L'une des plus puissantes est l'honneur national, mais il n'y a pas de groupe social où ne puisse naître une semblable forme de cet honneur, ou plutôt, c'est en se formant qu'il constitue le groupe social.

Comme nous n'avons pas ici à étudier cet honneur en lui-même, mais seulement dans son rapport avec la véracité et le mensonge, nous n'avons pas à en scruter longuement la genèse psychologique. On peut présumer qu'il naît de la multiplicité des associations, fortifiées par l'émotivité, grâce auxquelles un individu dépend de certains autres possédant un caractère commun. Cette dépendance n'est qu'une application de la mémoire associative, complétée par la loi déjà mentionnée suivant laquelle toute fonction devient l'objet d'un besoin plus ou moins fort. Un sujet B devient, pour un autre sujet A, l'occasion de réagir par une réaction R ; ultérieurement, A désire l'excitation due à la présence ou à l'action de B pour satisfaire la tendance à réagir à B par R. Que d'autres sujets B_1, B_2 et A lui-même coïncident avec B par cette aptitude à satisfaire la tendance BR, il naît un groupe A, B, B_1, etc., et la tendance BR devient un élément d'honneur. Le soldat, fier d'être soldat, aime saluer son chef. Mais encore une fois, il faut que la tendance concrète au salut spécifie le plus possible de tendances composées et profondes et en contrarie le moins possible. Nous vérifions ce fait général dans notre attitude à l'égard d'autrui. Nous sommes différents à l'égard de plusieurs personnes, suivant les excitations que chacune nous offre ; mais avec des degrés qui dépendent de notre secondarité, plus ou moins semblables à nous-mêmes dans notre attitude à l'égard de chacune d'elles. Pour autant que ces personnes ont des

caractères communs, et par suite, que notre comportement à leur égard comprend des éléments communs, naît une tendance à fixer ces éléments communs, qui est l'honneur.

Plus cet honneur sera puissant et spécialisé, plus il doit être, d'après la théorie esquissée, dangereux pour la véracité. On peut ici distinguer trois cas dans la mécanique de ces tendances :

a) On peut concevoir d'abord qu'il y ait un honneur de la véracité. Des ligues d'honneur ont été instituées pour combattre le mensonge, et sans doute ce procédé technique se présentera toujours à l'esprit de secondaires voulant utiliser l'émotivité au profit de la véracité. Il va de soi qu'on ne renforce pas la véracité pure de cette manière et qu'elle ne peut servir que la véracité objective, puisque la véracité pure exige que le sujet dise la vérité, parce que c'est la vérité sans considération supplémentaire. Mais sans doute, ces ligues d'honneur doivent réussir assez mal et ne grouper que des sujets qui sont déjà de véracité supérieure à la moyenne, à cause du caractère très abstrait de la véracité.

b) Quand l'honneur porte sur un autre objet que la véracité, deux cas peuvent se présenter. Quand il y a convergence entre les deux tendances, la véracité est multipliée par un coefficient qui peut être très fort. Il suffit, pour le constater, de voir le soin avec lequel des savants font leurs mesures, des historiens indiquent leurs références bibliographiques, et, comme eux, des champions notent leurs performances, des joueurs le détail de leurs coups ;

c) Mais à cause de l'intensité de la tendance mise en jeu, il y a toujours danger que les deux tendances viennent à diverger et que l'honneur, qui renforçait la véracité, se tourne contre elle. On en arrive à ce résultat paradoxal et fréquent qu'un homme se déshonore par un mensonge pour sauver son honneur ou celui d'autrui. Le faux Henry, dans l'affaire Dreyfus, a été un exemple historique de ce paradoxe. Nous appellerons *mensonge par honneur* tout fait de cette nature.

Du mensonge par honneur, nous pourrions chercher diverses formes, relatives aux divers caractères : nous n'en considérerons ici que les variétés propres aux nerveux. En cette question, les chiffres de l'enquête ne permettent pas une analyse précise du

fait. Aussi utiliserons-nous d'abord les indications fournies par quelques observations :

Observation XIII. — Un nerveux, Fernand S., très primaire, du type saccadé, vole sa mère en mentant pour se procurer des vêtements, cravates, souliers élégants ou des objets capables de lui attirer l'admiration de ses camarades, fusil, revolver. Toute sa vie, il a marqué un goût vif pour les armes à feu, qui fournissent satisfaction à son besoin d'émotion, car, par ailleurs, il manque de courage.

Observation XIV. — Vol d'argent dans les mêmes conditions et toujours aggravé de mensonge, chez Herbert L., mi-nerveux mondain, très primaire, tirant vers les amorphes. Toute la vie de ce sujet tend vers la vie mondaine, comme le papillon vers la lumière. Généralement doux, ne devient violent et haineux qu'envers ceux qui contrarient cette tendance. Ment avec une extrême facilité.

De ces deux faits, que je choisis entre d'autres à cause de la fréquence avec laquelle ils se répètent chez les sujets considérés, on peut dégager la loi que des nerveux sont prêts à sacrifier à la satisfaction de l'honneur toutes les formes objectives d'honorabilité, et par conséquent de véracité.

De cette indication, la comparaison des questions 48 et 49 fournit une relative confirmation. La question 49 porte directement sur l'objet de la recherche actuelle.

		Désireux d'honneurs
EP	Colériques	52,9
	Nerveux	47,7
nEP	Sanguins	42,1
	Amorphes	33,7
ES	Passionnés	31,8
	Sentimentaux	36,3
nES	Flegmatiques	25,3
	Apathiques	24,5

Dans cette liste, les colériques l'emportent sur les nerveux, mais on peut penser que ceux-ci reprendraient le premier rang, de même que les sentimentaux, chez qui l'inactivité est partiellement compensée par la secondarité, l'emportent sur les passionnés, s'ils étaient aptes à dépenser autant d'action pour les

obtenir que les colériques; et que, par conséquent, leur désir est plutôt supérieur à celui des colériques. En exprimant cette hypothèse, je pense à deux cas où des EnA ont satisfait leur égoïsme en dépréciant des honneurs qu'ils n'ont pas obtenus, mais qu'ils désiraient vivement ; ensuite, si l'on se reporte à la question 48 où il s'agit de l'honneur d'être bien vêtu, les nerveux l'emportent de beaucoup, par 54 % sur les colériques, 34,2 % et la moyenne 27,4 %.

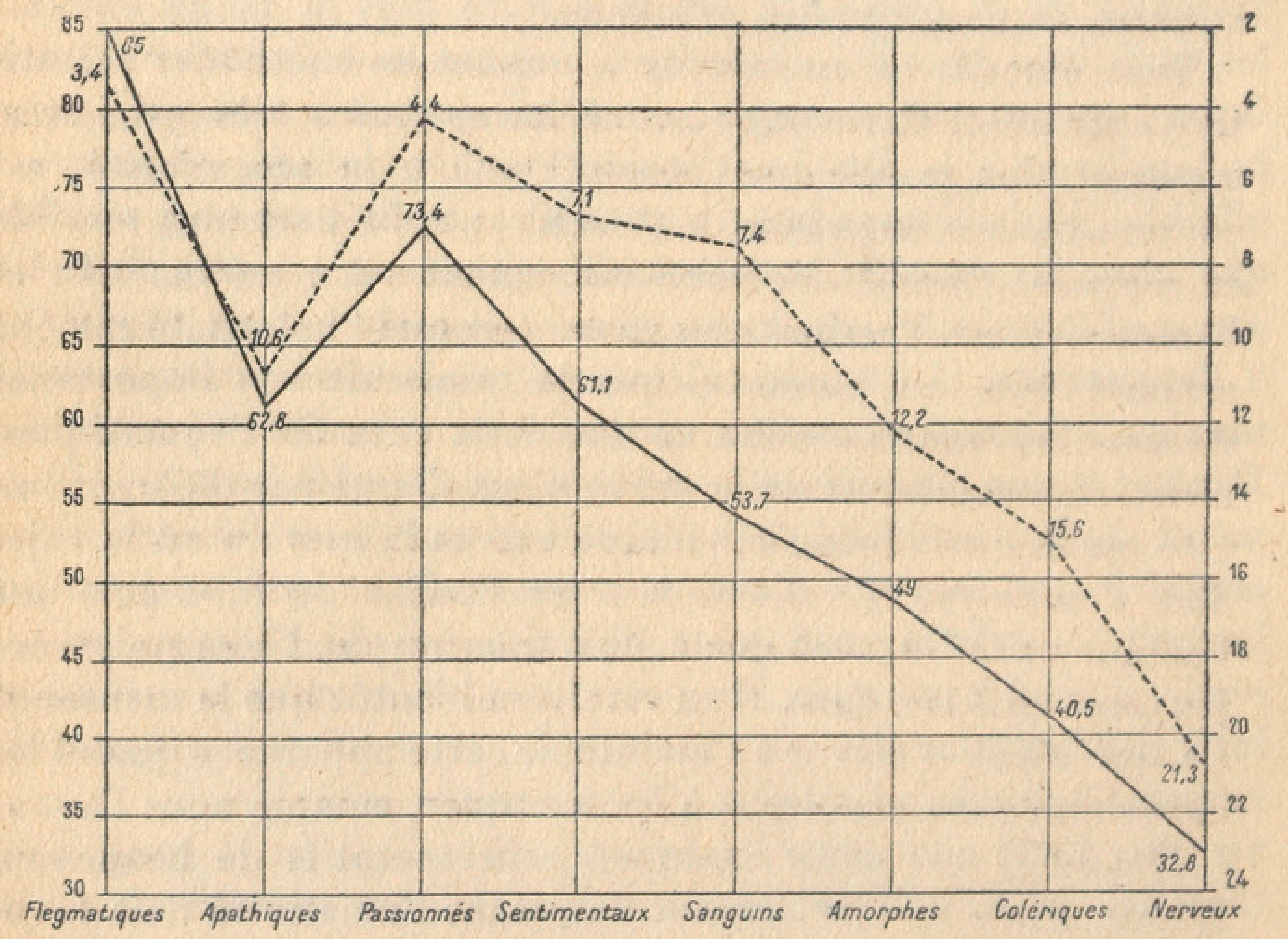
La forme de l'honneur, qui est la plus facile aux nerveux, est la mode. *La mode est l'honneur se rencontrant avec la primarité et l'égoïsme relatif, par lequel l'individu ne tient à un bien que s'il y a peu de sujets, ou lui seul, à le posséder.* La connexion entre la mode et la primarité est si étroite que la mode envahit les questions les plus abstraites, comme les méthodes scientifiques, quand par exemple, chez les sanguins très primaires, la tendance à la systématisation, unie à la secondarité, est affaiblie. Mais comme la primarité n'est nulle part plus sensible que chez les émotifs et particulièrement chez les inactifs, et comme l'émotivité attache au concret et que l'inactivité ramène à l'apparence, il est naturel que la mode ait son importance maximale chez les nerveux et minimale chez les flegmatiques. Il est rare que le souci de la mode n'enveloppe pas déjà par lui-même de la mendacité, car d'abord dans la mesure où le sujet organise des moyens d'action pour donner de lui-même une image plus avantageuse que celle qui correspond à sa puissance réelle, il tend à tromper. Il en résultera bientôt que le mensonge interviendra pour élever ou maintenir cette apparence quand les moyens légitimes viendront à lui manquer, comme nous l'avons vu plus haut sur deux exemples représentatifs de beaucoup. C'est ici qu'on voit nettement comment l'inactivité doit favoriser le mensonge en diminuant les moyens dont l'individu peut disposer pour satisfaire ses tendances.

§ IX. — Les mensonges « pragmatiques »

La mode nous amène à cette variété de mensonges qui ne consiste pas dans des écrits ou des paroles, mais dans des atti-

tudes ou des actes. G. Belot leur a donné le nom de pragmatiques (1). La « pose » est un mensonge pragmatique. Comme parler, écrire ou jouer sont des effets également moteurs de nos représentations, il doit y avoir parallélisme entre les mensonges pragmatiques et les autres. Pour voir si cette hypothèse est exacte, comparons les réponses qui se rapportent à la question 63, 1° (*complètement dignes de foi*) et celles qui sont relatives à la question 60, 3° (*affecté*). Afin d'en faciliter la comparaison, nous renverserons les ordonnées des deux courbes :

Question 63,1° — | Question 60,3° —



Il n'est pas moins curieux de trouver les apathiques (10,6) d'une affectation supérieure à la moyenne (10,2), qu'il ne l'était de les trouver, en bonne foi, inférieurs aux passionnés. Ce rapprochement suggère l'hypothèse que l'erreur supposée plus haut (p. 38), dans les chiffres empiriques qui se rapportent aux

(1) G. Belot, *Etudes de morale positive*, t. II, p. 178.

apathiques, provient de ce qu'un certain nombre d'amorphes ont été confondus avec eux. Il est en effet beaucoup plus facile à un observateur de se tromper sur les formules mineures, celles des inertes, que sur les formules majeures.

§ X. — La dégradation

Il peut être intéressant de dégager et d'isoler ici un fait général dont plusieurs applications sont contenues dans les paragraphes précédents. A ce fait, nous donnerons le nom de *dégradation*. Il nous paraît caractériser les émotifs-inactifs, et parmi eux surtout les primaires.

Tout émotif est un moteur à explosion à l'intérieur duquel tout choc affectif provoque une décharge ; une quantité d'énergie, d'autant plus grande que l'émotif l'est davantage, est libérée. Il en résulte une impulsion à l'action qui doit trouver ses voies et moyens. Quand l'activité est également grande, l'issue de l'émotivité est l'action objective, complète ; il en résulte une activité plus ou moins puissante, également caractéristique de tous les émotifs-actifs, qu'ils soient primaires comme Mirabeau, ou secondaires comme Napoléon. Chez les inactifs, l'inactivité oppose un obstacle ; comme une partie de l'énergie libérée doit s'employer à vaincre des frottements, elle se perd pour l'action utile, et seulement une fraction de l'énergie mise en jeu sera utilisée dans l'activité objective, dans la réalisation. Ce qui vient d'être dit convient à tous les émotifs-inactifs : considérons maintenant à part le cas des primaires.

Quand la secondarité est forte, elle exerce un pouvoir d'inhibition, d'arrêt. Elle risque donc chez les inactifs d'accroître l'inaction. L'énergie qui n'est pas employée à vaincre les frottements produit une rumination plus affective ou plus abstraite. Contre cette aggravation, les nerveux sont protégés par la primarité. Du fait de leur forte émotivité, il y a des chances que l'explosion intérieure fasse sauter l'obstacle opposé par l'inactivité, qui de plus n'est jamais absolue, et qu'elle s'achève dans une explosion extérieure. Mais pour être débordée, l'inactivité n'est pas supprimée et elle manifestera sa réalité et son action

en réduisant la complication ou la puissance de l'acte qu'elle contrarie. C'est à cette réduction que nous donnons le nom de *dégradation.*

Si cette hypothèse est exacte, les nerveux doivent l'emporter à la fois par l'aptitude à former de grands projets, puis par celle à se décourager ; enfin, par l'aptitude à se contenter de résultats immédiats, puisque la dégradation n'est en somme que la convergence de ces trois actions :

1° La valeur de la première est mesurée par les réponses données à la question 24 : *grands plans non exécutés* :

Nerveux	*41,4*
Colériques	29,6
Amorphes	25,5
Sanguins	24,2
Moyenne	*18,5*
Sentimentaux	12,4

2° L'aptitude au *découragement* caractérise les EnA, comme le vérifie la documentation fournie par la question 6, 1° :

Nerveux	*52,9*
Sentimentaux	*52,2*
Colériques	31,5
Moyenne	30,8

3° Enfin, *la recherche des résultats immédiats* est encore caractéristique au plus haut point des nerveux (question 25, 2°) :

Nerveux	*66,7*
Amorphes	64,3
Sanguins	61,1
Colériques	52,1
Moyenne	39,5

Les trois maxima ensemble, qui appartiennent tous aux nerveux, doivent *entraîner le maximum pour le trait systématique de la dégradation.*

Suivons maintenant cette tendance à dégrader l'action dans les diverses parties de l'activité. Elle nous permettra de systématiser toute une série de manifestations. D'abord, ce que

l'égoïsme des nerveux désirera, ce sera moins la plénitude d'une synthèse d'éléments profonds que l'illusion d'une harmonie qui satisfera par sa beauté les tendances de la conscience. *Puissante par son intensité, leur émotivité sera superficielle par ses objets.* La religion se dégradera en art, l'orgueil en vanité, la haine en calomnie, le génie intellectuel en esprit, le sport en jeu, la volonté de puissance dans le goût des distinctions, la moralité en honneur. Pour employer le langage de P. Janet, l'activation des tendances, chez les EnAP, sera abaissée d'un degré : ce qui est acte complet chez d'autres, dans les mêmes conditions, sera chez eux un jeu ; ce qui est jeu pour autrui, s'arrêtera au désir ; enfin un désir se dégradera en parole extérieure et intérieure.

Un exemple de cette dégradation nous est fourni par *l'esprit de domination.* Celui-ci est favorisé par l'émotivité, comme le montre ce tableau (question 52, 1°) :

nE		E	
—		—	
Amorphes.........	18,4	Nerveux............	35,6
Apathiques........	20,2	Sentimentaux.......	23,9
Sanguins..........	23,2	Colériques..........	37,0
Flegmatiques......	18,7	Passionnés..........	21,3
Moyenne.........	20,125	Moyenne............	29,4

Mais si l'on rapproche de ces chiffres ceux qui se rapportent à la question 52, 3° *facile à diriger et à dominer*, on voit que la primarité doit venir, sinon atténuer, du moins modifier cet esprit de domination en le rendant instable.

	Question 52,1°	Question 52,3°
	—	—
Nerveux.................	35,6	20,7
Sentimentaux............	23,9	12,4
Colériques..............	37,0	16,3
Passionnés..............	21,3	14,7

C'est chez les nerveux, comme nous l'avons déjà vu dans beaucoup d'autres cas, que cette action de la primarité est le plus sensible. Il faut donc s'attendre à ce que le besoin de domination se dégrade chez eux en caprice. Ils auront des exigences impé-

rieuses, mais momentanées et variables ; l'autoritarisme d'un Byron n'aura, ni la continuité, ni la tyrannie de celui qu'un Napoléon ou un Pascal ont pu exercer par égoïsme despotique ou conviction religieuse. Il est seulement à craindre que cette autorité capricieuse ne s'exerce, suivant la ligne de moindre résistance, sur des personnes faibles par nature ou même par affection. Elle produira des *reproches mensongers* comme ceux dont la *Confession d'un enfant du siècle* fournit le témoignage exact et déplaisant.

Il était important de marquer ce caractère général de l'activité des nerveux, d'être une activité dégradée, parce qu'il se retrouve dans le mensonge. Le mensonge est un crime dégradé. Au lieu d'affronter la vérité, on la nie. Ce qui le vérifie, c'est que, la plupart du temps, les menteurs s'arrêtent au mensonge et ne vont pas jusqu'au crime. Dans le mensonge, il y a passivité de la conscience, mais passivité plus ou moins contrôlée, localisée, permise. Le sujet n'est pas emporté par une de ces lames de fond qui jettent à la prison ou à l'hospice d'aliénés, comme une tempête au récif ; mais il profite d'une heureuse défaillance de sa volonté morale qui laisse le déterminisme d'une tendance forte, une tentation, entraîner la conscience en escomptant le profit qui doit résulter de cette défaite acceptée. Le menteur est semblable au mauvais marchand qui laisse l'acheteur se tromper dans le calcul de ce qu'il doit, en espérant qu'il se trompera à l'avantage du vendeur ; mais que l'erreur soit au profit de celui qui la fait, l'autre s'en apercevra. S'il n'en était pas toujours plus ou moins ainsi, le mensonge ne serait pas le mensonge. Il doit l'être parce que la conscience est toujours l'unité d'une opposition.

La dégradation entraîne *le besoin d'expression.* Jouer ou parler est la manière la plus commode de satisfaire une tendance qui, sans la dégradation, devrait conduire à une action plus difficile. Tout sentiment inspire une action, serait-ce sur soi ; la connaissance d'un secret est faite pour permettre certains actes en vue desquels il a été communiqué, ne serait-ce que l'acte de le conserver en soi. Faute d'inhibition secondaire, le secret sera divulgué. La vanité de celui qui le divulgue sera flattée par la divulgation, puisque celle-ci révélera la supériorité qui consistait

dans la possession du secret. Plus l'émotivité sera forte, plus le besoin d'émotion sera satisfait ; plus la primarité sera accentuée, plus l'inhibition sera difficile. Au moment où le besoin d'exprimer se satisfera par la divulgation, cette tendance forte inspirera le mensonge qui consistera à croire que la recommandation de conserver le secret divulgué puisse être efficace. L'indiscret se mentira à lui-même, afin de satisfaire son besoin d'expression, en publiant ce qui aurait dû être tu.

Le besoin d'expression se retrouve en effet dans toute l'activité du nerveux et, après lui, du colérique. C'est le nerveux qui crie le plus en parlant (N. 20,1 ; Col. 17,1; Moy. 8,2); qui rit le plus (N. 62,1; Col. 60,3; Moy. 40,6) ; par le talent d'imitation, il est l'égal du colérique (N. 12,1 ; Col. 12,5; Moy. 8,5).

§ XI. — La dégradation et l'art

Toutes ces remarques nous amènent naturellement à rapprocher le mensonge et la création artistique. Ce thème traditionnel a pour raison, d'après ce qui vient d'être dit, la connexion entre le caractère des nerveux, l'altération affective et l'art. De l'art, on peut dire, comme du mensonge, qu'il est lié au besoin d'émotion ; qu'il consiste dans une dégradation ; qu'il satisfait le besoin d'expression. Pour lui, comme pour le mensonge, on peut montrer comment l'union d'une forte émotivité et d'une extrême primarité est la condition de caractère la plus favorable. Pourtant, l'assimilation du mensonge et de l'art ne nous paraît pas pouvoir être faite immédiatement. Le sentiment que nous voudrions autoriser ici, c'est que si le mensonge et l'art se ressemblent, c'est comme deux contraires qui, certes, ne peuvent s'opposer qu'en fonction de caractères communs ; mais en revanche, ne s'identifient par ces caractères communs que pour s'opposer. Identiques, le menteur et l'artiste le sont par l'instabilité affective ; mais ils sont aussi opposés en ce que le menteur se livre à une tentation, tandis que l'autre la renverse en création. Par le mensonge, la conscience refuse de faire une synthèse mentale ; au contraire, l'art ne peut être l'art sans être

une construction. Si on veut, le mensonge serait l'art manqué, l'art, le mensonge moralisé (1).

Ce qu'il y a d'abord à faire pour autoriser cette conception, c'est de préciser le contenu et de délimiter l'extension de ce qu'on entend par l'art. Le terme s'étend, en effet, de la solution d'un problème de mathématiques pures à la rédaction d'un poème, en désignant *toute action empreinte de finalité en tant que cette finalité est destinée ou seulement réussit à éveiller chez un témoin la sympathie avec l'action.* Dans la mesure où l'art obtient un résultat, il se ramène à la technique, à l'industrie, au sens pratique. Mais il n'est art à proprement parler qu'en tant qu'il est désintéressé ; et comme le désintéressement ne peut être absolu sans que la finalité se réduise au néant, il faut entendre par désintéressement le sacrifice de l'intérêt objectif à l'intérêt subjectif. La fin de l'art n'est pas dans l'objet, mais dans les sentiments éveillés par l'œuvre d'art chez un ou plusieurs sujets. Cela n'empêche pas qu'une œuvre d'art, par exemple, un édifice, ne puisse être utile ; mais cette utilité objective est autre que l'utilité subjective, affective.

Dans cette utilité affective elle-même, il faut distinguer deux parts : on peut chercher dans l'œuvre d'art la satisfaction d'un sentiment autre que le sentiment esthétique, ou celle du sentiment esthétique lui-même. Il en est ici comme nous l'avons vu pour la véracité. On peut être, dans certaines circonstances, vérace (par exemple, quand on a juré, par scrupule religieux) pour d'autres raisons que la véracité pure. L'objet de nos actions est généralement polytélique. De même toute œuvre d'art satisfait d'autres sentiments, sensualité, patriotisme, sentiment religieux, que le sentiment proprement esthétique. Cherchons donc, dans l'art mixte, à reconnaître en quoi consiste l'art pur.

Ce ne peut être que dans la finalité en tant que nous la reconnaissons dans la matière concrète qu'elle informe. Il doit donc dans tout élément d'art intervenir :

---

(1) Nous n'aurons pas à insister sur ce qu'il y a de création dans l'art, puisque cette idée est l'idée maîtresse de la *Psychologie de l'Art,* d'Henri Delacroix (Paris, Alcan, 1927, 481 p.) : « L'art est création, et non pas copie d'une réalité » (p. 89). C'est « la création d'un monde où l'esprit s'épanouit » (p. 452). — « Sous toutes ces variétés, ce qui constitue le fond commun, c'est toujours le caractère de création» (en conclusion).

1° Une absence de finalité, une dissonance, un désaccord ;
2° Une résolution de cette dissonance ;
3° La perception intellectuelle de l'intention, issue de la première vers la seconde.

I

C'est sans doute en se portant vers l'art le moins religieux, le moins chargé de sentiments sociaux et intellectuels, qu'on vérifiera le mieux la nature de l'art pur. L'une des formes d'art qui satisfait le mieux à ces conditions, est l'art contemporain du music-hall. S'adressant à un public en grande part étranger, il tend à exclure les idées et les analyses intellectuelles qui constituent la matière ordinaire du théâtre ; comme ce public est international, les sentiments religieux ou sociaux, qui ne seraient pas communs à l'ensemble ou seulement à la majorité des spectateurs, doivent être négligés ; d'autre part, la crise du christianisme lui donne toute latitude dans l'expression des sentiments organiques et particulièrement de la sensualité. Voilà déjà des conditions favorables à la formation d'un art à peu près vidé de pensées et de sentiments complexes. Aussi s'explique-t-on qu'il emprunte aux civilisations primitives, coloniales ou exotiques, des moyens d'expression qui en fassent une sorte d'art nègre. A tant de raisons de dégradation, s'ajoute une condition économique. Une des lois les plus importantes de la vie psychologique est *la loi de la constance de la quantité d'action.* Nous ne disposons, chacun pris individuellement, que d'une capacité donnée d'activité. La disperserons-nous entre de multiples objets, nous ne consacrerons à chacun qu'une quantité faible d'action. Mais à mesure que la spécialisation s'impose à plus d'hommes et de femmes, que la professionnalisation des individus se substitue à une culture diverse et complexe, la profession absorbe la majeure partie de l'activité de chacun, rend les individus de plus en plus étrangers les uns aux autres. Il en résultera à la fois que chacun demandera à ses divertissements d'exiger de lui le moins possible de cette réflexion et de cette sympathie qui sont requises et accaparées par son

activité principale, et que les seuls sentiments sur lesquels ces gens, si divers par leur profession, puorront s'unir, comme tout spectacle l'exige, seront les sentiments vitaux et organiques.

Toutes ces conditions détermineront l'apparition d'un art d'où le raffinement que donne la culture d'aristocrates sans métier, les conflits que provoque le heurt de sentiments sociaux, enfin la complication intellectuelle seront exclus. Pour en tenir lieu, il sera condamné à un usage, savant, minutieux, à sa manière très raffiné, des moyens élémentaires de ce que nous avons appelé l'art pur. Quels sont ces moyens ? C'est ce que nous avons maintenant à chercher.

Il suffit d'analyser avec quelque soin une revue de music-hall pour reconnaître la plupart d'entre eux. Le premier est le rythme. Tout élément du rythme, iambe, trochée ou autre est un système d'accidents, de chocs, propres à réveiller la, conscience. Musique, chant et danse devront au rythme une armature mobile qui constituera le squelette général du spectacle. Déjà, dans la comédie classique, chez Molière par exemple, le mouvement psychologique tendait à se mécaniser en farce, en gesticulations réglées, en mécanisme rythmé, et la transition est facile entre les comédies comme *le Dépit amoureux*, dont une scène se retrouve dans *le Bourgeois gentilhomme*, et la parade du Mamamouchi. On comprend donc aisément que l'accentuation de la farce aboutisse à une *commedia dell'arte*, où la pantomime se réduirait à des jeux plus ou moins originaux de rythmes. Moins l'art sera intellectuel, plus ces systèmes se morcelleront, se briseront. Des chutes brusques alterneront avec des conversions rapides, et quand il y aura composition, ce sera au sens où le spectateur sera entraîné au moyen de sensations hétérogènes et concourantes dans un mouvement synchrone. Sur ces rythmes constituant comme la portée du spectacle, s'insèrent tous les moyens auxiliaires. Le contraste brusque, juxtapose et heurte des couleurs ou des bruits. La répétition, matière elle-même de variations, y introduit le comique. Quand cette répétition se fait plus savante, elle s'interrompt brusquement pour inviter le spectateur à la poursuivre : elle devient la forme mécanique et le substitut rythmique de l'allu-

sion qui, elle aussi, invite l'auditeur à une association par ressemblance. L'une et l'autre sont voisines de l'esprit, qui utilise une ressemblance pour provoquer un plaisir au moyen du contraste des effets.

Dans cette interruption brusque de la répétition, se trouve le procédé général de la déception : un mouvement musical s'arrête brusquement, un élan tourne court, des danseuses se dérobent par une issue inattendue, et la conscience du spectateur éprouve un manque qui reste agréable parce qu'il reste léger. Quelquefois, deux manques conjugués font un contraste amusant : deux contrastes se changent l'un dans l'autre, de sorte que le spectateur retrouve le même quand il croyait le perdre.

Mais toutes ces variations seraient inefficaces si elles ne pouvaient utiliser un désir assez constant et assez général chez les spectateurs, comme l'orgue, la force de l'air en mouvement. La généralité du désir sexuel parmi les hommes permet d'en faire l'inspirateur de cette acrobatie ; il est à chaque instant sollicité, puis trompé, satisfait et déçu, par des moyens qui seraient brutaux si la rapidité de leur succession et leur variété n'intellectualisaient, à leur manière, un sentiment dépouillé par ailleurs de toute sublimation religieuse. Mais cette intellectualité du spectacle reste objective ; elle consiste tout entière dans l'ordre des sensations, sans jamais s'en dégager par une idée. Le théâtre s'est complètement transformé en une musique de formes et de couleurs.

Si l'on veut systématiser tous les procédés employés, on le peut aisément en marquant qu'ils *tendent à réveiller la conscience par des dénivellations brusques.* Le besoin d'émotion y trouve sa satisfaction sous sa forme la plus proche de la sensation. Mais si peu affective que paraisse l'émotion provoquée, c'est déjà une émotion, comme celle que nous éprouvons quand, par exemple, en marchant au bord d'un trottoir, nous éprouvons une secousse inattendue parce que notre pied a porté à côté du bord. Le choc affectif s'y réduit à une secousse ; mais c'est un choc affectif. Certes, l'art mixte, l'art patriotique ou religieux, la musique de la symphonie et celle de l'opéra, le théâtre intellectuel et composé, demanderont à des conflits, à des accidents,

à des conversions plus profonds et plus complexes, des chocs plus pathétiques. Ni cette profondeur, ni cette complexité n'enlèveront rien à la généralité du fait que l'art, que tout art commence par créer en nous une rupture, pour nous permettre de sympathiser avec le mouvement qui changera cette rupture en harmonie.

II

Il n'y a pas, en effet, d'art sans beauté, et le plus réaliste est celui qui a le plus besoin de ne pas se tenir au réalisme. Dans ces revues de music-hall, menées au jazz-band, la dislocation des rythmes et des mouvements se perdrait dans un bruit sans intérêt esthétique, si l'harmonie ne se refaisait à mesure qu'elle se défait. Certes, cette harmonie peut être vulgaire, elle ne peut pas être banale : il n'est pas moins nécessaire d'être original dans cette forme de l'art que dans toute autre, et la nouveauté des synthèses concrètes reste la marque de toute création artistique. Quand elle se trouve au music-hall, elle n'y est pas moins précieuse qu'ailleurs. Dans un art plus composé, la beauté est plus longuement préparée ; elle exige davantage de l'intelligence du spectateur ; elle peut tenir, de la profondeur des sentiments qu'elle satisfait, une sublimité que l'art pur ne peut atteindre. Mais pour être détaillée, morcelée, instantanée, pour apparaître à l'improviste et se dissiper aussitôt que faite, l'harmonie n'en reste pas moins l'objet qu'inconsciemment et sans esthétique, le spectateur attend de ce tumulte bariolé. Il l'obtiendra dans la complémentarité de deux couleurs, dans la correspondance de deux mouvements, dans la réalisation d'un geste, dont il éprouve plus ou moins clairement le besoin depuis un instant ; parfois, elle y prendra une fraîcheur qui lui viendra de ce que dans un mouvement où tout vise à l'extraordinaire et au forcé, elle sera la plus naturelle et la plus familière des harmonies, de même que, dans les passages les plus difficiles des poèmes de Mallarmé, un vers racinien introduit brusquement la clarté aisée de la poésie classique. Profond, cet art ne l'est pas ; par instants, il peut être fort.

III

Il me semble qu'au désir et à l'harmonie, il faut, pour achever la définition de l'art, ajouter la maîtrise de la volonté : il n'y a d'art qu'où les sentiments sont dominés. Cette domination se manifeste de trois manières, qui correspondent aux trois caractères généralement attribués à l'acte volontaire.

1° Il y a participation à l'acte d'un grand nombre d'éléments psychologiques autres que ceux qu'il intéresserait s'il était automatique. Dès que l'art tourne au métier, il perd sa nature. Même au music-hall, l'aisance dans le jeu, serait-ce dans les exercices les plus hardis ou les danses les plus forcées ; de l'intérêt, ne serait-ce qu'un semblant, chez l'exécutant, pour l'exercice qu'il fait ; la souplesse à l'adapter à ceux des autres ; l'art d'improviser quand il le faut, ou au moins de le paraître, sont nécessaires pour que l'œuvre d'art ne semble pas le produit exclusif d'un mécanisme ;

2° La volonté ne peut agir que par les représentations, et pour le psychologue qui, par vocation scientifique, ne doit s'intéresser qu'aux causes et moyens des fonctions mentales, elle se réduit à l'action idéomotrice. Il n'y aura donc d'art en deuxième lieu, qu'où des idées abstraites ou concrètes interviendront pour assurer l'expression des sentiments. Pas d'art sans technique : la conscience de l'artiste doit rapprocher l'émotion qui cherche à s'exprimer et la réflexion sur les moyens de l'exprimer. Sans doute cette réflexion ne descend pas, comme celle de l'esthéticien, jusqu'aux lois abstraites que la technique artistique comme toute autre doit envelopper, car dès que la pensée abstraite remplace les représentations concrètes dont l'art est fait, l'art s'évanouit. Mais encore faut-il que l'intelligence intervienne, puisqu'un malade qui souffre et un enfant qui pleure ne sont pas des artistes. Si le classicisme tend à subordonner l'affectif à l'intellectuel, le romantisme essaie l'inverse. Faute de se compléter l'un par l'autre, l'art se perd dans la froideur de l'intellectualisme abstrait ou dans la grossièreté d'un sentiment non contrôlé ;

3° Enfin, non seulement chacune des parties de l'œuvre d'art doit comporter une finalité interne, mais chacune doit se soumettre à une finalité externe de manière à ce que l'œuvre aussi possède sa finalité interne. La complexité du produit est le meilleur signe de l'invention consciente. Comme toute autre, l'œuvre d'art exprimera d'autant mieux la conscience qui veut la produire, que celle-ci aura adapté les unes aux autres, avec plus de soin, les diverses parties qui la constituent. La puissance du sentiment qui inspire l'œuvre et la richesse des moyens apportés par l'intelligence assurent la complexité de l'œuvre et la multiplicité des impressions que le spectateur en extraira par sympathie. La discipline de la tragédie racinienne, ou de l'orchestre symphonique, se retrouve dans l'organisation d'un ensemble de music-hall ; et il ne faudrait qu'un petit effort pour qu'un compositeur de génie transformât une revue de manière à en faire sortir l'art tout entier avec ce qu'il comporte chez les plus grands artistes, à la fois de fantaisie, de grâce et d'ordre.

De cette analyse sommaire, revenons à la détermination des conditions psychologiques qui sont favorables au développement de l'artiste et à la production de l'œuvre d'art.

Des deux premières conditions, le besoin d'une dissonance à percevoir et la tendance à la résoudre, on voit qu'elles coïncident avec l'émotivité, d'abord, en tant que tout mouvement affectif procède d'un choc, que ce soit une contradiction douloureuse entre un événement et une de nos tendances dans le choc dépressif, ou une brusque accélération du désir, qui vient de la diminution de l'obstacle, dans le choc stimulant, ensuite en tant qu'il en résulte le besoin d'une fin, où la tendance trouvera satisfaction. Art et émotivité coïncident dans le drame, qui naît d'un conflit et aspire à une harmonie. Il faut donc s'attendre à ce qu'une forte émotivité soit la première condition de la création artistique. On le vérifie en ce que toutes les conditions qui atténuent l'émotivité atténuent la disposition à l'art : le nombre des artistes *diminue* à mesure :

1° Que d'abord la non-émotivité remplace l'émotivité. Les deux catégories les plus riches en artistes sont les émotifs-inactifs à fonction primaire, et ceux des passionnés, chez qui

l'émotivité est dominante, à savoir les passionnés tourmentés. Contre-épreuve : les flegmatiques ou les passionnés chez qui la secondarité est dominante, c'est-à-dire, les types opposés aux précédents, se tournent vers la science.

2° Qu'en effet la secondarité croît. Celle-ci a l'influence générale de favoriser la pensée abstraite. C'est ce qui explique le fait que des primaires, même à l'émotivité subordonnée, puissent avoir de l'intérêt pour l'art. Mais en le dépouillant de son affectivité, ils le tirent vers l'ironie ou la réflexion sceptique. Sans doute une forte sexualité est-elle la condition supplémentaire qui tire certains sanguins vers l'art (1). Mais dès que la primarité diminue, surtout quand l'émotivité est très basse, l'intérêt pour l'art le cède à l'intérêt pour la science. Parallèlement, chez les émotifs-inactifs, la croissance de la secondarité réduit l'aptitude à la création artistique. A mesure que la primarité décroît, l'émotivité cherche des satisfactions moins passagères, les préoccupations religieuses et la réflexion morale prennent la place des préoccupations artistiques. Les hommes du type d'Amiel se perdent dans des méditations sur la nature et la mort. Vigny a produit presque toute son œuvre poétique encore jeune. Enfin, les hommes du type de Maine de Biran vont franchement vers la philosophie.

3° Qu'enfin croît l'activité, qui doit détourner du rêve vers la réalisation. Pourtant, l'activité doit être jusqu'à un certain point favorable à certains arts. Sur cette question, on peut être tenté d'utiliser la question 33, 2°-7°, de l'enquête statistique. Mais d'abord, la base des pourcentages est étroite (entre 16,7 % et 4,8 % ; en outre. certaines questions sont ambiguës : rien de plus divers que le talent d'écrivain (poésie, roman, journalisme, talent épistolaire) ; enfin, les aptitudes spéciales, nécessaires aux différents arts, viennen tcompliquer si diversement l'action des modalités générales du caractère, qu'il

(1) Quand l'émotivité est forte, la sexualité inspire une affectivité qui peut la masquer ; quand elle s'affaiblit, elle révèle l'intérêt sexuel, qui devient le mobile apparent, nu de l'artiste. Anat. France peut être pris comme le type du sanguin se consacrant à l'art (la sensualité est l'intérêt dominant, diminution des intérêts familiaux, nationaux et religieux, sens pratique, scepticisme et désintérêt pour la métaphysique par suite de l'affaiblissement de la systématicité liée à la secondarité, goût du détail érudit).

faudrait certainement une documentation très abondante et minutieuse pour obtenir des résultats nets et précis. Comme est celle-ci, elle semble indiquer que le talent oratoire est favorisé par l'activité, le talent musical par la primarité (q. 33, 3°, moyenne P 21,5, moyenne S, 15), que l'aptitude au dessin est maximale chez les actifs-primaires.

Pour la troisième condition suivant laquelle l'intelligence doit relier l'essentiel de l'art à d'autres éléments psychologiques de la conscience de son auteur, relier les éléments de la technique ; enfin, relier chaque partie à l'ensemble de l'œuvre, elle paraît supposer les conditions psychologiques suivantes :

1° C'est d'abord *la primarité* qui facilite, dans la conscience de l'artiste, le passage de l'émotion à la réflexion sur elle, pour l'exprimer (1). Rien, semble-t-il, ne peut être plus propre à l'art que des émotions fortes et courtes. L'idée est autorisée par l'étude de H. et W. Pannenborg, sur le talent musical (2) ;

2° C'est, deuxièmement, *la largeur du champ de conscience.* L'étroitesse de la conscience entraîne la concentration et, par suite, elle favorise, soit dans l'ordre théorique l'idée, soit dans l'ordre pratique l'action vers une fin. Au contraire, la largeur de la conscience qui, chez les sentimentaux doit favoriser la rêverie, l'analyse de soi, chez les primaires, doit servir la description, l'analyse de la perception ;

---

(1) Voici encore un point sur lequel l'éthologie devra concentrer sa recherche, c'est ce qu'on pourrait appeler l'*anamorphose* de l'émotivité. L'énergie libérée dans le choc affectif doit s'utiliser et par suite se transformer. Elle peut se changer :

a) En actions pratiques ;

b) En modifications intraorganiques ;

c) En mouvements cérébraux et en idées ;

d) En mouvements sensoriels et favoriser des perceptions, comme le voltage d'une pile et d'un accumulateur est indispensable à une audition radiophonique. Suivant le rapport de facilité entre ces modes d'anamorphose, l'activité individuelle est orientée vers telle ou telle profession. Le premier fait des hommes industrieux, le deuxième des contemplatifs tournés vers leur sensibilité, le troisième des intellectuels, le dernier des descriptifs. Cette anamorphose est relativement indépendante, relativement dépendante des autres propriétés éthologiques.

(2) G. Heymans, *Résultats et avenir de la psycho. spéciale*, p. 13. Dans une enquête sur le talent musical, H. et W. Pannenborg ont reconnu que « 53 % de l'ensemble des individus étaient marqués comme émotionnels, alors que pour l'ensemble des individus aimant la musique, la proportion était de 59 % et pour ceux ayant un fort talent musical de 70 % ; enfin, d'après l'examen biographique, cette proportion est de 95 % pour les compositeurs. Par contre, les chiffres correspondants pour un faible développement de la fonction secondaire sont respectivement 29, 36, 48 et 57 %.

3° Enfin *l'esprit d'analyse* doit intervenir pour fournir à la fois les éléments intellectuels, qui ne peuvent être complètement absents d'une œuvre d'art, et les moyens techniques qui interviennent dans sa construction. Sans doute la primarité s'oppose à ce que cette analyse descende vers les idées les plus abstraites. Cette analyse doit donc porter d'abord sur des faits concrets ; elle doit en outre rester souvent inconsciente d'elle-même, de sorte qu'elle ne doit guère se manifester que par la prédominance de l'association par ressemblance sur l'association par contiguïté. Il manque à l'association par ressemblance, que le sujet dégage et isole le rapport commun aux termes semblables ; mais il faut bien que ce rapport soit confusément perçu pour que les termes semblables soient unis. Aussi trouve-t-on tous les intermédiaires entre la simple succession de deux semblables dans la pensée et la position de la loi qui les rend semblables. Que l'association par ressemblance doive être opérante dans l'activité de l'artiste et la production de l'œuvre d'art, c'est ce que vérifie l'importance de la comparaison, de l'image, de la métaphore, de la rime, du rythme, de l'allusion et généralement de « l'esprit » et du symbole dans l'art. On pourrait dire sommairement que l'artiste est un primaire intelligent ;

4° A ces conditions plus ou moins générales, il convient d'ajouter les conditions spéciales qui permettent les différents arts, peinture, musique, dessin. De ces *aptitudes spéciales*, l'analyse sera sans doute réservée à la méthode des tests.

D'après cette analyse, l'émotivité et la primarité sont, avec l'aptitude à percevoir les ressemblances, les conditions les plus favorables à l'art. Comme ces deux propriétés sont les conditions les plus favorables au mensonge, il n'est pas étonnant que l'aptitude à l'art coïncide avec celle au mensonge. Où la différence intervient, c'est avec la troisième condition. *Il y a entre le mensonge improvisé que nous avons étudié jusqu'ici et l'art, la même différence qu'entre l'impulsion et la construction.* La première est passive ; elle naît de la représentation d'une fin, directe ou indirecte, mais unique, et par cette spécialité, elle s'oppose à tout le reste du contenu conscient. Elle est, comme le disait Morselli, « aberrante » ; elle procède d'une déchirure dans la trame de la conscience personnelle, et par conséquent laisse la

réalité en dehors d'elle, comme le mensonge. Au contraire, plus l'art est riche et complexe, plus le moi est créateur. Par l'art, la conscience tend vers une autre réalité empreinte de plus de finalité que celle d'où elle est partie. Elle commence l'analyse du réel pour le reconstruire plus harmonieusement. L'œuvre d'art a en commun avec l'œuvre industrielle, militaire, objective, que se proposent les secondaires, d'être une organisation. Si à cause de la primarité, cette organisation reste superficielle, ne construit que des apparences, des couleurs sur une toile, des vibrations d'instruments sonores, des lignes sur du papier, des sentiments forts et brefs ; si, pour rappeler ce qui a été dit plus haut, elle n'est qu'une organisation dégradée, elle n'en est pas moins une organisation. Par le mensonge, l'émotif-primaire fait le moins ; par l'œuvre d'art, il fait le plus. Le mensonge est destiné à échouer ; il est un mensonge parce que la réalité ne se laissera pas plier par lui ; l'œuvre d'art réussit, elle informe une réalité, et à mesure que la connaissance humaine progressera, la réalité transformée pour être assimilée à la finalité, requise par la conscience et présentée par elle dans la beauté artistique, sera de plus en plus ample et profonde.

Réduire l'art au mensonge, est une confusion comparable à celle qui fait du génie une folie. Cette confusion a été exactement dénoncée et critiquée par P. Janet, dès l'« *Automatisme psychologique* ». La folie et le génie se ressemblent par leur écart à partir de la normale ; mais les signes de cet écart sont opposés. Le fou n'atteint pas au degré de synthèse mentale dont est capable l'homme moyen ; l'homme moyen n'atteint pas à celui dont le génie est capable. De même, par le mensonge, l'émotif-primaire se refuse aux synthèses dont l'homme moyen est capable, mais à condition de ne construire que des apparences émouvantes, il est supérieur à l'homme moyen par sa puissance d'organisation quand il est artiste. Ce sont bien les mêmes qualités qui font le mensonge et l'art, mais utilisées dans des sens opposés. Ἦθος ἀνθρώπῳ δαίμων, pensait déjà Démocrite : notre destin est dans notre caractère ; mais si la conscience, et non seulement l'objet, existe, la volonté, avec ce qu'elle comporte d'option, a un sens et en même temps qu'elle, la moralité. Celle-ci consiste, pour la réduire à son essence, à déterminer où, comment,

quand nous appliquerons les aptitudes constitutives de notre caractère. C'est dans cette application que le menteur erre et que l'artiste réussit.

Le docteur Fiessinger a appliqué au mensonge la thèse générale de son livre sur les *Défauts, réactions de défense.* Dans cette thèse se cache une ambiguïté comparable à celle qui fait du crime une fonction sociale. Son intérêt est scientifique ; elle ramène à chercher les conditions du défaut et du crime. Elle devient fausse quand elle n'est pas complétée. Le mensonge, le crime, sont des défaillances, et des défaillances ne sont pas psychologiquement identiques à des créations synthétiques. Une réaction de défense doit être un mouvement, conditionné par la nature de l'être qui réagit, et tel qu'un avantage heureux en résulte pour lui, au lieu de l'accident qu'il aurait subi sans cette réaction. Considère-t-on, dans cette définition, la première partie, qui est uniquement causale et scientifique, le mensonge est déterminé par ses conditions éthologiques. Mais la seconde partie est morale et finaliste : défaut, défense ne sont pas des termes scientifiques. En ce second sens, le mensonge est-il une réaction de défense ? Non, car il ne serait appelé ni mensonge, ni défaut, s'il ne méconnaissait de quelque manière la réalité avec tous les inconvénients que cette méconnaissance entraîne. Il peut, il doit avoir quelque avantage, car la conscience humaine tend toujours vers le bien ; mais s'il est mensonge, c'est que cet avantage est payé par un échec, et il n'est pas douteux, que si le menteur obtenait l'avantage sans le payer de l'échec, il aurait fait un meilleur calcul. Que l'émotif-primaire trouve, dans quelque forme de l'art, la satisfaction innocente, et même bienfaisante, des tendances qui produisent le mensonge, la réaction de défense cesse d'être un défaut. Dira-t-on que si un nerveux ment, au lieu de satisfaire par l'art son besoin de fiction, c'est que la faiblesse de sa nature ne le lui permet pas ? Il faudrait d'abord le prouver ; ensuite, de même que, si le médecin pensait que la nature des malades est telle qu'ils ne peuvent jamais se bien porter, la médecine ne serait qu'un mot, l'éducateur, qui utilisera l'éthologie, implique qu'on peut éviter les mauvais effets d'une action en maintenant les bons. Il y a chez les nerveux un besoin de vérité et un besoin de fiction supérieur à celui de vérité :

il faudra éviter de les faire entrer en conflit et satisfaire le besoin de fiction d'une manière autre que le mensonge. Bref, l'ambiguïté du titre du livre et de la thèse du docteur Fiessinger vient de ce qu'il mêle des termes moraux au nécessitarisme absolu. Celui-ci est-il vrai ? Le mensonge, tel mensonge est nécessaire ; mais il ne faut plus parler, ni de défense, ni de défaut. Au contraire, la moralité a-t-elle un sens ? Le nécessitarisme ne doit pas être absolu, et la volonté, le choix, après avoir reconnu les conditions de la fiction, peut les faire jouer en compagnie ou à part de telles autres, de manière à produire ou empêcher le mensonge. René est-il Chateaubriand ? Celui-ci devient odieux de faire servir la mort de sa mère à rendre son image émouvante. René est-il séparé par l'auteur de toute personne vivante ? Il n'y a plus mensonge, mais création, et cette création est vraie, car elle exprime l'âme de Chateaubriand. Menteur est l'artiste, quand il trahit l'objectivité logique et physique ; artiste devient le menteur, quand il se tourne vers l'objectivité psychologique. Ainsi, M. Loisy observait que des documents issus des premières générations chrétiennes, erronés, si l'on veut en tirer la connaissance de la vie et de la personne du Christ, deviennent vrais pour ceux qui ne veulent en apprendre que les idées et les sentiments de leurs auteurs.

Il ne restera donc qu'à se demander à quoi sert l'art pour découvrir la vocation morale des nerveux. Si ce n'est pas une efficacité matérielle, indirecte comme la science, ce doit être une efficacité directe, affective. L'industrie est indirecte, en ce qu'elle essaie, par les conditions de notre vie, d'en modifier le sentiment, par exemple, elle donne du courage, en faisant boire de l'alcool ; l'art et la religion sont directs, en ce qu'ils essaient de la sympathie pour altérer les sentiments en eux-mêmes. Les sentiments diffusés par l'art sont-ils donc toujours bons ? Ils peuvent ne pas l'être, si la moralité enveloppe, la contingence ; mais ce ne sera plus seulement aux nerveux qu'en reviendra la responsabilité, car les sentiments dépendent des idées et, du fait seul qu'on refuse aux nerveux l'aptitude pour l'objectivité abstraite, on ne fait plus de la véracité leur devoir propre. Derrière l'abaissement de l'art, quand il se produit, il y a une crise sociale et religieuse ; au principe d'une crise

religieuse, une crise intellectuelle et philosophique. La recherche de la vérité abstraite incombe aux natures opposées à celle des nerveux. Ceux-ci ne peuvent être faits responsables de ne pas produire ce qu'ils ne sont pas aptes à produire.

CHAPITRE VII

LE MENSONGE DES ÉMOTIFS-ACTIFS-PRIMAIRES

Ce chapitre sera plus court que le précédent, car nous avons vu *qu'au degré près*, beaucoup des observations faites sur le mensonge des nerveux conviennent généralement aux émotifs-primaires. Cependant, entre les primaires-inactifs et les primaires non-émotifs, les colériques possèdent un caractère propre, dont il ne faudrait pas méconnaître l'importance. *Leur activité, renforcée par la forte émotivité, favorise l'altruisme* (1). Non certes qu'il ne faille traiter l'égoïsme et son contraire comme des propriétés indépendantes, mais puisque, dans la conscience, toute aptitude, en plus de ce qu'elle est par elle-même, subit l'influence de toutes les autres, il est généralement vrai que l'égoïsme est contrarié, l'altruisme favorisé par l'union de l'émotivité et de l'activité.

§ I. — L'altruisme

Que l'altruisme soit au maximum chez les EAP, c'est ce que les documents permettent de vérifier. On peut tenter d'abord d'obtenir cette vérification d'une manière indirecte, en utilisant les réponses données aux questions 12 et 13. La question 12 classe les individus suivant qu'ils critiquent ou idéalisent autrui. Sont appelées critiques, les personnes qui ne trouvent qu'à blâmer dans les autres, ne voient et ne retiennent que leurs

---

(1) Que cette thèse ait pour elle déjà un sentiment commun, c'est ce que vérifie la phrase de Paulhan : « La bonté peut en somme être considérée comme une sympathie active. » (*Journ. Psy. norm. et path.*, 1925, p. 322.)

défauts ; bref, leur manifestent surtout de l'animosité ; idéalisants, les sujets de tendances opposées. Il doit y avoir une connexion entre ces propriétés corrélatives, et celles auxquelles se rapporte la question 13, qui classe les individus en confiants et en méfiants.

Voici d'abord les nombres relatifs à la question 12 :

Moyennes		Pour 100							
		Amorphes	Apathiques	Nerveux	Sentimentaux	Sanguins	Flegmatiques	Colériques	Passionnés
	Question 12.								
46,1	Critiques.........	54,1	43,6	49,4	45,1	57,9	40,3	42,4	36,2
29,6	Idéalisants.......	19,4	18,1	30,5	37,2	23,2	28,9	38,1	41,7

Il est tout de suite remarquable que, pour certains des caractères, les réponses relatives aux deux parties de la question concordent en ce sens, que les caractères plus critiques que la moyenne sont aussi moins idéalisants que la moyenne, tandis que pour d'autres, il y a divergence. Pour permettre leur distinction, faisons le tableau des différences positives ou négatives :

	Amorphes	Apathiques	Nerveux	Sentimentaux
Question 12.				
Critiques...............	+ 8	— 2,5	+ 3,3	— 1
Idéalisants..............	—10,2	—11,5	+ 0,9	+ 7,6
	K =18,2	R =14	A = 4,2	I = 8,6

	Sanguins	Flegmatiques	Colériques	Passionnés
Question 12.				
Critiques	+11,8	— 5,8	— 3,7	— 9,9
Idéalisants	— 6,4	— 0,7	+ 8,5	+12,1
	K =18,2	R = 6,5	I =12,2	I =22

Additionnons les déviations qui vont dans le même sens : suivant que ce sens est celui de l'idéalisation ou de la critique, nous appellerons les totaux I ou K. Quand les deux déviations sont négatives, on peut voir, dans ce refus ordinaire d'idéaliser ou de critiquer, de la réserve, et nous appellerons R les totaux ; quand les deux sont positives, au contraire, un empressement alternatif, que nous mesurerons par la somme A des déviations. Ces conventions conduisent aux résultats suivants :

3 idéalisants	I = 22	passionnés.
	I = 12,2	colériques.
	I = 8,6	sentimentaux.
2 réservés	R = 14	apathiques.
	R = 6,5	flegmatiques.
1 alternatif	A = 4,2	nerveux.
2 critiques	K = 18,2	sanguins — plutôt critiques. amorphes — plutôt incapables d'idéaliser.

Faisons le même travail sur les nombres relatifs à la question 13.

Moyennes		Amorphes	Apathiques	Nerveux	Sentimentaux	Sanguins	Flegmatiques	Colériques	Passionnés
	Question 13.								
24,2	Méfiants	22,4	18,1	33,9	28,3	26,3	21,4	22,6	20,8
44,0	Confiants	45,9	30,9	48,3	44,2	43,2	37,6	53,7	48,4

Nous tirons de ce tableau, par addition, des déviations en deçà et au delà des moyennes :

	Amorphes	Apathiques	Nerveux	Sentimentaux
Méfiants................	— 1,8	— 6,1	+ 9,7	+ 4,1
Confiants................	+ 1,9	—13,1	+ 4,3	+ 0,2
	C = 3,7	R =19,2	A = 14	A = 4,3

	Sanguins	Flegmatiques	Colériques	Passionnés
Méfiants................	+ 2,1	— 2,8	— 1,6	— 3,4
Confiants................	— 0,8	— 6,4	+ 9,7	+ 4,4
	M = 2,9	R = 9,2	C =11,3	C = 7,8

D'où :

3 confiants	C =	11,3	colériques.
	C =	7,8	passionnés.
	C =	3,7	amorphes.
2 réservés	R =	19,2	apathiques.
	R =	9,2	flegmatiques.
2 alternatifs	A =	14,0	nerveux.
	A =	4,3	sentimentaux.
1 méfiant	M =	2,9	sanguins.

La comparaison de ces deux classements conduit à certaines observations, dont la plupart s'accordent immédiatement avec les résultats antérieurs :

1° D'abord, les deux colonnes portent nettement en tête les EA : ils sont au maximum idéalisants et confiants. Dans cette double aptitude, il n'est pas difficile de reconnaître la

tendance plus générale à se porter vers autrui avec des sentiments bienveillants, qui doit être en connexion positive avec l'altruisme. L'altruisme consiste à aimer et à servir ou plutôt à aimer pour servir ; il est plus facile aux émotifs d'aimer, aux actifs de servir, et l'affectivité, qui se tourne en peur chez les inactifs, facilite l'action qu'elle inspire chez les actifs. Inversement, l'activité, sans l'émotivité ou avec une moindre émotivité, se tourne vers des objets abstraits.

	Moy. nEA		Moy. EA
	—		—
Question 72. Parler sur les choses...........	58,75	>	41,35
— Parler sur les personnes........	29,65	<	40,00

De sorte que *la tendance à aimer servir les personnes* doit se trouver au maximum chez les émotifs-actifs ;

2° Mais, c'est le deuxième résultat qu'indique la comparaison des deux séries de nombres, chez les émotifs-actifs, la secondarité retarde le passage du sentiment à l'action ; idéaliser et critiquer sont des attitudes affectives s'exprimant par le langage, la confiance et la méfiance des attitudes pratiques ; on comprend que la primarité (quand elle est unie à l'activité) favorise la confiance plus que l'idéalisation. Les passionnés, avant les colériques dans la première colonne, passent après eux dans la seconde. Ils regagneront l'avantage quand il ne s'agira plus seulement de prendre l'habitude pratique de la confiance, mais de secourir efficacement autrui.

Parallèlement au recul des passionnés, de la première à la deuxième colonne, les sentimentaux se rapprochent des passionnés vers les nerveux, comme on pouvait le déduire de leur formule, puisque soit congénitalement, soit occasionnellement, dans le groupement EnAS, il peut y avoir prédominance de EnA ou de ES ;

3° Apathiques et flegmatiques sont dans les deux cas réservés : leur pensée est abstraite et ils n'éprouvent, ni attrait, ni aversion marquée envers les personnes ;

4° Les nerveux sont ici fidèles à leur mobilité affective ; ils idéalisent ou critiquent, exagèrent la confiance ou la méfiance, suivant les conditions occasionnelles. Ce résultat est à rapprocher du nombre relatif à la question 19. 1° *sympathies changeantes*,

où les nerveux obtiennent le maximum 57,5 (moyenne : 25,7). Ce n'est pas l'une des confirmations les moins précieuses de la documentation et de la méthode utilisées dans cette étude, que cette correspondance exacte de nombres indépendants;

5° Le maximum du dénigrement critique et de la méfiance appartient nettement aux sanguins. Nous verrons l'étroite connexion de ce maximum avec d'autres. Il me paraît difficile d'attendre beaucoup d'altruisme de gens sans confiance dans les autres et portés à les rabaisser ;

6° Le dernier résultat est d'une interprétation plus délicate. Pour le penchant critique, les amorphes voisinent avec les sanguins ; pour l'opposition confiance-méfiance, ils penchent légèrement vers la confiance. Dans le premier résultat, rien d'étonnant : le groupement nEP est commun aux deux groupes. Il est logique que les nEP soient au bas de la liste, puisque les ES sont en tête. Le deuxième surprend davantage. On pourrait l'écarter en faisant pour les amorphes la réserve préliminaire que nous avons dû faire pour les apathiques ; mais les quelques observations que j'ai pu faire d'amorphes s'accordent assez bien avec l'indication statistique. Chez une femme amorphe notamment, la malveillance des propos sur les autres s'alliait aisément avec une confiance ordinaire en ce qu'elle pouvait attendre d'eux. Néanmoins, je crois préférable de suspendre provisoirement le jugement, car les amorphes, à cause de l'atténuation des trois aptitudes fondamentales, sont d'une observation beaucoup plus difficile que les autres caractères, beaucoup plus marqués. Notons que la déviation positive, relative aux amorphes, n'est que de 1,9 avec 45 cas de confiants ; supposons que deux cas seulement y aient été compris par erreur, le pourcentage tombe de 45,9 à 43,7 et l'addition des différences devient, au lieu de C=3,7, R=2,1 : voici les amorphes ramenés parmi les nE. Que ces deux cas soient enfin ajoutés aux 22 méfiants, la moyenne de ceux-ci s'élève à 24,4 et l'addition des différences devient M=0,5 : les amorphes sont maintenant à côté des sanguins, comme dans la première colonne. Il est donc préférable d'attendre qu'une documentation, plus sûre et plus nombreuse, permette de conclure.

En somme, la conclusion générale qui se rapporte aux ques-

tions 12 et 13, c'est que les nES restent froids et objectifs dans leur attitude envers autrui ; les nerveux sont comme toujours agités, allant du pour au contre, tandis que les EA sont de beaucoup les mieux disposés envers les autres. L'émotivité est essentielle à cette bienveillance intellectuelle et pratique, car sa suppression, des colériques aux sanguins, amène une chute brusque de la confiance et de la tendance à idéaliser.

Nous avons essayé d'atteindre indirectement l'altruisme dans une des tendances composées où il doit entrer comme ingrédient ; nous pouvons le saisir directement dans les réponses déterminées par la question 55, 1° et 2°, qui fournit des résultats très nets :

Question 55.

	1° Compatissants et serviables	2° Egoïstes	
Passionnés	89,3	6,7	EAS
Colériques	78,2	14,4	EAP
Flegmatiques	73,6	16,4	nEAS
Sentimentaux	71,7	21,2	EnAS
Nerveux	70,1	20,7	EnAP
Sanguins	57,9	24,2	nEAP
Apathiques	59,6	27,7	nEnAS
Amorphes	53,1	36,7	nEnAP

La supériorité des EA reste aussi marquée qu'on pourrait le désirer ; elle est corroborée aussi nettement par l'infériorité des nEnA. De plus, les colériques l'emportent de beaucoup sur les sanguins.

Enfin veut-on considérer l'un des effets de cet altruisme ? La question 56 : *participe personnellement à l'activité philanthropique*, donne des résultats de même sens :

	Passionnés	Colériques	Nerveux	Flegmatiques	Sentimentaux	Sanguins	Amorphes	Apathiques
Question 56, 1°	32,8	24,5	22,4	22,1	19,5	18,9	9,2	8,5

Les EA tiennent toujours le maximum ; les nEnA, auxquels il faut encore joindre les sanguins, tombent au minimum.

De ces chiffres concordants, il est intéressant de rapprocher ceux qui sont fournis par la question 56, 2° *verser de l'argent aux œuvres philanthropiques* :

	S		P
	—		—
Flegmatiques........	42,6	Sanguins............	31,6
Passionnés..........	39,4	Colériques...........	30,0
Apathiques..........	34,0	Nerveux............	23,6
Sentimentaux.......	31,9	Amorphes...........	19,4

L'influence de la secondarité devient ici toute-puissante. Il est même caractéristique que la non-émotivité collabore avec elle. Le résultat de ces deux influences est l'abaissement des colériques, non seulement au-dessous des secondaires, mais même au-dessous des sanguins, relevés à la tête des primaires.

L'opposition des premiers résultats avec ce dernier illustre l'opposition entre l'altruisme du cœur et celui de l'intelligence, entre l'altruisme affectif et l'altruisme abstrait. Le premier s'intéresse aux personnes ; il naît du spectacle de la souffrance d'autrui ; il cesse ou s'affaiblit quand l'expérience directe des maux s'atténue. Il lui est plus facile de secourir effectivement par des paroles ou des actions. Le second ne s'attache pas tant aux personnes qu'aux principes ; il secourt par considération de la loi morale, fournit les moyens de secours plutôt que le secours même, se méfie de la charité personnelle et préfère la charité ordonnée, réglée, organisée. Les deux altruismes sont en commun sous la dépendance de l'activité, de sorte que le produit nEA finit par équivaloir au produit ES, et les sanguins, par atteindre les sentimentaux.

De tous ces faits, se dégage assez précisément l'allure générale de l'altruisme propre aux colériques. A cause du groupement EA, qui leur est commun avec les passionnés, ils sont compatissants et serviables. Leur aptitude à la sympathie les rend capables d'éprouver les peines d'autrui, et la facilité avec laquelle ils agissent leur permet d'agir pour les atténuer. Jusque là leur comportement coïncide avec celui des passionnés. Mais

l'opposition de la primarité et de la secondarité va intervenir pour les distinguer. Le mouvement de sympathie va, chez le passionné, entrer en conflit avec la répercussion des expériences passées et les idées abstraites, dont la secondarité favorise l'influence. Il en résultera un retard dans l'action, puis suivant que l'influence de la secondarité convergera avec celle du produit EA ou non, l'emploi de moyens de secours à la fois plus efficaces et plus profonds, par exemple, l'argent, ou une inhibition.

Par rapport à l'action altruiste du passionné, celle du colérique sera donc plus concrète, plus rapide et moins puissante. Dans un groupe social d'EAP, il y aura une bienveillance mutuelle, la tendance aux secours improvisés, une serviabilité faite surtout de bonnes paroles et, pourrait-on dire, de secours en nature. A mesure que S croît et que E s'atténue, le groupe social devient plus froid, mais la charité s'organise et, grâce à des crédits financiers plus puissants, lutte contre les maux par des lois et de l'argent. Par rapport à cette action réglementée et pécuniaire, la spontanéité altruiste des colériques est à la fois supérieure et inférieure ; supérieure, en ce qu'elle est plus complète, fait intervenir plus de facteurs de la personnalité ; inférieure, en ce qu'elle est moins profonde, par suite, moins générale et moins durable, donc enfin objectivement moins efficace.

Il se présente encore ici un phénomène comparable à la dégradation que nous avons reconnue à propos des nerveux. Mais tandis que la dégradation, favorisée à la fois par la primarité et l'inactivité, substitue à l'action sur l'objet une action sur des représentations imaginaires, la réduction de l'acte chez les colériques, qui sont des primaires, mais des actifs, est moins grave. Le colérique reste en contact avec la réalité, mais l'action qu'il exercera sur elle sera une action de moindre difficulté (1).

---

(1) Cf. Emil Lucka, *Das Problem einer Charakterologie* in *Arch. f. ges. Psych.*, 1908, p. 311-341 (C. R. in *Zeitschr. f. Psych. und Phys. der Sinnesorg*,. vol. 51, 1e abt., pp. 316-318). L'essentiel, c'est la « preuve de la relation entre le moi et le monde ». Il distingue entre « l'homme reproductif » qui utilise le milieu sans le transformer, qui s'adapte : sous sa forme extrême, c'est l'Augenblickmensch, et « l'homme productif » qui crée, dont pour lui, le type est Gœthe. On voit notre position propre par rapport à cette thèse :

Il applique plutôt qu'il n'invente ; il utilise plutôt qu'il ne crée ; ses visées sont prochaines ;

	Nerv.	Fleg.	Col.	Pass.	Moy.
Question 25, 1° Avenir lointain.	4,6	59,5	17,1	52,8	30,4
Question 25, 2° Résultats imm.	66,7	15,3	52,1	16,2	39,5

et il analyse moins profondément les conditions du succès. Il en résulte sa supériorité dans l'improvisation, son infériorité dans l'organisation. Les EAP cherchent à s'adapter intelligemment à la réalité ; les EAS tendent à l'adapter à eux.

On pourrait représenter, par ce petit tableau, la réduction que la puissance d'action attachée au groupement EAS éprouve de ce groupement aux autres :

l'action objective (EAS)
Analyse des conditions fav. par S. → *la schématisation*
Synthèse réalisatrice fav. par EA nEAS
↓
la dégradation (EnAP) ← *l'utilisation* (EAP)

Ce que la dégradation est à l'utilisation, le rêve l'est à l'improvisation ; ce que l'utilisation est à l'action organisatrice et créatrice, l'imagination l'est à la synthèse précédée d'une analyse abstraite ; enfin, pour terminer par les contraires doubles, ce que la dégradation est à la schématisation, le rêve l'est au plan. Rêve et plan ne sont pas réels, ou le sont aussi peu que possible, puisque le rêve n'est fait que d'images et le plan d'idées ; mais tandis que le rêve est affectif, a pour finalité de satisfaire subjectivement, directement, des tendances, le plan est intellectuel et esquisse déjà des directions motrices.

1° L'opposition de la reproductivité et de la productivité, est en somme celle des EAP et des EAS ;

2° L'Augenblickmensch est le primaire ; il comprend dans son extension d'autres types que le colérique ;

3° Dans la littérature, il y a de la dégradation, et c'est parmi les hommes d'action qu'il faudrait chercher des exemples d'hommes productifs.

Il y a plus de passé dans le rêve, plus d'avenir dans le plan ; le présent est dans l'acte synthétique qui impose la forme d'un plan à une matière d'images : cet acte enveloppe l'efficacité du groupement EA.

Il convient de rappeler que ces indications ne peuvent prétendre qu'à une vérité moyenne. D'autres facteurs interviennent pour influer sur l'action d'une personne déterminée, d'abord son esprit d'analyse, puis ses aptitudes spéciales, enfin les conditions externes. Il reste que l'action doit s'amoindrir chez les EAP, comme elle se dégrade chez les nerveux. Nous appellerons ordinairement *utilisation*, ce symptôme de l'action diminuée. Le tableau ci-dessus devient donc :

Par réduction de l'action :

réalisation (EAS) = dominer la réalité objective.	*dégradation* (EnAP) = rêver. *utilisation* (EAP) = s'adapter. *schématisation* (nEAS) = faire des plans abstraits.

Ces faits conduisent à une théorie de l'altruisme. Tout homme cherche la satisfaction de ses tendances, c'est ce qu'on peut appeler *l'égoïsme par origine.* Mais ces tendances se portent dans des sens très différents, suivant sa formule, au rêve, à la pensée abstraite ou à l'action. De même qu'on n'est objectivement altruiste qu'à condition d'agir, la tendance à l'action ne pourra croître sans que les autres personnes en soient affectées, puisque objectivité et pluralité des consciences sont des termes liés. A ce moment, observera-t-on, une distinction s'impose : l'action d'un sujet peut en affecter un autre pour le subordonner ou le servir, le réduire à l'état de moyen ou l'élever à la dignité de fin. C'est vrai. Dans le premier cas, il y aura *égoïsme par destination* ; dans le deuxième, *altruisme par destination.* Mais d'abord, on ne peut utiliser les autres qu'en donnant satisfaction à leurs tendances. Un Néron et même un Napoléon sont destinés à échouer, mais jusqu'où ils ont réussi, c'est en se conciliant des complices ou des collaborateurs ; en outre, celui qui veut dominer la réalité, est pour

lui-même nécessairement condamné à l'ascétisme, essentiel à tout effort et à tout travail. Il en résulte que l'intensité de l'action reste le facteur principal de l'altruisme objectif.

Supposons maintenant que cette action se déforme, se réduise : quand la secondarité deviendra prédominante, par réduction de l'émotivité, cet altruisme tendra à devenir une organisation formelle, une morale de juristes, de magistrats et de banquiers. Pour le flegmatique Bentham, la moralité devient l'invention du « Panopticon », une prison modèle où on apprend à organiser ses actes. Les émotifs-primaires ne voudront pas reconnaître l'altruisme où le cœur n'est pas.

Supposons, au contraire, que la secondarité s'affaiblisse, nous glissons insensiblement de l'altruisme effectif à la cordialité, la confiance ; du fait de cette réduction, nous tendons par les colériques vers les nerveux. Insensiblement, le sentiment se convertit en émotions et l'altruisme objectif se change en altruisme subjectif, où l'action organisée et efficace perd ce que l'expression de l'émotion gagne. A qui ne mesure pas les conséquences de l'action, cet altruisme en paroles et en gestes doit paraître plus aimable, et il l'est, en ce que, s'exprimant davantage, il doit engendrer autour de lui une irradiation plus intense et, par suite, une sympathie plus vive. Pour un émotif-primaire, le plus bienfaisant des EAS, surtout s'il penche vers les flegmatiques, paraîtra agir par devoir plutôt que par amour.

Supposons enfin que l'activité ou l'émotivité se réduise complètement, l'affaiblissement de l'action amène le remplacement de l'altruisme par l'égoïsme. Seule la secondarité, en fortifiant chez un sujet l'influence de la loi, atténue cet affaiblissement. Les nerveux et les sanguins, et derrière eux les amorphes, seront ceux qui fourniront les exemples les plus caractéristiques d'égoïsme, celui qui limite aux fonctions organiques le domaine de son expansion.

Sur ce thème général, les variations sont innombrables :

1° Nous venons de réduire l'altruisme à l'égoïsme par origine, quand il possède, à cause du groupement EA, une grosse puissance d'action ; mais de cet égoïsme par origine, nous avons distingué l'égoïsme par destination. Celui-ci doit se ramener à certain rapport de A et de E. La très forte activité amène

insensiblement à ne traiter les personnes que comme un « matériel humain », et la secondarité aidant, le mépris de l'individu personnel peut être lié à une action exclusivement soucieuse de ce que peuvent rendre et de ce que doivent recevoir les individus moyens. Inversement, la croissance de l'émotivité rend plus apte à la sympathie (1) ;

2° En second lieu, il faut réfléchir que si l'altruisme, sous l'action conjuguée de conditions objectives, de la secondarité et d'un champ de conscience étroit, vient à se spécifier, l'altruisme devient un égoïsme familial, national, professionnel. L'individu se dévoue au groupe, et la défense active des intérêts de ce groupe entraîne l'agressivité à l'égard des autres. La guerre procède de l'intensité d'action propre aux EA ;

3° Enfin, il faudrait étudier l'action des autres propriétés fondamentales sur l'altruisme : largeur du champ de conscience (L), esprit analytique (An), sexualité (Er), et aussi des aptitudes spéciales. De ces autres propriétés fondamentales, les plus importantes sont les tendances. Le sujet chez qui, abstraction faite

---

(1) L'étude éthologique de la sympathie comporterait une recherche aussi longue que celle qui est l'objet principal de ce volume. On peut seulement penser que la sympathie dépend :

1° De l'aptitude à percevoir chez autrui l'expression d'un procès de conscience, particulièrement d'un procès de conscience affectif ;

2° De l'aptitude à le produire par soi-même.

L'émotivité doit renforcer la première ; l'activité la seconde. Mais, évidemment, la sympathie doit dépendre de beaucoup d'autres facteurs, finesse de la perception, nature des tendances d'autrui et des nôtres, secondarité de nos rapports antérieurs avec autrui, etc. En outre, elle doit comporter beaucoup de modalités. On peut par exemple distinguer :

a) La sympathie pratique ou l'imitation : d'après la question 33, 7° talent d'imitation, le maximum appartient aux EA (colériques 12,5, passionnés 10,4, moyenne 8,5). Assurément, talent d'imitation et penchant à imiter font deux ; mais la généralisation du premier au second est vraisemblable pour les raisons qui ont été dites, car l'imitation est une action plus facile, une utilisation. En outre, elle comporte l'aptitude à percevoir l'imité, surtout quand il est intéressant, que P et E doivent favoriser, et celle à le reproduire que A doit servir ;

b) La sympathie intellectuelle. Elle coïncide avec l'intelligence rapide (question 27, 1°), dont le maximum appartient aux sanguins (63, 2, moyenne 52, 4, colériques 59,9, passionnés 58) ;

c) La sympathie affective, directement indiquée par la question 55, 1° pour laquelle le maximum est aux EA.

Il est net que pour ces diverses formes, la primarité est favorable, car les secondaires les plus favorisés sont ceux qui s'approchent le plus des primaires, les passionnés. On le comprend aisément : la primarité tourne vers le dehors ; la secondarité vers le dedans. Ces faits me paraissent résumer ce qu'il y a de vérité dans l'opposition soulignée par Iung entre « l'homme extraversif » et « l'homme introversif ».

de tout ce qui précède, les tendances vitales, la sexualité sont très importantes, restreindra son altruisme pour leur donner satisfaction. C'est le taux moyen de ces tendances vitales, qui constitue le contenu de l'égoïsme pur.

Pour conclure, l'altruisme objectif paraît formé par trois éléments :

a) L'intensité du groupement EA, qui crée la plus grande facilité de l'action ;

b) L'importance relative de E par rapport à A, qui accroît sans doute l'aptitude à la sympathie ;

c) La réduction de l'égoïsme pur.

On pourrait donc le définir par l'expression :

$$KA + K'E + f(E > A) + K''nEg,$$

en appelant Eg l'égoïsme pur.

§ II. — Le mensonge altruiste

D'après ce qui vient d'être dit, il faudra s'attendre à ce que le mensonge des colériques tienne moins du rêve que celui des nerveux, mais tende vers le mensonge utilitaire, avec cette correction qu'il doit être fréquemment empreint d'altruisme. N'est-ce pas contradictoire ? Ce le serait si, comme j'ai eu plusieurs fois l'occasion de le répéter, notre action n'était, à des degrés divers, mais toujours, polytélique. Le nerveux est à un plus haut degré empli de lui-même :

Question 72.

	Nerveux	Colériques	Moyenne
	—	—	—
3° Parler de soi.........	29,9	25,7	15,2

Le colérique est plus apte à la sympathie; et quand il parle, il doit tendre vers la parole, qui donne à la fois satisfaction, en lui-même, aux tendances favorables à autrui comme aux égoïstes. Le nerveux ment avec candeur, en ce que la vérité est profondément refoulée dans sa subconscience ; le colérique ment avec bonté, en ce qu'il cherche à satisfaire autrui.

Les formes de ce mensonge altruiste sont très diverses : 1° Il y a d'abord le *mensonge de ménagement*, particulièrement

aux enfants, par lequel les parents cherchent d'ordinaire à ménager leur avenir. Il est dangereux que des enfants soient prématurément instruits de la nature des rapports sexuels : on répondra à leurs questions par des explications illusoires. Ils peuvent faire un usage maladroit de tel secret : on altérera les faits à leur usage. La souffrance et la mort les épouvanteraient : on ajourne la vérité à l'âge où ils sembleront être à même de la recevoir. Cet usage si général, auquel ne manquent guère que les personnes qui ont fait de la véracité une règle de principe, a l'intérêt de montrer qu'on craint de heurter l'émotivité enfantine par certaines vérités. On ment aux enfants par sympathie pour leurs dispositions affectives et par conséquent sous leur influence : nouvelle vérification de l'action d'un des facteurs indiqués. Mais comme le sentiment, qui inspire le mensonge nous vient d'autrui, et qu'il vise le bien d'autrui, ce mensonge peut être appelé altruiste.

C'est encore par un mensonge de ménagement qu'on trompe un malade sur son état. Que ce mensonge est bien de nature altruiste, c'est vérifié par le fait que le mensonge est d'autant plus facile, que la personne à ménager est plus aimée, un enfant pour sa mère, une mère pour son fils. Quand ce mensonge s'atténue, il devient le mensonge de complaisance. Insensiblement, nous revenons à la disposition à complimenter par laquelle, comme nous l'avons vu, les colériques atteignent presque les nerveux ;

2° Proche parent du précédent est le *mensonge de plaidoirie* par lequel on infléchit les faits dans le sens le plus propre à excuser autrui. On pourrait en trouver des exemples chez les avocats souples par rapport aux avocats rigides. On peut en effet diviser les avocats en deux groupes : ceux chez qui l'influence des principes est assez forte pour les détourner de sacrifier la justice objective à l'intérêt égoïste de leur client ; ceux au contraire, chez qui l'intérêt pour les personnes l'emporte sur le respect d'un principe. Les premiers tendent à s'identifier avec le juge ; les seconds, à un combattant dont le succès prouve la supériorité. Dans le groupe le plus émotif-primaire, on voit comment le désir du succès peut confluer avec la sympathie pour l'accusé, afin de former une altération affective

où altruisme et égoïsme trouvent en même temps satisfaction. Les mères utilisent fréquemment le mensonge de plaidoirie pour la défense de leurs enfants ;

3° Généralement le colérique (et d'autant plus qu'il sera plus altruiste, à la fois par émotivité et activité et par l'effet de l'inégalité E>A), est optimiste. Il a généralement foi et confiance dans les hommes. Cette propriété résulte immédiatement de son aptitude à idéaliser et surtout à avoir confiance : rappelons qu'il n'est, pour la première, dépassé que par les passionnés et qu'il les dépasse pour la seconde (cf. p. 192). On peut le comprendre. L'un des traits les plus généraux de ce caractère est l'eucolisme : il possède la gaîté propre aux AP au plus haut degré :

Question 15, 1° *Gai et vif.*

AP	Colériques. ..	50,2	Sanguins. . . .	47,4	Moyenne.....	48,8
nEP	Sanguins. . . .	47,4	Amorphes. ..	40,8	—	44,1
EA	Colériques. ..	50,2	Passionnés. ..	36,0	—	43,1
EP	Colériques. ..	50,2	Nerveux......	35,1	—	42,65
nEA.	Sanguins... .	47,4	Flegmatiques	30,5	—	38,95
nAP.	Amorphes. ..	40,8	Nerveux.....	35,1	—	37,95
AS	Passionnés...	36,0	Flegmatiques	30,5	—	33,25
nEnA	Amorphes..	40,8	Apathiques. .	23,4	—	32,1
ES	Passionnés....	36,0	Sentimentaux	19,5	—	27,75
EnA	Nerveux.....	35,1	Sentimentaux	19,5	—	27,3
nES	Flegmatiques	30,5	Apathiques. .	23,4	—	26,95
nAS	Apathiques. .	23,4	Sentimentaux	19,5	—	21,45

Son humeur est légère, comme en général celle des primaires (M_P 61,6.M_G 44). Les maux l'affectent peu, car il s'en console bientôt (colériques 57,2), moins vite que les sanguins (sanguins 77,9), mais presque aussi vite que les nerveux (nerveux 60,9). Ce sont ses rancunes les moins tenaces (question 18, *vite réconcilié.* Colériques 71,6, moyenne 46,1). Il comprend vite (sanguins 63,2, colériques 59,9). C'est le plus adroit des hommes (colériques 76,7, moyenne 59,6). Il est content de lui (nerveux 52,9, colériques 51,4). Il rit beaucoup (nerveux 62,1, colériques 60,3).

Aussi heureusement disposé, comment ne prêterait-il pas aux autres ces bonnes dispositions ? Nous commençons tou-

jours par concevoir les autres sur notre modèle. Il est naturel qu'il ait de l'humanité dans l'ensemble et en détail une opinion favorable. Les événements peuvent la lui faire perdre, mais sa primarité affaiblira rapidement l'influence des expériences douloureuses : c'est pourquoi il unit assez fréquemment la hardiesse à la peur ; téméraire quand il entreprend, capable de panique quand il est surpris par le danger, pour retrouver sa hardiesse quand le danger s'est écarté.

Cet optimisme général se retrouve chez les femmes, chez les poètes, chez les natures de cette formule. G. Sand, Jaurès, V. Hugo sont leurs représentants les plus caractéristiques. Tandis que les EnA ont tiré le romantisme vers la cyclothymie, la plainte, le pessimisme, V. Hugo le tire dans le sens d'un idéalisme assez vulgaire et oratoire. S'il y a des criminels, leur crime résulte de leur ignorance : ce sont des saints qui ont été corrompus. On concentrera sur quelques personnes, plus ignorantes que coupables, la responsabilité des maux humains, et on promettra aux hommes, qu'une fois écartée leur action néfaste, un avenir de bonheur sans trouble s'ouvrira devant tous. Le progrès est une des notions les plus aisément accessibles aux colériques : aussi, en politique, se portent-ils de préférence, en moyenne, vers les partis progressistes.

	Maximum	Colériques	Moyenne
Question 57, 1° *en politique, radicaux*...	16	16	12,4

4° Ces diverses aptitudes prédisposent les colériques à la vie politique et l'art oratoire. Dans l'art même de la parole, ils viennent après les sanguins et même les passionnés :

	Sanguins	Colériques	Passionnés	Moyennes
Question 33, 2° *talent oratoire*.........	17,9	14,0	15,6	13,0
Question 39, *discours en public*........	31,6	17,5	21,3	18,9

mais ils l'emportent sur les uns et les autres par leur autoritarisme :

Question 52, 1° *désir de dominer*......	23,2	37,0	21,3	24,8

et leur désir de conduire la conversation

Question 35, 2° *conduire la conversation.*	12,6	16,3	7,1	9,3

Enfin, ils sont les derniers parmi les hommes disposés à rester au second plan.

Question 49, 3° *se tenir au second plan.*	13,7	10,5 (minimum)	27,5	19,1

Ces qualités, et particulièrement la dernière, en font des entraîneurs, des meneurs de tous les mouvements sociaux. Aussi n'est-il pas étonnant que beaucoup d'entre eux se retrouvent parmi les orateurs politiques : pour n'en citer que quelques-uns, Danton, Mirabeau, Gambetta, Jaurès, les plus ardents appartiennent au groupe des colériques. Il n'est pas nécessaire de souligner combien leur formule favorise leur activité, leur souplesse à sympathiser avec des auditoires différents, l'art d'improviser et celui de répondre aux interruptions, généralement une éloquence ardente et susceptible de diffuser par contagion les sentiments qui l'animent. G. Sand eût sans doute abordé la tribune politique, si elle l'eût pu. Cette disposition explique plusieurs caractères de la vie et de la poésie de V. Hugo : il a voulu la popularité politique ; il s'est même mêlé à la vie publique, et dans ses vers, il a fréquemment tiré la poésie vers l'art oratoire. Brunetière a montré que l'éloquence religieuse avait constitué au XVII^e^ siècle notre poésie lyrique ; avec Hugo, la poésie lyrique s'est rapprochée de l'éloquence pour se confondre assez souvent avec elle : ce n'est qu'un double effet, sans doute, du groupement EA. Sous la diversité des mœurs, des langues et des vêtements, persiste et se retrouve l'identité des facteurs éthologiques.

Il n'est pas trop étonnant, d'après ce que nous avons déjà vu, que les colériques se rendent souvent coupables *de mensonges oratoires*, dans l'extension desquels on peut comprendre *les mensonges électoraux*. En vertu d'une loi que psychologues et sociologues ont depuis longtemps dégagée, la densité d'une foule est la condition principale de la propagation par contagion d'un sentiment parmi ses membres. L'orateur doit, pour l'entraîner, se soumettre à elle de manière à ressentir ses tendances générales, puis les spécifier pour lui imposer la direction qu'il veut. Sans flatter, il ne peut dominer : à ces deux exigences opposées, l'émotif-actif est le plus apte. Mais la primarité rendra plus souple ; la secondarité, plus raide. Le colérique sacrifiera davantage à sa popularité ; le passionné, davantage à son autorité. Tous deux seront ardents ; mais le premier, avec plus de complaisance envers les sentiments qu'il partage ; le second, avec plus de sévérité. Dans l'éloquence des passionnés, on sent bien plus vite le maître qui ordonne, et quand l'émotivité s'amoindrit, le discours tourne au rapport d'affaires, qui caractérise l'éloquence flegmatique.

A cause de cette souplesse que le colérique doit à sa primarité, il y a beaucoup plus de chances, de mauvaises chances, que des altérations affectives s'introduisent dans la trame de ses discours. Est accentué ce qui doit plaire à l'auditeur ; est atténué ce qui pourrait le rendre hostile. Les idées abstraites, qui ne sont pas assez émouvantes, sont omises ou maintenues à l'état d'implication. Les faits qui serviraient d'objections sont défigurés, grossis ceux qui vont dans le sens du discours. En même temps que les objections, leurs auteurs sont présentés d'une manière qui les déprécie, et on loue ceux dont on veut conseiller l'imitation ou diffuser les convictions. L'émotivité est disciplinée par l'activité en vue d'un but à atteindre, mais encore d'un but affectif. Ce n'est plus l'altération de l'artiste qui possède sa fin en elle-même, ce n'est pas encore la duplicité du diplomate qui subordonne de sang-froid la vérité à des intérêts réfléchis : nous sommes à mi-chemin du nerveux et du sanguin. Un courant entraîne dans un même mouvement de conscience tout ce qui le charge, et l'oriente vers le terme où il tend.

La politique est une activité moins profonde et moins efficace que l'industrie, la guerre ou même l'administration. Par la parole, on n'agit que sur des sentiments et sur des idées, et d'une manière superficielle et momentanée. Elle est, à l'organisation sociale, ce que le commerce est à l'industrie, l'art à la religion. Aussi convient-elle particulièrement aux actifs-primaires, qui y trouvent l'occasion de cette action réduite, à laquelle a été donné plus haut le nom d'utilisation. C'est une sorte de jeu, plus fait pour donner une satisfaction subjective aux tendances que pour transformer profondément la société, dont la nature essentielle ne peut se modifier que par un changement dans sa densité éthologique en chaque caractère. Dans les conflits politiques, les colériques trouvent, sous la forme active qui leur convient, la même variété, ils satisfont à leur manière le même besoin d'émotions, que les nerveux demandent à la poésie ou généralement à l'art.

§ III. — Le mensonge par exagération

Le parallélisme des nerveux et des colériques, dont la raison est dans l'identité du groupement EP, se vérifie par la correspondance entre le mensonge par embellissement et le mensonge par exagération. Il est caractéristique que si les nerveux l'emportent sur les colériques dans *l'embellissement* (1) :

	Nerveux		Colériques	
	activité très faible	activité moins faible	activité forte	activité plus forte
	—	—	—	—
embellissant..........	27,5	26,5	22,0	20,1

les colériques l'emportent dans *l'exagération* :

	Nerveux		Colériques	
	activité très faible	activité moins faible	activité moins forte	activité plus forte
	—	—	—	—
exagérer............	39,6	43,4	44,7	41,8

(1) G. Heymans et E. Wiersma, *Beitr. z. sp. Ps.* loc.cit. tabl. V. p. 63.

mais il est aussi remarquable que la croissance de l'exagération avec l'activité cesse pour ses valeurs les plus hautes.

En supposant que l'embellissement décroisse suivant une fonction linéaire avec l'activité, on peut, au moyen des résultats généraux, calculer à quelles valeurs de l'activité correspondent les chiffres indiqués et ceux de la statistique générale :

	Activité	Embellissement	Exagération	Coefficients
Nerveux $A < 50$	20,8	27,5	39,6	1,44
	25,0	27,0	41,4	1,533
	29,1	26,5	43,4	1,63
Colériques $A > 50$	66,6	22,0	44,7	2,03
	75,0	21,0	43,2	2,06
	82,5	20,1	41,8	2,07

Ce tableau indique :

1° Que la tendance à embellir est décroissante avec la croissance de l'activité : ce qui permet bien d'attribuer principalement le mensonge par embellissement aux nerveux ;

2° Que tout se passe comme si le mensonge par exagération résultait de l'action concourante des facteurs

$$E > 50,\ A \lesseqgtr 50,\ R < 50,$$

qui produisent le mensonge par embellissement et d'un autre facteur, dépendant de l'activité suivant une fonction, soit linéaire, soit à peu près linéaire, mais croissant moins vite que l'action des premiers facteurs ne décroît, de sorte que, l'activité croissant, le maximum est atteint, puis outrepassé. Le coefficient dont il faut multiplier le taux du mensonge d'embellissement pour obtenir celui du mensonge d'exagération, est indiqué pour chaque valeur dans la quatrième colonne du tableau ;

3° Qu'en supposant ces modes de régularité, on doit avoir

Pour	Embellissement (1)	Coefficient	Exagération (2)
$A = 50$	24,0	1,80	43,2
$A = 55$	23,4	1,88	43,9
$A = 60$	22,8	1,93	44,0

(1) L'expression liant le mensonge par embellissement à l'activité est :
$$E = 30 - 0{,}12\ A.$$

(2) Exagération = Embellissement $\times\ \varphi\ (A)$, $\varphi\ (A)$ étant sensiblement $= 1.30 + 0.01\ A$

Pour	Embellissement	Coefficient	Exagération
—	—	—	—
A = 66,6	22,0	2,03	44,7
A = 70	21,6	2,04	44,06
A = 75	21,0	2,06	43,2

et que, par conséquent, *le maximum de l'aptitude à l'exagération distingue les colériques les moins actifs.*

Puisque dans le mensonge sans spécification, les nerveux sont au-dessus des colériques, il faut que l'exagération représente une fraction sensiblement grande des mensonges des colériques pour qu'ils arrivent à dépasser les nerveux. Les menteurs du caractère des nerveux sont, aux menteurs du caractère des colériques, à peu près dans le rapport de 5 à 4. Si le rapport des nerveux qui exagèrent (41,4), aux colériques, ayant le même défaut, était identique au précédent, ces colériques ne devraient atteindre qu'à 33,2; ils arrivent à 43,2, soit à 130 % du taux prévu.

L'examen des chiffres prouve donc qu'il y a dans l'exagération un facteur d'activité qui manque à l'embellissement. Il suffit, pour comprendre comment les colériques se laissent entraîner à l'exagération, soit sous une forme assez grave pour être jugée un mensonge, soit sous une forme plus bénigne, d'observer leur motricité. Chez les enfants, où elle est le moins inhibée, son allure est caractéristique. Les gestes sont souvent un peu trop longs, dépassent leur but; ils paraissent, à un point de leur développement, comme échapper à leurs auteurs. En comparaison surtout avec ceux de certains sentimentaux, qui ne font que des gestes trop courts, des gestes avares, ceux des colériques, surtout les plus primaires (et sans doute, d'après ce qui vient d'être dit, les moins actifs) sont fréquemment exubérants (1).

(1) Il y a parenté entre cette observation qui rapproche le mensonge par exagération et un certain excès moteur avec les analyses où E. Dupré (*Path. de l'imag. et de l'émotiv.*, déjà cité), montre la mythomanie se prolongeant dans la fabulation pratique (p. 9, 15). Pour rester dans l'expérience normale, cet excès de motricité est très apparent chez le sujet Paul P... (observ. I,V). Très tôt il a manifesté de l'impulsivité motrice, non pour écarter, mais pour prendre. Il aime jouer avec les bâtons; jeter, en visant, des pierres, des boulettes, même des objets qui ne peuvent avoir cette destination. Goût des pistolets et des tirs. En liaison sans doute avec une extrême curiosité concrète et de la vantardise (je sais que). Paulhan rapporte, in *Journ. Psy. norm. et path.*, 1925, p. 207 : « Delacroix, qui pourtant avait le sens des ensembles, un jour, animé, excité, se mit, en peignant un cavalier arabe, à lui agrandir la main à coups de pinceaux rapides, hors de toute proportion raisonnable. »

Ce fait se traduit dans l'enquête : leur parole est criarde comme celle des nerveux (question 87, 2° nerveux : 20,1, colériques 17,1, moyenne 8,2) ; mais ceux-ci rétrocèdent derrière les colériques, quand il s'agit, non plus de paroles, mais d'actes : tandis que pour la *démonstrativité* (question 61, 1°), les nerveux n'atteignent qu'au niveau déjà élevé, il est vrai, de 56,9 qui leur assigne le deuxième rang, avant les passionnés, les colériques occupent nettement le premier, avec 73,9 %. L'exagération est de la démonstrativité intellectuelle.

Il est curieux de remarquer d'après l'enquête et en connexion avec la démonstrativité que, pour le talent dramatique dans lequel (question 33, 6°) les amorphes viennent en tête (12,2), le second rang appartient aux colériques (7,0).

En s'unissant à la vanité, elle produit la vantardise (1). Parlent d'eux-mêmes au maximum (question 72, 3°), les nerveux (29,9), et les colériques (25,7) : je n'ai jamais remarqué, en écoutant certains d'entre eux, que ce fût pour se déprécier, car, même lorsqu'ils se blâment, il apparaît, aux circonstances de ce blâme de soi, que la supériorité est encore indirectement cherchée.

§ IV. — Le mensonge agressif

En vertu du rapport qui unit les contraires, *chaque aptitude, dans des circonstances opposées, doit se changer dans l'aptitude opposée.* Il se produit, pour ainsi dire, un renversement de signe.

(1) Plus d'un mensonge, pris pour un mensonge par vantardise, est certainement un mensonge par *impatience abréviative*. J'appelle de ce nom le fait, fréquent chez les colériques les plus émotifs et par suite les plus impatients, que leur impatience les amène à brusquer l'exécution d'un acte pour sauter à son terme. Par exemple, la première fois que le sujet Paul P... (obs. I,V) est allé au cirque, il n'a regardé presque aucun des numéros de la représentation parce qu'il était occupé à chercher sur le programme celui qui le suivrait et à interroger sur sa nature. En lisant, il saute fréquemment des pages ; en parlant, élimine des mots (dit par ex. : « Comment s'appelle ? » pour « Comment cet objet s'appelle-t-il ? »). Un autre EAP très émotif se plaint de sauter des mots dans ses lettres d'affaires. Dans le langage, cette disposition entraîne à présenter comme faits, achevés et arrivés, des événements qui ne le sont pas encore ; et quand cette exagération est en faveur de celui qui parle, les assistants l'accusent, soit de se vanter, soit de prétendre savoir ce qu'il ne sait pas. Il y a parenté entre ce trait de caractère et la résignation présomptive (cf. p. 271, n. 1) : elle provient de l'action de l'émotivité ; mais les effets sont différents à cause des autres propriétés du caractère.

Depuis longtemps, le sens commun a reconnu que l'amour peut se transformer en haine et la même loi a été retrouvée sous ses spécifications ; l'enfant qui se frappe, parce qu'il a été grondé, fait penser au suicide qui serait, suivant Schopenhauer, de l'égoïsme renversé ; dans les deux cas, une tendance produit des effets opposés à ceux qu'elle aurait produits dans les circonstances positives. Si l'altruisme peut être symbolisé grossièrement par l'expression $EA + (E > A) + nEg$, éventuellement il deviendra de l'hostilité, en vertu de la loi indiquée.

Considérons, en effet, ce qui doit se passer suivant que l'altruisme est uni à la primarité ou à la secondarité. Dans le premier cas, l'objet de l'altruisme est actuel et momentané ; il changera suivant les temps ; il doit en résulter une serviabilité générale envers les diverses personnes qui se présenteront, et quand cette puissance d'action, qui est l'essence de l'altruisme, se trouve renversée par l'hostilité du passant, elle deviendra agressive, quitte à ne l'être que momentanément, comme la primarité l'exige, puisque la réconciliation rapide (question 18, Colériques 71,6 maximum. Moyenne 46,1) est au plus haut degré chez les colériques. Il est logique que pendant cette courte période d'agressivité, la dépréciation de l'adversaire se manifeste par des altérations passionnelles de la vérité.

Chez les secondaires, l'esprit d'organisation, que la secondarité favorise en multipliant les moyens issus des expériences passées, doit servir l'agressivité comme la serviabilité. Il doit en résulter plus de puissance. Mais la secondarité, quand elle est unie à l'émotivité et surtout à l'étroitesse du champ de conscience, a cet effet de localiser les sentiments. Pour réaliser une action profonde et durable, il faut se spécialiser. La spécialisation de l'altruisme engendrera l'altruisme familial, professionnel, national, d'où il résulte logiquement quand la famille, la profession, la nation sera menacée, ou seulement contenue, qu'il naisse une agressivité proportionnelle à l'altruisme, à l'encontre des autres familles, des autres professions, des autres nations. Ce sera la source de calomnies et de médisances mêlées. Nous aurons à y revenir quand nous aborderons l'étude des passionnés.

§ V. — L'injure

Le goût des injures est un superlativisme dépréciatif. En tant que superlativisme, il manifeste :

1° La forte *émotivité* soit générale, soit spéciale, soit singulière, en premier lieu. Les sujets qui injurient *ordinairement* les autres possèdent une forte émotivité générale. L'injure *occasionnelle* naît de ce que l'émotivité a été violemment secouée : par exemple, il est rare qu'un émotif, ayant échappé à un accident, n'éprouve pas le besoin de décharger l'énergie qui a été très rapidement libérée par l'organisme ; l'injure peut être une des formes de cette décharge, si l'accident a failli se produire par la faute réelle ou apparente d'un autre. Au besoin même, le sujet ému injuriera un simple témoin. Dans d'autres cas, l'injure se présente seulement à l'esprit d'un émotif, à l'égard d'une personne détestée. Enfin, il peut se faire qu'un concours de circonstances *exceptionnel*, qui provoque anormalement l'émotivité, provoque l'injure chez un sujet par nature peu disposé à injurier ;

2° La deuxième condition est l'existence d'un *obstacle extérieur ou intérieur*. Un colérique n'injurie que les gens qui empêchent la satisfaction d'un désir impatiemment ressenti. Une inactive très émotive injurie ceux qui l'obligent à un effort;

3° La troisième condition est la représentation qu'une personne est responsable d'un mal. A l'inverse du juron qui n'est pas dirigé, l'injure est orientée contre quelqu'un ; mais il y a bien des vocables de transition ;

4° La quatrième est *l'égoïsme*. Un sujet altruiste n'injurie que si une de ses tendances très fortes est sollicitée ; il est fréquent, par exemple, qu'une mère gronde ses enfants : c'est d'abord que son émotivité est généralement forte ; qu'ensuite rien ne la touche plus que ce qui leur arrive. Plus elle est altruiste, plus souvent elle craint pour eux. Chaque fois que sa crainte est excitée, la souffrance qui s'y attache provoque l'égoïsme de la mère qui cherche à s'en débarrasser. Puisque les enfants apparaissent comme sa cause, la mère injurie ses enfants. Au contraire, l'égoïste trouve dans l'injure une satisfaction directe.

La jalousie d'une personne très émotive envers une autre produit l'injure ;

5° La dernière est *la primarité*. L'injure est la dégradation de la vengeance. Toute dégradation est favorisée par la primarité. Chez un sujet très secondaire, très inactif et assez émotif, l'injure, qui est exceptionnelle, se présente sous la forme d'un verdict : quand, par des expériences accumulées ou des actions graves, une personne dont il ne peut tirer vengeance, provoque de sa part une injure, celle-ci prend la forme d'un jugement solennel. Ce verdict s'accompagne de réticences ou d'une préparation, qui manifestent la répugnance du secondaire pour l'injure : « Il n'y a qu'un mot qui peut le qualifier, c'est une canaille », ou : « Je regrette d'avoir à le dire ; mais c'est un malhonnête homme. » La répugnance à employer des injures paraît liée au sens de la dignité, caractéristique des ES et peut-être plus encore des EnAS. Vraisemblablement, l'étroitesse de conscience le favorise de même qu'elle favorise la raideur.

Au contraire, chez le primaire, l'injure est aisée, fréquente. en relation avec les puissants mouvements de sentiment. Est-elle plus fréquente chez le nerveux, ou chez le colérique ? Je pencherais à croire qu'elle est plus familière au nerveux : d'après l'enquête biographique, ce serait chez lui que le superlativisme domine ; en outre, un superlativisme dépréciatif convient au dyscolisme des inactifs. Enfin, c'est plutôt une action dégradée qu'une action réduite. On injurie plutôt pour ne pas se battre que pour se battre. Le colérique préfère bousculer, donner des coups de poing : vengeance immédiate, improvisée et en même temps diminuée. Tout de même, il faut tenir compte de ce que les obstacles croissent avec l'ambition. Avec eux se multiplient les occasions d'injures.

§ VI. — La promesse décevante

De l'injure ou de la bourrade, qui est quelquefois verbale et aussi quelquefois mensongère, on peut rapprocher, comme mensonge par réduction, *la promesse décevante*. Nous venons de voir que les colériques se rendent fréquemment coupables

d'exagération et, si on rapproche cette conclusion de ce qui la précédait, d'exagération optimiste. Une promesse est justement l'affirmation, comme devant être réel d'un futur contingent et bon, en tant que ce futur dépend du sujet qui l'affirme. Mais une promesse valable est celle qui ne dépasse pas ce que les conditions objectives rendront possible. L'intention de la tenir est une de ces conditions, mais, suivant le caractère du sujet, une condition importante ou non : notamment la primarité et l'inactivité qui sont défavorables à la persévérance et à la considération de l'avenir lointain, lui enlèvent les trois quarts de sa valeur. Or, le colérique qui exagère, doit exagérer ce qu'il peut faire dans l'avenir, et comme, en outre, son émotivité active lui donne confiance en lui, il est exposé à décevoir de bonne foi. Beaucoup de promesses électorales d'EAP doivent être sincères.

§ VII. — Le mensonge féminin

C'est ici le lieu d'examiner une objection, au moins apparente, qui peut être tirée du travail de G. Heymans sur la psychologie des femmes (1). Il y conclut que la véracité féminine est supérieure à la véracité masculine (2), d'après les moyennes de l'enquête statistique, comme 65,2 à 62,6 %. Or, cette conclusion ne s'accorde pas immédiatement avec la théorie que nous avons proposée et les faits qui la soutiennent. En effet, G. Heymans, pour de bonnes raisons, soutient :

1° Que certainement l'émotivité féminine est en moyenne très supérieure à l'émotivité masculine : ce qui devrait diminuer la véracité ;

2° Que sans doute l'activité féminine est en moyenne supérieure à l'activité masculine : ce qui va en sens inverse de l'action précédente ;

3° Mais que sans doute aussi, l'accroissement d'activité est inférieur à l'accroissement d'émotivité : ce qui restitue la première conséquence, seulement atténuée.

(1) G. Heymans, *La Psychologie des Femmes*, trad. franç., Paris, Alcan, 1925, p. 256 sqq.
(2) *Id.*, p. 263.

On pourrait exprimer le même résultat en disant que la femme moyenne est plus proche de l'émotif-actif moyen que l'homme moyen. Sa véracité ne devrait-elle donc pas être inférieure à celle de l'homme moyen ?

G. Heymans cherche la raison de la supériorité des femmes en véracité dans « la fidélité de la femme au devoir ». Mais le terme me paraît ambigu. Il y a, me semble-t-il, deux manières d'être fidèle au devoir. La première, qui est la seule objective, est la fidélité à la loi : même sans supposer que la loi ait été analytiquement dégagée, cette forme de fidélité ne me paraît pas particulièrement féminine et l'émotivité n'est pas faite pour la favoriser. Mais le devoir est, dans une société, généralement défini de manière à servir l'altruisme. Par exemple, la loi est dirigée contre l'homicide plutôt qu'elle ne l'est contre le suicide ; elle condamne le vol plutôt que le gaspillage d'une propriété par le propriétaire, et ainsi de suite. Il doit donc arriver qu'un altruisme tout affectif coïncide fréquemment avec le devoir et particulièrement avec le devoir abstrait de véracité.

On peut ainsi comprendre que la femme moyenne soit plus vérace que l'homme moyen. Dans la mesure où elle est EA, elle possède déjà cet altruisme qui se confond avec l'intensité d'action. Mais, comme en outre elle serait E>A, cet altruisme objectif se grossirait, suivant l'hypothèse faite précédemment, de ce qui a été appelé altruisme par destination. Cet altruisme composé serait assez fort, quand elle mentirait, pour rendre ses mensonges altruistes, mais le plus souvent pour la détourner du mensonge, plus généralement employé dans l'intérêt du menteur que dans celui d'autrui. Enfin, l'égoïsme pur de la femme doit être plus faible que celui de l'homme, à cause de la réduction ordinaire des tendances vitales, dans le sexe féminin par rapport au sexe masculin.

En faveur de cette hypothèse, plaide le fait tout à fait caractéristique fourni par l'enquête scolaire, d'après lequel les jeunes filles mentent plus souvent dans l'intérêt d'une camarade, les garçons dans le leur : les fraudes, dans les leçons et les devoirs, sont faites par elles pour aider autrui ; par eux, pour en tirer profit.

Cet altruisme peut s'expliquer assez facilement : sans tomber dans les exagérations du pansexualisme, on peut observer que l'amour sexuel, dans lequel la femme se donne, tant d'âme que de corps, et l'amour maternel, qui semble la spécification d'un amour général pour les enfants et même pour les faibles, enveloppent tous les deux de l'altruisme, de sorte que le principe de cet altruisme résiderait au plus profond de la nature biologique de la femme. On comprendrait ainsi sans peine, qu'il fût assez fort pour corriger ou atténuer certains des effets de l'émotivité, comme la mendacité. Il doit l'être, pour compenser la différence positive d'émotivité, même tempérée par une différence négative d'activité, au point, non seulement de ramener la véracité féminine au taux de la véracité des hommes moins émotifs, mais même de l'élever à un niveau de 4,1 % au-dessus de ce taux.

Il va de soi que cette double affirmation générale que les femmes sont en moyenne plus véraces que les hommes, et que l'altruisme doit intervenir plus souvent dans leurs mensonges, n'empêche pas que les formes du mensonge que nous avons déjà rencontrées ne se retrouvent dans la vie féminine. Le danger de l'émotivité est ici à nouveau vérifié. Si beaucoup de théoriciens masculins ont été à tort plus sévères pour la véracité des femmes, c'est sans doute qu'ils ont généralisé à partir de cas où l'émotivité leur inspirait visiblement un mensonge.

§ VIII. — Le talent littéraire

D'après l'enquête statistique, le talent littéraire appartiendrait au plus haut degré aux EA, mais surtout aux colériques. Ce n'est là qu'une indication : le talent littéraire, même sous une forme élémentaire, est assez rare et par conséquent la base de la documentation assez restreinte ; en outre, la part des aptitudes spéciales et particulièrement intellectuelles parmi ses conditions doit être grande : c'est une raison pour que la répartition du talent littéraire entre les divers caractères en soit relativement indépendante. Enfin, dans l'extension de littérature, rentrent des genres très divers. Pourtant, cette

indication ne me paraît pas sans intérêt, car les analyses biographiques semblent la confirmer en la spécifiant.

Si on étudie la répartition des hommes qui, à quelque titre, comptent comme écrivains, des lois s'indiquent :

1° Dans la mesure où la littérature se rapproche de la poésie ou se confond avec elle, le maximum d'aptitude revient aux nerveux. Ceux-ci comptent :

a) Des poètes : on peut comprendre dans leur liste: Byron (extrême vanité, besoin de jouer un rôle historique, vagabondage, goût des voyages, goût du défendu, alternance des sympathies) ; A. de Musset (vanité, désordre dans la vie, forte émotivité, tendance aux troubles mentaux, besoin d'excitants, sexualité, caprices d'enfant gâté allant jusqu'à la méchanceté) ; La Fontaine (bohème, très égoïste, forte sexualité, ironie : tous caractères qui le rapprochent des amorphes) ; Verlaine (désordre extrême de la vie, sexualité, bohème, dyscolisme, aptitude à la ferveur religieuse) ; Thomson (l'auteur de la *City of dreadful night*) (désordonné, goût du cauchemar, émotivité puissante); H. Heine (émotivité puissante, dyscolisme extrême); Laforgue (caractères voisins du précédent, dyscolisme capable de tourner au pessimisme, aggravé par la maladie) ;

b) Des prosateurs, par exemple des romanciers, mais diminuant l'importance de l'action pour demander au roman des impressions comparables à celles de la poésie. Ils ont l'instabilité des poètes nerveux, leur goût du violent ; voire du pervers (E. Poe, Hoffmann, Dostoïewski leur sont sympathiques, par exemple Poe à Baudelaire).

Des nerveux, il faut rapprocher ceux des EAS que l'émotivité dominante tire vers l'instabilité affective des primaires ;

2° Dans la mesure où la littérature tend vers la philosophie, c'est le minimum de l'aptitude qui appartient aux nerveux. L'affaiblissement de l'émotivité favorise l'abstraction et par conséquent l'esprit analytique ; la secondarité agit dans le même sens : elle sert la systématisation qui suppose que les expériences passées contribuent à fournir la multiplicité idéale sans laquelle elle serait sans contenu. En s'inspirant des résultats biographiques, on peut répartir l'aptitude à la philosophie de la manière suivante :

P

EAP = intérêt pour la morale, méfiance envers la systématisation, optimisme *(Diderot)*;

nEAP = pensée morcelée, opposition à la systématicité, curiosité de l'homme, tirent la philosophie vers la science, intérêt pour la technique, sens pratique *(Bacon, Voltaire, Montesquieu)*;

S

nEAS = abtraction pure, intérêt pour les principes, systématiques *(Leibniz, Kant*, les deux *Mill, Hamelin)*;

EAS (1) AS > E = systématisation tournée vers la science *(Descartes)*;

AS = E = effort pour fonder rationnellement la religion, problème du bonheur *(Spinoza)*;

AS < E = le caractère moral et religieux s'accentue *(Pascal, Jos. de Maistre, A. Comte)*;

Quand S diminue, la philosophie se rapproche de la littérature *(Carlyle, Nietzsche, Tolstoï)*;

EnAS = importance du problème religieux, goût de l'analyse intérieure *(Malebranche, Biran)*; à forte inactivité *(Amiel)*;

3° Entre ces deux groupes, dont le premier a son centre de diffusion chez les nerveux, l'autre, chez les flegmatiques, se situe la littérature, au sens le plus restreint, qui me paraît favorisée par le groupe AP. (2)

L'aptitude au roman d'action paraît au maximum chez les colériques (Dickens, W. Scott, Diderot, V. Hugo, même Lamar-

---

(1) Le caractère religieux se retrouve parmi les savants : Newton et Ampère se sont occupés de philosophie religieuse ; Pasteur était catholique.

(2) On n'a pas fait précisément encore l'étude éthologique de l'imagination. Si on admet la thèse générale appuyée par tant de faits que la connaissance est une moindre action ; qu'elle participe au caractère pratique de toute la vie, dont elle ne serait que la réduction, il doit y avoir parallélisme entre la connaissance imaginative et la vie. Comme celle-ci atteint à son maxima dans l'action, l'imagination doit envelopper la double détermination de EA. Quand E l'emporte, elle doit être plus concrète, mais moins originale. Quand A s'accroît, elle doit perdre de son éclat, mais gagner en facilité. Elle est maxima chez les femmes, puisque celles-ci sont supérieures aux hommes à la fois par l'émotivité et par l'activité. Quand E s'affaiblit, elle devient intellectuelle. Enfin, elle doit être plus mobile chez les primaires, plus systématique chez les secondaires. La prodigieuse imagination d'un Hugo ou d'un Napoléon illustre l'influence du groupement EA.

De l'action de ce groupement, c'est surtout l'action de E que le psychologue a jusqu'à maintenant mise en évidence. Les deux sens d'imagination que distingue G. Heymans (*Psychologie des Femmes*, p. 94), correspondent à la prédominance de E ou à celle de A.

A ces deux sens correspondent sans doute deux espèces de faits dans la littérature du mensonge. « Un enfant de cinq ans, de Dinard (Ille-et-Vilaine), rapporte Duprat (*op. cit.*, p. 60), raconte fréquemment, avec une extraordinaire animation, des faits invraisemblables. « Il croit ce qu'il dit, écrit son instituteur, il voit ce qu'il dépeint ; il parle avec chaleur, ne rit jamais. Aussi l'écoutons-nous sans le démentir, sans le détromper.

tine, intermédiaire entre les EnAP et les EAP). De ces colériques, il faut rapprocher certains passionnés : sans doute des E>S>A, qui apportent dans le roman le labeur des EAS, comme Flaubert et Zola.

Les sanguins le tirent vers l'essai philosophique (Voltaire, A. France).

Mme de Sévigné comptait parmi les sanguins.

Avec ces notations qualitatives concordent les résultats de la question 36, 3° (raconte des histoires inventées par lui) : le maximum de 14,8 % appartient aux colériques ; ils sont suivis par les passionnés (11,9 %) (1). On peut aussi rappeler le fait que le roman est une des aptitudes littéraires les plus accessibles aux femmes que la féminité rapproche des EA (parmi les colériques, G. Sand ; parmi les passionnés, G. Eliot).

Assurément, il est impossible de voir dans ces indications plus que des anticipations, très sommaires et sujettes à révision, de ce qu'une éthologie plus avancée pourra établir. Il faudra que des psychographies précises soient multipliées, que la base numérique des classements soit élargie, pour que des conclusions certaines soient avérées ; mais la meilleure manière

---

C'est notre petit poète et nous ne voulons pas tuer en lui l'inspiration. » Cet enfant doit être EnAP. Au contraire paraissent des EAP la fillette de deux ans et demi, qui raconte avec détails une promenade aux Buttes-Chaumont qu'elle n'a point faite, et l'enfant, cité par M. Alcan, qui conte « avec précision » un voyage en bateau fictif (Duprat, *op. cit.*, p. 61).

(1) Faute d'une étude éthologique, dont ce n'est pas ici le lieu, nous situerons par hypothèse le centre de diffusion du théâtre, c'est-à-dire de l'aptitude dramaturgique, chez les EA. Il suppose des qualités de composition et une sympathie avec l'action que d'autres formes d'art littéraire ne requièrent pas au même degré. Hugo y satisfait des besoins oratoires, qui l'ont d'ailleurs amené à la politique, Corneille de même. Chez Racine, l'émotivité domine, chez Corneille l'activité. Le théâtre d'Ibsen les subordonne à la secondarité. On pourrait classer les formes dégradées de l'action politique et sociale, en allant du moins au plus réel, on obtiendrait l'ordre suivant : roman, histoire, théâtre. Celui-ci se perd continûment dans l'histoire vécue par toute une série d'actions historiques, dont il est difficile de dire si elles sont plus objectives ou plus subjectives, comme les manifestations, l'agitation politique, les révolutions, certaines guerres, dans lesquelles les acteurs cherchent plus à satisfaire le besoin d'émotion qu'à obtenir une amélioration objective de la condition humaine. Le premier empire français n'a guère été qu'un beau drame ; les révolutions ne sont souvent qu'une représentation théâtrale pour actifs, y participant comme les acteurs ou les chœurs à l'action d'un drame. Les révolutions et les guerres ont en effet ce caractère commun avec le théâtre et généralement l'art, de concentrer dans un court espace de temps une action, que d'ordinaire l'histoire rend insensible par lenteur.

d'orienter le travail scientifique dans le sens le plus profitable est encore, à chaque moment du développement de la science, de chercher quelles vérités s'indiquent, pour ouvrir des voies de recherche (1).

Ce que ces indications ont de meilleur pour elles, c'est qu'elles enveloppent déjà une intelligibilité relative. Après ce que nous avons vu sur l'effet de réduction imprimé par la primarité à l'action des colériques, il n'est pas étonnant que le roman, dans lequel la vie se ramasse et s'intellectualise en même temps, tente leur intérêt. Les drames de la vie sont graves ; ses succès, difficiles et aléatoires ; les uns et les autres se dispersent dans un temps si dilaté, que très souvent notre pouvoir synthétique d'aperception ne peut les relier : le succès se produit quand le désir s'est évanoui ou le désir persiste et nous tourmente sans que la satisfaction vienne le combler. Comme un foyer où des rayons convergent, le roman, en cela semblable au théâtre, réduit toutes les dimensions pour en permettre l'aperception d'ensemble. La contingence qui, à cause de la complexité de l'univers réel, vient troubler, dissoudre, noyer tous les systèmes organisés par nous, est éliminée par le romancier. Il se fait un monde à sa taille et à celle de son lecteur. Ce n'est qu'un monde fictif, mais on peut déjà y découvrir une finalité objective qui manque à l'œuvre des nerveux.

Pour la reconnaître, il suffit de comparer un poème comme le don Juan de Byron et un roman de Scott. Dans le premier, comme l'exprime déjà le sens commun, il n'y a pas d'action.

(1) On mesure aisément l'importance que la caractérologie peut prendre pour l'histoire de la littérature, comme on peut pressentir les services qu'elle en tirera. L'écrivain reçoit du milieu physique et social les éléments et les moyens de son œuvre ; mais l'œuvre même l'exprime et le révèle. Sans penser qu'il suffit de trois lignes d'un homme pour le faire pendre, on peut croire que le sondage de sa personnalité au moyen de son œuvre sera d'autant plus facile que l'éthologie sera plus pénétrante et plus sûre. Si le mensonge a des lois, mentir, c'est encore être sincère. — Avec cette différence que le document s'intercale entre les actes d'un homme et l'éthologiste, tandis que l'œuvre littéraire et artistique d'un auteur le révèle sans autre intermédiaire, l'histoire devra être également servie par la détermination des caractères. Le fait a toujours besoin de justification ; aucun événement historique n'est probable, ce qui veut dire prouvé jusqu'à un certain point et non au delà, que s'il est reconstruit au moyen de lois. Puisque les événements humains sont ceux qui intéressent le plus l'historien, c'est l'éthologie, si souvent impliquée par lui quand il confronte un acte avec un caractère, qui doit contribuer le plus efficacement à assurer l'histoire. Comment une bonne éthologie de Robespierre ne servirait-elle pas à éclairer sa conduite ?

L'unité n'y est guère que comme une unité de juxtaposition, semblable au fil d'un chapelet. L'intérêt de chaque partie de l'œuvre est direct, actuel : ce vers-là a sa raison dans son rapport aux sentiments du lecteur, non dans son rapport aux autres parties de l'œuvre. Celle-ci peut s'interrompre ; ce qui reste n'en souffre pas. Finalité, certes, mais finalité subjective. Dans le roman au contraire, il y a, comme dans la vie quand elle devient un objet d'observation pour la conscience, un élan vers un but. Le drame, les difficultés de l'action, les accidents ne sont pas là pour supprimer le but ; mais, au contraire, pour rendre sensible la tendance qui se porte vers lui. Quand un sujet plus impatient sympathisera avec elle, il s'irritera des obstacles qu'elle rencontre et il sautera au dénouement. De même que, dans la vie, l'émotion s'oppose et se mêle au sentiment, dans le roman, la finalité subjective, que requiert l'émotivité, se contamine avec la finalité objective exigée par l'activité ; mais tout se réduit à un spectacle et un jeu comme, à son tour, la primarité l'impose.

Le roman altère donc la réalité. Celle-ci confond toutes les tonalités, aussi nombreuses qu'il y a d'abstractions possibles ; elle est légère et grave, gaie et triste, effrayante et encourageante, et ainsi de suite. Le romancier plus objectif essaie de garder la bigarrure du réel, mais il ne peut y réussir complètement ; le romancier plus subjectif élit une nuance, celle qui convient le mieux à sa nature, pour en teindre l'une de ses œuvres et même son œuvre entière. Comme tout doit se passer dans la vie psychologique suivant un déterminisme sans exception, une éthologie plus avancée expliquera comment tel romancier devait produire telle variété de romans. Il faut donc que le réel ait été réfracté par lui.

Pourtant, pas plus pour les colériques que pour les nerveux, nous ne confondrons la fiction du mensonge avec la fiction de l'art. Dans le roman plus que dans le poème, il y a construction, systématisation, intervention active de la personnalité : ce sont tous ces caractères qui manquent au mensonge. Or, si l'on veut que le romancier ne soit qu'un menteur en ce que sa création reste superficielle, n'atteint pas à la consistance et à la profondeur d'une organisation réelle, précisons qu'il l'est

moins que l'homme appelé menteur, s'il l'est plus que l'industriel ou l'architecte. Mais comme dans aucune société ne sera traité de menteur que le sujet qui l'est plus que l'homme moyen, les grands romanciers qui, par l'ampleur de leur œuvre, quoiqu'elle ne soit faite que d'images et de sentiments, dépassent ce que produirait en ce domaine l'homme moyen, ne doivent pas être traités de menteurs par lui (1).

§ IX. — L'unilatéralité intellectuelle

Parmi les manières, dont la vérité est altérée par les nerveux et généralement les EP, sous l'action de leurs tendances, il

---

(1) Qu'il faille rapprocher la mystification du talent littéraire et en situer le centre de diffusion éthologique entre les EAP et les nEAP, c'est ce que vérifie d'abord le fait que la mystification littéraire est une des formes les plus fréquentes de la mystification. La parenté du roman et de la mystification permet de comprendre que Karr, Mérimée, Stendhal, Sue, même Balzac aient eu beaucoup d'intérêt pour la mystification. Faute d'une étude qui ne serait précise que par l'éthologie comparative des mystificateurs les plus célèbres, au XVII^e siècle, de Rennevilliers et de Fontenai, au XVIII^e siècle, Fortia de Riles et de Boisgelin, Musson, en qui se personnifie la mode de mystification d'après la Terreur, j'ai pu observer la naissance de l'esprit de mystification chez l'enfant Paul P... (obs. I et V), chez qui il constitue un intérêt spontané et fort. Les composantes de cette « duplicité de jeu » (cf., p. 62), me paraissent être, d'après le cas de Paul P...

1° une émotivité plus ou moins forte, mais surtout très primaire. Colères assez vives, mais courtes. De ce point de vue, un colérique parfait ;

2° une intelligence très claire, réussissant dans les exercices analytiques (version latine, problèmes). Peu discoureur : idées exprimées par des raccourcis très exacts. De l'intérêt pour les jeux intellectuels. Aime les définitions et les analyses de notions. Besoin d'explications.

Les deux propriétés entraînent ce caractère très marqué de la *transformation brusque des émotions en idées.* Aucune émotion qui ne cesse si on la volatilise en réflexion ;

3° enfin, *altruisme.* Inquiétude très vive pour les autres, besoin de consoler. Générosité et serviabilité. Extrême gentillesse pour les enfants plus jeunes.

On objectera sans doute qu'il est paradoxal de mettre l'altruisme au principe de la mystification. Mais :

a) La mystification recherche souvent le succès social. On fait rire du mystifié devant une assistance sociale qui admire le mystificateur ;

b) La mystification suppose que le mystificateur a remarqué chez le mystifié quelque habitude ou tendance à laquelle le mystifié est asservi et dont il est incapable de faire la critique, travers professionnel, préjugé, passion : ce qui suppose, non seulement chez le mystificateur « l'extraversion » primaire, mais aussi de la sympathie. Il est vrai que la clarté de l'intelligence (2°) favorise l'observation ;

c) La mystification s'arrête où elle deviendrait dangereuse et grave pour le mystifié. Souvent on mystifie des amis sincèrement aimés. Souvent même le mystificateur cherche, après la mystification, à ramener le mystifié, à le consoler, à compenser sa déception.

Voici donc comment la mystification s'inventerait. Par une aperception brusque où la sympathie se fait bientôt intelligence, le sujet porté à mystifier reconnaît une fixation, automatisme ou passion, chez autrui. Mais au lieu de l'utiliser, par exemple comme un escroc, il en tire un succès social de vanité.

Le type du « mystificateur » serait donc le type du primaire stendhalien (cf. Annexe II), avec sans doute un peu plus d'activité.

convient de considérer cette partialité qui consiste à voir avec une intensité extrême de vision, mais exclusivement, un des rapports constitutifs d'une réalité. Du fait de la concentration affective, les primaires-émotifs (surtout ceux qui, indépendamment du reste de leur caractère, sont doués de l'esprit d'analyse), peuvent apercevoir et dégager une relation intéressante. Par l'effet du rétrécissement de la conscience que l'émotivité entraîne, ce rapport est isolé des autres avec lesquels il était en connexion et présenté à part d'eux. Comme la primarité et l'émotivité favorisent aussi l'esprit, le nerveux et le colérique trouveront, pour traduire ce rapport abstrait, une analogie concrète, qui l'exprimera d'une manière colorée et émouvante. Par cette expression, sa diffusion sera assurée, et il est à craindre qu'à cause de l'exclusivité de la vision qui l'a élue, une idée qu'il est dangereux d'admettre à part des autres et sans qu'elle soit limitée et tempérée par elles, se vulgarise. Pour son auteur, le danger sera moindre, car sa primarité lui permet de passer aisément d'une idée à sa contraire ; pour d'autres que lui, elle peut être malfaisante et s'ériger en préjugé.

Le même défaut se retrouvera, pour les mêmes raisons, chez les autres émotifs et particulièrement les inactifs. Il sera aggravé par l'étroitesse du champ de conscience et, chez les sentimentaux entêtés (pp. 93,275), la secondarité pourra fâcheusement consolider ces vues partiales. Par elles, le mensonge s'introduit dans la vie intellectuelle pour la fausser.

Ce défaut pourrait être illustré par de nombreux exemples, empruntés à l'histoire de primaires très émotifs. Il y a souvent, chez Chateaubriand, des remarques vives et saisissantes ; un aspect ou un trait de la réalité est vu avec pénétration et exprimé avec éclat. Mais cela reste un éclair isolé et peut être ultérieurement démenti par une vue opposée à la première. Le « neveu de Rameau » est l'une des manifestations les plus vives de cette intelligence, qui procède par saillies et par illuminations, mais qui ne se soucie pas de construire les résultats de ses découvertes successives.

On peut confirmer cette analyse en se reportant à certains des nombres de l'enquête statistique.

L'esprit est attribué le plus fréquemment d'après la question 34, 1°, aux primaires (les amorphes exceptés) et aussi aux passionnés ; mais parmi eux, les nerveux (46 %) l'emportent. Ils sont aussi (avec les colériques et encore les passionnés), d'après la question 32, catégoriques dans leurs affirmations, par opposition à ceux qui parlent avec réserves. Mais aussi les juge-t-on le plus ordinairement superficiels (question 27, 3° ; nerveux 48,3 % ; colériques 34,2 ; moyenne 26,8).

Rappelons qu'ils sont très nettement, avec les colériques (nerveux 16,1 % ; colériques 16,3 ; moyenne 9,3), ceux qui se chargent le plus fréquemment de conduire la conversation.

En connexion avec cette propriété, les émotifs à champ de conscience étroit (le fait est le plus net chez les inactifs), produisent assez souvent des crises expansives de bavardage. Après une période de silence forcé, venant de conditions externes comme l'hostilité du milieu, la nature des questions débattues etc., des EnAnL, comme si l'émotivité qui ne pouvait s'employer s'était accumulée, la déchargent par une expansion qui peut être prolongée ; chez les primaires, elle produit assez souvent un discours brillant, paradoxal, séduisant, sinon sûr, où les exemples d'unilatéralité intellectuelle sont nombreux. Chez les secondaires, les associations anciennes d'idées dominent et le discours est plus ou moins stéréotypé.

Sous une thèse produite dans ces conditions et marquée de ces caractères, il est toujours facile d'abord de retrouver les sentiments qui l'ont inspirée, aussi les circonstances historiques de la vie individuelle qui ont collaboré avec les composantes de ces sentiments pour constituer la tendance singulière qui se satisfait par elle. Il va de soi que l'inspiration peut être très diverse, notamment égoïste ou altruiste, suivant que l'émotivité primaire est associée à telles ou telles autres dispositions. Toujours elle aboutit à des déformations de la vérité, qui devront être appelées des mensonges, puisqu'elles sont intentionnelles.

CHAPITRE VIII

LE MENSONGE DES NON-ÉMOTIFS PRIMAIRES

§ I. — Le sens pratique des sanguins et la véracité

Cinq méthodes, dont les résultats devraient être convergents, s'offrent à l'esprit pour déterminer systématiquement les tendances composées les plus caractéristiques d'un type déterminé :

1° Choisir un individu de ce type et, avec les ressources des mesures expérimentales et de tests bien faits, déterminer les dispositions qui, *en moyenne*, se retrouvent sous le jeu des tendances singulières pour constituer sa structure ;

2° Dans une collection de psychographies, de préférence faites par des psychologues, sur plusieurs sujets constituant une série relativement homogène, chercher les traits communs ;

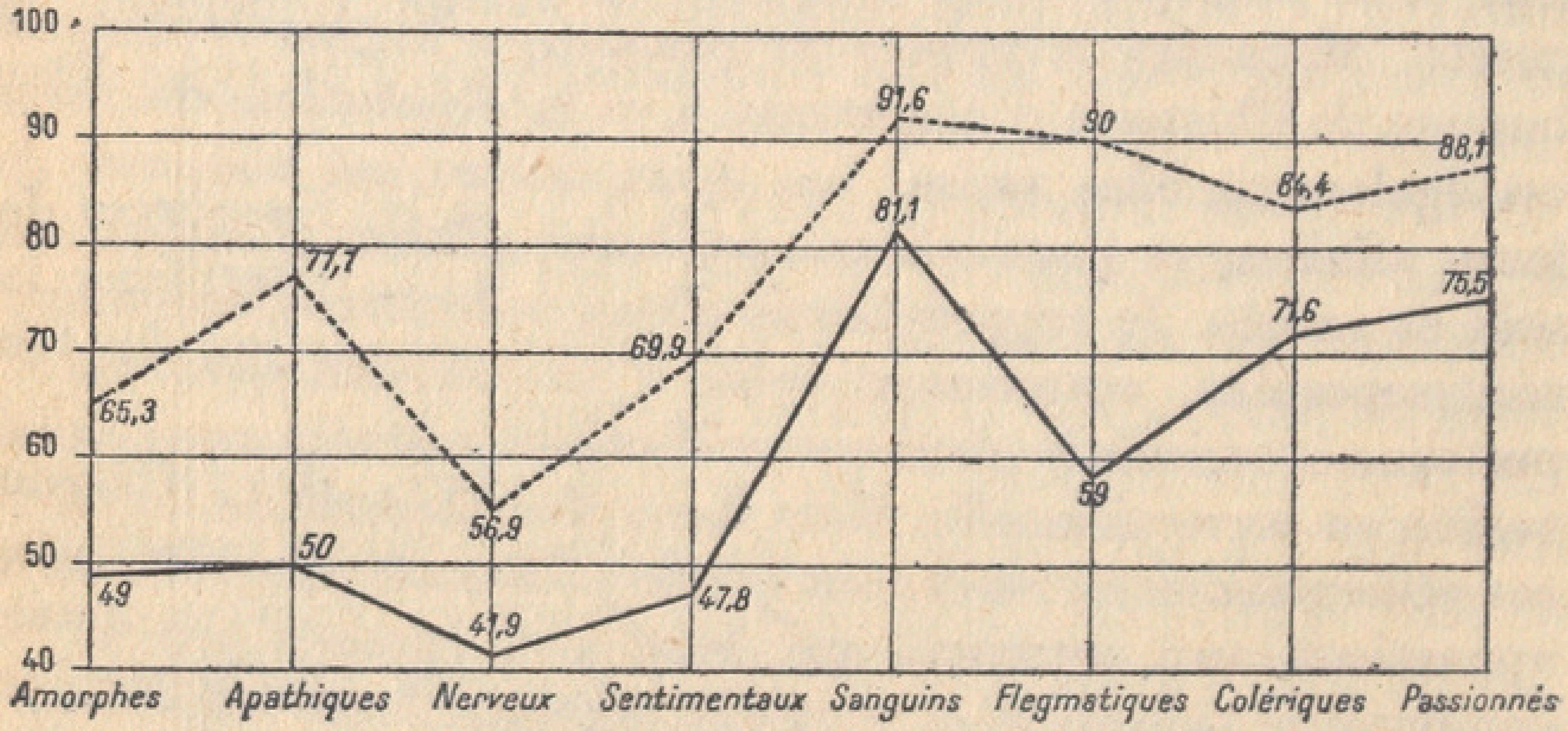
3° Ranger plusieurs individus ou plusieurs psychographies dans l'ordre où l'exige la variation régulière d'une propriété fondamentale comme la secondarité, ou dérivée, comme l'aptitude au découragement, et chercher quelles propriétés varient en fonction de la propriété considérée ;

4° Soumettre une population non triée et hétérogène à une détermination statistique ;

5° Enfin, à mesure que la science progresse, déduire et calculer. — Faute d'une documentation suffisamment nombreuse et précise, l'éthologie ne peut encore que dégrossir les divers types de façon sommaire. Ce qu'elle peut faire de mieux, c'est indiquer d'une manière, déjà assez systématique pour créer de la confiance autour de cette indication, la tendance composée qui doit diriger la vie des hommes de divers caractères. Nous avons vu que le *vagabondage affectif* pouvait servir à systématiser beaucoup d'actes des nerveux ; que *la serviabilité*

inspirait un grand nombre de ceux des colériques ; nous allons tâcher de montrer, de manière à rendre cette conclusion acceptable, que les sanguins peuvent être provisoirement définis par *le sens pratique.*

On peut, en premier lieu, le vérifier directement, d'après les réponses provoquées par la question 29, 1° et 2°. D'après 29, 1°, sont dénombrés les gens doués de sens pratique et inventifs ; d'après 29, 2°, au contraire, ceux qui en manquent. Représentons les résultats par deux courbes en indiquant pour les rendre comparables, non les nombres qu'indiquent les réponses à 29, 2°, mais *la différence entre* 100 *et ces nombres* ; nous obtenons les deux lignes suivantes :



La correspondance des deux lignes est satisfaisante. La supériorité positive représentée par le trait continu, celle qui consiste dans la possession de la qualité considérée, appartient nettement aux sanguins. Si leur supériorité négative, celle qui consiste dans l'incapacité du défaut opposé est moins frappante, c'est vraisemblablement qu'à partir d'un certain point, toute supériorité (ou toute infériorité) s'atténue : la ligne pointillée est *dans l'ensemble* plus proche du plafond que la ligne continue.

Si l'on considère les nombres de plus près, l'impression ne s'affaiblit pas. En général, la secondarité favorise le sens pratique : apathiques 50 > amorphes 49 ; sentimentaux 47,8 > nerveux 41,9 ; passionnés 75,5 > colériques 71,6.

Au contraire, les sanguins l'emportent très nettement sur les flegmatiques. L'affaiblissement de l'émotivité, qui leur est

commun, doit produire un défaut d'intérêt pour le concret que la secondarité aggrave, tandis que la primarité le corrige. Tout se passe donc comme si un coefficient syncrétique venait, en ce qui concerne le sens pratique, multiplier la somme des effets propres de chacun des éléments éthologiques.

Le nombre des sanguins non pratiques, tombe au niveau très bas de 8,4 %.

Voilà le résultat fourni par la quatrième des méthodes qui ont été énumérées au début de ce chapitre ; l'application sommaire des autres ne le dément pas. Bacon, Talleyrand, Montesquieu, Voltaire semblent bien appartenir à cette catégorie. Les deux premiers sont arrivés aux plus hautes fonctions et leur sens pratique allait jusqu'au mensonge et à la malhonnêteté. Macaulay a appelé le premier, « le plus malhonnête homme de l'histoire d'Angleterre », et la réputation du second est également bien assise. Les deux autres ont toujours géré leurs affaires, et particulièrement leurs affaires d'argent, avec soin et succès. Je rapprocherais d'eux volontiers des exemples contemporains, notamment celui d'un médecin que son sens pratique a enrichi de plusieurs millions et amené à une condamnation en correctionnelle. Mais il est plus objectif de corroborer ces observations en montrant que le minimum de sens pratique appartient aux nerveux, qui leur sont opposés sur le fond commun de primarité, et aux sentimentaux, leurs opposés absolus. Ni Verlaine, ni Thomson, ni H. Heine, ni Douwes Dekker, ni la masse de grands enfants, souvent peu honnêtes, mais ordinairement incohérents qui les entourent ; ni Amiel, ni Rousseau, ni Vigny, ni Maine de Biran, ni les rêveurs ou les philosophes qui leur sont associés, ne laissent l'impression qu'ils ont été doués d'un art particulièrement habile à conduire leur vie et leur fortune. Je n'insisterai pourtant pas sur ces illustrations : tant que des milliers de psychographies n'auront pas été faites et classées, cette méthode peut tromper.

Plus sûr me paraît ici, d'après la cinquième méthode alléguée, de chercher si d'autres propriétés, nettement possédées par les sanguins, peuvent, soit se relier au sens pratique, soit plus précisément le conditionner.

1° Si l'on cherche quelles propriétés doivent varier parallè-

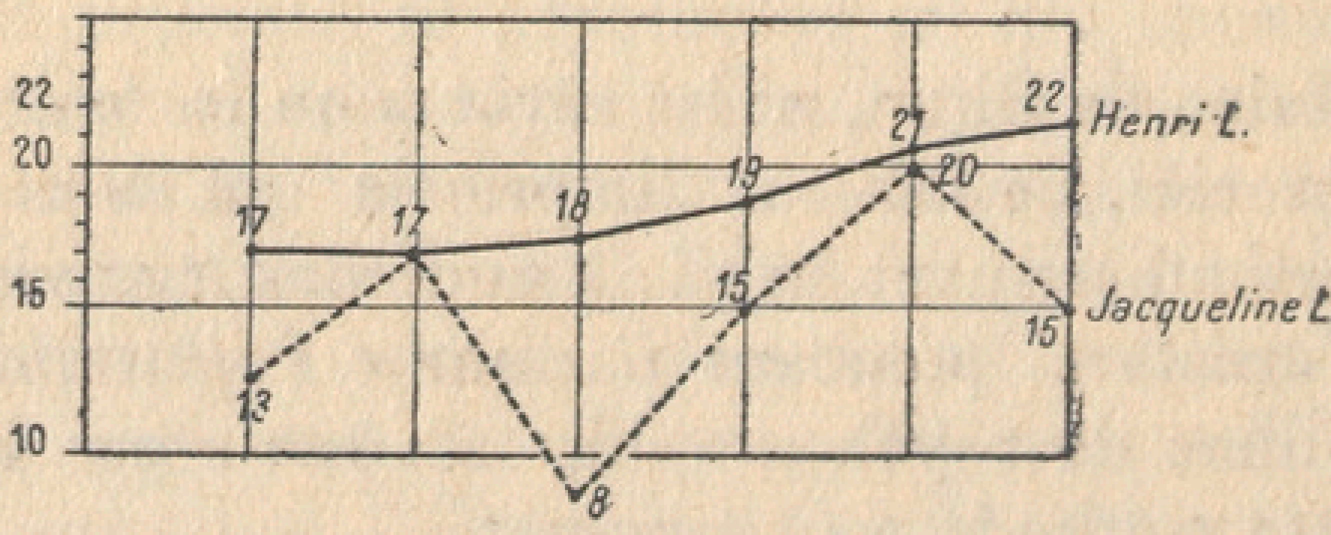
lement au sens pratique, on pense aux aptitudes qui doivent l'exprimer dans l'action ou dans la parole.

L'expression pratique de la dextérité mentale est *l'habileté manuelle* (question 42). La supériorité des sanguins n'est plus si décisive, puisque le maximum appartient aux colériques (76,7) (1) ; mais au niveau des flegmatiques (71,1) et des passionnés (67,2), les sanguins (68,4) profitent de leur activité. On comprend facilement l'avantage des colériques : l'habileté mentale travaille plutôt sur des idées ; l'habileté matérielle, plutôt sur des choses. L'émotivité intéresse moins à celles-là qu'à celles-ci et le colérique en profite. La différence entre flegmatiques et passionnés n'est pas assez grande pour mériter une explication.

Le dessin est une forme caractéristique d'habileté manuelle. Je serais tenté de le considérer comme intermédiaire entre l'habileté mécanique, qui se heurte à des objets réels et pour

---

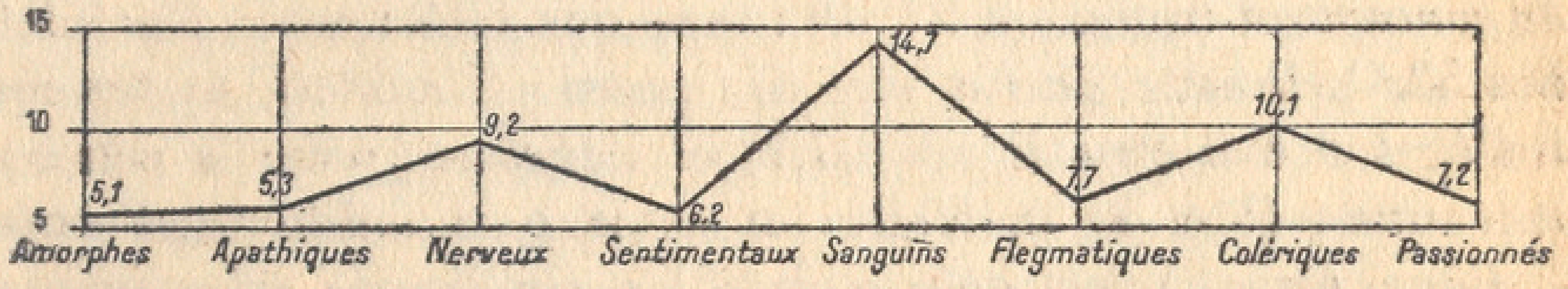
(1) Il serait très intéressant d'assurer la collaboration et la convergence de la méthode statistique et de la méthode des tests. Je l'ai tenté pour l'adresse. Il est assez délicat de déterminer un test d'adresse. Certains des actes qui pourraient être choisis ne sont que des jeux de hasard : on le reconnaît à ce que, sur un grand nombre de coups, le pourcentage des succès et des échecs est le même pour les joueurs les plus divers. D'autres sont sous la dépendance de dispositions spéciales ou acquises, de l'âge ou de la réflexion. Le test que j'ai retenu est un test de visée : il s'agissait de lancer d'un jardin une balle dans une fenêtre ouverte au premier étage d'une maison de campagne. Les deux enfants, sujets du test, étaient Henri L..., EAP, six ans dix mois, et Jacqueline L... EnAS, dix ans huit mois. 36 parties de 12 coups, soit 432 coups, ont été joués. Les parties ont été jouées par séries de 6 : ce qui faisait pour chaque partie 72 coups. Voici le nombre des succès (faire entrer la balle par la fenêtre) pour les deux joueurs par série de 6 parties :



Henri a obtenu 114 succès, Jacqueline 88, soit 77,2 % du nombre des succès d'Henri. Or, d'après les réponses données à la question 42, 1°, les EnAS n'atteignent pour l'adresse physique qu'à 49,6, tandis que les colériques arrivent à 76,7. Les sentimentaux n'atteignent donc qu'à 64,8 % du taux des colériques. D'après ce chiffre, la différence moyenne entre sentimentaux et colériques est plus grande que la différence entre l'EnAS Jacqueline et l'EAP Henri ; mais enfin les deux différences sont comparables et de même sens, et il ne faut pas oublier que Jacqueline a l'avantage de près de quatre ans d'âge sur Henri, ce qui doit réduire l'inégalité éthologique entre eux.

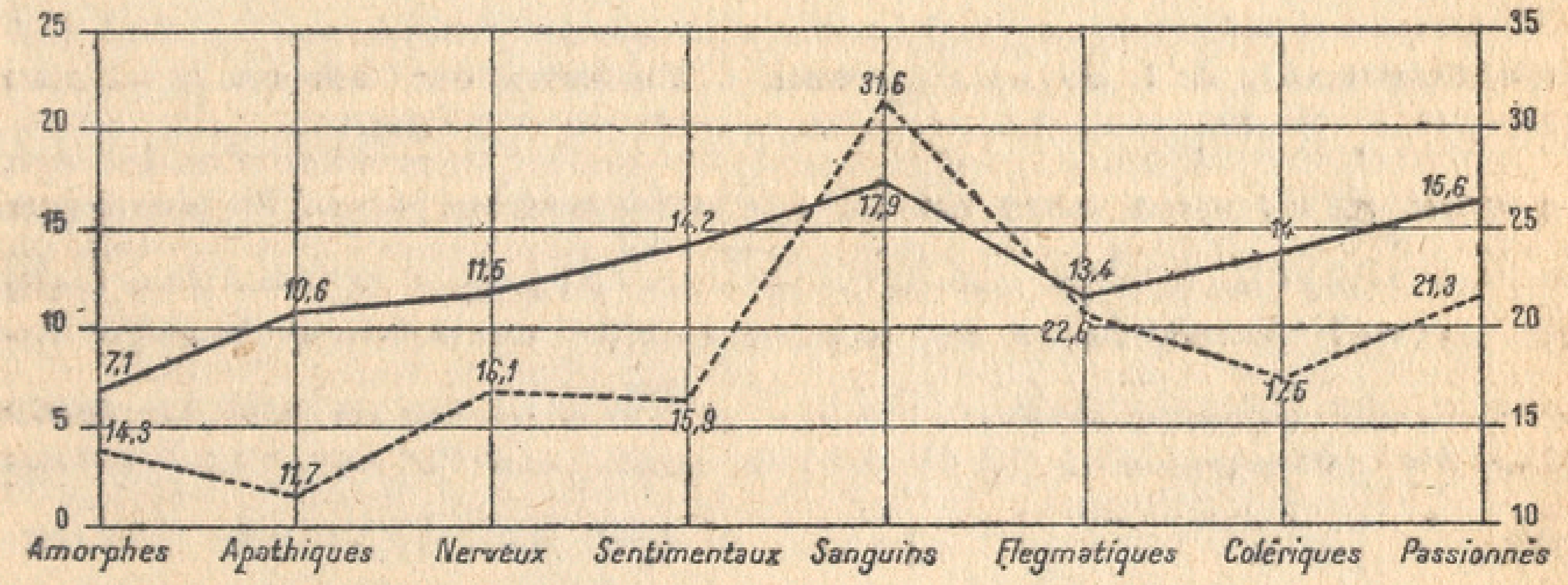
laquelle l'élan fourni par l'émotivité doit compter, et l'habileté intellectuelle, qui ne manie que des idées. Dans l'usage du crayon ou de la plume, l'adresse intervient plus que la force. Les actifs primaires restent en tête, mais les colériques reculent derrière les sanguins :

Question 33, 4° *dessin :*



L'expression verbale du sens pratique est le talent oratoire. On peut en juger d'après la question 33, 2° *talent oratoire* et la question 39, *talent d'improvisation en public* :

Question 33, 2° Question 39



La supériorité des sanguins est nette pour les deux propriétés ;

2° Passons maintenant aux propriétés qui nous paraissent indispensables au sens pratique. Considérons d'abord les conditions intellectuelles. Le sanguin, comme l'aptitude maximale au dessin l'annonçait (cf. p. 230), est *bon observateur* (question 40 : flegmatiques 66,1 ; sanguins 63,2 ; moyenne 52,2). Il est supérieur aux hommes de tous les autres caractères par la *présence d'esprit,* question 83, 2° : sanguins 65,3 (maximum), flegmatiques, 63,6, colériques 63,8 ; moyenne 48,7). *L'impulsivité ne vient pas troubler sa pensée,* car, quoique primaire, il se tient à la moyenne (question 7, 1°: sanguins 43,2; moyenne 43,6);

il est même plus *réfléchi* que les secondaires-émotifs (question 7, 2° : sanguins 55, 8 ; passionnés 51,3 ; sentimentaux 39,8), et *il échappe à l'esclavage envers les principes* (question 7, 3°: sanguins 3,2; moyenne 7,5), qui peut asservir les secondaires (Ms 12,2-Mg 7,5). Il est supérieur à tous les primaires par *l'indépendance du jugement* (question 31, 1° : sanguins 62,1 ; Mg 58,7-Mp 49,35), et supérieur à tout le monde par *la rapidité de conception* (question 27, 1° : sanguins 63,2 ; colériques 59,9 ; Mg 52,4). Il est *positif et objectif* (question 37, 2° : 62,1), presque à l'égal des flegmatiques (67,7) et l'emporte avec lui sur tous les autres (Mg 49,3). Voilà un assez beau bilan intellectuel.

Pour être moins honorables, les conditions affectives ne sont pas moins favorables au sens pratique. Il est rare en effet que, par cette notion, on entende d'ordinaire la fidélité au devoir et les vertus généreuses. L'égoïsme organique et pécuniaire paraît bien inspirer la majorité des actes produits par les sanguins. D'abord, abstraction faite des caractères inertes (amorphes et apathiques), le sanguin est en tête pour *l'égoïsme* (question 55, 2°: 24,2) dépassant même les EnA (M_{EnA} 20,9). En effet, il dépasse les autres actifs et les sentimentaux par *le goût des jouissances de la table* (question 44, 1° : sanguins 48,4 ; moyenne des autres actifs 37,6 ; sentimentaux 41,6), Sa sexualité est forte parmi les actifs, supérieure à celle des colériques (question 46, 1° et 2°). Bien *moins vaniteux* (question 48, 1°: sanguins 22,1), que le colérique (34,2) et le nerveux (54), le sanguin est plus qu'eux et que tout le monde *désireux d'argent* (question 50, 1° : sanguins 25,3 ; colériques 22,2-M. 20,6) : il est caractéristique que le minimum de la cupidité revienne aux sentimentaux (15,9), dont la formule est complètement opposée à celle des sanguins.

La contre-partie de l'égoïsme est l'affaiblissement de la bonté :

Minimum pour *la compassion* (question 55, 1°) (1)..........	57,9
Minimum (1) pour *la tendresse éducative* (question 53, 2°)...	15,8
Faible (2) pour *la bonté envers les inférieurs* (question 54, 1°).	73,7
Nettement maximum pour *la dureté* (question 54, 2°)......	16,8
Minimum (1) pour *l'activité philanthropique* (question 56, 1°)	18,9

(1) A la seule exception des amorphes.
(2) N'est supérieur qu'aux amorphes et aux nerveux.

Il est intéressant de le comparer aux colériques dans les propriétés caractéristiques du retentissement ; pour la propriété 17 : *vite consolé*, qui est favorisée par l'égoïsme, le sanguin l'emporte nettement (77,9) sur le colérique (57,2) ; pour la propriété 18 : *vite réconcilié*, qui est favorisée par l'altruisme, c'est le colérique qui presque aussi nettement (71,6) reprend l'avantage sur le sanguin (57,9). Aussi n'est-il pas étonnant qu'il possède le plus *critique* (57,9 ; moyenne 46,1) de tous les caractères et soit le plus *méfiant* de tous les actifs (sanguins 26,3; MG 24,2; moyenne des autres actifs : 21,6).

Il en résulte son extrême *faiblesse dans les sentiments sociaux:* Il est inférieur (question 59 : 25,3) à tous les actifs (moyenne des autres actifs 34,8) et aux sentimentaux (31,9) par le patriotisme. Les proportions sont les mêmes (qu. 65) pour le sentiment religieux (sanguins 13,7; MG 16,6; sentimentaux 18,6; moyenne des autres actifs 25,7).

De ces chiffres, on passe continûment à *l'honorabilité*, puis à la véracité. L'honorabilité des sanguins est moyenne (question 64, 1° ; sanguins 78,9 ; MG 77,3) ; mais, parmi les actifs, colériques compris, leur honorabilité est de celles qui prennent garde aux limites imposées par la loi (question 64, 2° : sanguins 12,6; MG 9,8; moyenne des autres actifs 6,6). Aussi, dans leurs rapports avec autrui, viennent-ils (question 62, 1° : sanguins 58,9) avec les amorphes (56,1) au niveau inférieur de ceux qui se comportent honorablement avec les autres hommes ; mais les premiers (question 62,2° : sanguins 27,4 ; amorphes 25,5 ; MG 20,1) parmi ceux qui se comportent diplomatiquement; et aussitôt après les nerveux (question 62, 3°: nerveux 9,2; sanguins 6,3) parmi les intrigants.

De leur véracité, nous savons qu'elle est encore inférieure à la moyenne.

Faut-il penser que cet ensemble de qualités et de défauts constitue la vertu ? Si l'on ne tenait compte pour en juger que de leurs effets psychologiques, on devrait le croire ; car la fréquence des troubles mentaux qui est en moyenne (question 90) chez les émotifs de 25,65 %, tombe chez les sanguins au minimum de 4,2 %. Ce ne sont pas des rêveurs que leur inactivité livre à leur émotivité, car ils partagent avec les amorphes,

le minimum pour le penchant à ruminer (qu. 75 : amorphes 10,2; sanguins 11,6 ; moyenne 16,2 ; nerveux 20,1).

§ II. — La duplicité

De ce portrait nous pouvons, en appliquant certaines des conséquences auxquelles nous a conduit l'examen général de la véracité, passer à l'examen de la mendacité des sanguins. Dès l'étude des nerveux, nous avons dû remarquer que le *remplacement progressif de l'intention affective par l'intention intellectuelle* devait résulter de l'aptitude essentielle de la conscience à utiliser comme moyen d'action ce qu'elle a d'abord concrètement découvert en elle-même. Cette conversion de la spontanéité en réflexion (sous cette réserve que la réflexion reste superficielle), est favorisée par l'extrême primarité, comme nous l'avons constaté à propos de l'art. Elle doit l'être aussi par la réduction de l'émotivité (1). Une émotivité trop violente éblouit, aveugle, entraîne : elle conditionnera le mensonge passionnel plutôt que le mensonge artificieux. De même que *l'art s'infléchit vers la technique*, à mesure que se fait le passage du nerveux au sanguin, le mensonge qui se propose de produire de l'effet doit se changer insensiblement dans le mensonge qui se propose de produire un effet. Le goût du merveilleux doit se

---

(1) Il n'y a aucune contradiction évidemment à faire de l'émotivité une condition favorable de la mendacité et à expliquer par sa réduction le mensonge utilitaire. D'abord une propriété peut avoir des effets opposés suivant la nature de celles auxquelles elle est associée ; ainsi la peur fait fuir et immobilise suivant les cas. En outre, il faut rappeler qu'un sanguin n'est pas absolument un non-émotif, mais seulement un moins-émotif. Enfin, la réduction de l'émotivité du nerveux au sanguin entraîne une réduction de la mendacité ; mais, comme elle en change le caractère, elle peut entraîner une augmentation d'une mendacité particulière. Supposons, pour fixer les idées, que dans les conditions où le nerveux ment 100 fois, 90 % de ses mensonges soient plutôt passionnels et 10 plutôt réfléchis. Où le nerveux mentira 100 fois, le sanguin, d'après le rapport de leurs véracités respectives, mentira 68 fois, mais qu'à l'inverse du nerveux, le sanguin mente 90 fois avec pleine conscience, tandis que le nerveux aura produit 10 mensonges réfléchis, le sanguin en aura produit 61. Il ment généralement beaucoup moins, mais on peut dire sa duplicité 6 fois plus grande. Sans doute la différence de duplicité entre les nerveux et les sanguins n'est pas si inégale que ces chiffres, choisis arbitrairement pour illustrer la remarque théorique, le donneraient à croire. L'intelligence (question 27, 2°) est favorisée par l'activité et défavorisée par l'émotivité. Leur influence peut être appréciée au moyen des chiffres relatifs à cette question.

convertir en ruse, et même en une ruse égoïste, qui est le machiavélisme.

En effet, la réduction de l'émotivité (si elle est toujours unie à la primarité), n'entraîne pas la suppression de tous les intérêts. Il se passe ici ce qui arrive quand une sécheresse abaisse le niveau d'un lac : les accidents du fond sont progressivement révélés. Avec l'abaissement de l'émotivité, la valeur de la puissance d'affirmation ou altruisme objectif diminue : à la place de l'altruisme, qui consiste pour une personne à élargir son action sur l'objet en prenant à charge un plus grand nombre de consciences, émerge un égoïsme, qui restreint la moindre puissance dont il dispose au bien de l'organisme du sujet et à ses conditions d'existence. Assurément, comme tout le monde, le passionné, si altruiste puisse-t-il être, doit prendre soin de son corps ; mais ce soin reste pour lui un moyen, car il a des ambitions plus amples. Du passionné au nerveux, l'altruisme affectif pourra persister, mais il lui manquera l'activité indispensable à la bonté ; du passionné au sanguin, l'amour d'autrui s'atténuera et, l'égoïsme s'installant en maître, ce soin de soi, qui était moyen pour le passionné, deviendra fin pour lui. L'émotivité conditionne toujours plus ou moins l'aptitude à la sympathie : avec son effacement, s'établira un égoïsme intelligent, conscient de ses moyens et de son but. Aussi, *deux nombres dominent toute la psychologie du sanguin : le maximum d'esprit pratique (question*

Le coefficient dont il faut multiplier

l'intelligence d'un nEnAP pour obtenir	celle d'un nEAP	est de 1,76		
nEnAS	—	nEAS	— 1,47	moyenne :
EnAP	—	EAP	— 1,66	1,57
EnAS	—	EAS	— 1,40	
et celle d'un EnAP	—	nEnAP	— 1,15	
EnAS	—	nEnAS	— 1,15	moyenne :
EAP	—	nEAP	— 1,22	1,18
EAS	—	nEAS	— 1,20	

Il est remarquable que les coefficients de chaque série ont des grandeurs voisines. En supposant que la duplicité, définie le rapport des mensonges à intention intellectuelle au total des mensonges, croisse parallèlement à l'intelligence, la duplicité du nerveux étant prise pour unité,

celle du colérique serait 1,66
celle du sanguin, 1,66 × 1,22 = 2.

On obtient le même résultat dans l'autre sens :
La duplicité du nerveux étant encore prise pour unité,

celle de l'amorphe serait 1,15
celle du sanguin 1,15 × 1,76 = 2.

Mais il va de soi que cette indication est très aléatoire.

29), *à* 81,1 ; *le minimum* (*les inertes exceptés*) *de bonté* (*question* 55) *à* 57,9.

Leur domination sera d'autant plus forte que le sanguin sera *plus primaire.* On le vérifie aisément en comparant les valeurs de certaines propriétés en fonction du retentissement.

		Sanguins moins primaires	Sanguins très primaires
Question 44.	Jouissances de la table. ..	44,9	64,7
	Non......................	33,3	17,6 (1)
Question 48.	Vanité..................	19,2	35,3
Question 89.	Impatience pendant le mal	20,5	35,3 (2)

Accentuons maintenant l'opposition et comparons les sanguins très primaires aux flegmatiques très secondaires.

		Flegmatiques très secondaires	Sanguins très primaires
Question 44.	Jouissances de la table. ..	26,1	64,7
	Non......................	55,5	17,6 (1)
Question 48.	Vanité..................	10,1	35,3
Question 89.	Impatience pendant le mal.	10,1	35,3 (2)

L'influence du retentissement se montre ici toute-puissante.

De ces résultats, il doit suivre que les intérêts les plus importants pour les sanguins ne seront, ni les intérêts *directs* où l'émotivité surtout cherche satisfaction, ni les intérêts *lointains*, que conditionne principalement la secondarité; mais, entre les uns et les autres, comme les sanguins sont entre les nerveux et les flegmatiques, les intérêts qu'on peut appeler *prochains*, comparables aux intérêts immédiats et directs par leur proximité, ayant, avec les intérêts lointains, le caractère commun de se porter vers des objets désirables comme moyens et non comme fins.

Encore, parmi ces objets, peut-on établir une hiérarchie de préférence dont le signe paraît dépendre du retentissement. Les trois principaux objets des intérêts prochains sont l'argent, le concept et la loi.

---

(1) G. Heymans et E. Wiersma. *Beitr. z. sp. Psych.*, *loc. cit.*, p. 59.
(2) G. Heymans et E. Wiersma, tableau III, p. 58.

Pour *l'argent*, l'égoïsme exige, s'il est intelligent, et les faits statistiques vérifient, que le sanguin le recherche : en effet, c'est à lui que revient le maximum de la cupidité pécuniaire (question 50,1° : sanguins 25,3 (maximum) ; moyenne 20, 6). De cet argent, il est médiocrement économe (question 51, 2° : sanguins 31,6 ; moyenne 42,4) ; ce n'est pas qu'il soit dépensier (question 51, 4° : amorphes 24,5 ; sanguins 4,2 ; moyenne 9,1. Il en fait donc un bon usage comme sa circonspection l'exige ; mais enfin il en use. Ce qu'il doit donc chercher dans l'argent, c'est le moyen de satisfaire son égoïsme, puisque, les amorphes à part, la classe des sanguins compte le maximum de gens (question 56, 3° : 27,4 ; moyenne 17,7), qui ne prennent aucune part à l'activité philanthropique.

Pour le *concept*, il lui fait la place que son émotivité réduite permet. Il est intéressé par les idées nouvelles au maximum (question 21, 2° : sanguins 58,9 (maximum) ; moyenne 47,4, il ne s'asservit pas à une opinion fixée (question 21, 1° : sanguins 13,7 (minimum) ; moyenne 27,6). Il est encore en tête de tous les caractères pour la rapidité avec laquelle il comprend (question 27, 1° : sanguins 63,2 ; moyenne 52,4). Sa parole est précise et objective (question 37,2° : flegmatiques 67,7 (maximum) ; sanguins 62,1 ; moyenne 49,3).

Reste *la loi*. Il ne la viole pas (question 64, 3°) ; il se tient dans ses limites (question 64, 2° *honnête dans les limites de la loi :* sanguins 12,6 ; moyenne 9,8) ; mais n'accorde pas à la loi morale tout le respect qu'il a pour la loi sociale, puisqu'il est moins honorable (question 64, 1° : sanguins 78,9 ; moyenne 77,3) et moins vérace (question 63, 1°) que tous les secondaires.

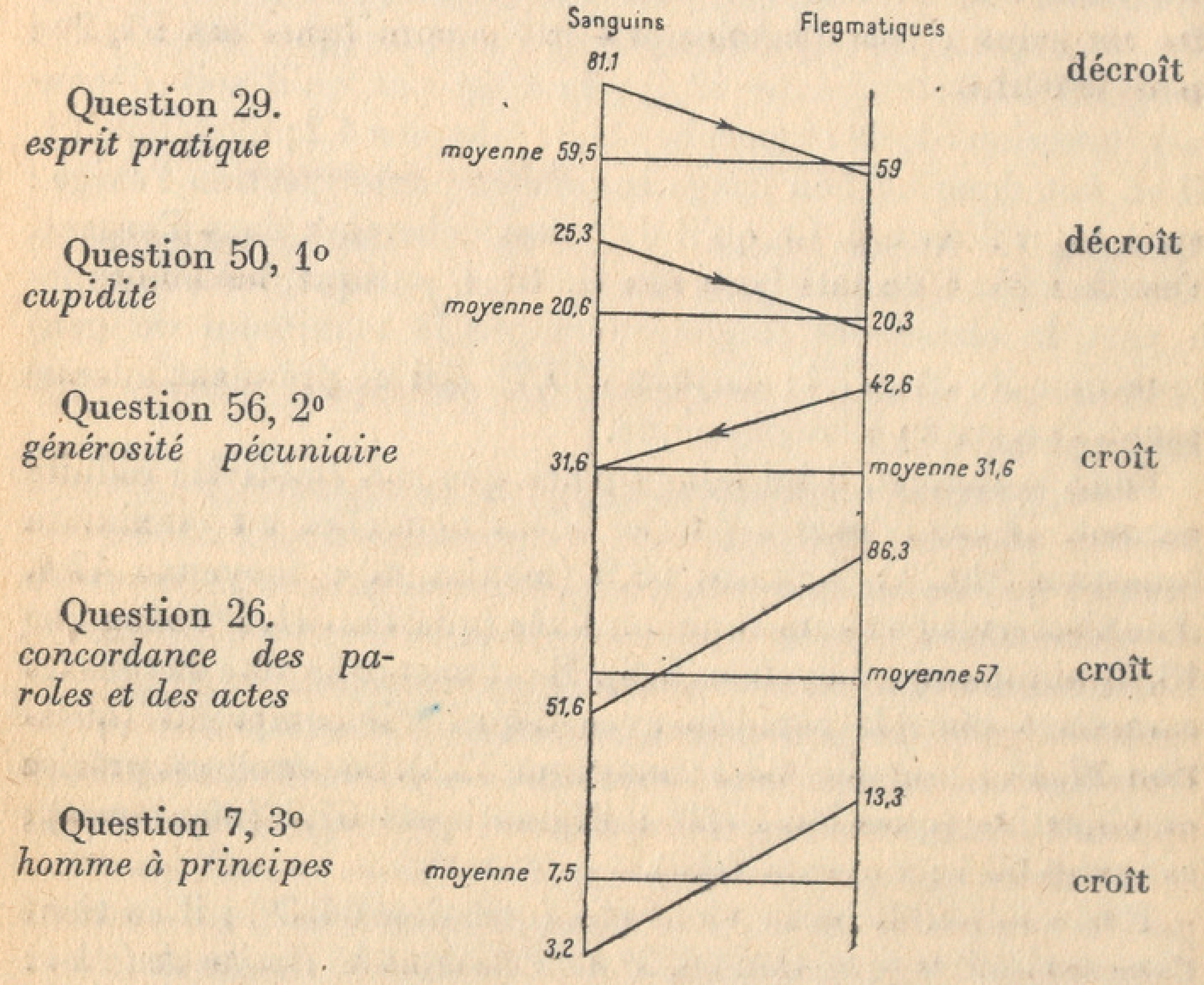
Par rapport à ces trois objets d'intérêts indirects, il est intéressant de comparer les sanguins et les flegmatiques. On peut dire :

1° Qu'à mesure que la primarité décroît, leur importance relative se renverse, et que le désir de l'argent rétrocède devant l'intérêt pour la pensée abstraite, et cet intérêt même devant le devoir de systématisation ou la moralité abstraite ;

2° Qu'en même temps, leur utilité comme moyens d'intérêts égoïstes s'affaiblit pour faire du concept théorique, comme la loi générale de la science et de la métaphysique, pratique comme

la loi morale, l'objet direct, la fin d'une tendance maîtresse.

La première thèse peut se vérifier à simple vue par la comparaison des droites suivantes :



La seconde par l'étude des nombres relatifs aux questions 27. Les sanguins sont supérieurs aux flegmatiques par la rapidité de compréhension : flegmatiques 49,7 → sanguins 63,2. Mais leur pensée est plus superficielle que celle des flegmatiques :

Superficiels : sanguins 21,1 → flegmatiques 14,6. Avec ce couple de chiffres corrélatifs, s'accordent ceux qui se rapportent à l'intelligence en général.

Sanguins très primaires	Sanguins moins primaires	Flegmatiques moins secondaires	Flegmatiques plus secondaires
35,3	44,9	67,8	71,4 (1)
Moyenne des sanguins : 43,2		Moyenne des flegmatiques : 68,8 (2)	

(1) H. et W. *B. s. Ps.* p. 58.
(2) H. et W. *B. s. Ps.* p. 12.

Pour cette propriété, la supériorité des flegmatiques est marquée. De ces deux groupes de nombres, il faut rapprocher ceux (1) qui expriment corrélativement le souci de l'avenir lointain et le désir de résultats immédiats : la différence entre les sanguins et les flegmatiques est encore aussi nette qu'on peut le désirer :

	Sanguins	Flegmatiques
	—	—
Question 25. Avenir lointain......	20,0	59,5 (maximum)
Question 25. Résultats prochains..	61,1	15,3 (minimum)

Pour les résultats prochains, les colériques mêmes n'atteignent qu'à 52,1.

Nous pouvons maintenant comprendre comment la véracité va être affectée. Plus est forte la primarité dont la théorie a montré qu'elle est la condition maîtresse de tout cet ensemble de phénomènes, plus le sujet se propose de résultats immédiats. En se réduisant, l'émotivité laisse la prééminence aux tendances égoïstes (goût de jouissances, cupidité). Grâce à la netteté de l'intelligence qu'une forte émotivité ne vient plus troubler, il apparaît, dans certaines circonstances, que cet égoïsme ne peut se satisfaire que par un mensonge. Celui-ci se produit. Ce n'est pas la sympathie avec la victime du mensonge qui pourrait l'empêcher ? Par la réduction de l'émotivité, l'aptitude à la sympathie est affaiblie et, avec elle, la bonté. Ce n'est pas le respect de la loi comme telle, il y faudrait une plus forte secondarité. Tout au plus, la menace d'une sanction pénale pourrait

(1) On peut souligner au passage l'opposition entre la rapidité de compréhension (unie à la superficialité) et l'intelligence : elle exprime la distinction entre l'intellectualité primaire et secondaire. Elle montre qu'à mesure que le caractère tend vers la primarité, la pensée est plus souple, mais aussi plus morcelée ; quand il s'oriente vers la secondarité, elle devient plus systématique, mais aussi plus profonde. De ces résultats, complétés par la double observation que l'émotivité défavorise et que l'activité, au contraire, favorise l'intelligence (au sens de la question 27, 2°), il résulte que la profondeur intellectuelle doit (abstraction faite de la valeur propre de l'aptitude pure à l'analyse) atteindre à son maximum chez les flegmatiques. Ce résultat concorde avec ce que nous avons vu page 220, d'après la seule méthode biographique. Il va de soi, dans ces conclusions, que la statistique ne permet d'appréhender que le degré, suivant lequel le caractère favorise ou défavorise l'intelligence, la tendance analytique ayant chez chacun, à la considérer purement, une valeur propre qui est indépendante des autres données congénitales.

intervenir. Le menteur évitera les mensonges qui coûteraient beaucoup et rapporteraient peu, pour ceux qui rapporteront davantage en coûtant moins. Il se tiendra dans les limites de la loi.

Reste l'activité. Mais d'abord son coefficient d'action pour la véracité est le plus faible des trois ; de plus, l'activité, prise à part, des sanguins n'est pas supérieure à celle des colériques. Les compare-t-on aux nerveux et aux amorphes, elle interviendra pour diminuer la fréquence des mensonges ; mais il ne me paraît pas certain qu'elle en atténue la gravité. Nous avons vu, en effet, que l'inactivité favorise la dégradation des actes, c'est-à-dire non seulement leur réduction, mais leur transformation en actes intérieurs, imaginatifs, au moins en actes de pure expression. Les obstacles, qui arrêtent l'inactif, dévient ses actions en rêves. Au contraire, l'activité est, dans les limites convenables, la tendance à entreprendre une action, parce qu'elle est difficile : l'actif est stimulé, provoqué par les difficultés. Il doit donc arriver qu'une activité que l'émotivité ne vient pas dévier par la sympathie et que la secondarité ne vient pas inhiber, transforme *la difficulté de dire la vérité, qui est une condition du mensonge, en une raison de ne pas la dire.* C'est l'obstacle qui fait mentir le nerveux, quand la vérité est difficile à avouer ; le sanguin doit affronter l'obstacle et convertir le mensonge en un art. Mais cet art intéressé, utilitaire, se proposant un autre objet qu'une satisfaction directe et affective, n'est plus l'art, c'est une technique. A ce moment où il se fait procédé et calcul, où il anticipe sur les obstacles au lieu de subir seulement leur pression psychologique, le mensonge improvisé devient mensonge prémédité. Chez les secondaires, cette préméditation pourra s'expliquer par l'action d'une tendance permanente; elle ne sera sans doute, ni si exactement adaptée au présent, ni si clairement consciente de sa nature et de son but. *Comme l'altération affective caractérise, avec des modalités différentes, les primaires les plus émotifs, la duplicité doit être le trait commun des primaires les moins émotifs.*

Cette construction qui découle de tous les nombres de l'enquête statistique, se rapportant directement ou indirectement à la véracité, s'exprime particulièrement dans l'un d'eux.

D'après la question 62, 2°, le sanguin l'emporte sur tous par son aptitude à se comporter diplomatiquement, puisqu'il atteint au taux maximum de 27,4 % ; tandis que les nerveux et même les colériques ne dépassent pas celui de 18 %.

Parallèlement (question 62, 1°), est-il (58,9) avec les amorphes (56,1) et bien au-dessous de la moyenne (66,9), le moins apte à se comporter honorablement à l'égard d'autrui. S'il voisine (question 64, 2° ; 12,6) avec les colériques (11,3) et les nerveux (13,8), parmi les gens qui ne sont honnêtes que dans les limites de la loi, il n'a pas l'excuse de l'entraînement affectif.

Malgré cet accord, il me paraît convenable, d'après les données considérées plus haut et pour écarter toute application injuste et dangereuse, de souligner encore une fois l'importance de la primarité dans tous ces faits, et par conséquent de séparer assez nettement les sanguins les plus primaires des autres. Chez les premiers, l'égoïsme fait de l'argent et des idées les moyens de se satisfaire. A mesure que la secondarité croît, si l'égoïsme cherche encore dans la richesse et la pensée l'occasion de son exercice, justice et savoir deviennent progressivement des fins par soi. En gros et plus simplement, deux tendances s'opposent chez le sanguin : le désir de l'argent et du succès pratique, celui de la pensée abstraite. *Chez le plus primaire, la seconde sert la première ; avec la croissance de la secondarité, l'aptitude à la pensée abstraite se subordonne l'égoïsme.* Sens pratique signifie sens et pratique : tantôt le sens sert la pratique, tantôt la pratique se propose d'accroître le sens.

Cette hypothèse est d'accord avec la théorie et avec la documentation statistique. Suivant la théorie calculons, au moyen de la formule V, à quel taux de retentissement un nerveux possède une véracité (ou une mendacité) équivalente à celle du sanguin pour lequel $r = 5$. Nous trouvons $r' = 42{,}5$, $v' = 43{,}75$. Donc, la mendacité (ou la véracité) d'un sanguin très primaire est égale à celle d'un EnA de retentissement à peu près moyen. Il s'agit dans cette équivalence d'une égalité, par conséquent d'une fréquence. D'après tout ce qui précède, le sanguin doit mettre dans ses mensonges beaucoup plus de clarté et d'égoïsme que

l'émotif-inactif moyen (1). En tout cas, avec cette véracité de 43,75, le sanguin très primaire est très loin du flegmatique de véracité 85 : il est plus menteur qu'un amorphe moyen.

Partons maintenant de la documentation statistique : déterminons la variation du sens pratique et des modalités de l'intelligence suivant la secondarité, et marquons sur le tableau la place de la moyenne générale des nEA :

	Sanguins primaires		M_{nEA}		Flegmatiques plus secondaires
	—		—		—
Question 29.					
Sens pratique.....	81,1		70	$M_G = 59,5$	59
Question 27.					
Conception rapide..	64,7		56,45	$M_G = 52,4$	47,9
Intelligent........	35,3	$M_G = 42,2$	56		71,4
Superficiel........	35,3	$M_G = 26,8$	17,85		5,9

Sur ce tableau, la moyenne générale dessine une ligne de démarcation très nette. Le sens pratique des nEA est, chez presque tous, supérieur à la moyenne ; mais parmi eux deux groupes s'indiquent. Les sanguins les plus primaires, qui ont le plus de sens pratique, ont aussi la conception la plus rapide,

(1) Dans le tableau III (*Beitr. z. sp. Psych.*, *loc. cit.*, p. 58), où les auteurs classent les nEA en quatre colonnes en allant des sanguins très primaires aux sanguins peu primaires et des flegmatiques moins secondaires aux flegmatiques plus secondaires, donnons pour les valeurs de *r* correspondant à ces quatre sous-types, respectivement 5, 40, 60, 80 et calculons les valeurs correspondantes de V ; enfin, rapprochons-les des valeurs données par le même tableau pour le calme (q. 1. *ruhig*). Nous obtenons les chiffres suivants :

	Calme	Véracité calculée	Véracité calculée
	—	—	—
Sanguins très primaires r=5.......	47	43,75 (20)	Nerveux 21.25
Sanguins moins primaires r=40....	68	64,75 (57,5)	Nerveux 42,25
Flegmatiques moins secondaires, r = 60.	79	76,75 (84)	
Flegmatiques très secondaires, r = 80.	86	88,75 (91,2)	

Les chiffres entre parenthèses sont les chiffres fournis par un tableau que M. Heymans a bien voulu me communiquer. Mais il faut avertir qu'étant obtenus par un classement autre que celui du tableau III auquel manquent les réponses à la question 63, les chiffres se rapportent à d'autres valeurs de r ; en outre, que les fiches fournies par le mode de classement sont peu nombreuses pour les flegmatiques et les sanguins extrêmes. Néanmoins, l'ordre des chiffres est sans accident.

De la comparaison entre les deux colonnes ressort le parallélisme entre le calme et la véracité. *Plus un nEA est calme, ou moins il est mobile, plus il est vérace.* La remarque est pratiquement intéressante, puisque le calme est un caractère plus apparent que la véracité.

une intelligence inférieure à la moyenne générale et sont plus superficiels que l'homme moyen. Les nEA plus secondaires qu'eux doivent tirer le sens pratique vers la pensée ou l'action lointaine, car si leur rapidité de conception oscille autour de la moyenne, leur intelligence et leur profondeur lui sont supérieures.

On voit donc assez nettement s'indiquer, parmi les sanguins, le groupe des plus primaires d'entre eux, chez qui la plus grande mendacité s'associe à la rapidité, mais surtout à la superficialité de la réflexion, comme l'hypothèse le faisait prévoir.

Ce groupe de sanguins peut être délimité. Sachant que la véracité moyenne est égale à 59,5 (1), nous pouvons calculer le taux de primarité pour lequel la véracité d'un sanguin est moyenne, à l'aide de l'équation :

$$59{,}5 = 37 + (0{,}15 \times 75) - (0{,}3 \times 25) + 0{,}6\,r$$

d'où l'on tire le taux de primarité ou le retentissement $r = 31{,}25$.

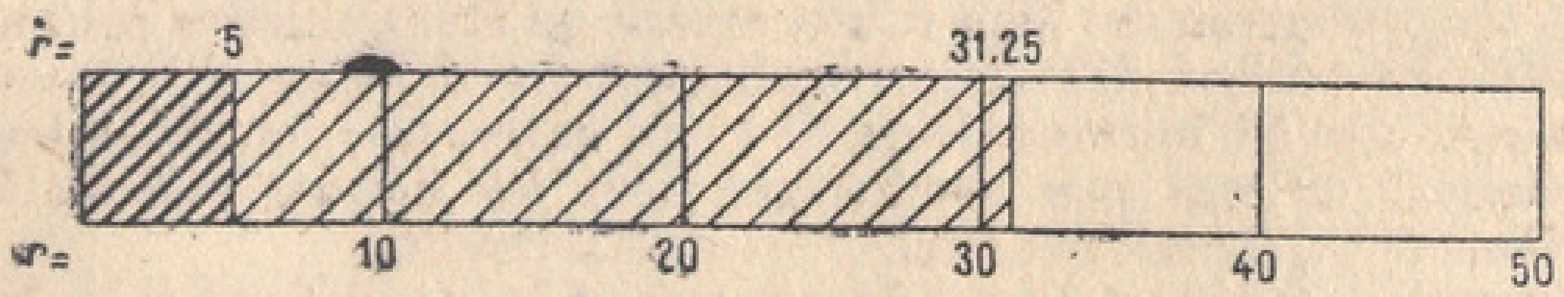
En rapprochant ce résultat des précédents et en les complétant de la même manière, nous obtenons le tableau suivant :

Sanguins mobiles, de retentissement $r < 5$: véracité inférieure à 43,75.

Sanguins pour lesquels $5 < r < 31{,}25$: véracité supérieure à 43,75, mais inférieure à la moyenne générale 59,5.

Sanguins pour lesquels $31{,}25 < r < 50$: véracité située entre la moyenne générale et la moyenne nEA = 70,75.

On voit que l'aire des sanguins *dangereux*, en qualifiant ainsi ceux dont la véracité est inférieure à 43,75, car s'ils sont en quantité moins menteurs que la moyenne des nerveux, leur mendacité est beaucoup mieux ajustée à leurs fins, est assez étroite,



(1) Cf. p. 39.

mais celle des sanguins *peu sûrs*, en appelant ainsi ceux dont la véracité est comprise entre 43,75 et la moyenne générale, forme une bande sensiblement plus large.

Si nous avons insisté sur cette répartition plus longuement pour les sanguins que pour les autres catégories primaires, c'est qu'un menteur intelligent est plus dangereux qu'un menteur passionnel. L'homme moyen reconnaîtra le nerveux à l'excès de ses oscillations affectives; le sanguin est froid, et sa primarité ne se marque qu'à l'adaptation de ses opinions aux circonstances. Cette adaptation même peut échapper à l'observateur, car si les contradictions dans la conduite d'un homme qui a des principes, sont très apparentes, elles n'apparaîtront pas de façon si éclatante chez le sanguin qui ne professe pas de principes; qui, comme le sceptique, n'admet que des vérités particulières, isolées, techniques. La mendacité va donc se perdre dans son opportunisme général, et l'efficacité de ses mensonges sera favorisée par la réduction de leur nombre. Une observation plus pénétrante et plus prolongée sera nécessaire pour reconnaître la mendacité.

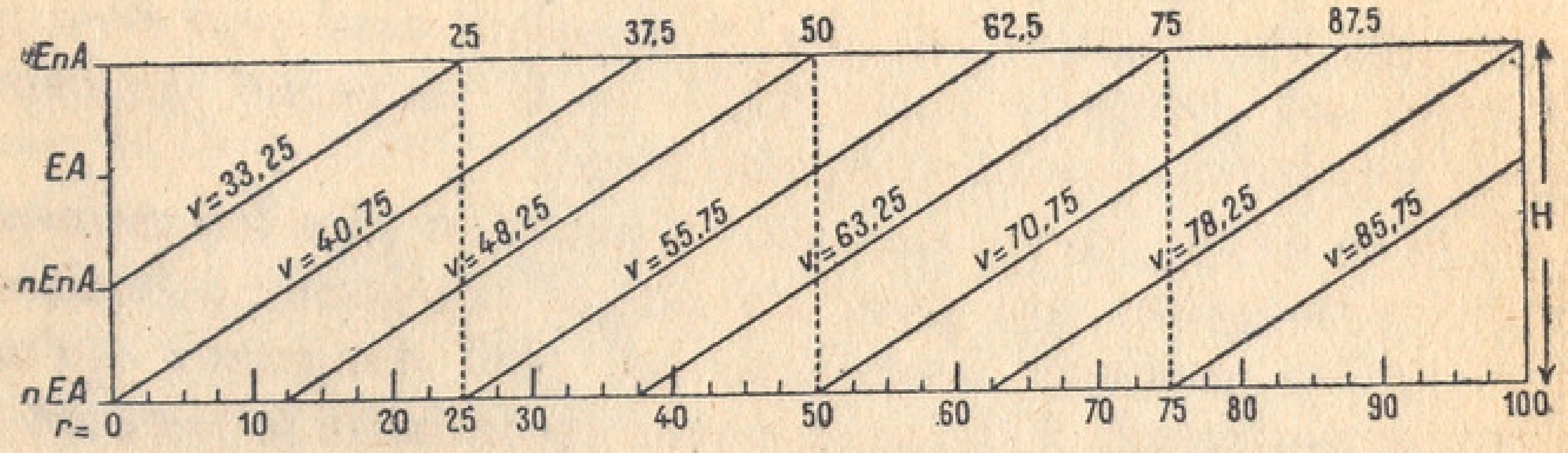
Il ne faudrait pourtant pas qu'en insistant sur l'habileté des non-émotifs-actifs les plus primaires, nous faussions le sentiment général qu'ils doivent inspirer. Pour remettre les sanguins et généralement les non-émotifs actifs à leur place parmi les diverses espèces psychologiques, il suffit de tracer les lignes qu'on peut appeler « isalèthes », indiquant pour quel taux de primarité les sujets des divers caractères possèdent une véracité égale d'une valeur déterminée (1). On obtient les droites suivantes :

---

(1) Voici les chiffres calculés :

	nEA	nEnA	EA	E A
	—	—	—	—
Pour V = 85,75	r = 75	87,50		
78,25	62,50	75	87,50	
70,75	50	62,50	75	87,50
63,25	37,50	50	62,50	75
55,75	25	37,50	50	62,50
48,25	12,50	25	37,50	50
40,75		12,50	25	37,50
33,25			12,50	25

Pour chaque valeur de V, la différence entre r_{EnA} et r_{nEA} est égale à 37,50.



Ces lignes de même véracité sont parallèles ; leur pente commune est $\frac{H}{37,5}$. On voit immédiatement sur ce schéma que, pour toute valeur de la véracité, le retentissement nécessaire à un nEA pour y atteindre est inférieur à celui dont les autres caractères ont besoin. Il permet de lire immédiatement et approximativement la véracité d'un homme de caractère connu et de secondarité évaluée. Par exemple, pour un passionné chez qui r = 80, la véracité se situe entre 70,75 et 78,25, plus près du premier nombre. Mais comme ce tableau ne tient précisément compte que du retentissement, les indications données doivent être corrigées quand l'émotivité et l'activité s'écartent sensiblement de la moyenne propre à chaque caractère.

§ III. — Le mensonge et la science

De même qu'à propos du mensonge par embellissement, nous avons dû considérer la parenté du mensonge et de l'art, nous devons, à l'occasion du mensonge utilitaire, montrer celle du mensonge et de la science. Assurément, la recherche scientifique paraît s'identifier avec la véracité en tant qu'elle se propose la découverte de lois objectives. Il ne s'ensuit pas que la science soit l'objectivité même, car cette réalité dont elle cherche les lois n'est saisie par l'analyse scientifique qu'à la condition d'être morcelée. Ce morcellement sera d'autant plus apparent que l'esprit, au lieu de se rapprocher des principes de la science, tirera la science vers un expérimentalisme plus utilitaire. Il y a une opposition nette entre une conception métaphysique

du savoir, qui sacrifie la préoccupation de l'utilité concrète au besoin d'expliquer, et une conception technique, qui se soucie plus d'efficacité pratique que de systématisation théorique. Suivant cette seconde conception, la science se présente comme un ensemble sporadique de lois, qui doivent trouver leur relation avec la réalité dans l'action qu'elles permettent d'exercer sur elle, puisque l'esprit leur refuse l'objectivité, qui viendrait de leur réduction à des principes fondamentaux. La primarité doit favoriser le morcellement du savoir, la subordination de l'émotivité à l'activité, son orientation vers la technique. Si par suite, la loi n'apparaît plus comme une condition universelle à laquelle le monde doit obéir, elle devient une recette dont toute la valeur consiste dans l'utilité, et comme la vérité est l'ensemble des lois, la subordination de la vérité aux tendances dont elle permettra la satisfaction, en résulte. Le pragmatisme sera l'œuvre, soit d'émotifs qui subordonneront la vérité abstraite à des exigences affectives, soit d'utilitaires, qui en feront l'instrument de préoccupations industrielles.

Parmi eux, nous n'avons à considérer ici que les sanguins. Si la valeur des lois ne consiste pas dans leur objectivité, mais dans leur vérification pratique, il en résultera, par une généralisation facile, que toute idée semblera pour l'esprit un instrument qu'il dépend de lui d'adapter à sa fin. J'ai entendu une nEAP, très primaire, apprendre à un enfant qu'il « faut toujours dire ce qui fait plaisir aux gens ». N'est-ce pas faire comme un industriel, qui ne considère les résultats de la science théorique qu'à la manière de règles techniques, auxquelles il faut d'abord donner l'expression la plus commode, dont ensuite le rendement économique seulement justifie l'emploi ? Il y a en effet des lois de la nature humaine comme il y a des lois de la nature matérielle. Qui veut obtenir des hommes un sentiment et un acte est amené à employer les moyens sans lesquels ils ne peuvent se réaliser. Cet emploi conduira bientôt à négliger la conformité des idées avec la réalité pour n'en estimer que les effets psychoogiques et pratiques. Combien de parents mentent sans scrupule à leurs fils ou à leurs filles quand les idées qu'ils expriment à leurs enfants leur paraissent à eux-mêmes inspirées par le seul désir de leur être utiles ?

Il va de soi que les tendances, qui se subordonnent les idées, peuvent être, la véracité à part, de toute espèce. Il y a un pragmatisme altruiste comme un pragmatisme égoïste. D'après tout ce qui précède, c'est celui-ci qui doit prédominer chez les sanguins, mais il suffira que le succès personnel d'un sanguin soit subordonné à celui d'un autre homme ou d'un groupe social, pour qu'il mette son machiavélisme au service d'un autre intérêt que son intérêt organique ou pécuniaire. De là à passer à la doctrine du machiavélisme politique, quand les circonstances extérieures l'enlèveront à l'action pour le condamner à la réflexion, la transition est aisée.

§ IV. — L'hypocrisie des amorphes

Par l'identité du groupement nAP, les amorphes s'apparentent aux nerveux, par celle du groupement nEP, aux sanguins. Ils subissent par rapport aux uns et aux autres les avantages et les inconvénients attachés à la réduction de l'émotivité et de l'activité. Il en suit immédiatement trois conséquences :

a) D'abord *la paresse* : ils perdent à la fois le goût de l'action et les stimulants affectifs. L'activité assure aux sanguins le sens pratique : celui des amorphes (question 29 : 49) tombe presque au niveau de celui des nerveux (41,9). Ils ajournent au maximum ce qu'ils ont à faire ; possèdent le maximum d'entêtement ;

b) Ensuite *l'asservissement aux besoins organiques*. Le maximum de sexualité leur appartient nettement (question 46 ; 21,4 ; moyenne 8,2) ;

c) Enfin *la suppression des sentiments sociaux* (indifférence politique au maximum (44,9) ; patriotisme presque nul (12,2) ; religion presque nulle (4,1) ; minimum d'honorabilité (52).

Comme la véracité, d'après la loi indiquée, dépend plus de l'émotivité que de l'activité, il est logique que la réduction de l'émotivité la favorise plus que la réduction de l'activité ne la dessert. La moyenne de la véracité est, pour les émotifs-

primaires, de 37; celle des sanguins, de 55,75 (1); la véracité des amorphes les situe au-dessus de la ligne médiane de 46,375, à 49, c'est-à-dire plus près des sanguins que des EP. C'est à la même conclusion qu'on parvient par l'observation qualitative. Si je recherche parmi les sujets, dont j'ai eu une expérience directe et assez longue, sept étaient, de l'aveu de tous ceux qui les connaissaient, ordinairement menteurs. Ces sept comprenaient :

1 colérique, penchant vers les nerveux, et 1 autre ;
4 amorphes, dont 1 penchant vers les sanguins ;
1 nerveux.

Il est indiscutable d'abord que, de ces sujets de très basse véracité, ceux, à qui généralement le nom d'hypocrites était, le plus fréquemment donné, étaient les amorphes. La raison en est dans leur froideur. La vivacité affective des colériques et des nerveux prévient contre eux ; mais en même temps elle fournit leur excuse, parce qu'elle convainc rapidement de la domination passionnelle qu'ils subissent. Au contraire, les amorphes mentent *calmement, pour des motifs médiocres*, et ils créent insensiblement autour d'eux une méfiance d'autant plus grande qu'ils mentent pour des objets moins importants. Suivant la théorie qui a été proposée, le mensonge a son principe dans un déséquilibre suivant lequel, à un moment donné, une tendance l'emporterait de beaucoup sur les autres, de manière à substituer le mensonge à une action plus synthétique. Mais ce déséquilibre peut se réaliser de deux manières, par une intensification extraordinaire de la tendance dominante ou par l'affaiblissement ordinaire de toutes; 25 est dans le même rapport avec 10 que 2,5 avec 1. Le mensonge des émotifs est du premier type; celui des amorphes, plus encore que celui des sanguins, est du second. Le mensonge est pour eux le recours ordinaire, par lequel leur nature, à peu près hostile à toute sollicitation pratique, qui dépasse la satisfaction immédiate des besoins organiques, se débarrasse de tous les modes de pression exercés par autrui. J'ai pu observer un sanguin très

(1) Si, au lieu de prendre, pour les sanguins, la moyenne théorique de 55,75, on préfère se référer à la moyenne empirique de 53,7, l'observation reste vraie.

primaire, qui abusa d'une haute situation sociale pour commettre des vols nombreux et fructueux. Tous ces vols étaient médités et circonspects, puisqu'il a pu les renouveler pendant des années. Au contraire, trois des amorphes que j'ai observés (ainsi qu'un nerveux), faisaient de petits vols naïfs, peu fructueux, faciles à empêcher, pour satisfaire des besoins organiques et n'en éprouvaient aucun remords.

Les tendances qui inspiraient ces mensonges étaient une préoccupation ordinaire de santé, provoquée par les moindres malaises physiques, le besoin sexuel (même chez une amorphe non mariée) et, en liaison sans doute avec lui, la vanité ou la coquetterie particulièrement vestimentaire. Ces faits concordent parfaitement avec les indications de l'enquête statistique.

Le premier n'est pas en connexion avec le défaut de courage, car les amorphes profitent, comme tous les caractères qui leur sont homogènes sous ce rapport, de la réduction de l'émotivité (question 70, 2° : amorphes 29,6 ; M_{nE} 29,3 ; M_E 39,75) ; mais il coïncide avec l'égoïsme qui est au maximum chez les amorphes (question 55, 2° : amorphes 36,7 ; apathiques 27,7 ; moyenne 21). Le deuxième s'exprime directement dans l'enquête statistique (question 46, 1°, *sexualité déréglée* : amorphes, 21,4 ; nerveux 16,1 ; moyenne 8,2). Enfin, pour la vanité et la coquetterie, ils arrivent au deuxième rang (question 48, 1° : 37,8), entre les nerveux (54) et les colériques (34,2 ; moyenne 27,4). Si, par l'égoïsme, ils s'apparentent aux sanguins plus encore qu'aux nerveux, leur sexualité et leur vanité les associent aux nerveux.

Il est remarquable que d'après la question 33, 6°, ils obtiennent de loin le maximum (amorphes 12,2 ; colériques 7 ; moyenne 5,9) dans le talent scénique. On aurait pu penser que l'aptitude à la scène dût appartenir, au plus haut degré, aux émotifs primaires ; mais sans doute avec la primarité faut-il que l'émotivité ne soit pas trop forte, car elle devient incapable de se plier aux exigences du texte à représenter, ni que l'activité l'emporte au point d'entraîner vers l'activité réelle et la pensée abstraite. Le nerveux serait trop empli de ses émotions pour se soumettre à la volonté étrangère de l'auteur, le sanguin trop attaché à ses fins pour en aimer de fictives. A cet essai d'expli-

cation, on objectera sans doute qu'il demande vérification. Il faut en convenir, mais cette vérification ne pourrait être obtenue que par l'éthologie de beaucoup d'acteurs. Les indications de l'enquête sont trop sommaires pour la fournir. Il n'en résulte pas qu'elles soient négligeables, car il est curieux que, si le maximum du talent dramatique appartient parmi les primaires, aux amorphes et aux colériques, il appartient, *parmi les secondaires* (avec la réduction convenable) *aux caractères qui leur correspondent et dans le même ordre* :

Primaires : amorphes, 12,2 ; colériques, 7,0.

Secondaires : apathiques, 6,4 ; passionnés, 5,9.

Les quatre autres caractères sont au-dessous de la moyenne qui est de 5,9.

§ V. — L'esprit et l'ironie

Il est impossible d'étudier les diverses formes de la mendacité sans considérer sommairement l'esprit, qui se rapproche des modes de déformation artistique que la primarité favorise. Avec lui, nous achèverons l'étude du mensonge primaire.

Partons de la considération d'un trait d'esprit. Au temps où le téléphone n'était pas vulgarisé, un sot étalait, devant le peintre Degas, sa vanité de posséder un téléphone, et pour souligner sa supériorité sur les assistants, qui n'en possédaient pas, en expliquait trop minutieusement l'emploi. Degas l'interrompit et dit : « En somme, je comprends, on vous sonne et vous venez. » Il est aisé de reconnaître dans ce mot tous les traits essentiels de l'esprit.

1° Tout mot ou tout acte spirituel est constitué essentiellement par une association par ressemblance. Degas perçoit et indique qu'il y a similitude entre la docilité avec laquelle quelqu'un répond à un appel du téléphone et celle d'un domestique sonné par son maître ;

2° Mais toute association par ressemblance n'est pas spirituelle. Il faut que la similitude soit telle que l'effet affectif, produit par le terme rapproché du terme initial, soit précisément l'inverse de celui que le terme initial produisait. L'usage

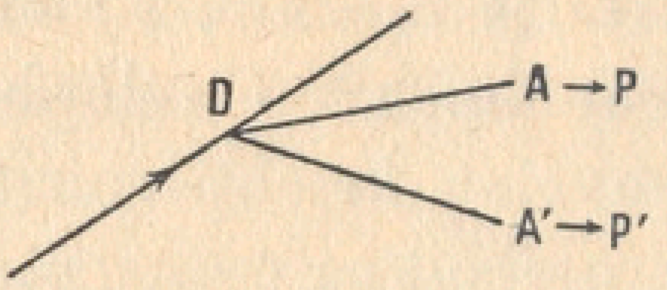
du téléphone humiliait les auditeurs ; en identifiant relativement l'habitude de répondre au téléphone au service d'un domestique, Degas renversa la supériorité en infériorité ;

3° Dans l'esprit qui perçoit ce contraste, l'opposition, la rupture, le déséquilibre doit être assez léger pour ne provoquer que le sourire ;

4° Mais ce résultat n'est atteint que si l'analyse ne vient pas dissocier les divers éléments de ce procès, car ils ne produisent leur effet que par leur union synthétique. La brusquerie est ici une condition indispensable d'efficacité : dès, par exemple, que l'auteur du mot d'esprit devrait l'expliquer aux autres, l'effet serait manqué. La perception spirituelle d'une ressemblance se distingue de la pensée scientifique en ce que celle-ci extrait le rapport commun et la formule à part, comme le fait, par exemple, la réflexion psychologique sur la nature de l'esprit (1).

L'extension de l'esprit proviendra de la diversité des termes associés et de la diversité des tendances satisfaites ou contrariées. Précisément parce que l'analyse expresse est exclue de l'esprit, les termes doivent être plus ou moins concrets, l'un au moins, et comme l'effet doit être léger, les tendances éveillées ne doivent pas être trop profondes ou trop violentes. Il n'en est pas nécessairement de même de la tendance qui inspire le mot d'esprit à son auteur. C'est pourquoi, pour mettre quelque clarté dans cette analyse, il est bon de distinguer les tendances provoquées et la tendance dominante. La tendance dominante D

(1) Malgré cette opposition, ou plutôt à cause d'elle, il y a une identité profonde de nature entre l'esprit et la science. De même que le sujet, dans l'esprit, saisit une ressemblance pour s'en servir à remplacer un effet par un autre, le savant saisit l'identité d'une loi pour remplacer un effet désagréable que la loi produit en dehors de l'intervention technique, par un effet agréable qu'une technique fondée sur elle engendrera. Sur cette identité de nature profonde, deux différences se greffent : 1° les effets, supprimés ou produits par l'esprit, sont des effets affectifs, tandis que les effets, empêchés ou réalisés par la science, sont des effets plus profonds, dans la mesure où la science remonte vers les principes ; 2° dans l'esprit, le rapport commun, l'identité par laquelle s'unissent les deux termes de la ressemblance, reste enveloppé, implicite ; la science le dégage sous la forme d'une loi abstraite. Ces deux différences correspondent évidemment à l'opposition de la primarité affective et de la non-émotivité secondaire. Comme chez les sanguins, l'émotivité s'atténue sans que la primarité pure soit atteinte, la rencontre de l'esprit et du goût pour la science doit se faire le plus facilement chez les sanguins. Le XVIIIe siècle français a plusieurs fois mis en évidence ce type du savant spirituel.



est celle qui inspire la substitution de A′ à A, pour produire la substitution du sentiment P′ au sentiment P. Quand Pascal, dans *les Provinciales*, raille le Père Bauny, D est chez lui une indignation très forte, mais l'objet, que se propose cette indignation, est de remplacer la tendance P, par exemple, la complai sance des auditeurs du père Bauny envers lui, par une tendance P′ comparable à D. Dans ce cas, contrairement à ce qui vient d'être dit, l'esprit est brutal, violent : le sourire, qu'il peut d'abord provoquer, doit se changer en colère ; mais à ce moment même, me semble-t-il, l'esprit se change en une action psychologique plus forte et plus grave. Nous sommes, si l'on préfère, à une des limites de l'esprit dont l'essence est de rester comique.

Ainsi délimité, l'esprit doit dépendre de conditions éthologiques à déterminer : les réponses de l'enquête les indiquent nettement (question 34, *witzig*) :

1° L'esprit est d'abord favorisé par la primarité.

Primaires		Secondaires	
Amorphes	36,7	Apathiques	29,8
Nerveux	46	Sentimentaux	38,9
Sanguins	45,3	Flegmatiques	36
Colériques	44	Passionnés	44,1

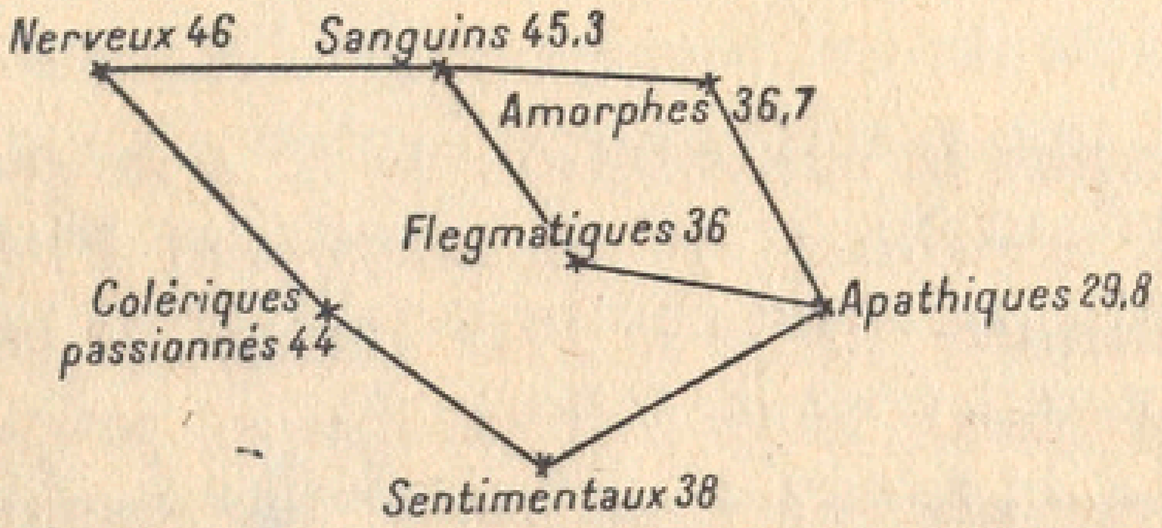
Parmi les secondaires, les passionnés seuls s'approchent des primaires, comme il arrive pour d'autres propriétés :

Moyenne des primaires, 43 ; passionnés, 44 ;

2° L'émotivité semble plutôt favorable à l'esprit

nE		E	
Amorphes	36,7	Nerveux	46
Apathiques	29,8	Sentimentaux	38,9
Sanguins	45,3	Colériques	44
Flegmatiques	36	Passionnés	44,1

Seuls ici les sanguins paraissent résister à l'abaissement de l'émotivité. L'ensemble de ces résultats peut se représenter par ce schéma :



Il suggère l'idée que l'esprit dépend de la primarité et de la puissance d'affirmation EA. En effet :

1° Le minimum revient nettement aux apathiques : il est caractéristique que les 3 catégories, qui viennent immédiatement au-dessus d'eux, coïncident toutes avec eux par deux propriétés fondamentales, les amorphes par nEnA ; les sentimentaux, par nAS ; les flegmatiques, par nES ;

2° Corrélativement le maximum devrait appartenir à la formule contraire des nEnAS, soit les EAP : les colériques sont en effet parmi les groupes de tête et, autour d'eux, se rassemblent leurs voisins, ayant en commun avec eux deux propriétés fondamentales : les nerveux par EP ; les passionnés par EA ; les sanguins par AP. Il paraît donc probable que l'avantage léger que l'enquête concède aux nerveux et même aux sanguins sur les colériques est fortuit, et que ceux-ci peuvent être pris pour tête de file. Ce choix n'enlève rien au fait essentiel que l'influence de la primarité sur l'esprit lui est plus favorable qu'aucune autre.

A l'appui de cette interprétation, il importe d'observer que l'esprit est souvent agressif. Ici s'appliquerait à nouveau l'idée que le renversement de l'altruisme favorise l'agressivité. L'esprit serait de l'agressivité dégradée. La conduite d'un homme nous blesse ; au lieu de réagir contre lui par l'action, nous nous contentons de réagir contre lui par la moquerie. Deux hommes en viennent-ils aux mains, ils ne recourent plus à l'esprit, surtout le plus faible.

De là divers caractères de l'esprit :

1° Il répugne aux natures chez qui l'altruisme affectif est atténué ou teinté au plus haut degré par le sens de la loi, soit les secondaires autres que les passionnés ;

2° Les non-émotifs et surtout les non-actifs l'emploieront contre les sentiments qui menacent de s'imposer à eux. Quand l'esprit devient une réaction anti-affective, il se charge d'ironie. D'après la question 86, 4° qui, d'ailleurs, ne saisit l'ironie que par l'un de ses aspects, le centre de diffusion taxinomique de l'ironie se trouverait chez les amorphes.

Amorphes, 13,3 ; sanguins, 7,4 ; colériques, 8,6 ; nerveux, 4.

Apathiques, 10,6 ; flegmatiques, 8,7 ; passionnés, 7,2 ; sentimentaux, 7,1.

Mais ces chiffres ont une trop faible base pour ne pas exiger confirmation. En tout cas, le fait qu'ils suggèrent correspond au sentiment qu'il y a souvent, dans l'ironie, un moyen détourné, et par suite quelquefois bas, d'attaquer la puissance affective qui est en somme essentielle à la générosité. Mais évidemment, elle peut servir aussi à combattre les abus de cette puissance affective. Instrument de dissolution, l'ironie ressemble ici à l'analyse, comme nous avons vu que l'esprit ressemblait à la science. C'est pourquoi les grands émotifs, ceux surtout à qui le cœur paraît la source de toute action noble, chez qui la tendance à idéaliser est maximale (41,7 ; moyenne, 29,6), les passionnés, tantôt s'indigneront contre l'ironie, qui s'accorde au contraire avec l'esprit de dénigrement des amorphes et des sanguins (question 12, 1° *critiques :* sanguins, 57,9 (maximum) ; amorphes, 54,1), tantôt le retourneront contre les sentiments inférieurs. A l'ironie sceptique, s'opposera l'ironie indignée.

Il y aurait aussi, entre l'esprit et l'ironie, la même différence qu'entre l'intelligence théorique et l'intelligence combative, qui est la forme personnelle de l'intelligence pratique, comme la haine est la forme personnelle de l'aversion. Par l'esprit, l'intelligence domine un sentiment pour le changer en son contraire; mais, dès que la pensée de celui qui éprouve ce sentiment s'ajoute à la considération du sentiment même, l'esprit se change en ironie. Cela se produit presque toujours ; non moins aisé est le changement de l'ironie en calomnie. Comme

l'esprit, et avec lui l'ironie, procèdent de l'unilatéralité intellectuelle, il est bien difficile qu'ils ne soient pas injustes.

De cette étude rapide (1), nous conclurons que l'esprit appartient d'abord aux colériques ; mais qu'à cause de cette cordialité qui les caractérise souvent, l'esprit se change en ironie, moins souvent chez eux que chez les non-émotifs, particulièrement les sanguins, destinés à l'ironie froide, ou chez les passionnés les plus émotifs, prédisposés à l'ironie d'indignation. La primarité, et après elle l'émotivité, en tant qu'elle accroît l'efficacité, surtout l'efficacité associative du présent, sont au principe de tout cet ensemble de faits, comme du mensonge.

(1) Nous venons de considérer presque exclusivement les conditions éthologiques de l'esprit qui comptent parmi les propriétés fondamentales de G. Heymans et E. Wiersma ; mais une autre, indiquée par l'analyse, est de première importance, c'est l'aptitude à percevoir les ressemblances. Si celle-ci est moindre chez les femmes que chez les hommes, elle suffit sans doute à expliquer l'infériorité féminine dans l'esprit.

CHAPITRE IX

LE MENSONGE DES ÉMOTIFS SECONDAIRES

§ I. — Mensonge et secondarité

De ce que la primarité est, d'après tout ce que nous avons vu, le facteur principal du mensonge, il ne suit pas que les secondaires doivent en être innocents. Personne n'est exempt d'aucune tendance humaine. Chez le flegmatique, le besoin de fiction — *ars homo additus naturae* — se satisfait par l'abstraction; et il peut le satisfaire, en se limitant à des fictions qui sont dites vraies, parce qu'elles sont identiques dans l'essentiel, soit à d'autres fictions, soit à des traits d'événements naturels; mais, si le même besoin de fiction peut servir la véracité comme la mendacité, il y a toujours possibilité qu'il s'égare (1). En effet, d'abord la secondarité ne s'oppose jamais à la primarité que par le degré, ce n'est qu'une moindre primarité ; en outre, elle est toujours liée à une émotivité qui peut être très forte, de même que l'activité peut être très faible. Enfin, parmi les conditions d'un mensonge singulier, il faut toujours faire place aux circonstances externes. L'homme le plus prévoyant est exposé à des crises ; l'homme le moins ambitieux entraîné à des machinations. Voilà des occasions subies ou provoquées de mentir. Pour être moins fréquentes ou pour être amorties, les chances d'un déséquilibre de la conscience ne tombent jamais à rien, comme le vérifient les enquêtes statistiques qui, dans toutes les catégories éthologiques, recon-

---

(1) Par exemple, quand une loi physique a été l'objet d'un de ces décrets de fixation que nous avons reconnus initialement à l'intérieur du mensonge et de toute affirmation (cf., p. 2), une mesure lue sur un appareil sera dite exacte et acceptée sans correction parce qu'elle coïncidera avec le chiffre déduit de la loi ; ou inversement une loi douteuse confirmée par la mesure. Mais dans les deux cas, cette conformité qui est tout ce que la véracité obtient, est compatible avec l'erreur réelle. En d'autres termes, la valeur de la véracité n'est qu'une valeur de relation, comme l'identité, l'égalité, la ressemblance. Reste de côté la relation de ce que la véracité obtient avec l'absolu.

naissent des menteurs, surtout parmi les émotifs par lesquels nous devons toujours commencer.

Comment les émotifs-secondaires mentent-ils ? Nous avons vu, parmi les primaires, le mensonge d'affectif devenir réfléchi, d'improvisé préparé, supposer par conséquent une domination progressive du moi sur les contradictions, dont le mensonge fournit une solution apparente, et pour cette raison immorale. Il pouvait subir ce changement, sans perdre son caractère épisodique, sans cesser de révéler une mendacité morcelée, un sujet mentant au jour le jour. Par là il restait primaire. Supposons au contraire que la mendacité se spécialise, mais corrélativement s'organise. Apparaîtra le mensonge systématique. Au lieu de naître comme autant d'actes indépendants, les mensonges feront système. Ce ne sera pour ainsi dire qu'un mensonge, mais réfracté à travers le temps en altérations particulières de la vérité. On n'y trouvera plus la persistance d'une nature, mais la persévérance d'une direction plus ou moins subie ou voulue. Il y a des jeux plus affectifs, comme les ébats d'un enfant, ou plus intellectuels, comme une partie de cartes : à ces jeux ressemblent les mensonges primaires. Aux uns et aux autres s'oppose le mensonge secondaire, comme à un chapelet de jeux la continuité d'une profession. Dès le début de notre étude (1), nous avons constaté la connexion de la mendacité et de l'impulsivité. Celle-ci livre les primaires, surtout émotifs, à des tendances successives, qui expriment en lui la succession des conditions externes. L'âme est comme emportée par « une mer toujours recommencée ». Chez le secondaire, ce doit être une tendance consolidée, stéréotypée, agissant, une fois formée, à la manière d'un indice de réfraction (2).

---

(1) Cf. p. 50.

(2) « Les gens à idées trop tenaces ou les sentimentaux peuvent fort bien n'être pas présentistes ou ne l'être que très partiellement. Ils ne le sont que si leur état mental actuel, accueilli pour son accord avec une tendance puissante, écarte à peu près complètement tout examen sérieux, tout contrôle, ne se subordonne pas à l'ensemble de la personnalité et reste relativement indépendant. On peut être obstiné dans ses sentiments, entêté dans ses idées, avec réflexion et en les accordant à son moi. Les sentiments ou les idées, en ce cas, triomphent, non point tant parce qu'ils sont actuellement en jeu, que parce qu'ils se rattachent à des tendances très fortes, et il serait plus juste de dire que c'est parce qu'ils se rattachent à des tendances très fortes qu'ils sont actuellement en jeu. » Paulhan, in *Journal de Psy. norm. pathol.*, 1925, p. 301. Cette analyse, faite indépendamment de la nôtre, qui a d'autres sources de crédibilité, la confirme.

Dans l'impulsivité, l'excitation devient moins importante que l'idée fixe. Le mensonge serait la vérité s'il n'enveloppait de la partialité : chez le primaire, c'est la partialité du présent ; chez le secondaire, celle d'un pli durable, comme d'une contracture mentale. Là, la violence d'un remous ou l'exclusivité d'un calcul opportun, ici un parti pris, qui n'est plus discuté, empêchent la docilité parfaite de l'esprit envers la vérité.

Sur ce fond commun, on peut dès maintenant pressentir comment la mendacité du sentimental doit s'opposer à celle du passionné. Quand la falsification systématique du donné proviendra de l'inactivité, qui empêche le sentimental de renouveler incessamment la critique de ses principes d'action, la mendacité se présentera comme l'expression d'un esprit faux, raide, contraint de l'être par un entêtement systématique, coupable de l'être par sa complaisance à s'y tenir (1). Mais l'activité que l'émotivité renforce, la suractivité peut obtenir les mêmes résultats, au moins sous un rapport, que l'extrême inactivité. L'esprit peut tenir à un préjugé, une règle, une formule par paresse d'agir, mais aussi bien par impatience d'agir. C'est ce qu'on constate simplement chez les jeunes gens les plus actifs. Leur désir d'action est si fort que toute réflexion sur la légitimité de leur action leur paraît importune. Ils joueraient aux dés pour quoi se faire tuer, afin de se faire tuer plus vite. C'est ce qui doit arriver aux grands actifs. Personne ne peut s'adonner à l'action, en remettant à chaque instant en question les principes de son action. Que l'un de ces principes finisse par s'imposer à l'esprit de l'actif avec une force exclusive, il mentira pour assurer le succès de l'action que ce principe dirige, quitte à compromettre un aspect ou l'avenir de son action par ce mensonge. Même le flegmatique est capable, par exemple dans une

(1) Que tout défaut puisse avoir quelque effet utile et par suite le sujet s'y complaire, le favoriser, même le cultiver en vue de cette utilité, personne ne le contestera. On en trouve un exemple net dans les quelques observations de maladroits qui ont été publiées par A. Spaier (*Remarques sur la maladresse* in *Rev. phil.*, Paris, 1929, pp. 82-91). L'un d'eux, C., se fait en public plus maladroit qu'il n'est, pour que les autres s'acquittent à sa place de son travail. Le fâcheux pour nous, c'est que ces observations ne situent pas ce qui se rapporte à la maladresse dans le portrait éthologique complet du maladroit, car même à ne considérer que des maladresses psychologiques, il y en a plusieurs. Deux se laissent aisément distinguer : la maladresse-étourderie par précipitation d'EAP très primaires, la maladresse-gaucherie des EnAS. Il semble y avoir beaucoup d'inactifs parmi les sujets qu'a observés A. Spaier.

recherche scientifique, de céder à la pression d'un principe d'organisation au point de lui sacrifier des faits ; mais il peut y résister plus aisément, parce que l'émotivité ne vient pas renforcer, du moins au même degré, son adhésion au principe.

Dans l'opposition des sentimentaux aux passionnés, doit se retrouver le principe de l'opposition entre les nerveux et les colériques. Les passions de l'inactif sont subies comme un obstacle, un arrêt, une force inhibitrice. Elles ralentissent. Celles de l'actif, comme un entraînement, une poussée supplémentaire, un vertige : elles accélèrent, voire précipitent. Mais comme la secondarité dans l'ensemble subordonne l'affectivité à la connexion associative de l'idée, les passions du secondaire se présentent moins comme expansives que comme dirigées. Comme en outre la secondarité, en faisant converger beaucoup d'impressions passées dans le présent, assure à l'action une puissance, que l'improvisation ne possédera jamais, l'action qui se fait suivant cette direction plus profonde, plus persistante, sera capable de succès plus amples et plus solides. Quand elle se trompera, et les mensonges qu'elle produira en seront les premiers signes, ses échecs auront un retentissement comparable à ses succès.

Comme conséquence de ces analyses que nous aurons à vérifier, il résulte que le mensonge systématique des secondaires doit être *moins fréquent que le mensonge improvisé*, à la manière d'une réaction ou d'un art, des primaires.

1° La *première* raison de le penser est *la systématicité.* Celui qui passe un faux billet de cent francs trompe cent fois moins souvent que s'il voulait passer cent pièces fausses d'un franc. Les mensonges des secondaires seront plus médités, plus redoutables, ils procéderont d'une décision plus intime de la personnalité, bref, ils envelopperont une culpabilité plus grande ; mais en réduisant le nombre des vérités indépendantes, même distinctes, la systématisation réduit le nombre des hiatus entre l'erreur et la vérité.

Cette réduction n'est que l'application d'un fait très général. La secondarité est d'abord *très favorable à la formation des habitudes.* D'après l'enquête statistique (question 22, 2°), sont gens d'habitudes : les primaires, au taux moyen de 13,7 ;

les secondaires, au taux moyen de 62,4. Nous connaissons tous des hommes fortement secondaires qui vivent avec une régularité kantienne. Or, c'est un fait très profond, dès la vie animale, que *la spécification d'une disposition par des habitudes rend plus difficile et quelquefois impossible la greffe d'habitudes nouvelles sur la disposition déjà spécifiée.* Une hirondelle, possédant l'instinct spécifique de faire son nid dans un arbre d'une espèce définie, peut devenir incapable si elle l'a fait une première fois dans un certain arbre de cette espèce et que cet arbre soit détruit, de le faire dans un autre. Nous spécifions les instincts qui se composent dans la parole par les habitudes de la langue maternelle ; elles nous rendent plus difficile l'acquisition d'une autre langue. Il en résulte chez le secondaire, plus ou moins profondément, comme *une partition de la personnalité.* Sa professionnalisation est beaucoup plus aisée et beaucoup plus réussie. Par rapport à lui, le plus primaire des primaires, l'EnAP, sera toujours un anarchiste, un out-law, impatient de la fonction, rebelle à la loi. Mais comme la vie professionnelle ne peut jamais absorber la vie entière, il y aura deux hommes assez nettement distincts dans le secondaire et le dédoublement de la moralité pourra s'ensuivre. C'est ce dédoublement qui s'exprime par la distinction de la morale privée et de la morale publique. Le même homme qui sera parfaitement vérace dans ses rapports personnels avec autrui, cessera de l'être, s'il lui paraît utile aux intérêts professionnels, nationaux, sociaux qu'il doit servir. Ce lui sera d'autant plus facile qu'il ne lui paraîtra pas qu'il ment en vue de son intérêt propre.

On obtient par là ce qu'on pourrait appeler la *mendacité cantonnée.* Chez beaucoup d'émotifs-secondaires, chez ceux du moins que la loi de la véracité *prédispose* (ce qui n'est pas *prédétermine*) au mensonge, il y a ainsi des zones d'action qui sont enlevées à la qualification morale. Des passions ou des principes, ou plutôt des principes dirigeant des passions, profondément enracinées dans la subconscience, s'imposent à leur action. Ils commandent des régions interdites à la discussion ou au contrôle. Quelquefois, une conversion, préparée par une lente maturation, bouleversera ces formations consolidées ;

mais le plus souvent, ce ne sera que pour remplacer la tendance déformatrice par une autre. Il faut bien que la vie ait des postulats. Cela est si sensible à tous qu'il en résulte comme une convention tacite entre l'individu et le milieu social, quand celui-ci ne partage pas la tendance dominante à laquelle l'individu est soumis. Lui, par pudeur affective, pour éviter des lésions trop douloureuses d'un sentiment très fort, évite les paroles ou les actes qui le mettraient en conflit avec le milieu ; les autres, qui n'ont qu'à se louer d'une véracité parfaite en tout ce qui ne touche pas le parti pris affectif ou professionnel, se gardent de provoquer un sentiment, dont ils ont éprouvé ou dont ils pressentent la puissance.

2° Cette remarque nous amène à la *deuxième* raison de penser que la mendacité secondaire doive être en fréquence inférieure à la moyenne. La secondarité des représentations a cet effet d'*accroître leur puissance d'inhibition.* Quand, à cause de la secondarité générale des représentations, le sujet prend cette allure qu'exprime exactement le terme allemand de *Verschlossenheit*, il est renfermé, taciturne, écoute parler sans faire connaître ce qu'il pense, réserve l'expression de son opinion, inhibe la manifestation de ses sentiments. C'est ce que vérifient les réponses provoquées par la question 61, 2° *fermé* :

	P	S
nEnA	46,9	53,2
nEA	38,9	45,6
EnA	20,7	38,9
EA	8,6	31,3

Parmi ces nombres qui prouvent sans conteste l'influence de la secondarité, ceux qui se rapportent aux émotifs sont particulièrement intéressants. De nerveux à sentimental, la taciturnité est doublée ; de colérique à passionné, presque quadruplée. Aussi ne faut-il pas s'étonner que les secondaires paraissent aux primaires-émotifs, non seulement fermés, mais dissimulés. Quand, dans l'action du secondaire, se manifestera l'effet d'une idée que celui-ci n'a jamais exprimée aux témoins de son action et que cet effet provoquera leur émotion, ceux-ci l'accuseront

de dissimulation. En effet, il faut bien reconnaître qu'il y a, dans la mendacité primaire, d'autant plus nettement que l'émotivité est plus forte, une expansivité qui en atténue le danger.

Néanmoins il serait, je crois, injuste et inexact de contester la véracité supérieure des secondaires, telle que l'indiquent les données de l'enquête statistique, en alléguant qu'ils ont trompé leurs observateurs par leur dissimulation. Notons d'abord que chaque observateur n'a décrit que deux ou trois personnes *bien connues de lui.* De plus, si la taciturnité avait été prise par les répondants pour la véracité, ils auraient dû mettre pour la véracité aussi :

Les nerveux (*taciturnité* : 20,7) au-dessus des colériques (8,6) ;
Les sentimentaux (38,9) au-dessus des passionnés (31,3) ;
Les amorphes (46,9) au-dessus des sanguins (38,9) ;
Les amorphes (46,9) au-dessus des sentimentaux (38,9) ;
Les apathiques (53,2) au-dessus des flegmatiques (45,6) ;
Les sanguins (38,9) au-dessus des passionnés (31,3) ;
Les amorphes (46,9) même au-dessus des flegmatiques (45,6).

Au contraire, ils distinguent nettement les deux propriétés, puisque, d'après les nombres qui résultent de leurs observations, les facteurs dont la véracité dépend proportionnellement sont, suivant l'ordre de leur importance, la secondarité, la froideur, l'activité ; tandis que ceux qui favorisent la taciturnité sont d'abord la froideur, puis à peu près également l'inactivité et la secondarité.

En effet, comme il ne fallait pas confondre franchise avec véracité, il ne faut pas confondre *dissimulation*, synonyme de duplicité, avec *taciturnité*, Verschlossenheit. Dissimuler, c'est *en même temps* penser l'un et dire l'autre ; être renfermé, c'est seulement taire, non pas une partie d'un tout, de manière à le défigurer, comme dans le mensonge par omission, mais le tout. Bien loin que la taciturnité soit une manière de mendacité, elle est faite pour protéger contre elle. La reconnaissance de la vérité ne va pas toujours sans efforts ni soins ; et ce n'est pas en exprimant tout ce qui peut nous venir à l'esprit suivant les hasards de l'association que nous éviterons le danger de léser la vérité. Certes, dans l'opposition entre primaires et secon-

daires, il y a le principe de malentendus nombreux. Dans la démonstrativité du colérique, qui toujours promet plus qu'il ne donne, le secondaire verra un piège ; dans la réserve du taciturne, le colérique, une préméditation toujours dangereuse ; et ils échangeront le reproche d'hypocrisie. Ce reproche sera quelquefois mérité, puisque les deux catégories sont capables de mentir, plus facilement ou plus systématiquement. Il ne peut l'être toujours, car la véracité est aussi bien essentielle à toute nature humaine que le besoin de fiction, seulement suivant un rapport variable.

Pourtant, tout n'est peut-être pas à écarter de la méfiance des primaires. Déjà venons-nous de voir que la possibilité d'une division intime, propre aux émotifs secondaires et généralement aux secondaires, complique leur nature. Un sentimental oscille souvent entre un nerveux et un flegmatique, nerveux où ses intérêts forts situent le centre de sa vie ; flegmatique ailleurs, capable de juxtaposer une vue très passionnée d'une question à une vue très froide d'une autre, ou de la même dans d'autres conditions affectives. Un passionné même est capable d'évoluer comme si son activité passait alternativement du parti de son émotivité à celui de sa secondarité. Ce qui est vrai de certains individus, l'est à plus forte raison de leur classe. En effet, les chiffres que donne l'enquête ne sont que des moyennes ; or, toute moyenne permet des fluctuations très inégales. Deux hommes ayant chacun neuf et onze mille francs, ont en moyenne dix mille francs, aussi bien que deux hommes ayant respectivement un franc et vingt mille moins un francs. Une raison *a priori* peut incliner à croire que la véracité et corrélativement la mendacité *soient réparties plus inégalement parmi les émotifs secondaires que parmi d'autres*, c'est que l'union de l'émotivité, en les rendant plus sensibles aux ébranlements du dehors, et de la secondarité, en accroissant la richesse du contenu de conscience, doit augmenter la complication et par suite l'hétérogénéité des natures en lesquelles elles s'unissent. Chez les EP, le cours tumultueux des sentiments n'est pas compliqué par l'intervention de préoccupations abstraites, que favorisent la froideur et la secondarité dont ils sont privés ; inversement chez les secondaires

non-émotifs, les émotions ne viennent pas se jeter à la traverse des habitudes et des idées. Au contraire, la difficulté de composer des mobiles puissants et des motifs graves doit embarrasser les émotifs secondaires. Elle nous paraît se traduire chez les inactifs par *l'indécision*, qui atteint chez les sentimentaux à son maximum (question 8, 2° : EnAS, 53,1 maximum ; nEAP, 15,8 minimum ; moyenne, 36,5), les livre à *la rumination mentale* (question 75 : EnAS, 24,8 maximum ; nEAP, 11,6 minimum, avec les amorphes), souvent enfin au pessimisme. Chez les actifs, ce qui l'exprime le plus nettement, c'est la puissance et la grande *diversité des activités*, qui font de la liste des passionnés la plus nombreuse de l'histoire et la plus hétérogène.

C'est sans doute de ces difficultés intérieures que germe et sort l'ambition. A cause de la secondarité inhibitrice, l'émotivité s'accumule chez les ES, au lieu de se monnayer, comme chez le primaire, en une succession de décharges. L'EP ressemble à un moteur à explosions qui travaillerait sans interruption ; chez les secondaires, des actions, dont l'inhibition raccourcit l'expression jusqu'à la rendre invisible, préparent par un travail plus ou moins subconscient des explosions retardées, mais plus brutales. Cette puissance accumulée, quand l'inactivité la contrariera, se tournera contre le sujet qui la possède : elle engendrera une agitation intérieure, une inquiétude enfermée, des crises affectives qui deviendront l'objet principal de la vie du sentimental. Celui-ci n'est pas moins troublé que le nerveux, avec lequel il coïncide par le groupement EnA, mais chez lui l'inhibition secondaire masque tout. Chez un Rousseau moins secondaire, ce tumulte psychologique se traduira par la contradiction des actes ; chez Amiel très inactif, par une impuissance de réaliser qui ne laissera place qu'à la méditation affective ; chez Maine de Biran, par une mobilité d'impressions, d'où naîtra le double besoin de la grâce qui remédie à l'inactivité et de la paix qui tempère l'émotivité. A leur ambition aspiratrice, s'opposera l'ambition réalisatrice des passionnés. Chez eux, l'affectivité pourra se déployer dans l'action, et celle-ci recevra de l'activité la persévérance, de la secondarité la puissance organisatrice.

Que cette ambition et cette complication doivent affecter la véracité des émotifs-secondaires, on peut déjà le vérifier par le calcul.

Considérons d'abord *les sentimentaux*. On peut les subdiviser grossièrement en 3 et même 4 groupes, d'après la valeur relative des trois éléments de leur formule.

A. Ceux chez qui domine le groupement EnA : nous les appellerons les *rêveurs* (816 p. ex.). Exemple : Rousseau. Leur agitation affective est grande ; mais déjà ils s'écartent de la poésie vers la philosophie ;

B. Ceux chez qui domine le groupement ES : on peut les appeler les *constants*. En s'atténuant, l'inactivité leur rend l'action plus aisée et l'émotivité s'emploie davantage dans des réalisations, au lieu de rebrousser aussi souvent en émotions et particulièrement en émotions tristes.

Suivant le degré de l'émotivité, les constants peuvent se subdiviser :

quand l'émotivité est moins forte, en quasi-flegmatiques (648 environ) ; quand l'émotivité est plus forte en quasi-passionnés (848) ;

C. Ceux chez qui domine le groupement nAS avec réduction de E. Ils méritent d'être appelés les *durs*. Exemple : Robespierre (628) (1).

---

(1) Il y a trois points où le discernement des *rêveurs* et des *durs* se fait assez bien :

a) C'est d'abord le changement d'allure de *la rumination mentale*. Celle-ci est extrême chez les rêveurs. On le conçoit aisément : l'émotivité accroît l'ébranlement causé par tous les événements, l'inactivité gêne son utilisation pratique, et comme la secondarité intervient pour en inhiber l'expression, l'agitation qu'elle cause reste intérieure. Mais, à mesure que le secondarité croît, surtout si la tendance analytique du sujet est assez forte, cette agitation intérieure va devenir pour le sujet un objet de réflexion. Or, *toute réflexion est nécessairement objectivante*. Elle coupe la liaison entre son objet et le sujet. Par cette séparation, la rumination mentale se change en psychologie théorique. Mais, comme l'émotivité est une subjectivité, que tout est émouvant par son rapport avec le moi, le sujet y trouve le calme. Biran et Amiel en ont fait l'expérience, Schopenhauer, la théorie ;

b) C'est ensuite *la sensibilité au corps*. Elle est extrême chez un Biran. Amiel la ressent encore (*Fragm. Journ. int.*, éd. cit. « Je suis toujours émerveillé de la différence entre nos dispositions intérieures du soir et celles du matin » (p. 74). — « Éprouvé ce matin la prodigieuse influence du climat sur l'état de l'âme » (p. 95). En eux, le rêveur devient un méditatif. Mais, chez le sentimental dur, l'influence des besoins organiques semble atténuée par l'automatisation : ce sont « des gens qui ne sentènt point leur corps ». On arrive, à la limite, à l'insensibilité des avares qui deviennent presque complètement indifférents aux privations et au froid ;

c) C'est enfin l'allure du *dyscolisme*. Avec la domination du groupement EnA, celui-ci triomphe chez les rêveurs. Ils ne retiennent que les événements tristes, ils ne

Au moyen de la formule V, on peut calculer la véracité de ces quatre sous-types :

Pour le constant quasi-flegmatique...	648	73,0
Pour le constant quasi-passionné.....	848	67,0
Pour le dur........................	618	68,5
Pour le rêveur.....................	816	50,5

Ce sont bien tous des sentimentaux puisque, chez tous, conformément à la définition du sentimental, E > 5, A < 5, S > 5 (1). Mais leur véracité est très inégale : celle du rêveur tombe au niveau de celle de l'amorphe, c'est-à-dire sensiblement au-dessous de la moyenne ; celle du constant quasi-flegmatique dépasse 70.

Faisons le même travail pour *les passionnés*. On peut d'abord les subdiviser en deux groupes : les passionnés *violents* chez qui E > S ; les passionnés *systématiques*, chez qui S > E (2). Ces groupes se subdivisent à leur tour aisément suivant l'ordre relatif d'importance des trois puissances constitutives. Pour chacun, en supposant que A, E, ou S sont plus ou moins forts, qu'ils ont pour valeurs 87,5, 75 ou 62,5, on peut calculer une valeur correspondante de la véracité. On obtient le tableau suivant :

Passionnés *violents* (E > S)		
Passionnés *tourmentés* (le duc de Saint-Simon, Michel-Ange, Dante, Beethoven, Michelet, Tolstoï, Racine, Huysmans, Wagner, Berlioz)........................	E>A>S	59,50
Passionnés *laborieux* (Flaubert, Zola, Bossuet, Brunetière, Molière)...............	E>S>A	65,12

perçoivent dans chacun que ce par quoi il est déficient ou menaçant; et, faute de secondarité, ils sont à peu près livrés à cette langueur découragée. Leur seul secours est de s'y complaire. « Le bonheur, c'est d'être consolé ; le courage, c'est d'être résigné », écrit Amiel (*op. cit.*, p. 103). Ce dyscolisme persistera chez les « durs », mais il y prendra une forme intellectuelle. Déjà, chez Vigny, il est un pessimisme; chez les avares, une méfiance générale à l'égard des gens. L'inquiétude se change en précaution.

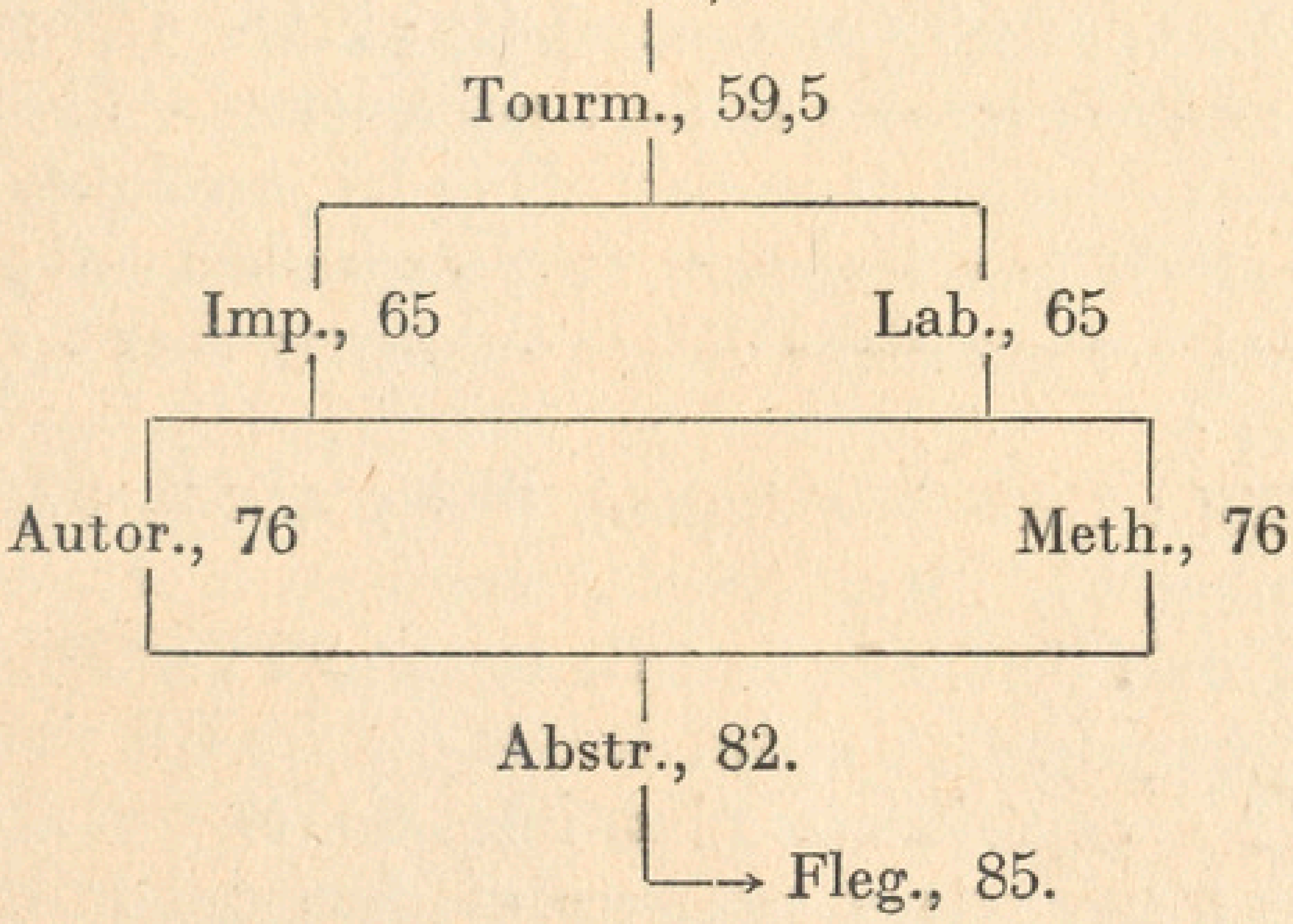
(1) Au lieu de coter les propriétés sur 100, nous les cotons sur 10, quand cela est préférable, par exemple pour symboliser un caractère par un nombre de 3 chiffres : dans ce cas, le premier se rapporte toujours à l'émotivité, le deuxième à l'activité, le troisième au retentissement.

(2) Cette subdivision coïncide avec la division des passionnés chez Malapert. *Les élém. du caract.*, pp. 230-232, en instables et en unifiés. Nous mentionnons ces rencontres quand elles se produisent comme le plus aptes à convaincre de l'objectivité de ces études.

Passionnés *impérieux* (Napoléon, Louvois, Foch, Richelieu, Condé)...............	A>E>S	65,12
Passionnés *systématiques* (S>E).......		
Passionnés *autoritaires* (Pascal, Joseph de Maistre, Aug. Comte, Hegel, Mommsen)...	S>E>A	76,3
Passionnés *méthodiques* (Turenne, Colbert, Catinat, Gladstone)....................	A>S>E	76,3
Passionnés *abstraits* (Pasteur, Newton, Ramsay, Ampère, Descartes)...............	S>A>E	82

La différence est déjà nette entre les extrêmes : elle s'accentue quand l'on tire la formule EAS aussi loin que possible, jusqu'aux valeurs le plus ou le moins favorables à la véracité :

Pour E = 87,5, A = 50, S = 50
V = 48,25



La comparaison du tableau des sentimentaux et du tableau des passionnés suffit à montrer que tel sentimental (par exemple constant) peut être supérieur en véracité à tel passionné (par exemple tourmenté), bien que le passionné moyen l'emporte en cette qualité sur le sentimental moyen ;

3° Nous venons d'examiner deux raisons de penser que la mendacité des émotifs-secondaires doit se manifester moins fréquemment que celle des primaires ; il y en a *une troisième*, dépendant encore de la secondarité : *la prévoyance.* Pour produire un mensonge, il faut un concours de conditions externes et de conditions internes : quand ces dernières s'imposeraient

à nous pour nous disposer à mentir, il resterait que nous pouvons éviter les autres. Celui qui a menti et en a éprouvé du remords peut reconnaître par analyse les conditions qui l'ont amené à mentir et se prémunir contre leur retour et leur pression. Mais il faut en premier lieu qu'il ait été entraîné à mentir, puis qu'il en ait souffert, enfin qu'il soit capable de prévoyance. Or, ces trois conditions de possibilité se trouvent rassemblées, toujours à un certain, quelquefois au plus haut degré chez l'ES. Que d'abord il puisse mentir, la condition humaine l'exige, et, comme nous l'avons vu, une forte émotivité rend cette exigence plus pressante. Qu'en outre, il soit apte à sentir du remords, on l'admettra si l'on pense que le remords est le regret d'avoir violé une loi. En effet, l'ES possède l'aptitude aux sentiments anxieux, à l'inquiétude, au maximum : question 16, 1° *anxieux et inquiet*, EnAS, 54,9 (maximum) (1) ; EAS, 47,7 ; moyenne, 30,7 ; il a aussi *le sens de la loi* : par exemple, l'honorabilité, qui n'est pas seulement le respect de la loi juridique, mais celui de la loi morale (car les deux sont expressément distinguées dans l'énoncé des questions 64), se concentre chez les ES et les flegmatiques :

honorabilité : EAS (maximum), 91,8 ; nEAS, 90,9 ; EnAS, 87,6 ; moyenne, 77,3. Mais on peut éprouver le remords d'avoir violé la loi, puis l'oublier, de telle sorte que l'action ultérieure ne s'en inspire pas. Ce ne peut être le cas des ES, dont l'émotivité rend les expériences plus intenses et par conséquent susceptibles d'être mieux retenues et chez qui la secondarité augmente leur retentissement. En effet, le retentissement des émotions tristes est au maximum chez les ES :

Question 17, 2° *difficile à consoler* : EAS, 47,4 (maximum) ; EnAS, 32,7 ; moyenne, 19,7. Aussi est-il logique qu'ils soient prévoyants ; c'est ce que vérifient les nombres relatifs à deux questions :

---

(1) Les mélancoliques des psychiâtres sont des sentimentaux rêveurs plus accentués. Gorphe (*La crit. du tém.*), p. 237, note leur conscience, leur prudence et leur réserve. Beaucoup d'entre eux exagèrent le scrupule. « Tel, qui a acheté un jour des allumettes de contrebande, se reproche comme un crime d'avoir frustré le fisc; tel, qui a autrefois gratté une tache d'encre sur une feuille de papier timbré, prétend avoir commis un faux; telle, qui a ressenti de la sympathie pour un homme, se dit une femme perdue, ayant trompé et déshonoré son mari ; telle encore, apprenant que son mari a été tué, s'accuse d'adultère et de connivence dans le meurtre » (p. 235).

Question 25, 1° *agir en vue d'un avenir lointain* : flegmatiques, 59,5 ; passionnés, 52,8 ; sentimentaux, 40,7 ; moyenne, 30,4.

Question 26, 1° *concordance des actions et des paroles* : flegmatiques, 86,3 ; passionnés, 83,8 ; sentimentaux, 68,1 ; moyenne, 57.

Que doit-il résulter de ce concours de propriétés, sinon que l'ES devra chercher à éviter les circonstances où il peut craindre d'être entraîné à mentir. On peut être vérace parce qu'on est moins tenté d'altérer la vérité, c'est le propre des flegmatiques; on peut l'être, en se gardant contre ce qui ferait mentir, c'est ce qu'on peut attendre des émotifs secondaires. Certes, l'hygiène est inférieure à l'excellence d'une santé naturellement bonne. C'est pourquoi le flegmatique doit l'emporter sur le secondaire émotif que son émotivité peut entraîner au mensonge ; mais où manque la perfection, le contrôle de soi reste le seul recours.

Ces considérations, avec les nombres qui les appuient, me semblent rendre vraisemblable *la double conclusion* que la véracité des émotifs-secondaires ait à souffrir, surtout des partis pris, ait à redouter la tyrannie, non d'une tendance momentanée, mais d'une passion invétérée ; mais que s'ils l'emportent par la mendacité systématique sur les autres caractères, ils leur soient inversement supérieurs, les flegmatiques mis à part, par la véracité générale. Cette thèse est comparable à celle qui s'est présentée à nous à propos des sanguins, qui doivent être plus exposés à la duplicité que les émotifs-primaires, bien qu'en moyenne ils mentent moins qu'eux.

§ II. — La véracité chez les sentimentaux

La manière la plus rapide de préciser la nature de l'EnAS (Amiel, Biran, Senancour, Maurice de Guérin, Vigny, Ch. Brontë, Lagneau), pour en déduire sa relation avec la véracité, est de relever les maxima et les minima qui le distinguent. Ceux-ci se laissent aisément classer en deux groupes.

suivant qu'ils procèdent du groupement EnA ou du groupement ES.

Étude des conséquences du groupement EnA. — De ce groupement qui assimile relativement les sentimentaux aux nerveux, procède d'abord *le découragement*. Il est aussi fréquent et profond que chez les nerveux (question 6, 1° : nerveux, 52,9 ; sentimentaux, 52,2) (1). En connexion avec lui, notons la réduction de la persévérance (question 6, 2° : nerveux, 23,6 ; sentimentaux, 21,2 (minimum), au profit de l'entêtement (question 6, 3° : 21,2, maximum parmi les secondaires).

Le manque de confiance en soi doit être un découragement devant un mal représenté, dont on assume la responsabilité active ou attractive (2). Comme l'émotivité du sentimental, souvent aggravée par le dyscolisme, est forte, il grossit le mal qu'il subit, et comme il possède le sens aigu de la responsabilité, il grossit également celui qu'il fait ; ou, ce qui revient au même, la distance entre ce qu'il fait et ce qu'il devrait faire. Il pourrait en tirer la résolution de mieux agir, mais, sous la pression ininterrompue de l'inactivité, il renonce à l'action, en conformité avec cette disposition des sentimentaux, qu'a reconnue et

---

(1) Amiel, d'après les *Fragments d'un Journal intime*, publié par E. Scherer, éd. Genève, Georg et Cie, 9e éd., 1905, 2 vol. : « J'ai... le désespoir facile (t. I, p. 21). « Je n'ose me mouvoir sans entraves, me montrer sans voiles, agir pour mon compte et sérieusement croire en moi et m'affirmer » (I, p. 84). « Le courage, c'est d'être résigné » (I, p. 103). « Dans cet éternel observateur de soi-même (Biran), je me retrouve avec tous mes défauts : indécision, découragement, besoin de sympathie, inachèvement ; avec mon habitude de me voir passer, sentir et vivre ; avec mon incapacité croissante pour l'action pratique ; avec mon aptitude psychologique » (I, p. 123). « Le découragement a été mon péché » (I, p. 160). « Au fond de tout, je retrouve toujours l'incurable défiance de moi-même et de la vie » (I, p. 183). « J'ai toujours aussi peu d'espérance, d'énergie, de foi et de détermination » (I, p. 238). « A quoi bon tant de trémoussement, de vacarme, de convoitise, de batailles ? » (II, pp. 275-276). « Dégoût, découragement » (II, p. 332). — Maurice de Guérin (*Journal*, éd. cit.) : « Fatigue à vivre » (p.107), découragement, ma « vieille infirmité » (p. 115). Cf. lettre à Eugénie de G., p. 157, sur le découragement, le redoutable découragement, « accès d'abattement ».

(2) Le sens de la responsabilité active est le fait de s'attribuer la volonté d'un acte. « C'est de ma faute si cela s'est produit. » Mais j'appelle responsabilité attractive, le fait, exceptionnel ou répété, quand s'est produit un événement malheureux dont on ne peut se considérer comme l'auteur, d'affirmer qu'il ne serait pas arrivé à d'autres personnes, comme si sans le produire on l'avait soi-même attiré. Le sens de la responsabilité attractive s'exprime par des phrases comme : « Voilà bien ma chance ! » « Je porte malheur ! » « Cela ne peut arriver qu'à moi. » « Rien ne peut me réussir. » L'aptitude au découragement s'y reconnaît aisément. Ce sens de la responsabilité attractive que j'ai constaté plusieurs fois chez des EnA, a assez souvent une valeur objective, car le manque de sens pratique conduit à des échecs. Manquer de chance est un trait de caractère, quand les accidents subis se répètent.

définie G. Heymans (1), à se précipiter dans un mal pour échapper à la violence de l'appréhension qu'il inspire. Ce procès affectif se condense dans le mécontentement de soi (question 47, 2°) :

	sent.	pass.	fleg.	ap.	am.	col.	nerv.	sang.
Question 47, 2° Mécontentement de soi. .	51,3	44,7	40,5	33,0	23,5	23,0	24,1	18,9

pour lequel le maximum des sentimentaux est corroboré par le minimum des sanguins (2).

(1) C'est ce que Heymans a dénommé la « voreilige Resignation » (G. Heymans. *Ueb. ein. psycho. Korrel.*, *loc. cit.*, p. 339. Cf. G. Heymans. La *Classification des Caractères*in *Revue du Mois*, 10 mars 1911). On pourrait l'appeler « résignation anticipée », mais l'expression est ambiguë, car on peut se résigner trop vite à un événement déjà passé (*vite consolé*, q. 17, 1°), tandis que la voreilige Resignation précède le malheur qui appellerait la résignation et même contribue à le causer. C'est pourquoi, sur le modèle d' « héritier présomptif », héritier de quelqu'un qui n'est pas encore mort, j'ai préféré « résignation présomptive ». Cf. G. Heymans. *La psychologie des femmes*, (trad. franç.), Paris, Alcan, 1925, préface, p. xi. — La liste des exemples de « résignation présomptive » pourra s'allonger indéfiniment. Aux faits recueillis par G. Heymans, Van Dyck (les suicidés assassins qui tuent les leurs pour leur éviter des maux moins graves), on peut d'après Descuret, *op. cit.*, en ajouter deux : il rapporte le suicide d'un homme, que des « habitudes casanières » suffiraient à désigner comme sentimental et qui se tue parce qu' « il est congédié » de sa maison qui doit être démolie, bien que le propriétaire lui promette un logement dans la maison qu'il fera bâtir à sa place : « Ce ne sera plus mon logement, lui que j'aimais tant, que j'avais embelli de mes mains, où depuis trente ans j'avais toutes mes habitudes et où je m'étais bercé de l'espoir de finir ma vie » (pp. 717-718). L'autre cas est le suicide d'un homme aisé qui se jeta dans la Seine en 1828, puis, sauvé de l'eau, se tira un coup de revolver peu après, parce qu'il appréhendait une révolution qui lui ferait perdre ses biens (pp. 741-744). Que cet homme était indiscutablement un sentimental, cf. ci-dessous, p. 303.

(2) La timidité est une voreilige Resignation dans les relations avec une autre personne. L'amoureux qui n'ose se déclarer se condamne à ce que la femme qu'il aime lui échappe, aussi bien que si elle l'avait repoussé et sans qu'elle l'ait repoussé. Aussi ne faut-il pas s'étonner que l'essentiel des traits rassemblés par Hartenberg (*Les timides et la timidité*, Paris, Alcan, 1901) pour peindre le caractère des timides (chap. iii, p. 47 sqq.), convienne exactement aux EnAS (hyperesthérie affective, perspicacité psychologique provenant de l'analyse de soi (p. 72), tendance au scrupule, tristesse, même pessimisme, association fréquente avec l'orgueil). Les citations les plus nombreuses sont empruntées à Rousseau, Amiel, Marie Bashkirtseff. Le cas de M. D... (p. 181), fait penser au passage connu du *Journal* de Maine de Biran, à propos de la quête de la duchesse de Rohan (*J. i.*, 30 juillet 1816, cf. P. Tisserand, *L'Anthropologie de Maine de Biran*, Paris, 1909, p. 211 sqq.).

Dans ce découragement il y a de l'impulsivité, puisqu'il consiste *à laisser se déployer les effets associatifs et dépressifs d'une représentation* au lieu d'en faire le départ et le moyen d'un acte de synthèse mentale. En effet, les sentimentaux sont les plus impulsifs des secondaires (question 7, 1°) : tandis que l'impulsivité des flegmatiques tombe à 12,8 °/o, celle des sentimentaux s'élève à 45,1 (moyenne 43,6). Mais à cause de l'inhibition secondaire et de l'intériorité de la vie psychologique qui en résulte, ce qui se manifeste de l'impulsivité de ce caractère au dehors doit n'être qu'une partie *d'une impulsivité plus générale qui épuise ses autres effets dans une agitation interne.*

Aussi passe-t-on sans difficulté de cette impulsivité à *l'indécision*, qui n'est qu'une impulsivité alternante, puisque l'indécis se livre à tour de rôle à des motifs opposés d'action sans en tenter l'organisation. Toute la structure éthologique du sentimental y concourt : l'émotivité change les motifs en mobiles, mais l'inactivité retarde le passage à l'acte, jusqu'à ce que la secondarité vienne compliquer l'indécision, en présentant à l'esprit des expériences et des idées anciennes, dont le primaire n'aurait pas subi l'inhibition. C'est ce que vérifient les chiffres statistiques : question 8, 2° *indécis* : EnAS, 53,1 (maximum) ; moyenne, 36,5 ; EAS, 26,8 ; nEAP, 15,8. C'est l'indécision qui a été la grande faiblesse de Robespierre; elle a entraîné sa perte, le 9 thermidor ; c'est elle qui a paralysé l'activité intellectuelle d'Amiel (1). Que cette indécision soit une conséquence du groupement EnA, la conclusion est autorisée par le fait que, si les sentimentaux atteignent avec le taux de 53,1 le maximum de l'indécision, ils sont immédiatement suivis par les nerveux, qui atteignent au taux très voisin de 49,4.

Étude des conséquences du groupement ES. — Si nous passons maintenant pour ainsi dire de l'autre côté de ce caractère, nous verrons le type des sentimentaux s'éloigner du type des

(1) Pour varier les illustrations, voici encore un passage du journal écrit par Maurice de Guérin, entre juillet 1832 et octobre 1835. Il se plaint (éd. cit., p. 99) de son inconstance, de mille projets pris et repris. «Telle est ma vie : elle se compose de projets sérieux, toujours changés et de vains rêves permanents, de longs enivrements d'imagination et de scènes ridicules entre ma volonté et mon âme, indépendante et légère à la fuite comme un sauvage ; et dans le plus vif et le plus intime de ma vie, toujours souffrance aiguë et malaise sourd, selon que le désordre croît ou décroît (pp. 99-100).

nerveux pour se rapprocher de celui des passionnés. On peut grouper ces effets sous trois chefs :

Le premier est *l'attachement au passé.* Il est saisi directement dans les réponses à la question 20,1 : *fidélité aux vieux souvenirs*, par opposition à l'intérêt pour les impressions nouvelles :

	Nerv.	Sent.	Pass.	Moy.
	—	—	—	—
Vieux souvenirs.....	25,9	77,0	83,8	46,8

On y saisit directement l'influence de la secondarité. Je ne connais pas d'expression plus minutieuse et plus exacte de cette disposition que le journal publié par A. Le Breton, sous le titre de *Tourment du Passé*, où se peint une conscience se consumant dans la rumination d'événements anciens (1). De ces événements, ce sont les événements tristes, douloureux, qui, à cause de leur inactivité, retiennent le souvenir. *La même inactivité, qui prédispose les émotifs primaires au goût pour l'horrible et le pervers, oriente les secondaires vers la tristesse* (2). S'ils se consolent plus vite (question 17, 2°) que les passionnés :

	Nerv.	Sent.	Pass.	Moy.
	—	—	—	—
Longtemps sous l'impression d'un malheur..	12,1	32,7	47,4 (max.)	19,7

(1) Le *Tourment du passé*, journal intime d'un inconnu, est présenté par l'éditeur A. Le Breton, comme « la confession » d'un ami mort depuis plusieurs années. Quel qu'en soit l'auteur, il me paraît caractéristique d'une sensibilité, chez qui la méditation intérieure prend presque exclusivement la forme rétrospective. Il fournit un document intéressant pour étudier la relation de la conscience au temps : elle est très variable suivant les caractères. Cet intérêt pour le passé est évidemment chez l'auteur du *Journal* en connexion avec le dyscolisme (p. 57 : il regrette de ne pouvoir s'ennuyer comme quand il était enfant) et ce dyscolisme est lié à la tendresse, au besoin d'être aimé. « Etre aimé », tout est là : « Je suis aimé, donc je suis. » Voilà comme raisonne le cœur » (p. 37). Comme les autres *rêveurs*, sens vif et amour de la nature.Le retentissement sous-tend l'ensemble. Il s'exprime quelquefois avec une précision remarquable : « Rien du passé ne meurt en notre âme ; il est là vivant dans l'ombre et le silence » (p. 65) ; on saisit ici nettement la corrélation entre la secondarité et la théorie bergsonienne de la mémoire pure.

(2) Cf. dans le *Tourment du passé* : « Maintenant, j'ai besoin de gémir et d'être tout à fait sincère avec moi-même. Dire à un rêveur nostalgique que le salut est dans l'action, n'est-ce pas dire à un paralytique que le remède est dans la marche ? » (p. 77).

ils sont plus rancuniers qu'eux (question 18, 2°) :

	Nerv.	Sent.	Pass.	Moy.
Ne se laissent pas facilement réconcilier..	10,9	25,7 (max.)	16,2	16,6

Comment s'étonner qu'ils soient souvent sombres ? C'est ce qu'indique l'enquête (question 15, 2°) :

	Nerv.	Sent.	Pass.	Moy.
Mélancoliques et sombres..............	4,6	9,7 (max.)	6,0	5,2

Mais, sous cette apparence mélancolique, fermente une inquiétude qui les laisse rarement en repos : ils sont au premier rang par l'anxiété (question 16, 1°) :

	Nerv.	Sent.	Pass.	Moy.
Anxiété............	28,7	54,9 (max.)	47,7	30,7

De cet attachement à la fois affectif et secondaire au passé, résultera dans le domaine de l'action *la toute-puissance des habitudes* (question 22, 2°) :

	Nerv.	Sent.	Pass.	Moy.
Gens d'habitudes....	15,5	66,4 (max.)	59,6	38,1

et dans le domaine intellectuel *des opinions arrêtées* (question 21, 1°) :

	Nerv.	Sent.	Pass.	Moy.
Attachement aux opinions prises.........	19,0	41,6 (max.)	30,8	27,6

ce qui nous ramène aux chiffres sur l'entêtement (question 6) (1).

	Nerv.	Sent.	Pass.	Moy.
Entêté	19,5	21,2	12,9	19,4

De ces premières indications, on peut déduire l'allure de leur mendacité. Elle consistera moins dans une falsification particulière et accidentelle, davantage dans une manière ordinaire d'altérer le réel. Il sera fait plus sombre, plus hostile. Les beautés, que l'esprit voudra y reconnaître encore, y seront comme les dernières traces d'un passé, en train de se corrompre et de se dissiper. Il est rare que le sentiment d'une persécution, où se localiserait la malveillance générale des choses, ne pointe pas dans la conscience du sentimental. Il résulte du puissant sentiment de soi, uni à la méfiance envers le réel. Facilement il en sortira des blâmes et des critiques pour les autres, jusqu'à ce que la solitude (2) apparaisse comme le seul refuge d'une sensibilité trop facile à ébranler, où les ébranlements se prolongent trop longuement, sont l'objet d'une analyse trop minutieuse (3). « Que je me sens vulnérable », n'a cessé de répéter Amiel. Alceste est un sentimental.

Quoi d'étonnant que cette déformation pessimiste du réel, où se complaît la sensibilité morose du sentimental, se localise

(1) Paulhan in *Journ. Psy. norm. et path.*, 1925, p. 302, note la connexion entre l'entêtement et le pessimisme. En effet, les chiffres les montrent tous deux chez les EnAS. Mais, tandis que l'entêtement résulte du groupement nAS, le pessimisme, ou plutôt le dyscolisme, plus affectif que le premier, provient de EnA. Le passage du dyscolisme, caractéristique des *rêveurs*, au pessimisme est sans doute favorisé par la croissance de S.

(2) Maurice de Guérin : « Quitter la solitude pour la foule, les chemins verts et déserts pour les rues encombrées et criardes où circule pour toute brise un courant d'haleine humaine chaude et empestée ; passer du quiétisme à la vie turbulente et des vagues mystères de la nature à l'âpre réalité sociale a toujours été pour moi un échange terrible, un retour vers le mal et le malheur » (p. 92).

(3) Cette série *hométhique* des sentimentaux analystes de soi (Amiel, Biran, M. de Guérin etc.), est une de celles qui s'est dégagée le plus aisément à l'observation éthologique. Cf. Malapert, *Les élém. du caract.*, p. 225. Le caractère EnAS est le centre de diffusion des dispositions qui s'expriment dans la rédaction d'un « *Journal intime* » (Amiel, Biran, Vigny, Maurice de Guérin, l'auteur du *Tourment du Passé*). Il serait aisé de suivre la transformation des mémoires, quand on passe d'un secondaire comme Amiel à un primaire comme Chateaubriand, d'un inactif à un actif comme Retz, d'un émotif comme Biran à un non-émotif. Le terme de « *Journal intime* » ne convient exactement qu'aux confessions affectives : il est remarquable combien les événements comme tels y disparaissent derrière la rumination qu'ils ont provoquée.

dans des partis pris plus définis et plus spéciaux, mais non moins solides et durables. Ce ne sera ni une mendacité à la journée, ni une mendacité utilitaire. Comme le nerveux, le menteur y cherchera une satisfaction subjective, non pratique, mais constante. Il mentira pour maintenir sa supériorité, l'invariabilité de ses décrets, par un orgueil, qui se préoccupe d'affirmation et de prétention, non de possession et de pouvoir, comme ces grandeurs du passé, qui opposent de vieux droits à de jeunes et brutales exigences.

Le deuxième caractère, par lequel les sentimentaux s'écartent des nerveux, va dans le même sens que le précédent. La primarité tourne vers le dehors, l'esprit pratique des sanguins manifeste au plus haut degré l'aptitude à utiliser les impressions externes par les réactions appropriées. Il n'y a pas lieu de s'étonner que les sentimentaux, directement opposés aux sanguins, vivent *enfermés en eux-mêmes.* Ils sont distraits (question 83, 1° : sentimentaux, 41,6 ; sanguins, 14,7 ; moyenne, 30), sont mauvais observateurs (question 40, 2° : sentimentaux, 26,5 ; sanguins, 13,7 ; moyenne, 22,9). Ils se manifestent aussi peu qu'ils perçoivent. Ils rient peu (question 88, 2° : nerveux, 23; sentimentaux, 54,9 ; passionnés, 44,1). Dans la vie de personne, la rumination ne tient autant de place que dans la leur (question 75, 1°: sentimentaux, 24,8 ; sanguins, 11,6 ; moyenne, 16,2). Comment s'étonner que, de tous les caractères, les apathiques exceptés, les sentimentaux possèdent au maximum la disposition à fuir la société (1) (question 71, 3° : nerveux 4 ; sentimentaux, 15,9 ; passionnés, 6,9 ; moyenne, 10,4). Autant de raisons pour que

---

(1) Dans ce devoir d'une fillette de douze ans, Georgette G. (obs. XV), qui a un frère et une sœur nettement primaires et est elle-même par tout son comportement facile à caractériser comme une EnAS, on trouve l'aveu très net des mouvements psychologiques qui engendrent le besoin de l'isolement : « Si je n'ai jamais fait de grosses sottises, je vais vous dire pourquoi : j'aime ma tranquillité. Mon bonheur est de m'enfermer dans ma chambre pour lire en paix, afin que mon frère et ma sœur ne viennent pas m'ennuyer et me demander de jouer avec eux : ce que je ne fais que quelquefois. Or, si je faisais des sottises, je ne serais pas tranquille. Je serais dans l'angoisse à me poser ce point d'interrogation : « Que va-t-il m'arriver ? » C'est pour cela que j'essaie de n'être pas trop mauvaise élève en classe ; c'est aussi pour cela que je tâche d'être sage à la maison. » Cette enfant n'aime pas le jeu par inactivité, mais elle aime la lecture qui intéresse l'émotivité sans exiger d'action (*id.* pour Christiane R., de l'obs. VIII). Que son émotivité soit forte, c'est vérifié directement par le superlativisme « angoisse », rare dans l'emploi enfantin, indirectement par son soin à s'éviter les chocs affectifs, taquineries et pression des frère et sœur, reproches des professeurs et des parents.

les actions qui, de l'expérience et des observations d'autrui, pourraient intervenir pour corriger les opinions arrêtées, permettent aux sentimentaux de les maintenir et de s'en satisfaire (1).

Le *sérieux* même des sentimentaux, qui est le troisième des caractères essentiels par lesquels les sentimentaux s'écartent des nerveux, y aidera. Les événements, auxquels peut les livrer leur inactivité, leur infligent des émotions trop violentes et trop durables pour qu'ils prennent la vie à la légère. Le sérieux semble composé de deux facteurs : le premier est l'esprit de systématisation, qui consiste à voir dans tout événement et dans tout acte l'élément de toute une destinée qui est reliée à lui par un système de relations nécessaires ; le second est son importance affective. Ce premier caractère est favorisé par la secondarité, le second par l'émotivité. Toutes deux se rencontrent chez les ES, mais, comme toute affection se déploie en action chez un passionné, le sentimental ressentira et peut-être exprimera davantage le sérieux de la vie. Les chiffres vérifient cette analyse. Ils sont au maximum *attachés aux principes* (question 7, 3°) :

	Nerv.	Sent.	Pass.	Moy.
	—	—	—	—
Gens à principes.....	2,3	9,7	9,2	7,5

Ils sont, par *l'honorabilité* (question 62, 1°, 73,5), les égaux des flegmatiques (72,7) et ne le cèdent qu'aux passionnés (81,4) ; ils se tiennent par *l'honorabilité en matière d'argent*, à la hauteur des uns et des autres (question 64, 1° : sentimentaux, 87,6 ; flegmatiques, 90,9 ; passionnés, 91,8). L'enquête biographique confirme ces résultats, car les biographes attribuent aux sentimentaux toutes les qualités, que le sens commun comprend dans le sérieux, la conscience dans l'exécution d'un travail, la sévérité, l'antipathie envers l'esprit, toujours superficiel et souvent hostile aux personnes qu'il vise, souvent même le

(1) L'opposition connue de Iung entre les « introversifs » qui vivent tournés vers eux-mêmes, et les « extraversifs » qui sont tournés vers ce qu'ils voient, est vérifiée au plus haut degré par l'opposition des sentimentaux et des sanguins. S'il fallait l'illustrer, celle de Bacon et de Maine de Biran y suffirait. Pour le premier, nous ne pouvons que rapprocher et qu'éloigner des objets dans l'espace. C'est un œil et une main. Le second se cherche dans l'intériorité du sentiment d'effort. C'est une coenesthésie.

scrupule, dont la froideur garde les flegmatiques, l'impatience d'agir, les passionnés. Qui s'étonnerait qu'avec les passionnés ils soient au dernier rang pour l'étourderie (question 16, 2°) :

	Nerv.	Sent.	Pass.	Moy.
Étourdis	60,9	23,0	21,4 (min.)	44,0

A ce tableau, il faut apporter une réserve. Tous les sentimentaux que j'ai observés m'ont fourni des exemples variés d'un même fait. Comme il peut arriver qu'un barrage, que travaillent des forces puissantes, crève en un point plus fragile, il arrive souvent chez les sentimentaux que, tout à coup et pour quelque temps, ils manifestent, dans une explosion violente, des sentiments qui les amènent à des actes aberrants par rapport au reste de leur conduite. L'exemple le plus commun, ce sont *les ruptures de taciturnité.* La petite Christiane R..., de l'observation VIII, muette en société par timidité, se détend dans un bavardage intarissable quand elle se sent écoutée et sur un terrain où elle peut briller. De même Jacques S..., de l'observation X, ordinairement très taciturne et fermé, fait à des étrangers des confidences surprenantes s'il les croit complaisants. Scherer indique « l'entrain » d'Amiel quand il est entouré d'amis (1). C'est sans doute une de ces incartades qui a jeté Vigny, d'ailleurs sensuel, aux bras de la primaire Marie Dorval. Mais le caractère, que ces aberrations démentent, est si fortement dessiné, s'impose si nettement à tous que des événements qui devraient conduire à en nier le sérieux aboutissent à en renforcer le sentiment. Cela ne peut faire que la *véracité* et la *concordance entre les idées et les actions* n'en éprouvent des lésions, et que les sentimentaux ne soient ramenés à mi-chemin des nerveux et des flegmatiques :

	Q. 63,1°. Véracité	Q. 26,1°. Concordance
Flegmatiques	85,0	86,3
Sentimentaux	61,1	68,1
Sanguins	53,7	51,6
Nerveux	32,8	17,2

(1) Amiel. *Fragments du journal intime*, éd. cit., p. XXI.

§ III. — Les mendiants thésauriseurs

A titre d'exemple de dissimulation permanente, résultant d'une déformation systématique de la personnalité chez les sentimentaux les plus secondaires, on peut alléguer les mendiants thésauriseurs. Tout le monde connaît les cas de ces mendiants, ordinairement vieux ou le devenant (1), qui meurent de privations en laissant une petite fortune, quelquefois de plus de cent mille francs d'avant-guerre, en titres, en bijoux ou en numéraire, cachée sur eux ou dans leur logement. Rien ne peut être plus utile pour l'éthologie que l'étude de ces types de conduite où vient comme se cristalliser un caractère défini. Mais deux cas se présentent. Une même conduite peut révéler l'identité de formule : nous dirons dans ce cas le groupe *hométhique* ; ou au contraire des caractères très différents peuvent converger dans un trait de conduite commun : le groupe défini par ce trait de conduite sera dit *hétéréthique.* Par exemple, le groupe des *auteurs de lettres anonymes* est certainement à subdiviser : il faut y distinguer au moins deux cas, les mystificateurs et les vindicatifs. Au contraire, un même éthos se retrouve chez tous les mendiants thésauriseurs ; il y a là un exemple aussi net de détermination de la conduite par le caractère, c'est-à-dire par l'organisme, que celui des jumeaux univitellins (2). Il va de soi qu'il ne peut se réaliser que par une abdication de cette activité de renouvellement et de contrôle, qui est l'essence morale du moi.

Les mendiants thésauriseurs sont évidemment d'abord une spécification du groupe des avares. Où faut-il situer le centre de diffusion de l'avarice ? Trois conditions sont, semble-t-il, indispensables à la composition de l'avarice. Pour être avare

---

(1) Age auquel ont été reconnus comme mendiants thésauriseurs les sujets cités par E. Dupré (*Pathol. de l'imag. et de l'émot.*, Paris, Payot, 1925, pp. 431-444 : reprod. d'un article du *Paris médical*, de juin 1913) : I, 74 ans ; II, 63 ans ; III, septuagénaire ; IV, 60 ans ; V, 66 ans ; VI, 66 ans ; VII, 80 ans ; VIII, ? ; IX, 54 ans ; X, 68 ans ; XI, 51 ans ; XII, 72 ans ; XIII, 90 ans ; XIV, à la retraite ; XV, vieillard ; XVI, vieille femme.

(2) Cf. bibliogr. in Poyer, *Les problèmes généraux de l'hérédité psychologique*, Paris, Alcan, 1921, pp. 300-301, IV.

il faut : 1° désirer l'argent ; 2° n'être pas apte à le gagner par une activité inventive ; 3° être attaché à le conserver. Sur le premier point, la question 50, 1° *geldsüchtig* donne des nombres peu variables et sans doute de peu de signification, car il y a bien des raisons et des manières de rechercher l'argent. La deuxième condition se ramène à l'inactivité. Quant à la troisième, l'enquête statistique exige encore ici une interprétation. Il y a une question 51, 1° qui se rapporte directement à l'avarice ; mais les cas retenus par les observateurs sont trop peu nombreux pour être décisifs. Il y a un peu plus à tirer de 51, 2° *sparsam.* L'esprit d'économie est favorisé par la secondarité et l'activité :

	P		S	
nA	am. : 21,4	nerv. : 21,3	ap. : 53,2	sent. : 46,9
	Moy. : 21,3		Moy. : 51,5	
A	sang. : 31,6	col. : 35	fleg. : 66,5	pass. : 63,3
	Moy. : 33,3		Moy. : 64,9	

Écartons d'abord les inactifs-primaires. Ils ont ici le minimum ; ils ont corrélativement le maximum comme gaspilleurs (question 51,4° : amorphes, 24,5 ; nerveux, 25,9 ; viennent après eux les colériques avec le chiffre beaucoup plus bas de 9,7). Devrons-nous chercher les avares parmi les actifs ? Ce ne sera pas sans répugnance, car l'activité favorise le sens pratique :

Question 29, 1° *praktisch und findig* :

nA.	am. : 49,0	nerv. : 41,9	ap. : 50,0	sent. : 47,8
A.	sang. : 81,1	col. : 71,6	fleg. : 59	pass. : 75,5

Il est remarquable que les sentimentaux occupent le minimum des secondaires. Or, il n'est pas douteux que de toutes les manières de s'enrichir, l'avarice est le plus maladroite. Le commerçant et le spéculateur risquent, prêtent; dépensent ; et quand ils le font à bon escient, ils gagnent , l'avare se prive de ses moyens d'action en empilant ce qu'il reçoit. Enfin, fera-t-on de l'avarice le privilège de l'apathique ? Cette hypothèse me paraît avoir contre elle le sentiment commun que l'avarice est une passion. L'avare résiste quelquefois violemment à la pression du milieu. qui cherche à le

détourner de l'avarice ; à sa manière c'est un jouisseur, qui tire du plaisir de l'idée et de la vue de son or. Enfin, j'ajouterai que les deux apathiques que j'ai pu observer de près n'étaient à proprement parler ni gaspilleurs ni avares : les deux, qui possédaient de famille, l'un plus, l'autre moins de fortune, ont perdu à peu près tout ce qu'ils possédaient par négligence, maladresse à le faire valoir, mauvaise gestion. Ces considérations me paraissent autoriser la conclusion que l'avarice appartient à une plage éthologique s'étendant parmi les secondaires des apathiques aux flegmatiques, de part et d'autre des sentimentaux, où cette plage a son centre.

Cette conclusion me paraît vérifiée par les observations de Rogues de Fursac (1) qui, ou bien révèlent l'inactivité de l'avare, ou indiquent des traits caractéristiques de l'éthologie du sentimental dur (cf. p. 265).

Observation I (2). — Amélie N. « Caractère peu sociable. Jeune fille, elle ne sort guère de la maison paternelle et refuse obstinément d'aller dans le monde... (Après son mariage), elle reste presque constamment cloîtrée chez elle. (Goût de la solitude des EnAS). De moins en moins sociable, elle réduit ses relations au minimum. (Veuve à 60 ans), elle condamne définitivement sa porte... Sans activité, sans initiative, timorée, méfiante, elle ne se livre à aucune spéculation et se borne à entasser. »

Observation II (3). — Pierre S..., paysan aisé. « Peu sociable..., parfaitement maître de lui, très laborieux, il travaille encore la nuit à des charrois... A partir de soixante-dix ans, il cesse de cultiver lui-même ses champs, ne cherche plus à placer son argent, qu'il charge chez lui et dont la vue seule peut encore le tirer de son apathie... Il contemple ses pièces d'or, les empile, les manie avec sensualité... Caractère soupçonneux... Ses vêtements sont usés juqu'à la corde ; sa maison tombe en ruines... S'il est dur pour lui-même, S... l'est encore beaucoup plus pour les autres... Dominateur... Aussi mauvais voisin que mauvais mari, S... inspire à tous ceux qui habitent près de lui, ou dont les champs bordent les siens, une véritable terreur. On le sait malveillant, médisant, vindicatif. Mais, comme il est aussi très maître de lui, extrêmement prudent et

(1) J. Rogues de Fursac. *L'avarice, essai de psychologie morbide*, Paris, Alcan, 1911, 185 p.
(2) *Op. cit.*, pp. 52-55.
(3) *Op. cit.*, pp. 62-65.

qu'il n'agit qu'à bon escient, personne ne peut lui imputer un acte agressif tombant sous le coup des lois. »

De celui-ci aussi, qui est un ES, je croirais bien qu'il est un sentimental. Car s'il est laborieux, son travail est monotone, au service de la même passion, emploie des moyens uniformes (travail des champs, prêt à la petite semaine). Ce qui caractérise l'actif, c'est l'aptitude à aborder des travaux nouveaux. Le sentimental est misonéiste, il éprouve un désarroi devant les situations nouvelles et tend à l'éviter par la fidélité consentie à ses habitudes.

Observation III (1). — Gabrielle R..., famille riche. « Jeune fille, elle est considérée comme insociable... (mariée à un avocat de talent), elle ne se mêle pas à la société et refuse systématiquement toutes les invitations qui lui sont adressées. (Faits d'avarice sordide.)

Observation IV (2). — Eugénie R... égoïste, envieuse, vindicative, mais parfaitement maîtresse d'elle-même... déjà avare et cependant vaniteuse (épouse d'un homme riche, elle s'accommode fort bien d'une vie retirée, que lui impose son mari jaloux). (Veuve à cinquante-quatre ans, double sa fortune par prêts hypothécaires. Toute sa vie se passe à concilier son orgueil qui lui fait tenir maison et trois domestiques, et son avarice. Elle se laisse tromper par ses domestiques pour peu les payer : ce sont des fainéants, mal rétribués). Catholique peu fervente, mais pratiquante. Plus sociable que beaucoup d'avares. Extrêmement méfiante. Aime mieux recevoir de l'or que du papier. Peur des voitures et des chemins de fer. Morte à quatre-vingt-sept ans. Des incohérences dans sa conduite les derniers temps.

Cette observation, qui se rapporte sans difficulté à une EnAS d'émotivité plus forte que chez les précédentes, suggère par opposition que l'idée que l'avarice résulte surtout du groupement nAS : nous le retrouverons à propos des mendiants thésauriseurs.

Observation V (3). — Jean H..., employé de bureau. Affectivité peu développée. Il fuit la société... « Sa maison devient une sorte

(1) *Op. cit.*, pp. 77-79.
(2) *Op. cit.*, pp. 81-86.
(3) *Op. cit.*, pp. 96-99.

de machine dont la bonne et lui-même ne sont que des rouages et dont le fonctionnement est dirigé vers un seul but : vivre avec un minimum de dépenses pour entasser le plus possible. » Saleté repoussante de la maison et du linge pour éviter son usure par le lavage. Tout est conservé (morceaux de ficelle et de papier). Caractère impérieux et dominateur : impose à sa vieille bonne des marques de respect qui constituent un protocole.

Sans doute encore un EnAS. Le ritualisme est tout à fait caractéristique. L'affectivité, qui lui est refusée, est l'affectivité affectueuse ; mais, dans son caractère « impérieux et dominateur », il y a de l'émotivité cristallisée.

La dernière observation est présentée par Rogues de Fursac comme une pseudo-avarice :

Observation VI (1). — Il s'agit d'une femme, Marguerite B..., normale, intelligente, de tempérament mélancolique et obsédée dès la jeunesse par la crainte de tomber dans le dénûment. Vers trente-cinq ans, d'assez fortes pertes d'argent provoquent un accès de mélancolie où les idées de ruine prédominent. Elle économise de plus en plus, mais se prive plutôt que de priver les autres. Vers soixante-douze ans, état délirant combinant des idées de persécution et de mélancolie. Morte à quatre-vingt-un ans.

Ce cas doit se rapporter encore à une EnAS, mais beaucoup moins secondaire et plus émotive, du type que nous avons appelé *rêveur*, chez qui la domination de l'émotivité prédispose toujours à la mélancolie, caractéristique des sentimentaux tendres, et à des idées de persécution. La réduction de l'avarice que note R. de Fursac résulte de la réduction du type.

Supposons au contraire que l'émotivité s'atténue pour permettre aux effets d'une inactivité extrême et d'une secondarité également accentuée de se déployer sans conteste, qu'obtiendrons-nous ? L'inactivité réduira le nombre et la diversité des moyens dont l'individu peut se servir, pour maintenir ou élever son niveau de vie. Celui-ci tendra vers l'indifférence de l'apathique. Avec la réduction de l'émotivité et de l'activité, il se fera un appauvrissement progressif de la vie psychologique. Le défaut de sympathie pour autrui renforcera le penchant du sentimental vers l'isolement. Avec le concours d'une forte

(1) Rogues de Fursac, *op. cit.*, p. 172.

secondarité, les habitudes réduites en nombre deviendront tyranniques. L'instinct de conservation est fort chez les sentimentaux, que l'inactivité ramène vers l'égoïsme. Quoi de surprenant que ces penchants, s'exagérant, avec le vieillissement, transforment la méfiance à l'égard de l'avenir en une accumulation mécanique de l'argent reçu ? Au terme de cette évolution, se trouve une passion absolument désintéressée, où l'argent est désiré pour lui-même ; une passion si complètement indifférente aux services qu'il peut rendre qu'il devient un objet de collection pur. Mais comme une pièce d'argent qui ne sert pas et ne doit jamais servir n'est plus une monnaie, le thésauriseur, comme il arrive souvent, en viendra à satisfaire son besoin de conserver en y mêlant des boutons ou d'autres objets sans valeur d'échange. A mesure que la plage de secondarité, où s'étalent les avares, se rétrécit par l'aggravation de l'avarice, les EnAS à A minimale et à S maximale deviennent des mendiants thésauriseurs (1).

Exemple caractéristique de la mendacité sentimentale. A proprement parler, ils ne mentent pas. Ce n'est pas ici ou là, par une parole, qu'ils trahissent la vérité ; c'est par une déformation entêtée qui dissimule, par une mendacité ininterrompue, une richesse en voie de s'accroître sans cesse. Jusqu'à ce que le faux supprime le vrai, quand le thésauriseur meurt de ses privations.

Pour vérifier cette réduction au groupement $E < SnA$, rassemblons les caractères communs des mendiants thésauriseurs et confrontons-les avec la sentimentalité de la variété « dure ».

---

(1) Les avares de R. de Fursac, comme les mendiants thésauriseurs indiqués par Dupré, se méfient des voleurs éventuels. Mais ce qui est curieux, c'est que, chez tous, cette méfiance est liée à l'antipathie contre leurs parents. Ils les déshéritent ou prennent des précautions pour que d'autres qu'eux reçoivent leur argent (cf. Dupré, obs. V, p. 435). Un ancien recteur allemand, XIV, p. 437. R. d. F., obs. V, p. 98 ; obs. IV, p. 86). Il y a là une vérification intéressante de l'analyse, faite par Max Scheler à la suite de Nietzsche, de ce qu'il appelle le « ressentiment ». (Cf. *Das Ressentiment in Aufbau der Moralen.* Il indique in *Nature et formes de la sympathie*, trad. franç., Paris, Payot, 1928, p. 153, comment les critiques de J. Cohn l'ont amené à atténuer sa thèse.) De même que certains, pour reprendre l'exemple de Scheler, aiment l'humanité contre leurs voisins et leurs compatriotes, les avares sont généreux pour des étrangers contre leurs parents. Cela peut s'expliquer chez eux par ce fait qu'ils ont eu à subir les reproches des leurs et que, chez des ES surtout, la secondarité, consolidant l'effet des traumatismes affectifs, issus de ces critiques, tourne en rancune (max. chez les EnAS), les dissentiments anciens.

Minimum d'alimentation et de luxe. (Dupré, *op. cit.*, p. 432. Beaucoup meurent de faim et de privations.)	Austérité générale des sentimentaux : la secondarité atténue le goût pour les plaisirs de la table (q. 44, 2°), les besoins sexuels (q. 46, 2°).
Aspect sordide (Dupré, *op. cit.*, pp. 432-433. R. de Fursac, *op. cit.*, p. 97).	Le souci d'apparence est minimum chez les secondaires (q. 48, (1° et 2°).
Isolés, sans parents ni amis (les voisins ne savent jamais d'où ils viennent). (R. de F., p. 66, cf. obs. I.)	Goût de la solitude (q. 71, 3°) max. chez les apathiques et les sentim.
Vie régulière.	L'entêtement (q. 6, 3°) est max. chez les EnAS.
Méfiance.	Max. chez les EnA (q. 13, 1°).
Tendance à la collection. (Dupré, p. 441. R. de F., obs. V, p. 98.).	Homme d'habitudes (q. 22, 2°), max. chez les sentim.
Répugnance au travail, remplacé par la mendicité.	Évidemment en liaison avec l'inactivité.

Ces observations rendent compte de la thésaurisation. Il faut expliquer maintenant la mendacité. On le peut aisément, à condition de ne pas séparer ce trait de conduite du caractère total. Cet exemple montre nettement la supériorité de l'éthologie qui, *en reliant un trait psychologique à la personnalité complète*, empêche de le méconnaître. Dupré (*op. cit.*, p. 443), veut expliquer les mendiants thésauriseurs par la contradiction inhérente à leur nature de deux instincts opposés, l'instinct nomade et l'instinct d'épargne. Cela implique que l'instinct nomade sortirait comme une conséquence nécessaire de leur éthologie d'EnAS. Cette théorie peut être rectifiée, avec ce que l'éthologie nous permet déjà d'affirmer. Le *vagabondage endogène*, c'est-à-dire celui qui a sa raison dans la nature organique et éthologique du vagabond, est, comme l'ont montré Heymans et Pannenborg, caractéristique des émotifs-inactifs à fonction primaire. Sans doute trouverait-on beaucoup de ceux-ci parmi ces « hobos » qui forment des troupes d'ouvriers migrateurs aux U. S. A. (cf. A. Philip. *Le problème ouvrier aux États-Unis*, p. 527 : parmi eux, des anarchistes et des poètes). Tout autre est le cas des mendiants thésauriseurs. Ce sont des hommes d'habitudes, des sédentaires. Ils mendient par incapacité de vivre en

travaillant, à cause de l'inactivité qui leur est commune avec les EnAP, à cause aussi du manque de sens pratique, qui est d'autant plus redoutable pour des sentimentaux qu'ils sont moins intelligents. Ils vagabondent, parce qu'ils ont été chassés de leur logement qu'ils ne payaient pas. Mais ce n'est aucunement par goût du vagabondage. La vérification, c'est que tous restent dans le local qu'ils transforment en taudis par leur manière d'y vivre, quand par pitié on les y laisse (Dupré, observ. I, II, III, V, VI, (depuis vingt-sept ans dans le même appartement), VII, VIII, IX, X, XI, XII).

La caractérologie, en décelant les raisons profondes qui font sortir une conduite d'un caractère, pourra servir à en empêcher la corruption. Dans sa préface (1), Rogues de Fursac écrit :

« Il ne manque qu'un chapitre, le chapitre du traitement. Je ne l'ai pas écrit, pour la raison que l'on devine. L'avarice est une affection incurable, fatale dans son évolution, rebelle à toutes les suggestions. Je ne partage même pas l'illusion des moralistes qui, en montrant aux hommes les dangers des passions, espèrent leur en inspirer l'horreur et les en détacher. »

Ce pessimisme me paraît justifié dans la condition du psychiâtre, qui ne connaît l'avarice, passion de vieillard, qu'au moment où elle est si profondément sclérosée qu'il n'y a plus qu'à la constater. Il n'est pas sûr qu'une méthode, prête à prendre le mal à son début parce qu'elle l'attend comme le produit d'un caractère donné, ne pourrait pas, avec la collaboration du sujet menacé, en enrayer le développement. Ce serait le bienfait d'une morale qui, éclairée par une éthologie, ne se contenterait pas de prêcher contre les passions, mais spécifierait ses conseils, de manière à les adapter à la nature profonde de chacun. Ce serait aussi la meilleure manière de servir la véracité : la science, école de vérité, deviendrait ainsi école de véracité.

§ IV. — La véracité des passionnés

De tous les caractères, le plus puissant, celui qui s'exprime par les actions les plus objectives et par les œuvres les plus pro-

(1) Rogues de Fursac, *L'Avarice* ,p. II, bas.

fondes et les plus vastes, est le caractère des passionnés. On le comprend immédiatement. C'est la seule formule à trois puissances. L'activité oriente les passionnés vers la lutte contre les obstacles et la réalisation ; l'émotivité lui confère son énergie ; la secondarité, en mettant à la disposition de l'action l'influence et le souvenir de beaucoup d'expériences antérieures, la rendra méthodique, en tant que des principes la dirigeront, organisatrice, en tant qu'elle tiendra compte d'une multiplicité de conditions. A partir de ce caractère, on ne peut que descendre. La réduction de l'activité entraînera vers la dégradation émotive : la contemplation et la jouissance des émotions remplaceront le dynamisme des tendances. La réduction de l'émotivité entraînera vers la dégradation abstraite, la schématisation : la construction intellectuelle se substituera à la construction réelle, c'est-à-dire perceptive et sociale. La réduction des deux livrera l'homme à la passivité envers les exigences organiques et envers l'automatisme.

De ce que la formule est la plus riche, il résulte qu'elle est la plus hétérogène. Suivant l'ordre dans lequel les propriétés principales se hiérarchisent, des modalités, ayant toujours pour caractères communs la puissance et l'ambition, mais différant entre elles par la manière dont elles les orientent, varient le caractère des passionnés presque à l'égal de la variation du caractère en général. Le groupe des passionnés est un microcosme, où le reste des variétés spécifiques est comme grandi et idéalisé. Mais cette circonstance qui devrait, semble-t-il, compliquer notre étude puisqu'elle paraît en multiplier les objets, aboutit au contraire à la simplifier, parce qu'en rapprochant les variétés d'EAS des caractères que nous avons déjà examinés, elle nous permettra d'y renvoyer, en ce que la mendacité des émotifs-actifs à fonction secondaire aura de commun avec celle des autres.

On peut polariser les passionnés en montrant qu'ils tendent vers les nerveux, quand l'émotivité domine le caractère, et notamment se subordonne l'activité vers les flegmatiques quand au contraire le groupement AS est prédominant. Il en résulte une modification correspondante des propriétés du

caractère, que montre avec netteté un tableau de G. Heymans (1) accompagnant l'enquête statistique et que je complète par les chiffres correspondants des nerveux (2) :

	Flegmatiques	Passionnés		Nerveux
		Moins émotifs	Plus émotifs	
qu. 7, impulsif	12,8	36,1	66,7	78,2
89, patient	57,2	48,9	29,2	22,4
impatient	13,4	21,8	45,8	40,2
11, excitable	21,4	47,1	75,0	68,4
14, tolérant	87,7	84,1	75,0	69,5
15, sombre	5,2	5,8	12,5	9,7 (sent)
52, autoritaire	18,7	20,6	37,5	35,6 (3)

Il est même remarquable que, pour quelques qualités, les nombres relatifs aux passionnés les plus émotifs dépassent ceux des nerveux, comme si la concentration des EAS aboutissait à grossir l'émotivité.

On comprendra par suite à la fois que la véracité moyenne des passionnés s'approche de celle des flegmatiques et qu'il y en ait parmi eux dont la véracité soit sujette à caution. Parmi les *tourmentés* (4), elle sera sujette à toutes les violences d'une émotivité agitée. Quoi d'étonnant qu'un Saint-Simon nous

(1) Art. cit., tableau VIII, p. 67 (cf., p. 38).

(2) S'il est difficile de distinguer entre certains nerveux et certains passionnés, on le peut assez bien en observant la capacité de travail. L'émotif-primaire est agité ; l'EAS est toujours remarquable par sa puissance de travail. Les grands EAS surmènent leurs secrétaires. Ils ont d'ordinaire besoin de peu de sommeil, par opposition aux EnAS qui, souvent, dorment beaucoup. Cette puissance de travail s'exprime par l'ampleur de leur œuvre sociale ou écrite, généralement par leur rendement. Si différents qu'aient été ou que soient Napoléon, R. Poincaré, Flaubert, Bossuet, Zola, ce même caractère se retrouve.

(3) Paulhan, in *Journ. Psy. norm. et path.*, 1925, p. 204, rapproche et distingue pour l'emportement Napoléon des « présentistes ». Cf. même art., p. 307, une comparaison fine entre l'EnAP Musset et l'EAS tourmenté Dante.

(4) Cf. p. 266.

laisse l'impression d'altérer ordinairement les événements, d'en fausser l'expression dans le sens de ses partialités et de ses haines ? Qui s'étonnera que l'honnête Beethoven envoie, à vingt-quatre heures de distance, à Hummel, un billet de reproche et des protestations d'amitié ? Comment être surpris que Michelet confonde parfois l'histoire avec le pamphlet politique ou l'épopée ? Faut-il donc les assimiler aux nerveux ? Non, sans doute, car le caractère qui les produit, ou se donne tout entier dans ces mouvements alternés d'humeur, où la sincérité rachète ce que la véracité y perd, ou subit l'action constante de certains partis pris, qui corrige dans une certaine mesure la mendacité par ce qu'elle a de fidélité à elle-même. Portons-nous au contraire vers les passionnés *méthodiques* et les passionnés *abstraits*. Ce ne sont ni des doux, ni des complaisants ; et il sera possible que, sous la pression d'un intérêt prochain, un Newton et un Descartes, surtout un Pascal (1), réfracte la vérité par une déformation encore systématique et passionnelle. Jamais un passionné n'atteint à la véracité naïve et naturelle d'un flegmatique, qui n'a pas en somme d'autre raison d'affirmer que les raisons objectives de l'affirmation. Il n'en sera pas moins vrai que la collaboration de l'activité et de la secondarité assurera un contrôle assez sévère des passions, pour que la véracité soit estimée à son prix et ordinairement respectée.

Deux causes principales, abstraction faite de ce caractère systématique qui nous a paru distinguer la mendacité secondaire, doivent agir sur les EAS pour les amener à mentir :

1° La première est l'*importance des passions sociales*, au sens où ces passions attachent à un groupe concret, patrie ou église.

---

(1) On sait quelle a été pour les trois l'importance de l'orgueil professionnel et scientifique. La puissance de la formule, qui fait l'ambition réalisatrice, y conflue avec le sens de la loi et du droit. Comme la processivité chez les sentimentaux, l'agressivité en résulte chez les passionnés ; mais, tandis que la processivité est une action de défense, l'agressivité prend l'offensive. Elle sera d'autant plus forte que l'émotivité, congénitalement ou occasionnellement, se subordonnera plus nettement la secondarité. Il n'en est pas autrement dans la vie religieuse à laquelle les EAS sont le plus aptes. En vertu de cette loi de réaction qui règle l'émotivité (cf. p. 107, sqq.), l'amour le plus ardent est apte à se renverser dans la haine la plus brutale. Alternativement, on promet aux âmes le bonheur ineffable et on les envoie dans la géhenne. L'EAS veut l'obéissance des autres.

Les émotifs-inactifs primaires risquent d'être détournés de l'attachement au corps social par des passions individuelles qui les conduisent à l'anarchisme quand elles se formulent. Les actifs-primaires sans émotivité tendront à subordonner le corps social à leur intérêt privé. L'inactivité détourne les sentimentaux d'une participation active à la vie publique ; et les flegmatiques seront ramenés souvent par leur froideur vers des objets abstraits. Tendront naturellement à diriger la vie sociale les EA. Les primaires sont des orateurs politiques, les secondaires passent par les institutions où ils peuvent satisfaire leur besoin d'ordre et leur sentiment de la loi. Les EAS recruteront des industriels, des chefs militaires, des orateurs et des administrateurs religieux ; et, quand des circonstances l'empêchent, des doctrinaires politiques (1) et des historiens (2).

C'est ce que vérifient les nombres de l'enquête statistique :

Ils sont *familiaux :*

Question 71, 2° familiaux

P. am.	27,6	nerv.	31,6	sang.	56,8	col.	54,1
S. ap.	53,2	sent.	57,5	fleg.	79,7	pass.	80,7

Leur *patriotisme* est maximum :

Question 59, 1° patriotisme

P. am.	12,2	nerv.	23,6	sang.	25,3	col.	30,0
S. ap.	24,5	sent.	31,9	fleg.	33,7	pass.	40,7

(1) Par exemple., Joseph de Maistre, Aug. Comte, Ch. Maurras.

(2) Par exemple, Michelet, Mommsen, Treitschke, Taine. — Il nous paraît caractéristique de l'*histoire* qu'elle n'est pas faite pour donner satisfaction à certains intérêts définis, comme le besoin d'imaginer une réalité, tantôt plus pathétique, tantôt plus harmonieuse, tel que celui qui conduit à l'art, ou. comme le besoin d'analyse réductrice, qui mène à la science; mais au contraire qu'elle donne une satisfaction limitée à beaucoup d'intérêts divers. Or, au degré près, c'est le propre de la vie même. Cette ressemblance explique que l'histoire s'intéresse à l'historique parce que « c'est arrivé », ce qui est par exemple indifférent à l'artiste. Ces observations, auxquelles on pourrait en ajouter bien d'autres, conduisent à la conclusion qu'en majorité les historiens demandent à l'histoire les mêmes émotions qu'ils auraient obtenues de la participation à la vie sociale, si des circonstances de santé, de milieu, ne les en avaient détournés, de même qu'il arrive souvent aux personnages historiques dans leur vieillesse. Il est donc intelligible que les historiens se recrutent principalement parmi les EAS, ou plus précisément que le centre de diffusion éthologique de l'intérêt pour l'histoire soit parmi les EAS. Si cette hypothèse doit être confirmée, on comprend que le principal danger pour la véracité d'un historien, soucieux de respecter les règles de l'objectivité historique, soit l'un de ces partis pris sociaux (familiaux, politiques, nationaux) qui menacent toujours la véracité des EAS.

Leur *sentiment religieux* est maximum :

Question 65, 1°

P. am.	4,1	nerv.	12,1	sang.	13,7	col.	19,1
S. ap.	7,4	sent.	18,6	fleg.	23,2	pass.	34,8

Ces trois maxima nets et concordants expriment très fortement l'aptitude à s'intégrer par la sympathie affective dans un groupe social.

On peut les rapprocher des chiffres vérifiant le *respect de la loi* :

Question 62, 1° se comportant honorablement

P. am.	56,1	nerv.	63,2	sang.	58,9	col.	66,9
S. ap.	62,8	sent.	73,5	fleg.	72,7	pass.	81,4

encore un maximum où les passionnés l'emportent, même sur les flegmatiques ;

Question 69, 2° constant avec tous

P. am.	68,4	nerv.	67,8	sang.	76,8	col.	75.9
S. ap.	73,4	sent.	79,6	fleg.	63,1	pass.	85,8

Ils ne sont battus en ponctualité que par les flegmatiques (question 85, 1° : flegmatiques, 86,6 ; passionnés, 80,6).

Que la véracité puisse rentrer dans l'extension de ces vertus sociales, on le comprend aisément. Certes, il n'est pas légitime de définir le vrai et le bien par l'accord des esprits dans une société déterminée, puisque tous les esprits d'une société, comme il est souvent arrivé, peuvent s'unir sur une erreur ou une faute. Cela n'empêche pas qu'en fait, l'individu trouve d'abord le vrai et le bien comme une représentation collective. Dans tous les cas où, en effet, la croyance collective coïncide avec le vrai et le bien, les raisons sociales, auxquelles l'EAS, est si sensible, s'accorderont en lui avec la véracité, favorisée par son activité et sa secondarité. Mais un groupe social peut errer collectivement et cette erreur être révélée dans l'opposition entre le groupe social et les autres, ou encore ce groupe social et un individu. Dans cette conjoncture, il est à craindre que la véracité abstraite ne le cède à des passions sociales concrètes et que cette répugnance à l'individualisme anarchisant, que l'EAS

déteste, ne l'entraîne à falsifier la vérité dans l'intérêt du groupe social auquel il appartient. Quand le groupe est confessionnel, cela ne fait qu'aggraver la contagion subie ;

2° En connexion encore avec la société, ce risque de mensonge se transformera dans un autre à mesure que l'égoïsme, servi par une activité dominante, poussera l'EAS à se subordonner le groupe social auquel il appartient. L'ambition n'est que le nom d'une nature puissante ; contre Freud et l'exclusivisme de la libido, Alfred Adler a eu raison d'insister sur l'importance du sentiment de la personnalité. Mais ce sentiment peut trouver satisfaction dans la direction de toutes les tendances. A mesure que l'activité d'un EAS est plus forte, elle doit l'orienter vers *le pouvoir social.* Il est donc naturel qu'attaché à la société et commençant par la servir, l'EAS actif finisse par penser que la meilleure manière de la servir, c'est de la commander. Les objets de nos désirs les plus forts finissent par ne plus faire qu'un avec nous-même, pour nous-même et pour les autres. Rogues de Fursac rapporte (1) ce mot d'une avare à l'agonie : « Je voudrais faire fondre tout ce que je possède dans un verre d'eau et l'avaler avant de partir. » Il signifiait peut-être son désir d'en priver des parents détestés; il prouvait aussi qu'elle s'identifiait avec l'objet de sa passion. Pour Napoléon aussi bien, l'armée et la France étaient son corps ; pour Louis XIV, l'État lui-même.

Mais le danger, c'est alors que l'ambitieux ne se sente plus de devoir envers le groupe social qui n'est plus qu'un objet. Cette action d'objectivation, que la pensée réflexive exerce, le transforme en un matériel humain, dont les âmes sont oubliées. La personne deviendra moyen, et les lois psychologiques, par lesquelles on gouverne les personnes, s'imposeront à l'actif soucieux de réussir, comme les lois physiques, par lesquelles on gouverne la matière. Comme l'émotivité dominante tire l'EAS vers le nerveux, la suractivité le tire vers le sanguin, avec cette différence que le sanguin cherche à réussir en s'adaptant à la société, tandis que le passionné cherchera à se la subordonner. Napoléon savait mentir par des colères affectées, dont il graduait

(1) R. de Fursac, *L'Avarice*, p. 91.

l'intensité suivant l'efficacité désirée. C'est le même résultat que se propose le *bluff*. Il devient la *Machtprobe* quand il s'exerce sociologiquement. C'est un mensonge par exagération, mais qui, au lieu de se proposer une fin subjective en celui qui ment, comme celui des colériques, se propose une fin subjective en celui ou ceux qui l'entendent. On pourrait l'appeler un *mensonge de gouvernement.*

Il deviendra un *mensonge d'entraînement* quand il sera transporté dans le domaine de la religion. Le propre de toute religion est de créer une confiance par la contagion d'une confiance plus forte. L'apôtre, le prêtre s'intercalent entre l'élan divin et la faiblesse du fidèle pour lui assurer, par la médiation de leur foi, une participation à l'Acte éternellement créateur. Mais d'abord, jusqu'où va la foi de l'entraîneur ? N'arrive-t-il pas que les paroles dépassent ce que le cœur avoue ? En outre, l'opposition essentielle de la tendance et de l'émotion fait qu'un sentiment s'exprimera d'autant mieux qu'il sera moins actif. Les modifications organiques de l'expression des émotions sont en raison inverse des effets moteurs du sentiment fait tendance. Avoir du courage et se battre, ou conseiller le courage de se battre font deux. Quel danger qu'une technique, se substituant insensiblement à l'inspiration, cherche à obtenir par un mécanisme intellectuel, un rituel pratique, ce qui n'est sincère qu'à la condition d'envelopper la participation de l'âme entière ! Quand cette corruption, cette mendacité intime se produira, le passionné imitera le mensonge instrumental du sanguin, avec cette aggravation que l'émotion même sera utilisée par la volonté comme un moyen de tromper.

Ces remarques doivent nécessairement s'appliquer moins bien, soit aux passionnés les plus secondaires, soit surtout à des flegmatiques. Quand une crise sociale ou une passion religieuse emporte les passionnés émotifs et à leur suite, par contagion ou par intérêt réfléchi, le reste de la société, il faut s'attendre à ce que l'un d'eux défende la vérité contre un parti pris affectif. A l'inverse du sceptique qui ne tire jamais d'une trahison de la vérité qu'un argument contre la vérité, c'est elle qu'il tâchera de sauver contre les usurpations de l'erreur et contre la négation du vrai.

CHAPITRE X

LA VÉRACITÉ DES FLEGMATIQUES

§ I. — Pourquoi les flegmatiques doivent être véraces

Nous pourrions, pour l'expliquer, nous contenter de rappeler leur formule qui rassemble, avec leur importance relative, les principaux facteurs de la véracité. Mais, comme il n'y a pas de résultat qui ne soit confirmé par la convergence de nouvelles raisons de l'admettre, mieux vaut, pour achever cette revision morphologique, procéder des données empiriques, en l'espèce des données statistiques, qui nous permettent d'appréhender directement l'*éthos* des flegmatiques, et montrer comment leurs dispositions collaborent à les détourner de mentir.

On le peut d'abord d'une manière grossière en cherchant, pour une dernière fois, quelle est la tendance maîtresse de cette variété éthologique. Aux nerveux, nous avons assigné *le besoin de changement*, qui leur fait rechercher, dans la nouveauté et dans le choc dont elle les ébranle, la puissance indispensable pour vaincre leur inactivité. Les sentimentaux y arrivent moins bien, mais l'*analyse de soi*, où se concentrent les diverses dispositions de leur caractère, leur donne un objet intérieur qu'ils seront toujours tentés d'épuiser dans la solitude. Que l'émotivité s'affaiblisse, il ne reste plus aux amorphes que *le service de leurs besoins organiques*, aux apathiques qu'une vie aux ambitions réduites à laquelle les *habitudes* suffisent. Avec l'activité, apparaît une puissance d'affirmation et de réalisation qui change l'émotivité en force utile et disciplinée. Les colériques l'utilisent dans leur *cordialité serviable*, les passionnés la mettent au service d'une *ambition*, toujours éprise d'autorité et de pouvoir social. Intermédiaires entre eux et les amorphes, les sanguins sont conduits par leur *sens pratique* à subordonner leurs moyens

d'action, soit à leurs intérêts particuliers, soit à la connaissance scientifique et technique.

Avec la même netteté, les chiffres relatifs aux flegmatiques nous forcent à leur attribuer, comme corrélation dominante, le *sens de la loi*. Voici en effet la liste des maxima (ou chiffres voisins) dont le rapprochement dessine leur portrait psychologique :

Question 1, 2° Calmes......fleg.	=	80,9	ap. =	85,1	moy.	55,8
Question 2, 1° Toujours occupés	—	99,1	pass.	99,2	—	56,4
Question 4, Négliger les travaux imposés..................	—	2,1	pass.	4,9	—	19,3
Q. 5, 1° Différer...............	—	12,8	pass.	9,7	—	46,6
Q. 6, 2° Persévérant..........	—	67,7	sang.	64,2	—	40,9
Q. 7, 2° Circonspect..........	—	75,4	ap.	59,6	—	44,7
Homme de principes.........	—	13	ap.	17	—	7,5
Q. 8, 1° Décidé..............	—	65,8	sang.	71,6	—	47,4
Q. 10, 2° Froid et objectif....	—	73,1	sang.	53,7	—	40,6
(les passionnés tombent à 29,6)						
Q. 11, 2° Humeur égale (cf 15, 4°)....................	—	72,0	pass.	51,9	—	44,8
Q. 14. Tolérant..............	—	87,7	pass.	83,8	—	78,0
Q. 19, 1° Sympathies changeantes....................	—	3,0	ap.	4,3	—	25,7
Q. 22, 2° Homme d'habitudes.....................	—	63,1	sent.	66,4	—	38,1
Q. 25, 1° Résultats lointains......................	—	59,5	pass.	52,8	—	30,4
Q. 26, 1° Conformité des actes et des paroles..............	—	86,3	pass.	83,8	—	57
Q. 27, 2° Intelligent..........	—	68,8	pass.	57,1	—	42,2
Q. 30, 1° Esprit large........	—	67,9	sang.	67,4	—	56,7
Q. 31, 1° Autonome dans ses opinions.................	—	83,4	pass.	68,3	—	58,7
Q. 33, 1° Talent mathématique....................	—	17,3	sang.	16,8	—	9,6
Q. 35, 3° Silencieux et renfermé....................	—	24,4	sang.	23,2	—	22,9
Q. 37, 2° Concis et allant à l'essentiel.................	—	67,7	sang.	62,1	—	49,3
Q. 40, 1° Bon observateur....	—	66,1	sang.	63,2	—	52,2
Q. 44, 2° Sobre..............	—	51,0	pass.	44,9	—	36,5
Q. 46, 2° Continence sexuelle.	—	75,2	pass.	70,7	—	59,2
Q. 48, 2° Peu de souci de l'apparence...............	—	64,7	pass.	53,8	—	47,6

Q. 49, 2° Indifférence aux honneurs	—	30,1	sent.	26,5	—	26,1
		(sont dépassés par les nEnA)				
Q. 50, Désintéressé (en oppos. avec cupide)	—	54,4	sent.	54	—	48,2
Q. 51, 2° Économe	—	66,5	pass.	63,3	—	42,4
Q. 52, 2° Laissant à chacun sa liberté	—	62,9	sang.	60	—	51,2
Q. 60, 1° Parfaitement naturel	—	78,6	pass.	76,4	—	63,9
Q. 61, 2° Fermé	—	45,6	ap.	53,2	—	35,5
Q. 62, 1° Se comportant honorablement	—	72,7	pass.	81,4	—	66,9
			sent.	73,5		
Q. 63, 1° Complètement digne de foi	—	85	pass.	73,4	—	57,3
Q. 64, 1° Parfaitement honorable	—	90,9	pass.	91,8	—	77,3
			sent.	87,6		
Q. 65, 1° Ferveur religieuse	—	23,2	pass.	34,8	—	16,6
Q. 70, 1° Courageux	—	55,1	sang.	52,6	—	43,9
Q. 72, 1° Parlant sur les choses	—	67	pass.	50,8	—	42,8
			sang.	50,5		
Q. 74, 1° Beaucoup lire	—	54	pass.	53,8	—	45,9
3°, Retenir avec précision et en ordre	—	56	pass.	52,4	—	39,8
Q. 79, Jeux intellectuels	—	36	pass.	36,5	—	30,5
Q. 84, 1° Tenant à l'ordre et à la propreté	—	75,4	pass.	81,8	—	65,4
Q. 85, 1° Ponctuel	—	86,6	pass.	80,6	—	57,5
Q. 86, 2° Parle d'une manière objective	—	51,9	sang.	40	—	25,4
Q. 88, 2° Rit peu	—	61,3	sent.	54,9	—	43,6
Q. 89, 3° Patient	—	57,2	pass.	48,1	—	39

Quelques-uns de ces chiffres seraient-ils discutables, leur masse homogène possède une force convaincante. Ces maxima (et minima) se laissent répartir en trois groupes :

L'un se forme directement autour du *respect de la loi*. S'ils ne négligent pas les travaux imposés au profit de ceux qui ne le sont pas (question 4), s'ils ne diffèrent pas ce qu'ils ont à faire (question 5), s'ils sont persévérants, c'est-à-dire agissent suivant une même direction (question 6), s'ils ne se laissent pas

détourner de la poursuite de résultats lointains (question 25, 1°), si leurs actes sont conformes à leurs paroles (question 26, 1°), s'ils se comportent honorablement (question 62), s'ils sont honnêtes dans les affaires (question 64), c'est évidemment que les flegmatiques ne subordonnent pas l'application d'une loi admise par eux aux mouvements capricieux d'une émotivité mobile, mais font de l'obéissance à la loi même la raison de leur conduite.

Comment la détermination analytique de cette loi, à laquelle les flegmatiques doivent subordonner leur action, ne serait-elle pas l'objet de leur préoccupation ? Il en résulte que tout un groupe de dispositions les oriente vers la *recherche de la connaissance objective*. Ils sont calmes (question 1, 2°), circonspects (question 7, 1°), l'emportent nettement sur les passionnés par leur caractère froid et objectif (question 10, 2°) ; leur nature favorise leur intelligence (question 27, 2°), dont nous avons vu comment elle l'emporte sur celle des sanguins (cf. pp. 241-3). Ils sont les premiers dans le talent le plus abstrait, le talent mathématique (1) (question 33). Concis, allant à l'essentiel (question 37, 2°), ils savent observer. Leur intérêt les détourne des personnes vers les choses (question 72, 1°). Ils aiment lire (question 74, 1°), ne participent qu'à des jeux intellectuels (question 79). Leur mémoire a les qualités de leur intelligence (question 74, 3°). En contre-partie, les autres intérêts sont chez eux subordonnés (question 44-46) (2).

---

(1) On connaît le cas Mentelli, que Ribot (*Psychologie des Sentiments*, Paris, Alcan, 1899, p. 374), a vulgarisé d'après Descuret, *La Médecine des passions*, pp. 721-723. C'était un Hongrois, vivant à Paris, qui, pendant toute une période de sa vie, ne sortait qu'une fois par semaine pour donner la leçon nécessaire à son entretien et acheter les provisions de huit jours. Le reste du temps était consacré à l'étude et surtout aux mathématiques. Il savait, dit-on, Virgile entier, avait des relations intellectuelles avec des membres de l'Institut, n'a rien publié. Il dépensait très peu et limita encore ses dépenses en renonçant au linge. Il était d'humeur très égale. Descuret le montre ménageant une punaise et apprivoisant des souris. Il aimait les enfants. Il enseigna quelque temps, puis y renonça par amour de son indépendance ; mais il ne fuyait pas les entretiens intellectuels. Son principal défaut a été une malpropreté croissante.

(2) La méthode biographique confirme entièrement cette induction. Voici une liste de flegmatiques (cf. G. Heymans, *Ueb. ein. ps. Korrel, loc. cit.*, p. 317, n. 1) : J. Addison, von Baer, Buffon, Darwin, Franklin, Gauss, Gibbon, Hume, Kant, Locke, J. Mill, J.-S. Mill, Th. More, Owen. On peut ajouter Leibniz, Hamelin, Cavendish, le Hongrois Mentelli, signalé par Ribot d'après Descuret (cf. n. pr.), le cas L... de Descuret, *La méd. des passions*, pp. 741-744. La proportion des hommes de science, illustres ou non, est dans cette liste extrêmement grande.

Il doit en résulter que les flegmatiques *adaptent exactement leur action aux conditions objectives* qui leur sont imposées. Ni ils n'anticipent par l'impatience sur ce qui doit se produire (question 89, 3°), ni ils ne manquent de répondre ponctuellement aux événements qui sollicitent leur action (question 85) ; et, comme il y a plus de chances que leur accord avec la nature soit obtenu si les événements et leurs actes sont engrenés dans un système d'habitudes, ils doivent s'identifier aux sentimentaux par le besoin d'une vie régulière (question 22, 2°), mais sans doute est-il plus probable, à cause de la réduction de leur impulsivité (question 7), qu'aucun accident, ayant son principe dans leur émotivité, ne vient en troubler le cours.

Que le maximum de la véracité s'ajoute à ces caractères, au point qu'on pourrait en faire la tendance maîtresse des flegmatiques, cela résulte doublement de ce que toutes les tendances la favorisent, qu'aucune ne la contredit (1). Est-on décidé à se soumettre à la loi, on commencera par y soumettre sa parole. Le vrai est précisément ce qu'il est moralement légal de dire. Or, c'est cette légalité morale qui importe aux flegmatiques, puisqu'à l'inverse des sanguins à qui suffit souvent (question 64, 2°) l'honnêteté dans les limites de la loi (c'est-à-dire de la loi écrite et sanctionnée), c'est l'honorabilité sans condition (question 64, 1°), dont le maximum appartient aux flegmatiques. Peut-on craindre qu'ils ne soient véraces qu'en paroles ? Ils sont en tête, avec les passionnés, pour le naturel (question 60, 1°); et, pour que leurs paroles ne soient pas en désaccord avec leurs actions, ils conforment leurs actions à leurs paroles (question 26, 1°). Enfin l'expression de leur pensée pourrait-elle la trahir ? Ils parlent peu (question 35, 3°), mais objectivement (question 86, 2°).

---

(1) Ici comme ailleurs, nous laissons hors de question la considération d'un coefficient individuel de véracité pure, indépendant des autres dispositions du caractère, pour faire sa part à ce qu'il doit y avoir d'atomisme relatif dans notre vie psychologique. Si la véracité n'avait qu'une unité de synthèse, ce coefficient prendrait la valeur uniforme de 1 ; mais s'il se trouve d'indiscutables flegmatiques, pour démentir les conclusions vérifiables sur tant d'autres, il sera possible de les faire rentrer dans l'extension de la loi, si du moins l'aberration n'est pas réductible autrement, en leur attribuant un coefficient très faible de véracité pure. Si, par exemple, pour un flegmatique par ailleurs moyen, ce coefficient est de 0,5, sa véracité tombe à 42,5. C'est en multipliant les corrections de ce genre que la physique serre de plus en plus le réel.

D'où pourraient provenir les accrocs subis par la véracité ? Nous l'avons vu, de l'excessive pression de l'actualité, de la puissance affective des passions. Contre la première, ils sont protégés par leur secondarité et ses effets. Circonspects (question 7, 2°), s'appuyant sur le passé, par la persévérance (question 6, 2°), sur l'avenir, par la pensée de résultats lointains à atteindre (question 25, 1°), ils trouvent dans les principes (question 7, 3°) un facteur d'invariabilité. Aussi sont-ils, aussi peu que possible, variables d'humeur (question 11, 2°), ou changeants dans leurs sympathies (question 19, 1°). Contre les passions autres que celle de l'ordre, ils sont protégés à la fois par la réduction générale de leur émotivité (question 10, 2°) et par l'atténuation de tous les intérêts auxquels d'autres caractères sacrifient trop souvent la véracité : accessibilité minimale à la peur (question 70, 2°), vanité réduite autant que possible (question 48, 1°), indifférence aux honneurs (question 49, 2°), les moins cupides des hommes (question 50), sobres (question 44), les moins désireux de satisfactions sexuelles (question 46). Vivant pour l'objectivité abstraite, lui subordonnant tous les autres désirs, pourquoi mentiraient-ils ?

§ II. — Les « jaquemarts »

Pour achever de nous convaincre de la véracité des flegmatiques, cherchons comment ce caractère, qui paraît fait pour la vertu, en tant que celle-ci s'identifie avec le sens de l'ordre, peut dégénérer, en tant qu'il n'y a plus de moralité où il n'y a plus d'âme vivante. Nous verrons que la déformation même, par laquelle ce caractère paraît sortir de la normalité, loin d'affaiblir, ne peut que maintenir la véracité. En effet, ce n'est pas des troubles psychiques qui proviennent de l'émotivité, qu'ils peuvent redouter la menace. Ils en sont protégés à la fois par leur froideur et par leur activité. D'après la question 90 de l'enquête, la moyenne des *troubles mentaux* est :

	%
Pour les émotifs....................	25,6
Notamment pour les EnA...........	28,25
Pour les non-émotifs................	9,0
Notamment pour les nEA...........	5,5

les sanguins occupent le minimum de 4,2 % et les flegmatiques viennent immédiatement après eux avec le taux très bas de 6,8 %. Quand donc ce caractère dégénère, ce ne peut être qu'à cause d'un envahissement progressif de la personnalité par le sens de l'ordre, qui en produit la sclérose et la mortification.

C'est la secondarité qui en paraît la cause. Deux caractères en effet, le sentimental et le flegmatique, qui coïncident en ce que le groupement EA, qui doit agir à l'encontre des habitudes comme un facteur de perturbation, est atténué chez le premier, par la diminution de l'activité, chez le second, par l'affaiblissement de l'émotivité, semblent avoir le privilège de fournir des individus, chez qui l'automatisme devient si précis et si solide que la vie paraît entièrement absorbée par le besoin d'en entretenir l'exercice. Or, que la secondarité favorise l'automatisation, c'est ce que nous avons dû déjà constater à plusieurs reprises et sous plusieurs aspects. Si, par l'appauvrissement psychologique qui doit résulter de la disparition ou de la réduction des autres intérêts, cet automatisme s'installe au cœur de la personnalité et la prend tout entière, le sens de l'ordre finit dans l'individu par y tarir la vie même. *A priori*, on peut penser que cette ossification se fera plus complètement chez des flegmatiques que chez des sentimentaux, où l'émotivité doit pouvoir toujours intervenir pour provoquer des crises. C'est ce que les faits vérifient.

On appelle « jaquemarts » ces personnages mécaniques qui, dans un assez grand nombre d'horloges publiques, avancent ou se meuvent pour venir frapper l'heure, de leur marteau sur une cloche. Le même nom peut être donné à des secondaires, dont la régularité est telle que leur vie a pris pour fin principale l'observation d'un minutieux emploi du temps qu'ils se sont fixé. Cette régularité est appelée quelquefois *ponctualité*.

Mais cette ponctualité codifiée se distingue par un trait essentiel de la *ponctualité adaptative*, qui permet à un homme d'arriver à la gare très peu avant le départ d'un train ou d'être exact à un rendez-vous. C'est que les occasions de cette ponctualité adaptative varient suivant des événements et des décisions, que l'individu ponctuel n'a pas faits, qui souvent même provoquent sa protestation. L'heure du départ d'un train n'est pas toujours la plus commode pour nous, l'ami, qui nous donne un rendez-vous par lettre, ignore souvent de quelle ingéniosité nous devrons user pour le rencontrer quand et où il veut. Au contraire, la ponctualité codifiée du « jaquemart » règle à la fois les conditions objectives de son activité et la succession de ses actes. Par une méthode qui, dans un monde si divers, ne peut être que la réduction des intérêts, il se fait une nature simplifiée, où rien ne vient objectivement troubler son activité mécanisée.

Comme échantillons de cette codification, nous considérerons deux cas, rapportés par un assez vieux livre, la *Médecine des passions*, de Descuret (1), mais qui a le mérite de fournir quelques psychographies précises. L'un est celui d'un nEAS, l'autre, celui d'un EnAS. Nous commencerons par le flegmatique, dont nous verrons qu'il l'emporte en pureté sur l'autre (2).

M. L..., d'une constitution biliosolymphatique, d'un caractère paisible, d'un esprit assez doué..., on l'avait justement surnommé l'homme à la minute. Pendant cinquante années de sa vie, hiver comme été, indisposé ou bien portant, M. L... se leva constamment à six heures, heure militaire ; à six heures et demie, il entrait dans son cabinet, y épilait soigneusement son visage pour se dispenser de se raser et se lavait ensuite à pleine eau. Cette eau lui servait d'abord au même usage pendant huit jours ; les huit jours suivants, elle était réservée pour ses mains ; en troisième lieu, elle servait à arroser les fleurs.

Toute sa vie était également réglée. Il changeait de linge ou d'habits à dates fixes. La prière en commun avait toujours lieu à la même heure. Emploi du temps invariable, repas de

(1) J.-B. Descuret, *La médecine des passions, ou les passions considérées dans leurs rapports avec les maladies, les lois et la religion*, Paris, Béchet, 1841.
(2) Descuret, *op. cit.*, pp. 741-744.

composition uniforme. Il faisait sa promenade, toujours au Luxembourg, et rentrait toujours par le même chemin. Coucher à neuf heures. On peut croire que cette minutie méticuleuse était favorisée par l'étroitesse du champ de conscience, car l'accomplissement de ses habitudes le rendait aveugle au reste :

Il était tellement convaincu qu'à pareille heure tout le monde devait être couché que plusieurs fois on dansa chez lui jusqu'à minuit sans qu'il conçût le moindre soupçon de cette infraction.

La réduction de son émotivité est établie par des faits du genre de ces deux-ci :

Il soigna avec ponctualité et insensibilité sa femme malade. Pendant la dernière nuit, il alla se coucher à neuf heures après avoir autorisé le domestique à l'appeler dès que l'agonie commencerait. Éveillé vers onze heures, il se leva, s'habilla, se peigna, s'approcha ensuite du lit de sa bonne amie, l'engagea à faire à Dieu le sacrifice de sa vie, puis lui récita à haute voix la prière des agonisants. La malade avait à peine rendu le dernier soupir, qu'il s'était remis dans son lit, toujours dans la même alcôve. Il ne tarda pas à s'y endormir et ronfla paisiblement jusqu'au lendemain matin, heure ordinaire. L'enterrement convenablement réglé par ses soins, M. L... reprit et continua pendant plusieurs années son uniforme et glaciale existence.

Il mourut aussi placidement :

Tombé malade à son tour, il vit avec calme la mort arriver, demanda et reçut les sacrements les premiers jours de sa maladie, fit ensuite toutes les dispositions nécessaires pour ses funérailles et finit aussi méthodiquement qu'il avait vécu, à neuf heures précises du soir : c'était encore dans l'ordre.

Que ce non-émotif soit un flegmatique, on ne peut en douter. Son extrême régularité exclut la primarité. Ce ne pourrait donc être, si cette hypothèse est fausse, qu'un apathique ; mais ni ce soin de sa toilette, ni cette méthode, ni ce ritualisme religieux, ni ce souci de dignité sociale ne sont d'un apathique. Sa mort fait penser jusque dans le détail à la mort de Cavendish (1).

(1) Kant était un « jaquemart ». Cf. l'édition Picavet de *la Critique de la Raison pratique* (Paris, Alcan, 3e éd., 1906), note pp. 312-313.

L'autre cas, M..., contrôleur de bijoux à la Monnaie (1), « de constitution, écrit Descuret, biliosonerveuse », coïncide avec le premier par la passion de l'ordre et de la propreté. Même exactitude mathématique dans les actions : emploi du temps strict, contrôlé avec une montre Bréguet. Il devait rentrer chez lui à 4 h. 30 minutes :

On l'a vu, par de fortes pluies ou par un froid excessif, attendre à sa porte cochère que la demie fût sonnée, avant de vouloir rentrer chez lui.

De même, il se précipitait au lit au premier coup de dix heures, après avoir attendu en chemise, même le feu éteint et gelant. Il n'était pas avare : son bûcher, sa bibliothèque étaient garnis et rangés. Lui aussi changeait de linge à date fixe. Il craignait que l'aménagement des chaises fût déplacé :

Mais d'abord, il ne supportait pas sans impatience les accrocs faits à la règle :

Un livre, une chaise, une plume, dérangés de leur place ou placés de travers, suffisaient pour produire chez lui un violent emportement ou pour le jeter dans une sombre tristesse, voisine du désespoir.

En outre, son humeur était inégale :

Il était « morose, irascible, fantasque ». Son émotivité qui, sans doute, le protégeait contre l'avarice (2), le rendait inquiet. Il était toujours inquiet de l'avenir, quoique sa position fût des plus aisées... Peureux, il se barricadait chez lui. Dès 1828, la crainte d'une révolution l'amène à se jeter dans la Seine. Il est sauvé. Peu de temps après, il se tua d'un coup de revolver, assis sur une chaise de paille, probablement, pensèrent les témoins, pour ménager sa bergère en empêchant qu'elle ne fût tachée de sang.

Ce dernier trait, souligné par Descuret, qui a connu personnellement de ce suicide, montre la force des tendances objectives, indépendamment de toute considération d'intérêt personnel pour celui chez qui elles se développent. Il illustre l'originalité

(1) Descuret, *op. cit.*, pp. 744-750.
(2) Le cas est à rapprocher de la « pseudo-avare » de Rogues de Fursac. Cf. p. 283.

de ces « automates », chez qui le besoin de l'ordre finit par se satisfaire d'une manière complètement désintéressée, sans qu'ils s'interrogent jamais pour savoir si cet ordre, qu'ils imposent à leurs actions les plus insignifiantes, ne finit pas par mortifier la vie en ce qu'elle a de créateur et de généreux (1). En présence de cette indifférence et de ses effets, nous devons constater qu'en face des passions issues de l'émotivité, à leur place, la secondarité aussi peut devenir passionnelle, et par suite, nous demander si toutes les vertus formelles, le respect de la loi, la fidélité au passé, le sens de l'ordre, enfin la véracité même, ne doivent pas être, sinon tempérées, du moins dominées par la volonté et construites par elle dans une moralité qui les dépasse.

(1) Fiessinger, *op. cit.*, va jusqu'à écrire : « L'impartialité absolue est fonction d'une infériorité de nature » (p. 93). Il revendique les droits de l'émotivité.

CHAPITRE XI

ÉTHIQUE DE LA VÉRACITÉ

Devons-nous conclure, au terme de cette étude, en attribuant aux flegmatiques, à raison de leur prééminence bien établie en véracité, comme un privilège de naissance (1) qui, à défaut de la moralité que personne ne peut hériter ni recevoir, leur assurerait la vertu ? Pour répondre complètement à cette question, l'éthologie ne peut suffire. Il y faut une métamorale qui marque la relation entre l'être ou le connaître et la moralité, afin d'établir d'abord que la moralité est réelle. Car si, d'une part, le devoir n'est pas la condition absolue de la possibilité de tout être et de toute action, si d'autre part, le moi ne possède pas une autonomie, capable de tirer, de la loi qu'il pose, une réalité indéfiniment plus riche et plus harmonieuse, il manque à la moralité son essence d'activité libre et créatrice. Ce problème doit être résolu par la théorie de la connaissance ; mais nous pouvons ici nous abstenir de pénétrer dans son détail, car le poser, c'est déjà le résoudre. Il n'y a pas de problème si la nécessité absolue remplace la moralité. Admettons au contraire que la moralité soit. Cette hypothèse entraîne la conséquence que sa réalité ne peut pas être absolument démontrée, puisqu'en faire la conclusion d'un théorème serait la supprimer en réduisant l'obligation à la nécessité. Tout ce qu'on peut faire, c'est donc de montrer que la moralité enveloppe la raison ; mais

(1) On ne peut douter que sous les dispositions du caractère, émotivité, etc., il n'y ait des conditions anatomiques et physiologiques, d'où d'ailleurs que le corps les tienne, ce qui est le problème métaphysique. Cela ne veut pas dire que l'éthologie doive être absorbée par la physiologie, car les dispositions du caractère doivent être les résultantes complexes d'actions organiques nombreuses. La réduction d'une science à une science inférieure méconnaît toujours ce qu'il y a de nouveau dans les synthèses, résultant des éléments étudiés par la science inférieure. Les médecins notamment, cèdent en ces matières beaucoup trop facilement à l'atomisme. C'est oublier que la vie est une assimilation. L'organisme trie, dans les limites de son pouvoir, ce qui s'accorde avec son rythme individuel, il n'est pas une somme d'effets juxtaposés.

il faudra que cette raison soit l'objet d'une option, où le sujet sera présent. Pour donner un sens à la morale, il faut que l'option ne soit pas arbitraire ; mais la moralité se réduirait à la morale, et celle-ci à la science d'une réalité déjà constituée et parachevée, si l'option n'était pas requise. En d'autres termes, quiconque s'interroge sur ses actions, pour savoir comment il doit agir, enveloppe une métaphysique idéaliste de la liberté, suivant laquelle l'objet ne peut tenir son existence que de la volonté des sujets.

De ce qu'une métaphysique, qui devient une théorie de la connaissance en renonçant à la position d'un être dominant l'esprit, est indispensable à la vie morale, il ne suit pas qu'elle y suffise. Au contraire, reconnaître l'indispensabilité d'une condition, c'est avouer son insuffisance, puisque c'est poser une abstraction, qui requiert une matière où s'appliquer. Un sujet réel, humain, particulier ne se réduit pas à la définition du sujet pur, premièrement parce que ce sujet pur, par la définition qui le dégage, devient un objet ; secondement, parce qu'il ne peut contenir que les conditions communes à tout sujet possible. Or, il y a une histoire. Chaque sujet humain se trouve conditionné, non seulement par des conditions métaphysiques de possibilité, mais par une structure organique qui ne lui impose pas la fatalité d'un destin prédéterminé, mais lui propose une vocation à reconnaître et à épanouir le plus avant qu'il pourra. En lui, la virtualité universelle et indéfinie du devoir se spécifie dans une efflorescence de devoirs concrets, qui lui font une personnalité singulière entre toutes. C'est à ce moment que la caractérologie, incapable d'aborder la théorie de la conscience générale, devient compétente pour la détermination de la conscience particulière.

Si le monde est en effet une république de consciences solidaires, une société en train de se faire, chaque personne doit avoir dans ce concert une partie spéciale, à laquelle elle peut satisfaire plus ou moins heureusement. Sans doute l'éthologie qui, comme toute science, ne porte encore que sur des généralités, seulement moins abstraites, ne pourra se substituer à l'individu dans l'invention de sa vie propre. C'est l'heureuse contre-partie de la liberté, et nous sommes aussi éloigné que

possible de désirer de la science qu'elle fonde une tyrannie. L'éthologie doit donc être à son tour incomplète et insuffisante, mais elle ne le serait pas si elle n'était capable de servir ; or, elle l'est si précieusement que toute morale est condamnée à rester, sans elle, aveugle et dangereuse. Car il est certain que, si l'on propose à un homme un idéal, sans tenir compte de son caractère, ou l'on fera une œuvre vaine, s'il est éthologiquement incapable d'y atteindre, ou on le faussera, si l'on ignore quelles autres tendances viennent en lui confluer avec la disposition, qui l'oriente vers cet idéal. Chacun des hommes, du fait de son caractère, qui lui est imposé par son corps, se trouve sollicité par des conflits, dont les termes ne font que spécifier ses dispositions éthologiques. Rien d'autre n'est plus intime pour lui : sa vie se passe, le progrès de sa conscience se fait à en inventer des solutions. Comment l'éthologie, qui doit lui en donner la conscience analytique, ne serait-elle pas l'introduction nécessaire de la morale, qui doit définir des méthodes pour les résoudre, puisqu'une règle morale ne peut être autre chose ?

Le conflit, que cette étude nous amène à considérer, est le conflit entre la véracité et les autres tendances. Aucun n'a été plus familier à la casuistique morale. Mais il serait oiseux d'en faire l'histoire, puisque celle-ci nous offre un exemple, où il s'est exprimé avec toute la netteté désirable, c'est la courte polémique qui a opposé Kant et Benjamin Constant. Que le flegmatique Kant ait abouti à la conclusion que la véracité est un devoir absolu, ne permettant aucun accommodement, ce n'est qu'une vérification nouvelle de tout ce que nous avons vu. On peut attribuer à Kant une secondarité extrême, par exemple 90 ; une émotivité assez réduite, mettons 25 ; une activité forte, par exemple 75. Tous ces caractères se composent pour faire de lui un homme comparable à ces « jaquemarts » (1), dont nous avons esquissé l'étude. Il ne se distingue d'eux que par une puissance analytique, qui l'a amené à localiser son génie dans la réflexion critique. Amusons-nous à lui appliquer la formule de V ; nous obtenons, à partir des valeurs ci-dessus, le taux de véracité élevé de 94,75. Comment s'étonner qu'il ait

(1) Cf. p. 300.

abouti à une conception aussi formelle que possible de la moralité, qu'il la fasse consister entièrement et exclusivement dans la conformité avec la loi, au point de reléguer dans un monde inaccessible la convenance de l'acte moral avec l'être, qu'il amenuise les mobiles moraux de façon à n'y admettre que le respect de la loi et l'admiration du héros en tant qu'il est l'exécuteur de la loi, qu'enfin le plus formel des devoirs qui correspond à sa tendance la plus forte, la véracité, soit pour lui le devoir suprême? On sait que d'après lui, si un agresseur poursuit un de nos amis pour le tuer, que notre ami se soit réfugié dans une maison devant laquelle nous sommes, que l'agresseur survenant nous interroge pour savoir si notre ami est entré dans la maison, nous devons, à supposer que nous ne puissions répondre que par oui ou non, répondre : oui.

Comment Benjamin Constant, sensible à l'opposition entre l'état de guerre qui définit le monde réel résultant de l'opposition éthologique entre les hommes et l'idéal de paix formelle que se donne la morale kantienne, n'aurait-il pas opposé au devoir catégorique de véracité la considération des effets empiriques souvent mauvais qui peuvent suivre ici ou là de son application ? On sait encore qu'il a publié dans « *Frankreich* » une note par laquelle il contestait la conclusion pratique de Kant, en faisant observer, ce qui devait être plus tard opposé à Tolstoï, que l'homme vérace serait dans le conflit social désavantagé par sa véracité et condamné à en périr. La longue réponse de Kant maintenait son opinion, sans guère répondre à B. Constant, puisqu'elle ne contient qu'une argumentation juridique, tandis que B. Constant posait le problème de la relation entre le formel et le réel.

A ce débat, l'éthologie peut ajouter une question grave. Si Kant, en faisant, du formalisme et de la véracité, le devoir non seulement obligatoire, mais suffisant, se trouve avoir exprimé une disposition dominante de son caractère, n'est-il pas suspect d'avoir fait à lui-même et aux autres une obligation catégorique de ce qui n'était qu'une passion éthologique ? N'y aurait-il pas alors contradiction à présenter comme universel un impératif, qui se trouverait n'exprimer qu'une nature, non seulement particulière, mais même exceptionnelle ? Comme la même réflexion

vaut pour toutes les morales, si l'on y cherche le moraliste, il peut sembler qu'aucune ne doit prétendre à s'imposer aux autres et qu'une morale n'est qu'une œuvre d'art par laquelle un esprit se formule à lui-même sans y trouver le droit de commander les autres. Il suffit enfin d'admettre que l'individu a le pouvoir de s'exprimer par des œuvres successives et inconsistantes pour que la morale s'évanouisse dans l'impressionnisme.

Nous éviterons cette dissolution, qui supprimerait toute réflexion sur la valeur de la véracité, en observant que la contradiction inévitable entre les caractères ne permet pas de prendre, à l'égard d'aucun, l'attitude d'un observateur désintéressé, qui se contenterait de constater les autres et lui-même. Pour chacun de nous, il y a une urgence de vivre qui, pour n'être dans son fond que l'exigence des idées à s'appliquer, ne nous permet pas de ratifier tous les obstacles, qui nous viennent des tendances d'autrui et des nôtres. De ces contradictions, c'est justement l'impératif moral, qui commande non seulement de les résoudre, mais de chercher l'ordre le plus compréhensif et le plus harmonieux, dans lequel les divers caractères s'ajusteraient sans se molester. Autrement dit, la morale vraie sera celle qui mettra à leur place les morales, où s'exprime l'originalité des divers caractères. Ce n'est qu'un idéal, mais il fournit au progrès éthique sa direction (1).

(1) On arrive à la même conclusion pour toute connaissance possible d'une conscience bornée, c'est-à-dire à demi consciente, à partir de cette observation que toute attention consiste à conférer *un privilège d'existence* à un élément de vérité, dans lequel sa relativité nous interdit de nous maintenir. De ce point de vue, dès qu'un vivant tient à *son* existence propre, il tend à mentir, puisqu'il veut affirmer le partiel en tant que partiel, tout en le sachant tel. Comme en outre il ne peut pas être, sans prendre à l'égard de ce qu'il appréhende une attitude d'utilisation éventuelle, l'éthologie du mensonge n'est que l'introduction d'une métaphysique du mensonge. Tout *je* se divise en une multiplicité de « moi » qui, à la fois, le masquent et le révèlent. La physique et généralement la société sont possibles (mais ne sont qu'abstraitement possibles) parce que diverses personnes conviennent d'arrêter dans un sens donné leur approximation du réel. Car si chaque système d'instruments de mesure et le corps d'un observateur qui y est attaché varient par exemple avec la vitesse de leur déplacement, si en même temps ce système et ce corps sont *dans* la réalité physique, qui les affecte d'une façon toujours nouvelle, tout monde physique est pour chacun une représentation propre et instable. Quand donc *je* tient à son *moi* organique, il tient à son rêve, et si l'on pense que toute représentation relative enveloppe l'hypothèse de l'absolu, à un mensonge. La véracité ne pourra donc être jamais qu'une possession d'identités partielles, de coïncidences explicables ; et elle n'aura de valeur relative qu'en rapport avec un amour, où la sympathie anéantirait les *je* en les confondant. Pour obtenir le relatif, il faut vouloir l'absolu en sachant qu'on ne l'absorbera pas.

De cette aspiration vers une harmonie, à laquelle nous ne pourrons atteindre immédiatement, il résulte que nous ne pouvons, ni rejeter, ni accepter exclusivement la thèse de Kant ou l'opinion de Benjamin Constant. La moralité nous paraît partout un acte, par lequel une personne, usant de son autonomie, invente, non sans analyse ni tâtonnement, la solution d'une contradiction. Il ne peut en être autrement de la moralité éthique. Mais résoudre une contradiction, ce n'est jamais escamoter un des contradictoires et céder à l'autre. Nous devons donc maintenant vérifier le bien-fondé des deux thèses opposées et chercher pourquoi Kant a eu raison de prétendre qu'il faut s'obliger à la véracité sans exception et en même temps pourquoi on ne peut confondre *véracité* et *moralité.*

Tous les arguments en faveur de l'impératif de véracité se laissent réduire à trois :

1° La véracité d'abord a une commune nature avec la moralité, même si l'on ne veut confondre celle-ci avec la soumission pure à une forme et qu'on lui demande d'instituer une finalité réelle. Dans un monde où rien n'est que pour les esprits, car s'il s'y trouvait autre chose, que leur importerait, le bien ne peut être que la satisfaction polytélique du plus grand nombre de besoins de chacun et de tous. Mais si l'on ne fait plus de la vérité la copie d'un modèle externe, si le vrai est vrai par le mouvement même qui l'institue, et non par un supplément extrinsèque, la vérité est la convergence des tendances affirmatives, comme le bien celle des tendances affectives. Une loi est vraie, parce qu'elle est au point de rencontre de nombreuses inductions et de déductions d'origine diverse, en même temps qu'elle nous encourage en nous promettant des vérifications et des applications utiles. C'est donc le bien intellectuel qui est déjà dans quelque mesure affectif ; et l'être objectif n'est qu'une vérité devenue sensible en devenant plus complexe. Dès lors, il n'y a plus de différence de nature entre le devoir qui nous élève vers la vérité et celui qui nous oblige à faire le bien. Trahir l'un, c'est trahir l'autre ; et comme il ne peut y avoir pour nous d'autre devoir que d'obéir au devoir, la véracité ne peut être sacrifiée à rien qui lui soit supérieur ;

2° Qu'en effet on la sacrifiât, on trahirait l'avenir de la con-

science. Par définition, le mensonge remplace le plus réel par le moins réel, l'objectif par l'illusoire. Or, on ne s'installe pas sur l'illusoire, rien ne s'y fonde ; la valeur, qu'il faut bien lui reconnaître puisqu'il est un objet de désir, n'est possédée par lui qu'à raison de cette nécessité qu'il n'est jamais complètement illusoire. Si donc la moralité n'est pas faite pour décevoir, c'est que l'intérêt moral domine tous les autres, et qu'à considérer tous les effets de deux paroles, l'une vraie, l'autre fausse, les effets heureux de la première doivent l'emporter, serait-ce à notre insu, sur ceux de la seconde. Autrement, la vérité ne serait qu'une idole, et tout l'effort, que les hommes dépensent pour y atteindre et la maintenir, un sacrifice barbare. Mais nous pouvons de moins en moins le croire, car l'efficacité croissante du savoir vérifie cette idée que la possession d'une vérité abstraite ou concrète, comme une loi scientifique ou un aliment authentique, est la condition même de la domination du sujet sur l'objet, un moyen de puissance et de force ;

3° Si l'on ne veut se livrer au réalisme, qui précisément discréditerait la vérité en la faisant dépendre d'autre chose que d'elle-même, les lois constitutives de l'objet ne peuvent être que les instruments de la médiation entre les sujets. La réalité du monde extérieur n'est rien de plus que la solidarité des personnes en Dieu. En chacun de nous l'objet introduit le peuple des autres consciences ; et c'est par conséquent tout un d'être objectif et de servir d'autres personnes. Sans doute nos actes sont inégalement objectifs et ils affectent inégalement autrui. Cela tient seulement à ce que la moralité d'aucune conscience limitée ne peut être que limitée, cela n'empêche pas que l'idéal ne soit pour chacun de nous de chercher le développement de lui-même par le développement des autres. Le même respect de la vérité, qui est la condition de l'efficacité de nos actions pour nous, est aussi la condition de l'efficacité de nos actions pour autrui. En faisant l'objet, nous faisons la société. Sans véracité, pas de lien social. Plus la véracité sera respectée, plus la société sera utile à ses membres.

Qu'en conséquence, les flegmatiques, que leur nature éthologique prédispose à la véracité, dont elle est la vocation propre, qui n'ont pas à lutter contre ces obstacles, qui la rendent diffi-

cile et souvent impossible aux autres caractères, doivent être loués, quand ils restent fidèles à eux-mêmes en la servant et en l'irradiant, ce sera notre première conclusion. Leur tâche est aride. Elle ne va pas sans une certaine tristesse de vie ; et l'on peut, comme l'EAS Ramsay, à propos du flegmatique Cavendish, juger qu'une vie que l'émotivité anime si peu est une vie moins bénie. Mais, de Socrate à Kant, ils ne s'en sont jamais plaints ; et la joie de se soumettre à la loi, comme la jouissance de la finalité dans la vérité, leur donnent le bonheur qui convient à leur nature. En revanche, les plus grands d'entre eux n'ont jamais déserté le devoir de maintenir, contre les illusions engendrées par l'émotivité, les droits de la pensée abstraite, le respect du vrai, le culte de l'exactitude, toutes les vertus formelles. Notamment, vis-à-vis des passionnés les plus émotifs et de toutes les consciences ardentes que ceux-ci rassemblent autour d'eux (1), par leur ferveur religieuse (2), les flegmatiques, à l'inverse des sanguins qui trop souvent raillent ce qu'ils ne comprennent pas (3), ont toujours dénoncé les erreurs auxquelles trop d'élan peut entraîner les âmes religieuses sans méconnaître la fonction affective et morale de la religion (4).

---

(1) Le maximum de la ferveur religieuse qui est favorisée par l'activité, l'émotivité et la secondarité, appartient aux passionnés (34,8). Viennent à leur suite les flegmatiques (23,2), puis les colériques (19,1), puis les sentimentaux (18,6). Ceux-ci ont le maximum (11,5) pour railleries contre la religion. Mais on peut penser que les sentimentaux attaquent la religion parce qu'elle ne leur paraît pas correspondre à leur idéal, tandis que les sanguins, si médiocrement religieux (Voltaire, A. France), le font par incapacité de sentiment religieux.

(2) Nous avons signalé ce caractère des sentimentaux qu'ils aspirent à la ferveur sans l'obtenir. Rappelons la dernière philosophie de M. de Biran et son mouvement vers Pascal. Cf. dans le *Tourment du Passé*, p. 133 : « Aux heures de deuil, de remords, de détresse morale, comme on voudrait croire ! » p. 140 : « Pascal a cru. » La psychologie du sentimental me paraît précisée dans ce passage : « Éternelles fluctuations ! éternel combat ! Le cœur s'ouvre, la prière nous monte aux lèvres et presque aussitôt, la raison proteste, les objections surgissent » (p. 133). Indécision, aspiration affective que l'inactivité contrarie : la réflexion favorisée par la secondarité se substitue à l'élan intérieur. Il est aisé que cet échec répété se retourne en opposition contre la religion, d'après la loi affective de contraste qui fait que l'amant tue sa maîtresse, la mère gronde ses enfants.

(3) Cf. n. 1. Ce n'est sans doute pas être sévère contre Voltaire et France que de prétendre que le sentiment religieux leur a été presque étranger. Cf. le récit de la messe de Talleyrand à la cathédrale d'Autun.

(4) Des flegmatiques ont fait à la religion des objections de véracité (Renan, Loisy). En revanche, des croyants ont délibérément subordonné la véracité aux intérêts de la foi. Cf. des textes, notamment d'Alphonse de Liguori, in Westermarck, *Origin and development of the moral ideas*, Londres, Macmillan, 1908, t. II, p.p. 99-101.

Suit-il de cette première conclusion que les autres caractères soient par rapport aux flegmatiques, à peu près dans la situation de criminels devant leurs juges ? En aucune façon. En vertu du fractionnement de la conscience universelle entre les consciences subordonnées, aucune de celle-ci ne peut posséder quelque aptitude au plus haut degré, sans qu'elle soit payée du défaut corrélatif. Le sens de l'ordre abstrait doit être acheté d'un moindre intérêt pour la qualité mobile et concrète qui ravit l'émotif primaire. Nous pouvons le vérifier dans le débat même qui nous occupe. Quel a été le tort de Kant, quand il a provoqué la critique de B. Constant en condamnant un ami à révéler le refuge de son ami ? C'est qu'il a remplacé une situation affective et singulière par un schéma abstrait. Il a tiré l'opposition entre la véracité et l'amitié, jusqu'à ce qu'elle devienne une contradiction où l'un des deux termes devait être sacrifié à l'autre. Mais précisément, si la moralité n'est pas un jeu brutal où des vertus différentes doivent se supprimer, ni la morale l'expression abstraite d'un esprit de guerre, elle ne consiste pas à sacrifier l'une à l'autre la véracité ou l'humanité, mais en tenant compte, par une invention toujours en éveil, des conditions concrètes de l'action, que justement le schéma de Kant élimine arbitrairement, à chercher et trouver comment on peut donner satisfaction à toutes deux. Il nous enferme dans un *oui* ou *non*, comme s'il fallait que toute autre vertu fût sacrifiée à la véracité. B. Constant répond non, Kant est responsable de cette réponse qui lèse la véracité. Mieux vaut lui refuser la réponse, en marquant que l'honnête homme est celui qui saura servir le salut de son ami dans des circonstances que Kant ne fait que schématiser, sans mentir à qui que ce soit. L'honnête homme est un inventeur, en toutes ses actions et en toutes ses paroles.

A cette invention, la véracité est indispensable, puisqu'elle assure la solidité de ses moyens, mais elle ne peut suffire. On peut le montrer encore de différentes manières :

1° La véracité n'est que relative. Un étalon de mesure, un plan de ville, un nombre sont posés. L'homme exact les reproduira fidèlement ; mais cette exactitude de reproduction est absolument indépendante de la valeur du modèle reproduit.

Un copiste irréprochablement vérace peut être le vulgarisateur d'un archétype faux en toutes ses parties. De même en toutes les parties du savoir et en tous les domaines de la vie, la véracité peut être en même temps admirable par sa fidélité à reproduire un objet et ridicule par la médiocrité de l'objet reproduit. Que la véracité soit une valeur, cela n'autorise en aucune manière à en faire la seule valeur. Au delà de toutes les opérations formelles, par lesquelles se satisfait le sens de la loi, les démarches de notre esprit doivent, pour ainsi dire, toucher à l'absolu, si nous ne voulons pas que la forme soit un réseau au travers duquel l'être s'enfuirait, comme de l'eau au travers d'un filet. Les mêmes qualités d'exactitude, de minutie, de contrôle peuvent être dépensées dans un travail sans intérêt pour l'avenir de l'esprit ou assurer le succès de ses exigences les plus hautes et les plus efficaces ; comme dans les institutions humaines tout se faire suivant un ordre rigoureux, par un mécanisme minutieux, et que cette institution si strictement organisée ne rende rien ou glisse à la catastrophe ;

2° Il y a pourtant une objection plus grave à faire à la véracité. Non seulement elle se distingue de l'appropriation absolue, intuitive, de l'être par le sujet connaissant, mais elle ne peut s'en distinguer sans la compromettre, ou au moins la diminuer, à cause de son abstraction. Quand nous parlons en effet de véracité, celle-ci n'est jamais le caractère d'une intuition absolue par laquelle l'être qui ne serait pas tel être se donnerrait au sujet connaissant. La vérité, que la véracité respecte, est un objet défini, découpé, particulier, une chose ou une idée, un îlot de la perception, le discriminant dans l'espace, ou de la pensée analytique, le séparant du reste de l'intelligence. Mais cette véracité, qui saisit un être à la place de l'être, un déterminé par suite négatif, à la place de ce qui doit unir toutes les déterminations, peut être dite aussi une falsification. Au moment où un esprit dit vraie n'importe quelle particularité, où il se limite à elle, comme il doit le faire tant qu'il n'est qu'un esprit limité et subordonné, où il en exclut tout ce qui devrait s'ajouter à elle pour qu'elle exprime le réel, il s'abuse ; et dans la mesure où les autres sympathisent avec lui, il les abuse. Toute notre vie intellectuelle se débat dans cette contradiction que nous

voulons saisir l'être et que nous ne pouvons l'exprimer sans le manquer. Le flegmatique le plus objectif reprocherait-il à l'art de ne forger que des rêves, à la science, de ne connaître que des systèmes isolés, à la religion, de se nourrir de mythes, à la morale d'oublier le réel pour l'idéal, les hommes de tous les autres caractères pourraient lui répondre que la fiction la plus dangereuse est la fiction la plus pauvre, et que cette fiction est justement le principe, la loi, l'idée universelle, dont la mathématique pure et la métaphysique exclusivement conceptuelle font leur idole ;

3° Enfin, s'il faut à la véracité un objet défini pour qu'elle soit autre chose qu'une aspiration, cet objet doit lui venir du passé et la véracité être rétrospective. Ce n'est pas un hasard qui la subordonne à la fonction secondaire des représentations comme à sa condition maîtresse. Être vérace, c'est rester fidèle à quelque événement passé, c'est extraire du courant des représentations une impression pour la maintenir en état. Si les hommes l'admirent et si souvent la lèsent, c'est à la fois qu'elle donne satisfaction à notre invincible besoin de consolider la réalité fugitive, d'échapper à la dissolution du temps, bref, d'en sortir et que toutes les forces de la vie, qui manifestent leur exubérance en nous-même, s'obstinent à ronger, à remanier, à noyer ce que nous voudrions maintenir. Les sentimentaux, qui éprouvent si douloureusement le tourment du passé, ne font que ressentir, avec le grossissement permis par leur nature, le drame commun à tous les caractères. Mais d'être rétrospective, la véracité ne peut être suffisante. La conscience est plus qu'un témoin attardé. La mémoire, l'histoire, la paléontologie, la cosmogonie même, par lesquelles nous cherchons à appréhender le passé, ne sont pas la découverte de reflets ; ce sont des reconstructions qui ne se distinguent des autres opérations de l'esprit qu'à raison de la ressemblance pressentie entre ce qui a été et ce qui va être. Chercher un souvenir, c'est encore chercher, et l'on ne cherche que l'avenir. Quand donc nous demandons à la véracité de maintenir ce qui a été comme cela a été, ce ne peut être légitimement par une manie de collectionneur, qui ne s'interrogerait jamais sur l'intérêt de ce qu'il recueille et conserve, pour l'avenir de sa conscience et de toute conscience.

La conclusion de ces critiques, c'est que la véracité, strictement entendue comme le respect de ce qui a déjà été établi, si elle a une valeur catégorique en ce sens que rien ne peut être fait de solide sans elle, ne peut absorber en elle-même la moralité entière, et que celle-ci la dépasse. L'étude de la conscience flegmatique nous a amené à la confondre avec le sens de l'ordre. Comme le sens de l'ordre, la véracité serait la moralité même, s'il fallait immobiliser l'être, en l'entendant comme un monde qu'il n'y aurait qu'à reproduire sans y collaborer. Mais le dynamisme contemporain, qui n'est que la reconnaissance de la spontanéité affective, dans laquelle un intellectualisme métaphysique peut au reste chercher la fécondité de l'idée, contredit cette conception. La vérité n'est pas un fait que l'esprit n'aurait qu'à recevoir, c'est un être, qui doit recevoir de lui à la fois son contenu et son existence. L'esprit ne vient pas de la vérité, il va vers elle et par son enrichissement ininterrompu, elle manifeste l'infinité de sa puissance créatrice. Au-dessus de *la véracité*, rétrospective et conservatoire, il faut donc mettre *l'amour de la vérité*, qui n'est pas une réflexion, mais un élan, non une pure analyse cherchant dans le passé les moyens d'une création plus synthétique, mais cette création même, impatiente de déborder toutes les limites.

Dans la subordination de la véracité à l'amour de la vérité, l'émotivité et l'imagination qu'elle inspire retrouvent leur valeur éminente. Que l'émotivité, sans laquelle après tout l'activité psychologique manquerait de la puissance énergétique indispensable à toute action, vienne à se réduire, la conscience tendra à s'automatiser. L'idée, qui est une direction d'action, quand un élan la prend pour intention, n'est plus qu'une association inerte si le sentiment ne vient s'y ajouter. Sans doute, il ne s'agit pas de prétendre qu'un flegmatique doive inévitablement s'automatiser ; d'abord sa froideur n'est pas absolue ; en outre, il a des intérêts. Mais il y a toujours danger qu'il réduise la vie à la conservation d'un ordre, que la véracité, traditionnaliste par essence, s'occupera de maintenir ; mais que la volonté, dépourvue de l'émotivité où s'alimente l'ambition, ne songera plus à refaire pour l'adapter à de nouvelles conditions d'existence, ou à développer. Or, dans la

connaissance du passé même, la conservation du savoir obtenu par la véracité ne peut suffire. La vocation de la conscience l'invite à une conquête et à une création qui sont solidaires. La découverte de ce qui est, comme l'invention de ce qui doit être, ne sont que les deux aspects d'un même mouvement d'expansion, où la véracité a sa part, comme la discipline dans la marche d'une armée, mais où, après tout, elle n'intervient que comme un moyen. Elle y joue le rôle de ces commissions de réception, qui contrôlent l'authenticité des produits mis à la disposition des soldats. Mais ce n'est pas l'exactitude des contrôleurs qui fera la victoire, c'est, servis par elle, l'élan, le courage, l'ingéniosité, même le talent à improviser que la primarité sert, se composant dans l'impétuosité des combattants. Toutes les qualités de la conscience, inégalement réparties entre les caractères, devront se joindre à toutes les vertus formelles, pour leur assurer une efficacité, dont celles-ci ne sont pas capables par elles seules.

Cela est vrai même de la vie intellectuelle. Il faut que les documents, dont se sert l'historien, soient authentiques et fidèles, que les mesures faites par le physicien soient exactes, que les descriptions de l'éthologiste n'altèrent pas le caractère dont elles prétendent donner le portrait. En ce sens, il n'y a aucune démarche de l'intelligence qui ne soit redevable à la véracité. Mais enfin, l'exactitude ne peut être la fin du savoir. La mémoire n'est même pas faite pour copier le passé, pour imposer à l'être comme un retour éternel, où la périodicité de la matière remplacerait l'inventivité de la conscience. Elle est faite pour mettre le passé à la disposition du présent ; et se souvenir dix fois d'un même événement, c'est s'en souvenir dix fois différemment. De même, l'histoire des idées ou des actions est plus qu'un jeu de patience où l'on restituerait dans leur ordre chronologique et spatial des faits qui en seraient comme les éléments inertes. On défigurerait l'intelligence si l'on n'établissait pas une hiérarchie de valeur entre l'érudition dont l'exactitude est la fin exclusive et le génie créateur qui ne cherche dans le respect des vérités particulières que la condition de l'invention. L'enseignement même, qui peut ne paraître que la transmission de connaissances acquises, manque à son devoir si, au delà des

connaissances qu'il doit transmettre exactement, il ne fait pas sympathiser avec la recherche intime qui les a découvertes et construites, de manière à promouvoir l'esprit de recherche.

A plus forte raison, est-ce vrai de la vie sociale. On connaît la page où James, pensant à une secte américaine où ne se produisent jamais ni un mensonge, ni une parole trop vive, ni un acte imprudent, ni par conséquent rien de plus grave, où la régularité, avec laquelle tous sont honnêtes, dispense de tout blâme et de toute punition, mais d'où n'émanent ni l'imprudence de l'héroïsme, ni la témérité du génie, se demande si cette société réalise l'idéal que la morale se propose. Avec lui, il faut répondre négativement, parce que la vertu n'est pas la moralité. La vertu est une nature acquise, un système d'habitudes adaptées ; elle supprimerait la moralité en se substituant à elle, si, dans la conscience dynamique, la vie ne devait sans cesse amender et développer les structures préalablement produites par elle. A cette obligation n'échappent pas les structures sociales. Il n'y a pas pour une société d'état final, d'ordre définitif ; et s'il convient toujours de tâtonner et d'avancer expérimentalement pour échapper aux dangers de mort, qui accompagnent toute crise de croissance, il n'en est pas moins vrai qu'une société, dont l'exclusive préoccupation serait de rester identique à elle-même à travers le temps, se scléroserait et s'amortirait. La seule manière de se maintenir, c'est de croître ; et l'instinct de conservation n'est que la forme dégradée d'une volonté d'expansion, qui est la moralité même, quand elle n'en exclut aucune conscience.

Si donc, en gardant du kantisme l'impératif catégorique qu'il ne faut *jamais* mentir, on refuse de subordonner tous les autres intérêts de l'esprit à la véracité, on est conduit à admettre la légitimité de tous les caractères. En supposant que la vertu soit formelle et que le flegmatique la possède, il y a un orgueil de la vertu, qui la supprime au moment où il s'y ajoute. C'est le pharisaïsme. Quand la morale s'en garde, elle doit faire consister l'éthique des caractères dans ces deux règles :

1° Puisque chacun trouve en soi des dispositions, qui sont les conditions mêmes de toute possibilité d'action pour lui, c'est que nous ne devons demander à personne de faire ce qu'il

ne peut pas faire. Kant était né pour écrire les trois Critiques, Byron, Childe-Harold. L'interversion des rôles n'eût été que comique. On peut se tromper sur soi. C'est pourquoi l'éthologie sert la morale. Mais la moralité sera pour chacun de trouver, dans les obligations qui jaillissent de sa nature personnelle, les directions de sa vie et de son action. On peut se manquer. Vigny n'avait aucune des qualités qui prédisposent à la grandeur militaire ; en revanche, Amiel a réussi sa vie en croyant échouer, puisqu'il nous a donné le plus riche des documents psychologiques que l'analyse de soi ait jamais engendrés. La véracité dont nous venons de voir qu'elle est inférieure à l'amour de la vérité, si l'on veut, à la curiosité au sens noble du mot, l'est, comme l'amour de la vérité objective, aussi à la sincérité, par laquelle une personne se montre ce qu'elle est, se met à la place qui lui est assignée dans le concert des esprits, accepte ses déterminations comme les conditions de son originalité et de sa bienfaisance ;

2° Si la contingence permet que nous méconnaissions l'idéal de nous-même, s'il y faut notre recherche laborieuse et toujours éveillée, elle permet aussi que nous cherchions notre développement propre au détriment du développement d'autrui. Quand un homme ment, la responsabilité de son mensonge se répartit entre lui et les autres : et il peut arriver, comme nous l'avons constaté de ces mensonges d'enfant, qui inventent des fables, souvent criminelles, sous la pression excessive de leurs parents, qu'elle pèse sur le menteur moins gravement que sur d'autres. La moralité requiert que nous ne cherchions pas le développement moral de nous-même dans des voies ou par des moyens, qui entraîneraient l'étouffement ou la déformation d'autrui. A la sincérité, qui est l'amitié avec nous-même, doit s'adjoindre l'amitié, qui est la sincérité envers les autres. Mais vouloir, ce n'est pas faire, c'est chercher. L'une et l'autre ne s'obtiendront que par une expérimentation inquiète, que l'éthologie devra servir sans en dispenser.

Par rapport à ces deux devoirs, la faute, dont le mensonge est l'espèce ordinairement verbale, consiste essentiellement dans une *utopie*. Dans le premier cas, elle consiste à prétendre à ce qui ne peut être moralement obtenu par nous. Il y a place

pour la fiction dans notre vie, puisqu'elle consiste indéfiniment à faire autre chose que ce qui est. Aussi ne blâme-t-on et ne doit-on pas blâmer l'ingénieur ou le législateur. La fiction n'est appelée mensonge qu'où il ne faut pas feindre. Le peintre d'un décor n'est pas puni, le faux monnayeur l'est. Ce qu'il faut donc obtenir des caractères chez qui le besoin de fiction est le plus impérieux, c'est qu'ils le satisfassent où il est légitime de le satisfaire. Le génie descriptif de Chateaubriand n'aurait pas été diminué parce qu'il n'eût pas prétendu avoir vu des pays qu'il n'a pas vus. Ce que la moralité attend de nous, ce n'est pas que nous revendiquions des aptitudes, qui nous manquent ou trahissions les nôtres, c'est que nous les localisions où elles peuvent être bienfaisantes. Nous n'y réussirons pas si nous nous trompons sur elles. La générosité n'est que l'épanouissement de la sincérité.

Quand ou plutôt dans la mesure où nous saurons atteindre à la connaissance de nous-même, nous devrons chercher, c'est le deuxième devoir, comment ces dispositions, qui sont notre héritage organique, doivent être utilisées de manière à nous accorder avec autrui. Il faut être vérace, et le flegmatique l'est comme il respire, mais il doit se taire ou dire la vérité de la manière qui la rend bienfaisante. Le devoir défend de dire à la vieille Émilie qu'elle est belle, il n'exige pas qu'on lui jette à la figure une injure vraie ; le médecin ne doit pas tromper le malade, il ne doit pas empirer son état. Et si l'on objecte qu'il est en toute circonstance singulièrement difficile de trouver la parole juste, c'est reconnaître en même temps que la moralité est toujours difficile, exige toujours le réveil de notre conscience et la participation du moi à l'action, et que nous ne pouvons nous en remettre à un code de déterminer notre devoir à notre place.

D'après cette conception, qui fait consister l'essence de la faute dans une aberration, un quiproquo, une méprise sur la place que doit recevoir une aptitude déterminée, bref dans une action irrationnelle, puisque la raison consiste à situer et à construire, on comprend comment l'invariabilité des lois, indispensable à l'éthologie comme à toute science est, non seulement compatible avec la perfectibilité de la personne, qu'exige la morale, mais en est corrélative. S'il y a une éthique de la véra-

cité, objectera-t-on, c'est que la véracité d'un homme peut s'améliorer. Que reste-t-il donc de la loi que l'éthologie prétendrait poser ? La solution de la difficulté est dans l'idée de relativité. Il n'y aurait aucune place pour la liberté et le savant serait un prophète si la science pouvait atteindre plus que des rapports ; mais, comme les idées qu'elle définit ne sont pas des choses, ses prévisions ne sont qu'hypothétiques. Nous avons ici l'avantage des réserves que nous avons faites au début. Quand nous disons d'un homme que sa véracité est 60, nous voulons dire, non qu'elle est absolument 60, ce qui n'a aucun sens, mais que le rapport entre sa véracité et celle d'un autre homme, dont la véracité serait égale à 30 est comme 2 à 1, de même que le mètre n'est rien d'autre que la grandeur cent fois plus grande que le centimètre. Quand on l'appliquera ici ou là, ce sera affaire de moralité, non plus de science, même si cela se fait à l'intérieur de la science.

Rien n'empêche par conséquent que la véracité réelle de l'humanité croisse indéfiniment et que le rapport entre les divers caractères pour la véracité reste le même. Dans une société de saints, les peccadilles sont tenues pour crimes. Dans une société composée des mêmes caractères, mais où des nécessités transcendantes à l'éthologie agiraient en faveur de la véracité, il serait encore vrai que les colériques seraient plus souvent exagérés, que les émotifs-secondaires subiraient plus souvent l'effet de partis pris systématiques que les autres. C'est pourquoi les observations vraies des sociologues ne menacent pas nos conclusions. G. Belot (1) observe que le souci de la probité scientifique est une vertu moderne. Admettons-le, peut-être avec quelque complaisance. Il en résultera qu'il devient plus difficile de mentir dans le domaine de l'histoire,

---

(1) G. Belot, *op. cit.*, pp. 187-188. L'exemple de l'histoire pourrait être allégué en faveur de notre thèse. Les progrès de la méthode historique assurent les éléments de ses synthèses ; l'altération par partis pris, qui constitue la mendacité caractéristique des EAS, portera sur les synthèses mêmes. Mommsen est un historien moderne, en est-il complètement innocent ? Il en est ici comme dans les affaires. G. Berger, dans une communication à la Société lyonnaise de philosophie sur *La Morale et les affaires modernes* (20 juin 1929), a montré que l'organisation des affaires modernes sert la moralité des affaires. C'est souvent vrai ; mais elles créent des puissances que la passion peut utiliser pour détruire. Toutes ces thèses enveloppent l'optimisme des utilitaires, qui serait vrai dans un ordre parfait ; mais l'ordre n'est jamais parfait, car, s'il l'était, la moralité n'aurait pas à le créer, à l'approfondir, à le dilater.

il n'en résultera pas que les lésions de la véracité, qui s'y commettront, ne puissent se répartir entre les divers caractères, comme l'exige la loi de la véracité. A la limite, si, dans les conditions générales de la véracité contemporaine, l'histoire ne devenait accessible qu'aux caractères de véracité supérieure, elle leur serait réservée, et les autres la déserteraient parce qu'ils n'y trouveraient plus d'intérêt. On croit trop facilement en matière sociale qu'on a supprimé un mal, parce qu'il ne se trouve plus où on avait l'habitude de le voir : il s'est seulement transporté ailleurs, déguisé, adapté à de nouvelles conditions de possibilité. Les ambitieux flattaient le roi et les princes ; ils flattent les électeurs. Si en effet la connaissance des lois est indispensable à l'action, cette connaissance ne peut aboutir à supprimer leur exercice. A quoi servirait-il de connaître les propriétés du chlore, si le chlore devait s'anéantir ? Ce que nous pouvons donc seulement, c'est choisir les applications que nous ferons rendre aux lois; mais, de quelque manière qu'une loi soit appliquée, elle se retrouvera identique à elle-même, dans le phénomène qu'elle supportera. La science sera sauve, l'initiative l'aura été aussi.

Si l'on universalise et si l'on approfondit cette conception, on est conduit à se représenter l'univers, comme l'épanouissement d'une conscience centrale, qui se diffracterait en personnes particulières, identiques à la conscience universelle par les lois profondes qui leur permettent d'être toutes des consciences, différentes entre elles et de la conscience première par la manière dont elles la spécialiseraient. Chaque éthos serait un mode général de cette spécialisation. Il est au moins curieux que les animaux, comme la fable l'a reconnu, nous imposent souvent et à première vue leur ressemblance avec un type humain. Mais, comme le spécialisé est un incomplet, qui ne peut se comprendre qu'en corrélation avec un autre terme également spécialisé, chaque caractère, après avoir cherché son originalité dans son opposition avec autrui, éprouverait le besoin d'en recevoir ce qui lui manque. De cette alternance de conflits et d'inventions, résulterait le progrès de la conscience générale, quand, du moins, la moralité des uns et des autres saurait résoudre l'antipathie mutuelle en solidarité harmonieuse. A

ce progrès, l'éthologie doit collaborer de plus en plus. Non plus qu'aucune science, elle n'est faite pour asservir l'esprit sous le poids d'un déterminisme transcendant à lui. En donnant à chacun la connaissance des lois qui supportent chaque modalité du « Je pense, » la psychologie des caractères, comme toute science encore, multiplie les possibilités qui s'ouvrent devant lui. Ce n'est pas supprimer le choix, c'est l'accroître. L'éthologie est une maîtresse de liberté.

CHAPITRE XII

TECHNIQUE DU MENSONGE

Le croisement d'une science et d'une morale produit une technique. Après avoir cherché à déterminer les conditions de la véracité et son rapport avec la moralité, nous devons nous demander de quelle utilité est l'éthologie du mensonge pour l'éducation morale. Pour aborder ce dernier problème avec précision, il est important de distinguer deux psycho-techniques :

1° La première, qui résulte de la méthode des tests pour la détermination des aptitudes, est en relation directe avec l'organisation taylorienne de l'industrie et l'orientation professionnelle (1). Son caractère propre est de procéder de la fonction à l'homme. Il faut ici une téléphoniste ou un vérificateur de billes de bicyclette ; quel est la femme ou l'homme, dont le rendement dans cette fonction sera le meilleur ? Quelle que soit la personnalité de celui qui en sera chargé, il n'importe. Il n'est considéré qu'à raison de son effet. De ce point de vue, il y a adéquation entre la méthode des tests, qui jusqu'à maintenant a cherché à mesurer des aptitudes objectives et isolées, et les besoins de la direction industrielle, qu'elle soit d'ailleurs patro-

---

(1) A titre d'exemple intéressant des efforts pour relier l'étude du caractère à la méthode des tests, on peut citer l'étude de O. Decroly et M. L. Wauthier in *Journal de Psychologie normale et pathologique*, 15 mars-15 avril 1929, p. 201. Mais : 1° ces mesures n'échappent pas au défaut de la plupart des tests que les conditions assez spéciales, dans lesquelles les sujets sont testés, risquent de fausser les résultats. Tous les intérêts qui inspirent la réaction dans la vie, ne jouent pas dans le test. Plus nous irons, plus les sujets seront avertis de l'importance que peut avoir pour eux un test, plus aussi ils substitueront une réaction intellectualisée à une réaction spontanée. Ces difficultés peuvent au reste être écartées. Les tests de prudence (p. 226 : épreuve de l'eau à faire bouillir ; p. 228 : épreuve de la pipette) sont plus près d'être des Wirklichkeitsversuche que beaucoup d'autres où l'on juge d'une aptitude par une réponse ; 2° les aptitudes considérées le sont à part du reste du caractère ; or, il n'y a pas de doute qu'un même acte ou une même conduite particulière peuvent procéder de caractères très différents et tenir de cette différence d'origine des significations très diverses Nous en avons eu un exemple à propos du vagabondage (pp. 285-6).

nale ou d'État, pour lesquels l'individu n'est qu'un rouage auquel on demande, pour ainsi dire, de s'absorber, soit dans une production, soit dans une consommation (plier des boîtes ou se servir d'une automobile), strictement adaptées aux exigences industrielles ;

2° Qu'à cette préoccupation, à laquelle doit aboutir la considération exclusive de l'objectivité, suivant laquelle les personnes se réduisent à des lois, il faille concéder une part, et, pour mieux dire, la moitié de la vérité, cela résulte philosophiquement de la réalité de l'objet. Il y a des nécessités, comme telles objectives, naturelles ou sociales, par rapport auxquelles chacun doit être docile. A les reconnaître et à les formuler, convient particulièrement la nature des actifs non-émotifs. Mais, si l'objectivisme suffisait à exprimer la nature de l'être, il n'y aurait aucune raison pour qu'y apparût la conscience. C'est ce que nous avons impliqué, en refusant de réduire la moralité à la véracité, en y cherchant plus que le respect et l'application d'une forme, comme l'exige ce sentiment de la vie, qui anime les philosophies de notre temps les plus chargées d'espérance. L'objet ne peut être jamais pour des sujets, qui n'abdiquent pas, que leur produit et leur instrument. Au-dessus de la psychotechnique objective, tantôt s'opposant à elle, tantôt collaborant avec elle, on peut donc concevoir une propédeutique à laquelle le nom de technique convient mal, puisqu'elle se méfierait de l'objectivisme qui mécanise et dépersonnalise, mais qui se présente comme une méthode de vie spirituelle, où le savoir se fondrait dans la sympathie, pour permettre à l'individu, non, de se trouver un métier, mais de se développer et de s'épanouir. C'est à cette « psychagogie » que l'éthologie doit viser, puisqu'elle se propose de saisir la personne, non dans une aptitude congénitale ou acquise, mais dans son ensemble et ses principes. Le psychotechnicien risque d'être un tyran, il l'est quelquefois déjà, quand l'autorité d'un patron ou d'un fonctionnaire, au service du parti dominant l'État, décrète (après un examen qui ne peut être que rapide et superficiel, mais nie ces défauts en s'appelant scientifique) que tel homme *doit* remplir telle fonction. Ce n'est peut-être pas trahir la science, mais c'est sûrement oublier que son abstraction la rendra toujours inca-

pable de saisir la complexité et l'originalité de la personne réelle.

Au contraire, à la manière du médecin, quand il ne devient pas l'instrument d'une autorité sociale, l'éthologiste évite ce reproche, s'il ne se propose pas d'autre but que de servir la finalité de la personne humaine en lui fournissant les moyens de se développer suivant sa vocation propre. Sans doute pourra-t-on en mésuser, puisque le propre de la moralité, c'est qu'aucun savoir n'empêche d'être maladroit ou criminel. Mais, en s'adressant en dernière analyse à l'individu pour l'instruire des moyens par lesquels il vaincra des obstacles ou des entraînements intérieurs, elle accroîtra sa liberté en lui apprenant à déborder ses limitations.

Il faut bien que l'éthologiste, comme le médecin, soit prêt à abdiquer devant la volonté de celui qui l'appelle, pour oser faire le saut de la science à l'application. En effet, nous nous sommes, au début de cette étude, donné toute liberté doctrinale, en observant qu'en définitive aucune théorie scientifique n'est qu'un roman logique, dont la vérité est la cohérence interne. Le risque commence au moment où l'esprit, cessant de penser relativement, hypothétiquement, passe de l'expression de lois abstraites à une application, dont aucun critère ne garantit l'opportunité ou ne décèle l'inopportunité. Un officier, à qui l'École de guerre a appris cent manœuvres, se fera battre s'il applique celle de Wagram quand il faudrait appliquer celle d'Austerlitz. Sans ce flair, qui résulte d'une extrême familiarité avec des milliers d'expérience, et aussi d'une grâce intime qu'aucune science et par suite aucune école ne peut donner, l'éthologiste fera de mauvais diagnostics et tournera en nuisance un savoir fait pour libérer et rendre heureux.

Nulle part, le risque n'est plus grave, car nulle part la personne n'est plus intimement intéressée. De cette intimité résulte d'abord sa complexité. Plus un individu est cultivé, plus il est imprévisible. Sans doute il n'échappe pas aux lois éthologiques non plus qu'aux lois physiques. Diderot a été un EAP, Turenne, un passionné méthodique; mais il n'y a eu qu'un EAP pour être Diderot ; si Turenne revivait, il ne serait plus le même Turenne. La personnalité concrète est faite de l'application des lois éthologiques, comme on peut penser que la

conscience en général est faite de catégories, mais elles ont déployé, par l'action de la volonté, un système si complexe et si mobile de lois dérivées, que des conditions toujours nouvelles viennent varier ce que nous en pouvons connaître. En outre, l'intimité des lois que l'éthologie découvre ne peut être dépassée par aucune autre, puisqu'elles définissent les intérêts mêmes de l'individu. Si ces intérêts étaient cohérents, il ne pourrait que se laisser porter par eux; comme ils le sollicitent vers des actes contradictoires, l'éthologie peut le servir s'il sait s'en servir. Qu'à cette utilisation, les divers caractères seront inégalement inaptes, cela indique seulement qu'à mesure que nous avancerons dans leur connaissance, nous devrons ajouter à la détermination des règles, qui définiront le régime de chacun d'entre eux, d'autres règles, par lesquelles ils pourront se les appliquer à eux-mêmes.

N'ayant ici à nous occuper que du mensonge, nous allons convertir en impératifs les lois ou les indications de lois, que l'étude des facteurs du mensonge nous a suggérées. A défaut d'une précision que l'éthologie n'atteint pas encore, cette revision vérifiera comment elle peut servir de médiatrice entre les formes générales du devoir, qu'il appartient à la métamorale de poser, et les impératifs d'une déontologie plus concrète. Dans la détermination de ces impératifs, nous considérerons d'abord ceux qui résultent de la théorie générale du mensonge, puis ceux qui se déduisent de son étude morphologique et qualitative. On ne s'étonnera pas que plusieurs coïncident avec des règles, qui ont été spontanément dégagées par la vie sociale. La vie servie par la science ne s'oppose pas à la vie spontanée, elle la prolonge, en approfondit les analyses, en complique les œuvres, mais elle ne pourrait, sans se supprimer à elle-même l'objet qu'elle cherche à élucider par la connaissance, en contester les directions.

I. — Impératifs généraux

A. Puisque la secondarité favorise au plus haut degré la véracité, tout ce qui accroît la fonction secondaire des représentations en général sert la véracité. Si, comme nous l'avons

vu, c'est par la contagion d'un caractère donné, que s'élève le taux d'une aptitude éthologique, il faudra assurer l'influence de la secondarité et le renforcement de la véracité dans une société, en confiant aux gens de caractère le plus vérace la fonction sociale, chargée d'apprendre à tous la conformité des actes et des règles. Dans toute société, c'est la fonction judiciaire, soit sous sa forme pure, soit mêlée à d'autres (les conseils de justice militaire, les examens universitaires, par exemple), qui ne prononce pas sur la moralité inaccessible à tout jugement humain, mais juge de l'adéquation entre un acte et une loi. Elle sera mieux assurée par les gens de caractère flegmatique, qui sont comme les gardiens du sens de l'ordre. Généralement, il convient, dans les institutions sociales, qu'une discipline, nettement définie et précisément sanctionnée, enlève les conditions de l'action et de la parole utiles au caprice individuel, cultive en tous l'habitude de l'inhibition. Mais, si la véracité ne doit pas être obtenue au détriment d'autres vertus, cette discipline doit se limiter à l'ordre matériel, strictement requis pour permettre la collaboration des personnes, empêcher la désintégration sans rechercher la surintégration. Elle deviendrait mensongère en devenant indiscrète.

B. Comme l'excès d'émotivité et l'étroitesse normale ou éventuelle du champ de conscience viennent immédiatement après la primarité pour produire le mensonge, il faut éviter les actions qui provoquent trop brutalement l'émotion, si l'on ne veut pas contribuer à des mensonges, dont la responsabilité appartiendrait moins à leurs auteurs, qui ne se sont pas donné leur caractère, qu'à ceux qui en useraient mal. Cette précaution aboutira à maintenir même des surémotifs dans une disposition de sang-froid, qui est la plus favorable à la véracité. Cette règle est la contre-partie de la précédente : elle limite l'autorité que la première fonde.

Elle peut la fortifier, si l'on prend soin, comme le fait l'institution délibérée d'une sanction, d'intéresser l'émotivité à la véracité, partout où la lésion de la véracité a des effets redoutables. Peu de peines, mais sévères et strictement appliquées, cela doit rester la meilleure précaution contre le crime : le mensonge en est un.

Enfin, des fonctions, dont on méconnaîtrait l'efficacité psychologique et l'indispensabilité sociale en les appelant « sublimantes », doivent donner satisfaction à l'émotivité primaire, pour canaliser son emploi dans les directions où le besoin de fiction peut trouver satisfaction. L'art, le jeu, le sport, le théâtre, beaucoup de formes de l'action sociale et politique sont faits pour donner leur aliment à des besoins contradictoires, dans tous les cas où ces besoins ne peuvent, par suite des circonstances ou par l'action de la volonté, confluer dans une action plus objective. Rares sont les actions profondes que nous exerçons sur l'objet et qui nous satisfassent profondément. Il faut pourtant, si la conscience a sa fin en soi, qu'elle reçoive à tout instant quelque jouissance de l'être : elle la trouve dans des apparences plus émouvantes, dont ce n'est pas le moindre office que d'entretenir l'amour de la vie. En même temps que le besoin de fiction sera détourné, par exemple par des sanctions, des voies où il devenait malfaisant, l'art, sous toutes ses formes, lui permettra de se dériver utilement. Il pourra y trouver sa moralité dans la mesure où la beauté y réalisera la finalité, que la moralité a pour mission d'instituer. De cette manière se fera *la localisation morale*, qui est la seule façon de concilier l'obligation avec la nécessité des dispositions éthologiques.

C. Enfin, puisque l'activité favorise la véracité, le devoir de chaque individu sera d'éviter la passivité des émotions, quand il est inactif, des tendances, quand il est actif. La valeur générale de la culture intellectuelle se ramène à ce fait que l'analyse, en s'appliquant, chez les inactifs, aux impressions qui naissent de l'obstacle opposé par l'inactivité, chez les actifs, aux conditions objectives de l'action, en permettra l'examen critique. Ici, l'éthologie, qui n'est après tout que la forme la plus personnelle de l'esprit critique, puisque celui-ci consiste à chercher, sous tout objet, la conscience qui le fait être comme il est, exercera sur le caractère une thérapeutique directe. Comme fait partout la science, non en le supprimant, mais en l'orientant vers le mieux.

Cette sorte de *spécialisation des caractères dans les emplois sociaux*, qui ne serait sans doute pas mieux faite par une autorité sociale, toujours coûteuse et pressée, qu'elle ne l'est main-

tenant par la vocation de chacun, pourra s'améliorer lentement et sans secousses, à mesure que des études plus poussées d'éthologie informeront plus précisément les divers caractères des échecs qui les menacent, parmi lesquels sont les maux qu'ils peuvent commettre. Sans doute ne pourront-elles supprimer les difficultés de la vie psychologique, ce qui n'est pas souhaitable, mais elles les déplaceront en permettant à l'individu d'atteindre à un meilleur rendement et surtout à une vie plus puissante.

II. — Impératifs particuliers

Nous les limiterons aux caractères les mieux connus.

Nerveux

1° A défaut de la véracité pure, intéresser aux paroles ou aux actes, qui importent le plus socialement, des intérêts fortement affectifs, par des sanctions ou des avantages artificiels (1) ;

2° Favoriser la création d'un *honneur* de la véracité (2);

3° Utiliser la clarté logique de l'intelligence pour entraîner à discerner le vrai du faux ;

4° Recourir aux intérêts forts, serait-ce des intérêts de jeu, qui requièrent toujours l'objectivité dans les domaines où ils interviennent ;

5° Apprendre à distinguer minutieusement entre le domaine de l'art, où le besoin de fiction concrète peut recevoir satisfaction, notamment le besoin d'embellissement positif ou négatif, et celui de la vie pratique ;

---

(1) C'est la méthode traditionnelle de toute société organisée. Elle suppose que les sanctions sont en général déterminées et appliquées par les caractères qui ont le sens de la loi. La transcendance d'un caractère par rapport à un autre est la société même et plus profondément le réel, sensible, pour chacun de nous, où il nous résiste. Mais la sympathie corrige dans une certaine mesure l'hétérogénéité des caractères, et le nerveux peut profiter des périodes de moindre émotivité pour se créer le milieu physique ou social nécessaire à son usage moral.

(2) Cf. p. 167. Le scoutisme est un de ces moyens d'utiliser la suggestibilité en faveur de la véracité.

6º Éviter la formation de sentiments dyscolistes, qui, par l'envie, tournent à la médisance et à la calomnie, en évitant d'engager le nerveux dans des voies qui le prédestineraient à l'échec ;

7º Chercher à satisfaire le besoin de changement par des voyages, une profession mobile, généralement une vie variée.

Colériques

1º Éviter tout recours à la peur et à l'inquiétude (1) ;

2º Ne pas oublier que l'altruisme offre ici un secours utile, car on peut toujours montrer en quoi le mensonge nuit à autrui et, ce qui touche sans doute davantage, peine une personne aimée du menteur ;

3º La religion est plus efficace contre le mensonge des colériques que des nerveux ;

4º Plus facile à intégrer socialement (2), le colérique est ramené à la véracité par l'obligation de respecter l'entente sociale ;

5º Contre le mensonge par exagération, une culture de l'exactitude intellectuelle est possible. Elle peut être aidée par les besoins techniques et même scientifiques, par lesquels le colérique s'apparente au sanguin.

Sanguins

1º Moins suggestible à cause de sa moindre émotivité, le sanguin doit être surtout l'objet d'une thérapeutique intellectuelle ; mais il est toujours à craindre qu'il ne trompe celui qui essaierait d'agir en lui ;

---

(1) Tout ce qui vient d'être dit à propos des nerveux convient aux colériques, quand l'opposition de forts obstacles extérieurs rapproche le colérique des conditions éthologiques, qui résultent pour le nerveux de l'obstacle intérieur de son inactivité.

(2) Non seulement sa suggestibilité est forte (q. 21, 3º nerveux, max. 40,8, colériques 31,9), mais l'activité lui rend plus facile la collaboration avec le groupe social. C'est la meilleure manière de s'y intégrer.

2° Essayer de faire prédominer en lui les besoins intellectuels et scientifiques sur la cupidité pratique (1) ;

3° Employer l'argumentation utilitaire.

4° Renforcer la crainte des sanctions légales et sociales (2).

Sentimentaux

1° Tourner la rumination mentale et l'analyse de soi vers l'éthologie pour transformer la passivité à l'égard des émotions en activité intellectuelle d'abord, puis en technique sur eux (3) ;

2° Habituer ou s'habituer très tôt à reconnaître sous les émotions tristes des dépressions organiques (4) ;

3° Forcer le sentimental à sortir de soi pour se tourner vers une action extérieure (5) ;

---

(1) Cf. p. 237. Quand on veut empêcher certains effets d'une tendance, il n'y a pas d'autre moyen que de la subordonner à un groupement convergent d'autres tendances également fortes dans le caractère considéré ; si, de plus, cette formation synthétique donne indirectement une satisfaction sans danger et même légitime à la tendance subordonnée, les résultats obtenus pourront être durables. Or, il n'y a pas de doute que la science expérimentale et la technique intéressent chez le sanguin (Bacon, Montesquieu) et généralement chez l'AP (Huxley) des tendances importantes. Comme l'invention technique confère des avantages pécuniaires que l'invention théorique ne peut concéder, parce que ses applications sont éloignées et aléatoires, le sanguin peut y trouver aussi la satisfaction de son égoïsme pratique. La difficulté, c'est évidemment que le sanguin le plus dangereux est le plus primaire et que celui-là, même s'il est apte au savoir, peut parfaitement concilier cette aptitude avec la malhonnêteté (Bacon).

(2) Q. 64, 2° honnêtes dans les limites de la loi : P. am. 21, 4, nerv. 13,8, sang. 12,6, colér. 11,3, moy. des second. 4,8.

(3) La solution convient moins bien aux *rêveurs*, à qui elle serait le plus utile qu'aux sentimentaux durs. Elle suppose en outre le don et la culture de l'aptitude analytique (cf. p. 265, n. 1).

(4) Cet effort pourrait être suivi dans toute la philosophie de Biran. Mais il a été retenu trop longtemps par l'aspect phénoménologique du cogito, de la conscience saisie dans son expérience directe et il n'en a pas saisi la profondeur métaphysique, le fond de réalité absolue, par lequel il l'aurait rendue indépendante des fluctuations organiques.

(5) A ce conseil, l'inactif opposera toujours que son inactivité ne le lui permet pas. Cf. le *Tourment du Passé*, p. 77. « Dire à un rêveur nostalgique que le salut est dans l'action, n'est-ce pas dire à un paralytique que le remède est dans la marche. » Cette objection appelle deux réponses :

1° Que l'acte intellectuel par lequel nous alléguons un déterminisme est celui par lequel nous y cédons ;

2° Que nous ne pouvons nous contraindre directement à l'action, mais que nous pouvons disposer les conditions, qui feront naître en nous le désir d'une action. L'émotivité, qui renforce les intérêts, et la secondarité, qui permet de prévoir, doivent être utilisées par le sentimental contre son inactivité.

Cette objection n'est donc qu'une expression du *sentiment d'impuissance* qui paralyse le sentimental s'il s'y livre. Maurice de Guérin l'exprime très fréquemment dans son journal, p. 5, 25, 48, 80, 82 : « Fatale pensée de mon inutilité et de mon impuissance », 107, « fatigue à vivre », 115. On le trouve partout chez Amiel et chez Biran.

4° Lui faire reconnaître que les refus, qu'il oppose souvent à une nouveauté, ne viennent que d'une appréhension sans fondement objectif (1) ;

5° Pour empêcher la formation des partis pris, s'habituer à rechercher les avantages de ce qui semble d'abord mauvais (2);

6° Faire la critique intellectuelle du scrupule (3) en y révélant, non le devoir, mais son contraire, la lâcheté envers des mouvements de sentiment ;

7° Détourner du mensonge, en amenant à prévoir les conditions dans lesquelles le sentimental serait entraîné à mentir (4) ;

8° Compliquer par la culture intellectuelle, notamment utiliser la réflexion morale.

Passionnés

1° Les plus violents sont, à cause de leur émotivité, ceux qui se laissent le mieux convertir à une foi religieuse, suivant l'exemple célèbre du duc de Bourgogne ;

2° Leur opposer la force (5), en la fondant sur une loi morale ;

3° Toujours les ramener de l'action objective vers la critique d'eux-mêmes ;

4° Prendre toujours le parti de leur secondarité contre celui de leur activité ;

5° Tâcher de les détourner de l'égoïsme, en leur présentant une tâche noble comme plus difficile ;

---

(1) Le misonéisme, si fréquent chez les EnAS, est un mouvement de défense, apparenté à la résignation présomptive. L'article où James a montré contre Biran qu'il ne faut pas confondre effort musculaire et effort volontaire aboutit éthologiquement à établir que le sentiment de résistance est une appréhension ; que l'EnAS Biran y ait concentré son analyse, comme cela est clair ! Cf. W. James, *Le sentiment de l'effort*, in *Critique philosophique*, 1880 ; II, n. p. 225.

(2) On peut utiliser ici la loi d'oscillation par contraste, qui balance d'un sentiment au sentiment contraire (l'indécision est maximale chez les sentimentaux, p. 272). Cette loi ne fait qu'illustrer la loi générale de relation, qui fait passer la conscience intellectuelle d'un terme à son opposé.

(3) Cf. ci-dessus, p. 268, n. 1.

(4) En même temps que la prévoyance du sentimental, cette règle utilise le *sentiment de la dignité*, très fort chez les émotifs secondaires. Comme l'instinct de conservation, il exprime cette forte *adhésion du moi* à chacun de ses états qui touche à l'essence de ce caractère.

(5) Le groupement EA, quand le secondaire vient y ajouter la puissance organisatrice fait de ce caractère le plus réaliste, au sens du mot qui l'oppose à légaliste. L'opposition de Hegel au *Sollen* en exprime un aspect important. La loi est en effet moins intéressante pour un émotif, même secondaire, que pour un non-émotif. Nous mettons tous la réalité dans ce qui satisfait nos tendances les plus fortes.

6° Les avertir du double danger de l'échec et du surmenage : sont plus sensibles aux exemples historiques qu'aux argumentations abstraites.

Flegmatiques

1° Doivent être sans cesse ramenés de l'intellectualisme abstrait vers l'expérience vécue ;

2° Les avertir contre le danger de l'automatisme, qui se traduit en religion par le ritualisme, en morale par le pharisaïsme ou le cant (1) ;

3° Faire la critique intellectuelle de l'ordre qui n'est pas sans cesse amendé et développé par la vie morale ;

4° Les ramener de la religion de l'autorité sociale vers la religion de la simplicité de cœur et de la bonté naïve ;

5° Dans la vie intellectuelle, empêcher le sacrifice de la personnalité au souci exclusif de l'objectivité et de l'exactitude.

A ces règles, il ne faut ajouter qu'un mot, c'est qu'elles sont vaines, si elles ne sont à chaque instant remaniées et adaptées quand nous agissons sur un autre par la sympathie pour lui, quand nous agissons sur nous-même par la représentation claire de la finalité à atteindre.

---

(1) Il est inexact de faire de la superstition et du ritualisme des privilèges à rebours de la religion. Que celle-ci y soit fortement exposée, cela résulte de ce qu'une forte émotivité consolide les associations que la secondarité prolonge. Avec l'abaissement de la tendance analytique, qui inspire l'esprit critique, et avec la pratique sociale de la gérontocratie, qui se trouve d'ordinaire dans l'administration religieuse, les conditions les plus favorables de la superstition et du ritualisme, communs en ce qu'une association y survit à ses conditions d'opportunité, sont rassemblées. Mais elles se retrouvent aussi bien dans l'acceptation d'une technique médicale insuffisamment autorisée, dans une doctrine périmée et démentie par les faits, dans l'attachement d'un groupe aristocratique à des règles devenues nuisibles ou au moins gênantes, dans la persistance de modèles industriels ou de procédés dépassés, dans la répétition de formules vidées de leur signification. Et même, la religion, en rapport direct avec la psychologie affective, dont les lois tiennent profondément à l'organisme humain, en reçoit une perpétuité qui, dans une certaine mesure, la rend extérieure à l'évolution temporelle.

ANNEXES

ANNEXE I.

Nombres de l'enquête de G. Heymans et E. Wiersma relatifs aux questions 60-63 (1).

Voir les tableaux des deux pages suivantes :

(1) G. Heymans et E. Wiersma, *Beiträge zur speziellen Psychologie auf Grund einer Massenuntersuchung*, 6e art., § 7-8 in *Zeitschr. f. Psych. und Phys. d. Sinnesorg.* 6e art., vol. 51, p. 18. Ce tableau indique d'abord les nombres absolus des psychographies de chaque groupe, auxquelles sont attribuées les diverses propriétés ; puis les pourcentages qui s'en déduisent ; enfin, les nombres proportionnels indiquant combien de fois il est plus probable que les valeurs numériques indiquées expriment une corrélation de la force correspondante qu'il n'y en ait aucune (cf. *op. cit.*, p. 8). Approximativement, ces chiffres permettent de distinguer d'un coup d'œil les corrélations sûres des corrélations douteuses. Certains atteignent des taux élevés (T = Tausende = milliers ; M = millions ; TM = milliards ; B = billionen ou trillions français ; Tr = trillionen ou quintillions français et ainsi de suite). Voici les nombres totaux des diverses catégories : 98 amorphes, 94 apathiques, 174 nerveux, 113 sentimentaux, 95 sanguins, 439 flegmatiques, 257 colériques, 597 passionnés, auxquels s'ajoutent les fiches douteuses pour faire le total de 2.523, dont 1.734 sujets *naturels* font 68,7 %.

	Amorphes	Apathiques	Nerveux	Sentimentaux	Sanguins	Flegmatiques	Colériques	Passionnés	Moyennes des pourcentages	Total
60. *Durchaus natürlich* (Naturel)	58 59,2% (7,29)	52 55,3% (40,4)	87 50,0% (514T)	64 56,6% (38,2)	70 73,7% (1,76)	345 78,6% (43T)	157 61,1% (29,1)	456 76,4% (6T)	63,9	1734 68,7%
Gezwungen (Forcé)	21 21,4% (1,20)	22 23,4% (1,75)	44 25,3% (7,96)	36 31,9% (203)	14 14,7% (1,81)	73 16,6% (2,29)	48 18,7% (1,00)	100 16,8% (2,84)	21,1	479 19,0%
Geziert (Affecté)	12 12,2% (3,64)	10 10,6% (1,75)	37 21,3% (10M)	8 7,1% (1,04)	7 7,4% (1,02)	15 3,4% (984)	40 15,6% (9T)	26 4,4% (196)	10,2	192 7,6%
61. *Demonstrativ* (Démonstratif)	30 30,6% (61,1)	27 28,7% (166)	99 56,9% (165)	51 45,1% (1,00)	41 43,2% (1,05)	175 39,9% (8,34)	190 73,9% (34Tr)	286 47,9% (3,26)	45,8	1130 44,8%
Verschlossen (Fermé)	46 46,9% (143)	50 53,2% (11T)	36 20,7% (192	44 38,9% (3,82)	37 38,9% (3,09)	200 45,6% (104M)	22 8,6% (178TB)	187 31,3% (1,08)	35,5	799 31,7%
Heuchler (Hypocrite)	2 2,0% (1,96)	2 2,1% (2,06)	6 3,4% (69,7)	1 0,9% (1,00)	1 1,1% (1,02)	3 0,7% (1,02)	1 0,4% (1,33)	1 0,2% (8,02)	1,4	20 0,8%

62. *Ehrlich hervortretend* (Honorable)	55 56,1% (120)	59 62,8% (4,18)	110 63,2% (10,5)	83 73,5% (1,20)	56 58,9% (21,4)	319 72,7% (1,41)	172 66,9% (250)	486 81,4% (38M)	66,9	1788 70,9%
Diplomatisch (Diplomate)	25 25,5% (12,5)	23 24,5% (6,87)	30 17,2% (1,03)	18 15,9% (1,00)	26 27,4% (33,3)	91 20,7% (13,9)	45 17,5% (1,06)	74 12,4% (51,3)	20,1	417 16,5%
Intrigant (Intrigant)	5 5,1% (3,01)	3 3,2% (1,09)	16 9,2% (18T)	3 2,7% (1,01)	6 6,3% (8,00)	2 0,5% (256)	12 4,7% (8,26)	6 1,0% (30,4)	4,1	62 2,5%
63 *Vollkommen glaubwürdig* (Digne de foi)	48 49,0% (87,9)	59 62,8% (1,03)	57 32,8% (951B)	69 61,1% (1,20)	51 53,7% (7,80)	373 85,0% (2 TTr)	104 40,5% (3B)	438 73,4% (248T)	57,3	1610 63,8%
Uebertreibend (Exagérant)	24 24,5% (1,31)	20 21,3% (1,00)	72 41,4% (49M)	29 25,7% (1,82)	24 25,3% (1,52)	31 7,1% (442B)	111 43,2% (24B)	108 18,1% (6,56)	25,8	538 21,3%
Ausschmückend (Embellissant)	19 19,4% (9,40)	12 12,8% (1,04)	47 27,0% (2M)	16 14,2% (1,31)	16 16,8% (2,68)	14 3,2% (3TM)	54 21,0% (5T)	50 8,4% (56,6)	15,4	301 12,0%
Lügnerisch (Menteur)	7 7,1% (4,63)	5 5,3% (1,53)	20 11,5% (43T)	7 6,2% (2,82)	5 5,3% (1,49)	8 1,8% (8,20)	13 5,1% (2,39)	5 0,8% (6T)	5,4	87 3,4%

ANNEXE II

Analyse éthologique du style de Stendhal, d'après un passage de la *Chartreuse de Parme.*

Ce passage est pris dans le chapitre xv. C'est la méditation passionnée de la duchesse après l'arrestation de Fabrice. Il s'étend depuis les mots : « En rentrant chez elle, après la soirée du comte Zurla... » jusqu'à : « Deux fois après la soirée du ministre Zurla... »

Émotivité très forte. — Elle est naturelle dans la situation de la duchesse ; mais la duchesse ne l'exprimerait pas si naturellement si Stendhal ne pouvait l'imaginer. Superlativisme verbal : la duchesse crie ; emploi répété des mots les plus forts : (désespoir, éperdûment, outrage, vengeance, aveuglement, infâme, fatal, cloaque, tigre, repaire, torturait, insensée, accablement, yeux égarés, exécrable, etc.). Abus des interjections.

Mobilité extrême des sentiments. — Une autre qu'une héroïne de Stendhal pourrait exprimer des sentiments aussi forts, sans que les sentiments soient si changeants. Voici un passage où ils se succèdent à chaque phrase :

Suis-je assez humiliée !... On m'outrage, et bien plus, on expose la vie de Fabrice ; et je ne me vengerais pas ! Halte-là ! mon prince, vous me tuez, soit, vous en avez le pouvoir ; mais ensuite, moi, j'aurai votre vie. Hélas ! pauvre Fabrice, à quoi cela te servira-t-il ? Quelle différence avec ce jour où je voulus quitter Parme ! et pourtant alors je me croyais malheureuse !... quel aveuglement !..	Sentiment d'humiliation, se renverse en sentiment d'orgueil crainte pour Fabrice, convergence des deux dans le besoin de vengeance, elle s'égalise au prince par le pouvoir de nuire, retour à la crainte pour Fabrice, regret, contraste entre le présent et le passé, condamnation d'une peine ancienne, condamnation d'elle-même.

Transformation extrêmement rapide des sentiments en idées. — Ces sentiments ne sont jamais l'objet d'une analyse substituant leur considération à la préparation d'une action. Toujours

ils engendrent soit le souvenir d'un fait observé ou imaginé, soit l'idée d'un moyen d'action. En d'autres termes, l'affectivité se change toujours et très vite en imagination perceptive et en intentions intellectuelles (elle voit Fabrice pendu, elle voit le prince faisant couper la tête de Fabrice ; va-t-elle séduire Rassi ? Ne peut-elle enlever Fabrice et se réfugier avec lui à Paris ?) Calculs d'argent. Importance majeure de l'imagination pratique.

Caractère essentiellement pratique de l'intelligence. — Comment elle réalisera sa fortune, qu'est-ce que Fabrice fera à Paris, ce que Rassi peut faire contre elle. Vision précise des caractères : « L'incommensurable lâcheté du marquis del Dongo » ; « Le comte « n'est point méchant, il n'est que faible »; portrait de Fabio Conti, les Farnèse.

Absence complète d'intérêt pour la loi et les sentiments impliquant son respect. — Sentiments de guerre : les seules tendances inspirant les paroles sont des tendances personnelles. Aucun scrupule à mentir et à tromper. Seule méthode : provoquer les sentiments utiles. Aucune préoccupation de la vérité : tout se prouve ; en justice, il suffit d'avoir de faux témoins. Diplomatie : projet de brouille « ostensible » avec le comte. La seule loi, c'est le monde devant lequel il faut faire figure. Pas d'autre limite à l'hypocrisie, que ce qui lèse l'amour pour Fabrice.

Expression de ces propriétés par le style. — Avec le superlativisme qui traduit l'émotivité, la brièveté des phrases traduit la primarité (nombre de mots dans chacune des phrases d'une page : 8, 11, 3, 15, 14, 9, 27, 16, 9, 3, 6, 2, 4, 13, 3, 7, 7, 11, 16, 6). Cette page ne contient que cinq subordonnées, le reste n'est que propositions principales ou expressions exclamatives. La brusquerie des mouvements successifs de la conscience révèle l'étroitesse du champ de conscience. Les phrases se juxtaposent au lieu de se relier.

De ces indications on peut conclure que l'essence du primaire stendhalien, c'est l'intrication étroite de la mobilité des sentiments avec la mobilité de l'intelligence. Elle engendre des diplomates passionnés, chez lesquels la sincérité du sentiment inspire la duplicité de l'intelligence. Il faut sans doute les situer à mi-chemin des nerveux et des sanguins, en insistant sur leur

surprimarité et sur leur clarté intellectuelle. Comme il a été dit des sanguins, ils sont d'autant plus redoutables par leur manque de véracité qu'ils sont plus mobiles. Chacune des fins successives, ardemment désirées, qu'aucun sentiment de la loi n'inhibe, justifie ses moyens. Leur éthologie s'exprime par le machiavélisme.

Ouvrages utilisés (1)

Alfred Adler. — *Ueber den nervösen Charakter.* Grundzüge einer vergleichenden Individualpsychologie und Psychotherapie. Wiesbaden, Bergmann, 1912, 195 p. (trad. par le docteur Roussel sous le titre : *Le Tempérament nerveux.* Éléments d'une psychologie individuelle et application à la psychothérapie, Paris, Payot, 1926, 363 p.)

Alfred Adler. — *Studie über Minderwertigkeit der Organe.* Urban und Schwarzenberg, Vienne et Berlin, 1907.

Alfred Adler. — *Les Idées fondamentales de la psychologie individuelle* in *Revue de Psychologie concrète.* Paris, les Revues, 1929, 1re année, no 1, pp. 89-101.

Rudolf Allers. — *Charakter als Ausdruck.* Ein Versuch über psychoanalytische und individualpsychologie Charakterologie in *Iahrbuch der Charakterologie*, 1924, 1re année, 1er vol., pp. 1-40.

G. Belot. — *Études de morale positive*, t. II. *La Véracité*, pp. 169-208, Paris, Alcan, 2e éd., 1921.

Alfred Binet. — *La Suggestibilité* in *Année psychologique* 1898, pp. 88-152.

Alfred Binet. — *La Suggestibilité*, Paris, Schleicher, 1900.

Alfred Binet. — *Les Idées modernes sur les enfants*, Paris, Flammarion, 1909.

E. Claparède. — *Comment diagnostiquer les aptitudes chez les écoliers ?* Paris, Flammarion, 1924.

O. Decroly et M. L. Wauthier. — *Contribution à l'étude des tests du caractère* in *Journ. Psychol. norm. et patholog.* (15 mars-15 avril 1929), p. 201.

H. Delacroix. — *La Psychologie de Stendhal*, Paris, Alcan, 1918.

H. Delacroix. — *La Psychologie de l'art*, Paris, Alcan, 1927.

(1) Nous ne prétendons pas faire ici une bibliographie du mensonge. Sans parler de son immensité, la plupart des travaux de la littérature spéciale, faute de préoccupations ou de précision éthologiques, confondent des mensonges d'éthologie très différente : nous en avons donné un exemple à propos des mendiants thésauriseurs (p. 286). On trouvera une bibliographie des travaux relatifs au témoignage et à l'altération de la vérité, parmi les ouvrages en langue française, in Gorphe, *La Critique du témoignage*, pp. 400-426. Nous n'indiquons donc ici que les principaux ouvrages cités ou directement utilisés par nous.

F. Achille-Delmas et Marcel Boll. — *La Personnalité humaine, son analyse*, Paris, Flammarion, 1925.

J.-B.-F. Descuret. — *La Médecine des passions*, ou les passions considérées dans leurs rapports avec les maladies, les lois et la religion, Paris, Béchet, 1841.

G.-L. Duprat. — *Le Mensonge*, étude de psychologie pathologique et normale, Paris, Alcan, 1903.

Ern. Dupré. — *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*, Paris, Payot, 1925.

Ch. Fiessinger. — *Les Défauts, réactions de défense*, Paris, Maloine, 1925.

F. Gorphe. — *La Critique du témoignage*, Paris, Dalloz, 1924.

Maurice de Guérin. — *Journal, lettres et poèmes*, éd. Trebutien, 2e éd., Paris, Didier, 1862.

P. Hartenberg. — *Les Timides et la timidité*, Paris, Alcan, 1901.

G. Heymans. — *Ueber einige psychische Korrelationen* in *Zeitschrift für angewandte Psychologie*, vol. 1, 1908, pp. 313-381.

G. Heymans. — *Des méthodes dans la psychologie spéciale* in *Ann. Psychol.*, t. XVII (1911). (cf. Psychologie des Femmes. Introd. chap. Ier, pp. 1-40.)

G. Heymans. — *La Classification des caractères* in *Revue du mois*, 10 mars 1911.

G. Heymans. — *Le Siècle futur de la Psychologie* in *Revue du mois*, 10 nov. 1912.

G. Heymans. — *Résultats et avenir de la Psychologie spéciale* in *Archives néerlandaises des sciences exactes et naturelles*, série III, t. II, pp. 475-495 (1915).

G. Heymans. — *La Psychologie des Femmes*, 2e éd., trad. franç., Paris, Alcan, 1925.

G. Heymans et E. Wiersma. — *Beiträge zur speziellen Psychologie auf Grund einer Massenuntersuchung* in *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, 1er art., vol. 42, p. 81. Surtout 6e art. (§ 7-8), vol. 51 (1909), pp. 1-72.

Pierre Janet. — *L'automatisme psychologique*, Paris, Alcan, 1889, 6e éd. 1910, 1re p., chap. III, § V.

Pierre Janet. — *Les Névroses*, Paris, Flammarion, 1910, pp. 337-341.

L. Klages. — *Les principes de la caractérologie*, trad. franç., Paris, Alcan, 1930.

E. Lauvrière. — *La Vie et l'œuvre d'Edgar A. Poe*, Paris, Alcan, 1904.

A. Le Breton. — *Le Tourment du passé.* Journal intime d'un inconnu, publié par A. Le Breton. Les cahiers verts, n° 20, Paris, B. Grasset, 1923.

P. Malapert. — *Les Éléments du caractère et les lois de leur combinaison*, Paris, Alcan, 1897.

G. Maurevert. — *Le Livre des plagiats*, Paris, A. Fayard, 9e éd., s. d.

Fr. Paulhan. — *Les Caractères*, 4e éd., Paris, Alcan.

Fr. Paulhan. — *Le Présentisme* in *Revue philosophique* de sept.-oct. 1924, p. 190.

Fr. Paulhan. — *L'Influence psychologique et les associations du présentisme. I. Les traits de caractères subordonnés du présentiste* in *Journal de Psychologie normale et pathologique*, XXIIe année, 1925, Paris, Alcan, p. 193.

Fr. Paulhan. — *L'Influence psychologique et les associations du présentisme. II. Quelques groupes de présentistes*, XXIIe année, 1925, p. 297.

G. Poyer. — *Les Problèmes généraux de l'hérédité psychologique*, Paris, Alcan, 1921.

G. Prezzolini. — *L'Arte di persuadere* (bibl. del Leonardo), Florence, Franc. Lumachi, 1907, 104 p.

J. Rogues de Fursac. — *L'Avarice, essai de Psychologie morbide*, Paris, Alcan, 1911.

Max Scheler. — *Nature et formes de la sympathie* (trad. Lefebvre), Paris, Payot, 1928.

A. Spaier. — *Remarques sur la maladresse* in *Revue Philosophique*, janv.-févr. 1929, pp. 82-91.

Vera Strasser. — *Psychologie der Zusammenhänge und Beziehungen*, Berlin, Springer, 1921.

Edm. Westermarck. — *The origin and development of moral ideas*, London, Macmillan, 1908, t. II, chap. xxx et xxxi. The regard for truth and good faith.

TABLE DES OBSERVATIONS

I.	Paul P. EAP. *Mensonge de mystification*	4
II.	Une jeune fille. *Faux aveu par pression du milieu*	5
III.	Un indigène. *Mensonge de complaisance*	6
IV.	W. James. *Mensonge improvisé de vérification*	14
V.	Paul P. *Mensonge improvisé par ponctualité*	14
VI.	Georges P. *Mensonge improvisé de justification*	15
VII.	Une fillette. *Mensonge polytélique*	15
VIII.	Christiane R. *Aveuglement par rétrécissement de conscience.*	59
IX.	EnAS, de dix-huit ans. *Mensonge contre l'évidence*	60
X.	Jacques S. *Mensonges par esprit faux*	91
XI.	Une fillette de quatre ans. *Mensonge romanesque*	116
XII.	Un enfant. *Mensonge d'accusation par pression sociale*	117
XIII.	Fernand S. *Mensonge par honneur*	168
XIV.	Herbert L. *Mensonge par honneur*	168
XV.	Georgette C. *EnAS recherchant la solitude*	276
	Six observations d'avares, de Rogues de Fursac	281-283
	Le « Jaquemart » flegmatique de Descuret	301-302
	Le « Jaquemart » sentimental de Descuret	303

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre premier

L'intention de mentir 1
§ I. — La définition du mensonge 1
§ II. — Le mensonge improvisé 13
§ III. — Documentation 17

Chapitre II

La loi éthologique du mensonge 25
§ I. — Le premier fait 25
§ II. — L'énoncé de la loi 32
§ III. — Examen d'une objection 39
§ IV. — La véracité et le caractère nerveux 43

Chapitre III

Essai de théorie du mensonge 49
§ I. — L'hypothèse 49
§ II. — Vérification. La largeur du champ de conscience... 58
§ III. — Vérification. La force de la tendance 63
§ IV. — Vérification. L'émotivité 66
§ V. — Vérification. La fonction secondaire des représentations 69
§ VI. — Vérification. L'inactivité 76

Chapitre IV

L'objection du préjugé 83

Chapitre V

Conséquences générales de la théorie 91
§ I. — L'effet du groupement EnASnL sur la véracité 91
§ II. — La déformation pessimiste de la réalité 96
§ III. — L'influence de l'âge sur la véracité 101
§ IV. — Véracité et franchise 106
§ V. — De l'altération affective à la duplicité et au mensonge instrumental 110

CHAPITRE VI

Morphologie du mensonge. Le mensonge des EnAP 115
§ I. — Introduction 115
§ II. — L'altération affective 116
§ III. — Vérification de la théorie générale sur le mensonge des nerveux 119
§ IV. — Les tendances inspiratrices du mensonge des nerveux 138
§ V. — Le mensonge par embellissement 152
§ VI. — Le besoin d'émotions 153
§ VII. — La « papillonne » 161
§ VIII. — L'honneur et la mode 165
§ IX. — Les mensonges « pragmatiques » 169
§ X. — La dégradation 171
§ XI. — La dégradation et l'art 175

CHAPITRE VII

Le mensonge des EAP 190
§ I. — L'altruisme 190
§ II. — Le mensonge altruiste 203
§ III. — Le mensonge par exagération 209
§ IV. — Le mensonge agressif 212
§ V. — L'injure 214
§ VI. — La promesse décevante 215
§ VII. — Le mensonge féminin 216
§ VIII. — Le talent littéraire 218
§ IX. — L'unilatéralité intellectuelle 224

CHAPITRE VIII

Le mensonge des non-émotifs-primaires 227
§ I. — Le sens pratique des sanguins et la véracité 227
§ II. — La duplicité 234
§ III. — Le mensonge et la science 245
§ IV. — L'hypocrisie des amorphes 247
§ V. — L'esprit et l'ironie 250

CHAPITRE IX

Le mensonge des émotifs-secondaires 256
§ I. — Mensonge et secondarité 256
§ II. — La véracité chez les sentimentaux 269
§ III. — Les mendiants thésauriseurs 279
§ IV. — La véracité des passionnés 286

CHAPITRE X

La véracité des flegmatiques.................................... 294
§ I. — Pourquoi les flegmatiques doivent être véraces.... 294
§ II. — Les « Jaquemarts »........................... 299

CHAPITRE XI

Éthique de la véracité.................................... 305

CHAPITRE XII

Technique du mensonge.................................... 324
Annexe I. Nombres de l'enquête de G. Heymans et E.Wiersma, relatifs aux questions 60-63........................... 335
Annexe II. Analyse éthologique du style de Stendhal, d'après un passage de la *Chartreuse de Parme*.................. 338
Ouvrages utilisés.................................... 341

TABLE DES OBSERVATIONS 344
TABLE DES MATIÈRES 345

Fontenay-aux-Roses. — 1930.
Imprimerie des *Presses Universitaires de France*. — L. Bellenand. — 1742.

DESACIDIFIÉ A SABLE : 2001

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

R. LE SENNE

Le Devoir, 1 vol. in-8°. . . . . **70** fr.
Introduction à la philosophie, 1 vol. in-8°. . . . **20** fr.

TRAITÉ DE PSYCHOLOGIE

EN DEUX VOLUMES

par le Dr GEORGES DUMAS

Professeur de Psychologie expérimentale
à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

Avec la collaboration de MM.

L. BARAT, G. BELOT, CH. BLONDEL, B. BOURDON, F. CHALLAYE, PH. CHASLIN, ED. CLAPARÈDE, J. DAGNAN, G. DAVY, H. DELACROIX, L. DUGAS, P. JANET, A. LALANDE, J.-P. LANGLOIS, L. LAPICQUE, A. MAYER, I. MEYERSON, H. PIÉRON, G. POYER, ET. RABAUD, G. REVAULT D'ALLONNES, A. REY, A. TOURNAY, H. WALLON.

TOME PREMIER, 1 volume in-8 . . . . **50** fr.
TOME SECOND, 1 volume in-8 . . . . **80** fr.

NOUVEAU TRAITÉ DE PSYCHOLOGIE

par le Dr GEORGES DUMAS

TOME PREMIER

NOTIONS PRÉLIMINAIRES
INTRODUCTION - MÉTHODOLOGIE

AVEC LA COLLABORATION DE

C. CHAMPY, A. LALANDE, L. LAPICQUE, R. PERRIER
P. RIVET, A. TOURNAY, H. WALLON

Un vol. grand in-8, relié toile, 75 gravures. . . **75** fr.

Le Nouveau Traité de Psychologie comprendra 7 volumes pour la Psychologie normale et 3 volumes pour la Psychologie pathologique et appliquée.

Sous presse :
Tome II. - **LES ÉLÉMENTS DE LA VIE MENTALE**

JOURNAL DE PSYCHOLOGIE

Dirigé
par les Docteurs **Pierre JANET**, de l'Institut
et **G. DUMAS**, Professeur à la Sorbonne
Secrétaire de la Rédaction : I. MEYERSON

28e année, 1931. — Paraît dix fois par an.

Un an : France, 60 fr. ; *extérieur n° 1*, 75 fr. ; *extérieur n° 2*, 90 fr.
Le numéro : 10 fr.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER

IMP. E. DURAND, 18, RUE SÉGUIER, PARIS

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 04260049 6